


Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid
BMC

LETTRES AMÉRICAINES.

On trouve chez le même Libraire :

Mémoires Philosophiques, Historiques, Physiques, concernant la Découverte de l'Amérique, ses anciens Habitans, leurs Mœurs, leurs Usages, leur Connexion avec les nouveaux Habitans, leur Religion ancienne & moderne, les produits des trois Régnes de la Nature, & en particulier les Mines, leur Exploitation, leur immense produit, ignoré jusqu'ici : par Dom Ulloa, Lieutenant-Général des Armées Navales d'Espagne, Commandant au Pérou, &c. &c. 2 *vol. in*-8°, 10 *liv. rel.* 8 *liv. br.*

LETTRES AMÉRICAINES,

DANS lesquelles on examine l'Origine, l'Etat Civil, Politique, Militaire & Religieux, les Arts, l'Industrie, les Sciences, les Mœurs, les Usages des anciens Habitans de l'Amérique; les grandes Epoques de la Nature, l'ancienne Communication des deux Hémisphères, & la dernière Révolution qui a fait disparoître l'Atlantide : pour servir de suite aux MÉMOIRES DE D. ULLOA.

PAR M. LE COMTE J. R. CARLI,
Président émérite du Conseil Suprême d'Economie Publique, & Conseiller privé d'Etat de Sa M. Impériale & Royale.

Avec des Observations & Additions du Traducteur.

TOME II.



A BOSTON,
Et se trouve A PARIS,
Chez BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille, Hôtel de Coëtlosquet, N° 20.

M. DCC. LXXXVIII.

LETTRES DE M. LE COMTE CARLI,

Sur l'ancien état de l'Amérique, &c.

LETTRE XXIX.

Pour découvrir le caractère original d'une Nation, il faut confronter les Coutumes, les Usages primitifs, outre ce qui tient à la Religion. Comparaison des Péruviens & des Chinois, relativement à ces objets. Invention du Fer, de la Monnoie, de l'Ecriture à la Chine, du temps de Fou-Hi, 2953 *avant Jésus-Christ. Mots radicaux, communs dans l'un & l'autre Continent, particulièrement pour la représentation des premières Idées, telles que* Dieu, Père, Mère, *&c. Des premiers Héros, tels qu'*Atlante, Antée, Pallas, *&c.*

JE COMMENCERAI cette Lettre par une réflexion très-piquante de Paw. Voici comment il débute, à la quatriéme Section de sa seconde Partie des *Recherches sur les Egyptiens & les Chinois* : « Quand on suppose que deux Peuples

» ont une origine commune, alors il eſt néceſ-
» ſaire d'examiner quel a été, chez eux, l'état
» des Beaux-Arts ». Il me paroît cependant fort difficile de retrouver les Beaux-Arts, à l'origine d'un Peuple. Ils ne paroiſſent que chez des Nations qui ont déjà une forme de Gouvernement Civil : dès qu'une fois ce Gouvernement eſt établi, rarement les Individus paſſent, en certain nombre, dans d'autres Contrées, à moins que ce ne ſoit pour fonder des Colonies, comme ont fait les Tyriens, les Grecs, les Romains, & de notre temps, tous les Peuples de l'Europe.

Ainſi, lorſque nous recherchons des époques antérieures au Gouvernement Civil, c'eſt-à-dire celles de la Société naturelle, fondée ſur l'égalité des rapports & des ſeuls beſoins, la Sculpture, l'Architecture, la Poéſie, l'Eloquence, &c. doivent être pour nous des points de vue tout à fait indifférents. C'eſt donc plutôt ſur le rapport des Coutumes, des Uſages, de la Religion & des premiers veſtiges de Gouvernement que nous devons nous arrêter : car c'eſt-là ce qui conſtitue proprement le caractère nationnal de tous les Peuples. Voltaire me paroît avoir raiſon en diſant, dans ſes *Fragmens ſur l'Inde*, *pag.* 227, « *Paw eſt un vrai Savant, puiſqu'il*
» *penſe* »; & en ajoutant : « *L'Auteur des* Réflexions
» Philoſophiques *ne fait pas des réflexions indul-*
» *gentes.* ». Je laiſſe de côté les erreurs dans

lesquelles il lui reproche d'être tombé au sujet des Chinois : cette discussion sortiroit de mon plan. Fixons-nous donc sur ce que l'Histoire de la Chine nous présente d'analogue à nos vues, pour raisonner sur l'ancien état des Péruviens.

L'Empereur Hoang-ti, qui vivoit 2611 ans avant notre Ere, fit bâtir le premier Temple : jusques là on avoit sacrifié à Chang-ti, c'est-à-dire à la Divinité (1), en plain champ ou à découvert. (Accordez-moi ces époques, pour le moment : nous reviendrons ailleurs sur la

(1) On lira avec plaisir ce que M. de Pastoret a écrit sur les idées que les Chinois ont eues, de tout temps, de la Divinité ; sur le Culte qu'ils lui ont rendu. Je ne pourrois que répéter ses détails, qui sont fort instructifs. Mais tous les Peuples ont d'abord adoré la Divinité en *plain champ*, c'est-à-dire dans une portion de terrein destinée au Dieu qu'on avoit adopté, ou à la figure symbolique qui le représentoit. Ces terreins, consacrés au Dieu reçu, étoient appellés *Temene* chez les Grecs, & *Templa* chez les Latins. C'étoit aussi le lieu des Assemblées publiques, d'où vient l'expression *ex-Templo*, « sur le champ », comme nous la rendons à la lettre, pour marquer une chose qui va se faire, en conséquence d'une délibération générale ou particulière. Lorsqu'on eut bâti des Temples, on assigna des parties de terreins, proportionnées aux dépenses qu'exigeoit le Culte public. Voyez *Taylor*. Ces terreins furent nommés *Plethres* ou *Jugeres*. On consacra aussi, dans des circonstances particulières, des portions de terreins, soit à des

chronologie). C'eſt ſous ſon régne qu'on commença à faire des briques de terre, & à les employer pour conſtruire des édifices quelconques, avec de la chaux ou du mortier

Nous avons vu que les Péruviens ne bâtirent de Temples à leur Divinité *Pachacamac*, ou au Créateur de l'Univers, que ſous le régne de l'Inca *Tupac-Yupanqui.* C'étoit donc un Rit religieux, à la Chine comme au Pérou, d'offrir des ſacrifices à découvert, & ſans Temple, ſans même aucune repréſentation matérielle. Le Culte qu'on rendoit à la Divinité, dans les deux Empires, différoit de celui qu'on rendoit au Soleil ou au Ciel, que les Chinois appellèrent *Tien*, & les Péruviens *Ynti. Ynti-Ynti* correſpond à *Chin-ti Hinti :* Hinti aura auſſi déſigné la Divinité comme chez les Chinois le mot *Tien*; & , dans un ſens figuré, comme nous prenons le mot *Ciel* dans ces expreſſions *que le Ciel* vous ſoit propice; faſſe (1) *le Ciel*, &c.

Divinités, ſoit à des Héros; mais on les laiſſoit ſans culture : c'étoient des lieux inviolables. Voilà donc des terreins conſacrés à la Religion dans nos Continens Payens, comme en Amérique. T.

(1) De quelque manière qu'on enviſage la Théologie des Chinois, on eſt forcé de convenir qu'ils n'ont pas même l'idée de *Spiritualité.* Ils rendent un Culte à de prétendus Êtres ſpirituels, & n'en croyent pas. C'eſt, diſent les Savans de cet Empire, pour maintenir le Peuple dans

On apperçoit les premières traces (1) de Gouvernement chez les Chinois, en remontant à l'an 2953 avant notre Ere, & ſous le régne de *Fou-hi.* Ce fut lui qui porta les Loix relatives aux Mariages. Il commença à diviſer le Peuple en cent Claſſes ou Familles, donnant à chacune un nom particulier. Enſuite il rendit le Mariage indiſſoluble. Or nous ſavons qu'il n'y a encore à la Chine que cent noms de Familles, qu'on appelle *Pe-ſing.*

Mais c'eſt à *Hoang-ti* qu'on attribue la conſtitution plus détaillée du Gouvernement. Il forma les Villes, les Villages, & diviſa les Provinces; diſtribua le Peuple en ſix Claſſes

---

l'ordre. Le *Spinoſiſme* eſt le vrai ſyſtême de l'Etat. Ainſi *faſſe le Ciel* eſt, chez eux, une expreſſion vuide de ſens. Les habitans de la Thébaïde adoroient l'Ether, ſous le nom de *Cneph*: &, pour en déſigner la légèreté, ils le repréſentoient par une figure ailée. Il eſt faux qu'ils euſſent de la Divinité une autre idée que les Chinois. Cet Ether diſſéminé dans toute la Nature, en faiſoit l'ame, ſelon tous les Anciens. Iablonski eſt inconſéquent. T.

(1) Quoique j'euſſe beaucoup d'obſervations à faire ſur ce que notre Auteur rapporte ici & dans la ſuite de ſes détails, relativement aux premières époques de la Chine, je me ſuis impoſé la loi de ne rien dire, laiſſant au Lecteur la liberté d'en juger à ſon gré. Le Chevalier d'Origny a pris un parti, en apparence, plus ſenſé, mais qui n'a pas été le plus général. M. Guſman eſt à-peu-près de de ſon avis. T.

dans chaque lieu, & par Provinces. La première comprenoit huit Familles, & fut nommée *Lin*; la deuxiéme en comprenoit vingt-quatre, ſous le nom de *Pong*; la troiſiéme ſoixante-douze, ſous celui de *Li*; la quatriéme, nommée *Y*, trois-cents ſoixante; la cinquiéme, *Tou*, trois mille ſix-cents; la ſixiéme, *Sse* trente-ſix mille. Les Provinces furent appellées *Tcheou*, & chacune contenoit trente-ſix mille Familles. Il établit par-tout des Commiſſaires ſubordonnés les uns aux autres; de ſorte que celui de *Lin* dépendoit de celui de *Pong*, & ainſi des autres, en remontant par ordre juſqu'aux *Tcheou*, nom qu'il donna aux Gouverneurs des Provinces, & qui ne devoient rendre compte de leur adminiſtration qu'à la Cour même.

C'eſt ſous le régne de ces Empereur, ſelon quelque Lettré de cet Etat, que les Aſtronomes obſervèrent le peu d'accord qu'il y avoit entre l'année ſolaire & l'année lunaire, ſur laquelle on s'étoit réglé juſqu'alors; & qu'il falloit intercaler ſept lunes, dans l'eſpace de dix-neuf années ſolaires, pour corriger l'erreur. Mais cette opinion auroit beſoin de plus fortes preuves pour être admiſe. Il eſt à remarquer qu'on attribue à *Siling-chi*, femme de cet Empereur, l'art de filer la ſoie, le coton, d'en faire des étoffes, des broderies, & de l'avoir montré aux femmes de la Chine.

L'Empereur *Uao*, 2285 ans avant notre Ere, régla l'ordre & la nature des Tributs, qui consistoient en sel, toiles, *ku-pou*, plante dont on ignore l'usage, soieries, plomb, pierres précieuses, vernis, perles, plumes, bois rares, argent, cuivre, dents d'éléphants, peaux, fer, acier, grains, &c. le tout proportionnément aux produits respectifs de chaque Province.

Observons en outre que le fer fut trouvé à la Chine sous l'Empereur Fou-hi; & qu'on commença à en faire usage sous *Chin-nong*, 2748 ans avant notre Ere, par les soins du Gouverneur *Souan-Yuen*. On attribue l'invention de la monnoie à Hoang-ti, sous le régne duquel on fit quelques essais d'une écriture grossière, environ 2611 ans avant notre Ere. Jusqu'à cette époque, & même après, les Chinois se servirent de cordelettes avec différens nœuds, & de diverses couleurs, pour marquer les événemens de leur Empire, faire leurs comptes, & régler les rapports du temps. On en reconnoît l'usage, à la Chine, antérieurement à *Fou-hi*, c'est-à-dire 3000 ans au moins avant Jésus-Christ.

Après avoir lu ce que nous avons dit des Péruviens & de leur ordre Civil, ne reconnoîtra-t-on pas la plus grande conformité entr'eux & les Chinois? Les Souverains ont établi & maintenu la même Religion dans les deux Empires. Le Sacerdoce y fut pareillement réuni à la Sou-

veraineté ; ce qui les diſtingue (1) de l'Egypte & du Mexique. Les Empereurs ont montré, au Pérou & à la Chine, à cultiver la terre, & leurs femmes à filer, tiſſer, faire des habits. Ils ſe diſoient les uns & les autres fils du Soleil, & donnoient à leur Peuple l'exemple des travaux de la campagne, en conduiſant eux-mêmes une charrue. Ils ont d'abord ſuivi l'année lunaire, au lieu que les Egyptiens & les Mexicains ſuivoient l'année ſolaire de trois-cents ſoixante jours. Les Fêtes les plus ſacrées ſe célébroient, à la Chine comme au Pérou, aux Solſtices & aux Equinoxes. Enfin on ſe ſervoit, dans l'un & l'autre Empires, de ces cordelettes pour compter, conſerver la mémoire des faits, des révolutions civiles & politiques, & dans le commerce familier, tandis qu'en Egypte & au Mexique on avoit adopté les ſignes hiérogly-phiques.

Je ne comparerai pas l'ordre que les deux Empires avoient admis dans la diſtribution des Claſſes, des Familles; la ſubordination des Offi-

(1) On ne prenoit ordinairement les Rois, en Egypte, que dans la claſſe des Prêtres ou des Militaires. Dans ce ſecond cas, il falloit qu'il fût initié au Sacerdoce, en montant ſur le trône. Les Egyptiens, qui étoient orginairement Ethiopiens, ont du conſerver l'uſage que ceux-ci ſuivirent toujours. T.

ciers, ſoumis par dégrés à leurs Supérieurs ; l'autorité des Gouverneurs ou Lieutenants-Généraux, qui ne devoient rendre compte qu'à la Cour. Quoique cet ordre frappe par ſa conformité, on ne voit pas qu'il tienne néceſſairement au caractère primitif d'un même Peuple. Les circonſtances, la réflexion & autres motifs pourroient l'avoir fait imaginer chez des Peuples qui n'auroient rien de commun à leur origine civile. La diſtribution qu'Alfred (1) avoit faite en Angleterre s'en rapproche, à certains égards. La nature & la répartition des tributs ne doivent pas non plus être (2) conſidérées comme un rapport entre les deux Peuples de la Chine & du Pérou.

S'il eſt impoſſible de découvrir l'époque certaine à laquelle les Péruviens auroient eu une origine commune avec les Chinois, ou les Egyptiens avec les Mexicains, il faut cependant convenir qu'il y a entre le Pérou & la

---

(1) On a vu, dans une Note, qu'Alfred n'a fait que ſuivre les ſyſtêmes du Nord. T.

(2) M. Carli a bien vu ici. Les tributs ſe payoient auſſi en nature à Rome, à Athènes, dans les premiers âges de ces Républiques. Il en étoit de même chez nous, ſous les Rois de la première race, & même ſous Charlemagne : chacun devoit, en temps de guerre, fournir tant de lances, de cuiraſſes, &c. comme au Pérou. T.

Chine, comme entre l'ancienne Egypte & le Mexique, la même analogie qu'on a remarquée entre les Scythes ou Tartares, & les Peuples de l'Amérique Septentrionale ; & il n'y en a pas moins entre ceux de l'Amérique Méridionale & de l'Afrique.

Paw croit qu'on ne peut établir cette analogie que par l'état des Beaux-Arts : comme il avoit intention de tout dégrader, dans les anciens Empires, il lui étoit impossible de retrouver aucun rapport entre les parties du globe. Mais son principe étoit d'ailleurs très-mal-fondé, comme je l'ai montré. La Condamine, Philosophe plus instruit, pensoit que le seul moyen de découvrir l'origine des Américains, étoit d'en comparer les Langues avec celles de nos Continens. Cette idée me paroît aussi juste, que ce projet impossible à exécuter. Quelle est en effet, dans notre Hémisphère, la Langue qui se soit conservée en totalité (1) &

(1) M. le Brigant croit que le *Breton*, qu'il appelle *l'ancien Celtique*, a conservé dans un des cantons de l'Armorique, ce caractère primitif, à l'exclusion de toute autre Langue. Les morceaux qu'il a produits, à cet égard, sont vraiment étonnans : je goûte son systême, & je voudrois le voir démontré dans toutes ses parties. Mais il faudroit à M. le Brigant des secours, de l'appui, qu'il attendra long-temps en vain, dans un siécle où les choses vraiment utiles sont celles qu'on laisse de côté. Je ne ferai

ſans mêlange? Qui pourra me montrer comment parloient les anciens Scythes, les Chinois, les Egyptiens, il y a quatre ou cinq mille ans? Quand bien même nous le ſaurions, ſeroit-il ſi facile de déterminer les différentes altérations qu'ont ſubies les Langues de l'Amérique? La Condamine a obſervé plus de 300 mères-Langues dans la ſeule traverſée qu'il a faite en Amérique. Les premiers Voyageurs en ont auſſi remarqué un plus grand nombre que dans notre Hémiſphère. Gumilla, *Tom. II*, *pag.* 192, convient qu'il y a une multitude de *Langues-mères* parmi les Peuples de l'Orénoque, & une infinité d'*Idiômes* qui en ſont dérivés. Laiſſons de côté les noms de ces Langues ou Patois étrangers. Pluſieurs Nations, dont les Langues étoient

aucune réflexion ſur ce que dit l'Auteur. Ce ſeroit un ſujet de trop longue diſcuſſion. Mais il ne préſente pas aſſez exactement le texte de Gumilla. « Il y a, dit celui-ci, » une multitude de Langues, dont les unes ſont *matrices* » ou *mères-Langues*; &, lorſqu'on entend une fois celles- » ci, on n'a pas de peine à entendre les autres ». De deux ſeules qu'il croit Langues-mères, il déduit onze autres Idiômes, & ſix de la Langue Caribe. Ainſi l'on peut ſavoir facilement dix-ſept Idiômes ou Langues, quand on en ſait trois. Les trois-cents Langues dont parle La Condamine, ſe réduiroient, ſans doute, à un petit nombre ſi on les analyſoit. L'*Ouvrage* du docte Hervas me prouve, à certain point, que je ne me trompe pas. T.

différentes entr'elles, ont occupé ſucceſſivement le Mexique. Il eſt même probable que, du temps de la Conquête, la Langue dominante de cet Empire, étoit le réſultat de pluſieurs autres. On doit penſer de même à l'égard du Pérou. On s'occupoit ſans ceſſe à Cuzco de polir & de perfectionner la Langue : or qui ſait combien elle a du ſubir de changemens? Il eſt vrai que la Langue de Cuzco devoit être entendue dans tout l'Empire ; mais les divers Peuples (1) conſervoient la leur ; & il en ſera réſulté un langage mixte, comme il eſt arrivé dans tous les pays où il s'eſt formé différens dialectes. C'eſt ainſi que la Langue Italienne, ſi parfaite aujourd'hui, eſt le réſultat du Latin, du Lombard & d'autres Idiômes qui ſe ſont délayés les uns dans les autres. Denys d'Halicarnaſſe fait une réflexion qui peut ſervir de régle dans cette diſcuſſion : « C'eſt qu'il eſt abſurde de dire » que les Habitants d'un même lieu n'auront » rien de commun dans leur Langue, s'ils ſont » de même origine ». Il faut aſſûrément qu'il

(1) l'Auteur a cependant dit précédemment que les Peuples conquis apprenoient la Langue de la Capitale, *pour éviter la qualification odieuſe d'Etrangers*. Il y avoit donc une meilleure raiſon à donner : c'eſt que jamais le Campagnard ne parle la Langue des grandes Villes. Le Payſan Romain avoit, ſelon les Provinces, un Langage auſſi groſſier que le Picard ou l'Auvergnat. T.

y ait des termes originaux, qu'on doit regarder comme autant de racines : mais comment les trouver ?

Hornius a cru pouvoir retrouver en Amérique des indices de nos anciens Continens, par la voie des étymologies. Il y a vu les Phéniciens, les Carthaginois, les Maſſagétes, les Mauritaniens, les Grecs, les Syriens, &c. : mais des conjectures auſſi peu fondées (1), ne nous ménent pas à l'origine que nous cherchons. Je pourrois, ſur mon chemin, vous ramaſſer, parmi les Nations de ce vaſte Continent, le mot *ome* pour homme, *agna* pour ame, *ara* pour air, *potia* pour *pectus* latin (poitrine), *pi* pour *pié*, *aya* pour *ayeu-le*, *genali* pour *genouil*, *mannati* pour *mamma* latin (mamelle), *tonimeron* pour *tonnerre*, *paune* pour *pain*, & pluſieurs autres, où l'on voit certain rapport pour la lettre & pour le ſens : mais où cela nous ménera-t-il (2) ?

---

(1) J'ai ſupprimé une grande page de mots Américains, dont *Hornius* prétend donner les étymologies, priſes des anciennes Langues de notre Hémiſphère. Ceux qui voudront s'amuſer de ces détails, conſulteront ſon Ouvrage *de Originibus Americanis*, 1652. Il faut néceſſairement lire ſon texte, pour juger de la vérité ou de l'invraiſemblance de ſes reflexions. T.

(2) L'Auteur place ici une longue Note, dans laquelle il paroît étonné que les mots *lombards*, de la Langue

La Condamine dit encore, dans ſon *Mémoire* de 1745, que, pour conſtater la conformité d'origine entre des Peuples, il faut, outre l'identité des mots dans la Langue, l'identité du (1) ſens. Je n'ai jamais vu le *Vocabulaire* qu'il avoit formé de certains nombre de termes uſités en Amérique. Je ne crois pas qu'il ait jamais été publié. Celui qu'il avoit envoyé de Quito a péri dans la traverſée avec les autres choſes qui y étoient jointes. Il nous auroit peut être donné quelques lumières.

Mais je veux au moins vous préſenter quelque choſe de moi dans les réflexions ſuivantes. Il eſt certain que les termes qui ont d'abord ſignifié des choſes dont l'uſage a été continué

Italienne, ſe retrouvent dans le Danois & les autres Idiômes du Nord. La Diſſertation de Ihre *de reliquiis Linguæ Geticæ*, 1758, ſon grand *Dictionnaire Suédois*, l'*Index* ou *Vocabulaire* que Lindenbrog a joint au *Code des Loix anciennes*, celui des termes gothiques des anciennes Loix du Nord, de Loccenius, & autres Ouvrages lui en auroient donné la raiſon. Les Lombards étoient une branche des anciens Theutons, iſſus des Goths. T.

(1) La Condamine prouvoit par-là qu'il n'avoit pas de théorie exacte des Langues. Voici un ſeul exemple bien frappant. *Large*, en François, ſe dit d'une dimenſion latérale; en Eſpagnol il ſignifie *long*, en Anglois *gros*, *volumineux*: c'eſt cependant le mot latin *largus*: je laiſſe de côté ſes autres acceptions. T.

ſoit par goût, ſoit par beſoin, dans les différentes générations, n'ont ſouffert que peu de changemens. Or c'eſt avec ces termes que nous pouvons arriver au but qu'enviſageoit La Condamine. Ainſi, lorſque je trouve, à la Chine, le mot *Chang-ti* &, au Pérou, *Hin-ti* ou *Ynti*, pour déſigner le Soleil, je dis qu'il y a un rapport bien direct entre ces deux expreſſions; d'autant plus que Garcilaſſo nous avertit que les Péruviens articuloient les (1) aſpirées & les gutturales, de manière à ne pouvoir les repréſenter avec nos types littéraires. L'Empereur *Cham-hi* donnoit à ce mot le ſens de *Dieu*; mais la Congrégation de la Propagande décida à Rome, en 1707, qu'il ne déſignoit que le Ciel matériel.

Platon dit, dans ſon *Philèbe*, « que le Dieu » à qui l'on attribuoit l'invention des lettres » & de l'écriture, ſe nommoit *Theut* en Egypte ». Peut-être eſt-ce le même nom que *Theos* en Grec, & *Deus* en Latin. On a interprété ce *Theut* par *Hermès* ou *Mercure*, à qui l'on attribue auſſi la même invention, ſelon Hygin (2), *Fable* 277,

(1) On ne peut ſe former l'idée de cette aſpiration gutturale, qu'en entendant parler un Breton ou un habitant des environs de Dieppe. T.

(2) Hygin ne donne pas Mercure pour l'inventeur des Lettres. Il dit ſeulement qu'il *les porta* (*detuliſſe*) en

& toute l'Antiquité. Macrobe (1) prouve qu[e] Mercure & le Soleil n'étoient, chez les Anciens[,] qu'un même Aſtre. Theut, en Egypte, n'a don[c] ſignifié originairement que le Soleil. Les Mexi[-]cains avoient l'idée de la Divinité; mais ils l[a] confondoient avec celle du Soleil. Commen[t] cela, me direz-vous? C'eſt qu'ils appelloien[t] le Soleil *Theut*, comme les Egyptiens. Le mo[t] *Calli* ſignifiant *maiſon* dans leur Langue, *Theu[t]* *Calli* étoit pour eux la *Maiſon de Dieu* (2). Le[s] Betoies, ſelon Gumilla, *Tom. II. pag.* 205[,] appellent Dieu *Theos*, comme les Grecs. Mai[s] obſervez ce qui ſuit. Vous ſavez que les Hé[-]breux appellent Dieu *Iehova*. Il me ſembl[e] que ce mot ſe retrouve dans celui de *Iohauna*[,] nom de la (3) Divinité, chez les ancien[s]

Egypte, où Cadmus les prit avec ſoi, pour l[es] tranſporter en Gréce. Je parlerai, plus loin, de *Theut* o[u] *Mercure*. T.

(1) *Liv. I. Ch. XIX.* Les réflexions de Macrobe ſo[nt] bien intéreſſantes. T.

(2) *Theut*, étant auſſi le même que *Theos*, en Grec[,] on peut traduire l'expreſſion Mexicaine *Theut-Calli* (pro[-]noncez *Cagli*) par *Theou-Calia*; ce qui, en Grec, ſignifie[,] à la lettre, *Maiſon de Dieu*. Ce rapport a quelque choſ[e] de ſingulier. T.

(3) Il n'eſt pas beſoin de ſuppoſer que les Eſpagnol[s] ont entendu *Iohauna* pour *Iehovah*. *Iao*, *Iaon*, *Ian* o[n]

Peuple

Peuples qui habitoient l'île Hiſpaniola, lorſque les Eſpagnols y arrivèrent : c'eſt ce qu'aſſûre Pierre Martyr. Il eſt d'ailleurs poſſible que les Eſpagnols, non accoutumés à la prononciation de ces Inſulaires, ayent un peu modifié le mot, & nous l'ayent ainſi tranſmis défiguré; car *Cuzco*, ville, fut d'abord pour eux *Hueſcar*, nom d'un Inca. Ils ont toujours dit *Atabaliba* pour *Atahualpa ;* ils ont donc pu entendre *Iohauna* pour *Iehova*.

L'expreſſion repréſentative de l'idée de *pere* & *mère* s'eſt conſervée la même, preſque chez tous les Peuples. *Abba*, *Papa* (1) *Babba* déſigna *le Père*, chez les Orientaux, comme chez les Grecs & les Romains. *Mama* ou *Mamma* déſigna la *Mère*, enſuite l'*Aïeule*, chez les Grecs, & la

---

déſigné *Dieu*, dans toutes les anciennes Langues de notre Hémiſphère. La racine eſt *Ioh* ou *Hoh*, être, *exiſter* : on déſignoit donc ainſi l'*Etre par excellence*. T.

(1) Gumilla croyoit que les mots *Papa*, *Papale* ſe trouvoient, par pur hazard, chez quelques Nations de l'Orénoque : il ſe trompoit. Ce mot tient à l'origine de l'homme ; de même que *Ad*, père, *Adad*, *Athay*, *Athot*, *Athoas*, *Athys*, *Atti*, *Atta* dans Homère, &, dans la verſion Gotique d'Ulphilas, *Atta Unſar*, *Pére de nous*, pour *Notre Père*. On trouve auſſi *Ta*, *Tata*, en vieux François *Taïon* pour *Grand-Père*. Tous ces noms ont déſigné la Paternité ou l'origine. T.

Mamelle, chez les Latins. Nous avons auſſi vu la même choſe chez les Américains. On appelloit un Prêtre au Mexique *Papa*. *Mama* étoit par excellence le nom de la *Lune*. La Condamine a reconnu ces expreſſions dans tout le cours de ſon voyage ſur la rivière des Amazones. Il obſerve qu'en regardant même ces termes comme les articulations primitives que peuvent former les enfans à la mamelle, il reſtera toujours à ſavoir : « Pourquoi dans toutes les Lan-
» gues d'Amérique où ces mots ſe rencontrent,
» leur ſignification s'eſt conſervée ſans ſe croiſer?
» par quel hazard, dans la Langue Omagua,
» par exemple, au centre du Continent ou
» dans quelqu'autre pareille Langue, où les
» mots de *Papa* & de *Mama* ſont en uſage,
» n'eſt-il pas arrivé que *Papa* ſignifiât Mère,
» & *Mama* Père; mais qu'on y obſerve con-
» ſtamment le contraire, comme dans les Lan-
» gues de l'Orient & de l'Europe » ? On ne peut ſe refuſer à la juſteſſe de cette obſervation. Elle ſuffiroit même pour prouver qu'il y a eu quelque communication entre les Peuples des deux Hémiſphères.

Si nous examinons actuellement les noms des premiers Héros dont l'Hiſtoire de l'Egypte & celle de la Gréce ſont mention, ſur-tout les noms de ceux qu'on croyoit venus de l'O-

céan, l'Amérique nous fournira probablement quelques notions, & certains indices relatifs à nos vues. Le plus ancien eſt cet *Atlas* à qui l'on attribue l'invention de la *Sphère*. Contentons-nous de ſon nom pour le moment; nous reviendrons à ſon perſonnage avec plus de détails. Nous voyons, à la même époque, Hercule Egyptien qui combat avec Antée.

Il y avoit, près de la province de Méchoacan, une ville qui ſe nommoit *Atlan*. On voyoit auſſi dans ce diſtrict d'autres Villes dont le nom ſe terminoit de même, telles que *Guat-atlan*, *Itz-atlan*, *Cin-atlan*. Elles étoient toutes ſituées entre le pays de Méchoacan & Léliſco : les habitans ſe nommoient *Atlantides*. Une des quatre belles rues de Tlaſcala conſerve encore le nom de *Tiz-atlan* (1). On appeloit *Antée* tout habitant des Cordillières, du nom de cette immenſe chaîne de montagnes qui traverſe toute l'Amérique. *Ante* étoit le quarante-troiſiéme Nome de l'Egypte : *Anteopolis* en avoit pris ſa dénomination. *Tanger* ou *Tingi*, ſur la côte Occidentale de l'Afrique, fut auſſi la ville d'*Antée* : le pays

(1) M. Clavigéro, *Tom. I. pag.* 151, aſſûre que c'étoit d'une Province d'Amérique, appellée *Aztlan*, que ſortoient les ſept Nations qui, du temps des *Chichiméches*, paſsèrent dans le pays d'*Anahuac*, appellé enſuite le *Mexique*.

d'*Ante* eſt même actuellement un des plus délicieux de la côte d'Afrique, près de la Guinée. Ainſi nous avons, en Amérique, la grande chaîne des montagnes mentionnées, la côte d'Afrique, en face de celles de l'Amérique, &, en Egypte, la quarante-troiſiéme Province, qui nous rappellent le nom d'*Ante* (1). Pourquoi n'y joindrions-nous pas les *Antilles* ?

L'Hiſtoire ou la Tradition de tous les âges nous apprend qu'*Uranus* fut père d'*Atlas*. Mais *Uranus* ou *Uran* eſt un nom qui s'eſt conſervé juſqu'à nos jours, en Amérique, comme en Ethiopie, où l'on déſigne, par ce mot, ce qui eſt *lumineux*, *perçant*, *élevé*, *embrâſé*. Selon Gumilla, *Uruana* ſignifie, en quelques Contrées de l'Amérique, la *pointe aigüe d'une roche* (2). Je ne ne m'arrêterai pas à d'autres exemples. Les Filles du Sang Royal, ou conſidérées comme

---

(1) L'Auteur auroit encore retrouvé ce nom dans les *Antes*, ancien Peuple qui habitoit au-delà du Danube; & dans *Antée*, Roi des Scythes. T.

(2) *Or*, *Ar* ont auſſi déſigné, dans notre Hémiſphère, une *Pointe aigüe* : de-là *Or* montagne, ou *Oros*, en Grec. Nombre de mots des anciennes Langues qui ſignifient *Percer*, *Ouvrir* ont été appliqués à la lumière. Voilà pourquoi Apollon ou le Soleil a des *Traits perçans*, en Anglois *Arrow* : l'*Aurore* ou un *Trait d'Or* ou perçant, ouvre les portes du Soleil, dans les Poëtes : de-là l'*Orient*. T.

iſſues du *Soleil*, ſe nommoient, au Pérou, *Pallas* ou *Pallades :* mais, ſi *Jupiter* n'eſt que le *Soleil*, les Anciens Egyptiens & les Grecs n'ont donc pas eu d'autre idée de la naiſſance de Pallas, lorſqu'ils nous ont appris quelle étoit ſon origine myſtérieuſe.

Les îles *Canaries* avoient probablement cette dénomination depuis très-long-temps, lorſque les Romains & les Grecs les ont connues ſous ce nom : Pline en fait mention, *Liv. VI. Ch. XXXII.* Nous retrouvons le même mot dans *Canar* (1), Ville & Province de la domination des Incas, dont les Aſtronomes Eſpagnols & François allèrent viſiter les ruines. Nous connoiſſons les *Guanches* de Ténériffe ; l'Hiſtoire ne nous laiſſe pas non plus ignorer les *Guanches*, à cent lieues du Paraguai. Il y avoit auſſi les *Anches*, voiſins du Pérou. Si je ſavois le Chinois, le Japonnois & l'ancien langage du Pérou, je vous donnerois plus de détails ſur les rapports des noms d'hommes ou de lieux, dans les deux Hémiſphères. Cependant rappellez-vous que le Soleil étoit *Chang-ti Han-ti*, à la Chine, & *In-ti*, au Pérou. Les éminences ſe nommoient

(1) L'Auteur devoit donc ajouter que *Canar* étoit auſſi un Promontoire de la Mauritanie Tangitane. Les *Canars*, Peuple de l'Afrique, n'ont pas été inconnus. T.

Khaka, chez les Péruviens : voilà pourquoi nombre de lieux ſitués ſur des montagnes préſentoient cette finale dans leur dénomination. La montagne du fameux lac, qui fut le berceau de Manco-Capac, s'appelloit *Titi-caka*. *Titi* ſignifie du plomb, & *caka* (1) une éminence, une protubérance ou montagne. C'étoit donc la montagne du Plomb. Mais, d'un autre côté, les Chinois diſent *chakia*, & les Japonois *chaka*, lorſqu'ils veulent déſigner une *éminence*. Voyez la Note du *Tom. V.* de l'*Hiſtoire Générale de la Chine*, que j'ai déjà citée. Je ne me rappelle pas d'autres mots analogues parmi les anciens Peuples de nos deux Hémiſphères : & je n'ai pas aſſez de patience pour en chercher. Je vous dirai ſeulement que, dans le Péruvien & le Chinois, on ne connoît pas (2) les Lettres B & D. On y ſupplée par les lettres F & T.

---

(1) Ce mot eſt auſſi Gothique dans ce ſens de protubérance, maſſe ronde. J'oſe même aſſûrer qu'il n'y a pas de Langue plus analogue à l'ancien Gothique, que le Chinois parlé. *Kai*, terre haute, en Egyptien ; *Ghe*, en Grec. T.

(2) C'eſt-à-dire, pour parler plus exactement, que ces Peuples, n'ayant pas les articulations dont B & D ſont les ſignes, ne peuvent pas avoir ces ſignes ou caractères qui les indiquent. L'Auteur parle ici abuſivement comme tous ceux qui ont raiſonné ſur l'origine du langage humain. Mais les lettres alphabétiques ne ſont que les ſignes qui

Mais c'eſt aſſez d'avoir ſaiſi des indices de conformité dans les Uſages, les Coutumes, les Cultes Religieux, quelques origines de mots, entre les Peuples des deux Hémiſphères, pour paroître bien fondé à conclure qu'il y a eu, à des époques inconnues, quelque communication réciproque, des rapports dans les idées, dans la manière d'être même ; & que les Américains ne ſont pas des hommes nouveaux, mais ignorés avant la Conquête (1) des Eſpagnols.

Juſqu'à quel temps ont-ils donc été liés avec nous par certaine communication réciproque? Par quel moyen cette liaiſon a-t-elle pu ſub-

---

indiquent les puiſſances articulatives, & les puiſſances vocales, auſſi différentes entr'elles qu'elles le ſont de ces ſignes. Voilà pourquoi j'oſe aſſûrer qu'il n'y a aucune Nation dont l'alphabet convienne au langage d'une autre. Il ne faut donc pas dire : « Telle langue ne connoît pas telle lettre, mais telle Nation n'a pas telle puiſſance articulative ou vocale, & conſéquemment n'a pas tel ſigne alphabétique d'une autre ». Je ne puis m'étendre davantage ſur cet article important, que perſonne n'a ſaiſi comme il devoit l'être, ſi l'on excepte l'Auteur Anglois de l'*Anatomie de la Langue Françaiſe*, Ouvrage excellent. Voilà pourquoi toutes nos *Grammaires* ne ſont qu'un cahos. T.

(1) Nous verrons, plus loin, qu'ils étoient connus des Européens auparavant. T.

ſiſter, vu la vaſte mer qui ſépare ce Continent du nôtre? Comment a-t-elle ceſſé? par quelle cauſe? Voilà, ſans doute, des objets dignes de toutes les recherches d'un Philoſophe éclairé. Mais je n'ai ni le temps, ni aſſez de lumières pour me hazarder dans cette mer pleine d'écueils, & ſans ſavoir où arriver. Malgré cela, je vais faire quelques tentatives pour ne pas paroître avoir abuſé de votre complaiſance, & de l'eſpoir que vous aviez dans mes efforts. Reprenons donc haleine.



LETTRE XXX.

De la conformité des anciens Usages, des Coutumes, de la Religion, il résulte que les Nations de l'un & l'autre Continens ont eu quelques relations entr'elles, à des époques très-éloignées. De l'Atlantide, située au milieu de l'Océan : Tradition conservée, à ce sujet, dans l'un & l'autre Hémisphères. Connoissances que les Anciens avoient de l'Amérique, de ses Iles : Voyages faits, dans le moyen âge, vers ces parties du Globe. Continent de l'Amérique découvert par Colomb, avant que d'autres en ayent parlé. Anciens Monumens de l'Amérique. Les Nations des deux Continens n'ont pas pu avoir de relation entr'elles, qu'avant l'usage du Fer, de l'Ecriture & de la Monnoie, moyennant les Peuples intermédiaires, tels qu'étoient les Atlantides.

C'EST par la seule analogie des Usages, des Coutumes, des Langues & des Cultes que nous devons présumer la réalité d'une communication quelconque entre l'Ancien & le Nouveau-Monde : nous avons suivi cette marche. Mais il ne faut pas non plus oublier le souvenir, qui

s'eſt conſervé dans l'un & dans l'autre, de quelques grands événemens. Or vous connoiſſez la Tradition qui paſſa d'Egypte à Athènes, & que Platon nous a tranſmiſe dans ſon *Timée*. Je ſais qu'on a regardé (1) comme une fable ce qu'il nous a dit de l'antique Atlantide. Mais oſerons-nous dire que Platon ſoit un impoſteur, ou qu'il n'ait pas au moins réfléchi ſur cette Tradition, qu'il nous expoſe encore dans ſon *Critias* avec les plus grands détails. Platon donne toujours pour fable ce qui l'eſt réellement. Mais l'expédition des Atlantides, dont il nous parle dans les deux Ouvrages cités, « *Quoi-» que ſurprenante*, dit-il, *eſt* (2) *abſolument » vraie* ».

(1) Un homme, très-médiocre, a prétendu que le récit de Platon n'étoit qu'une allégorie relative au Gouvernement d'Athènes. C'eſt ſe couvrir de ridicule que d'imaginer de pareils ſyſtêmes. T.

(2) Doit-on dire, au contraire, qu'il eſt abſolument faux qu'il y ait eu une Ile plus grande que l'Aſie & la Libye? Abram propoſoit dans ſon *Phare* une leçon qui rendroit la deſcription de Platon ou de Critias plus vraiſemblable. Ainſi, au lieu de lire, *une île plus étendue que l'Aſie & la Libye*, il propoſe de lire, *une île plus grande que celles de la Libye* (Afrique) *ou de l'Aſie*. Mais les raiſons qu'il allégue enſuite l'arrêtent. Je ne puis ſuivre ici ſa diſcuſſion : le Lecteur le conſultera : il mérite d'être lu. L'habile Eſpagnol Feyjo avoit devancé M. Bailly au

Selon les détails que Solon disoit tenir d'un Prêtre Egyptien, « Il y avoit au-de-là des » colonnes d'Hercule une très-grande Ile, plus » étendue que l'*Asie & la Libye*. Elle fut nommée » *Atlantide* d'*Atlas*, fils aîné de Neptune ; & » ce nom devint commun à la mer *intermé-* » *diaire :* Atlas eut un frère nommé *Gadir :* ces » Peuples envahirent notre Continent : Gadir » fit la conquête des Iles voisines des colonnes » d'Hercule ; & ce pays conquis fut nommé » *Gadirique* », d'où est venu le nom de *Gaditan*.

Platon décrit ensuite le vaste pays des Atlantides (1), en rapporte les Usages essentiels, le Commerce, quelques Loix. Mais il paroît

Nord, dans un local bien différent, & sans prendre le contre-pied du bon sens : Voyez son *Discours XV*. §. VIII. & IX. Tom. V. *Théâtr. Critic.* Il a au moins pour lui certaine vraisemblance, à plusieurs égards : cependant l'Histoire de tous les temps connus, dépose aussi contre l'ensemble de ses idées. Suivons notre Auteur. T.

(1) J'écris toujours les *Atlantides* avec l'Auteur, & non *Atlantes*, comme M. Bailly, qui mal-à-propos a confondu ces deux Peuples. Les *Atlantes* étoient fixés dans l'Ethiopie, selon Diodore : les *Atlantides* étoient à l'Occident de l'Afrique. Proclus, sur le *Timée*, écrit toujours *Atlantins*, en parlant de ceux de Platon ; & les distingue par-là des *Atlantes* Ethiopiens : ceux-ci, dont parlent Hérodote, Méla, Pline, descendoient des *Atlantides*. T.

qu'à cet égard, les Prêtres Egyptiens ont plus ſuivi leur imagination que la vérité. Comme le reſte du *Critias* eſt perdu, il faut (1) retourner au *Timée.* Platon y remarque que les Atlantides envahirent, d'un côté, l'*Afrique* juſqu'à l'*Egypte*, & de l'autre juſqu'à la *Tyrrhénie* : que les Peuples d'Athènes, deſquels ceux de *Saïs* ſe diſoient deſcendus, chaſsèrent enfin ces Atlantides, après une longue guerre.

Héſiode fait quelqu'alluſion à cette guerre, dans ſa *Théogonie*, *v.* 608. Il dit « qu'Atlas, fils de Japet & de Climéne, fille de l'Océan, s'étant réuni avec *Menœtie*, *Prométhée* & *Epiméthée*, pour faire la guerre à Jupiter, fut condamné à porter le ciel, *étant ſur ſes pieds*, *à l'oppoſite des Heſpérides*, *qui ont la voix aigüe.*

Les Poëtes appelloient *Enfans de l'Océan*, tous ceux qui, par Tradition, étoient cenſés venus du côté de la mer. Or Héſiode, ayant vécu neuf-cents trente-trois ans avant l'Ere vulgaire, on peut conclure que la Tradition de l'expé-

---

(1) C'étoit cependant au *Critias* ſeul qu'il falloit s'en tenir, pour entendre Platon. Le *Timée* n'en préſente qu'un fragment : c'eſt ce morceau détaché qui a induit en erreur les Anciens & les Modernes. Strabon, qui croit le fait ſans en ſuivre les dimenſions, s'eſt contenté de dire que l'*Atlantide* étoit plus grande qu'un *Continent* (*Epeirou*), terme vague qui ne déſigne aucune limite. T.

dition des *Atlantides* eſt très-ancienne, & qu'elle remonte au moins à mille ans avant le ſiécle d'Auguſte, ou à 700 ans avant Platon. Cette Tradition eſt encore confirmée par la *Fable des Titans*, hommes d'une ſtature giganteſque, qui firent la guerre en Egypte : mais que les Grecs nous ont repréſentés comme la faiſant à Jupiter. Clément d'Alexandrie crut qu'Atlas fut le premier qui conſtruiſit un vaiſſeau pour s'expoſer ſur les flots. *Stromat. Liv. I.*

D'un autre côté, les Européens retrouvèrent en Amérique une Tradition qui confirme celle de nos Contrées. Cortez écrivant à Charles V, lui parle de cette ancienne Tradition du Mexique, & qu'il dit tenir de Montézuma lui-même. Selon cet Empereur, on croyoit, parmi les Mexicains, que pluſieurs de leurs Ancêtres, s'étoient embarqués pour ſe rendre vers l'Orient. Montézuma, ſuppoſant même que les Eſpagnols étoient deſcendus de ces Emigrans, les reçut comme des Concitoyens, les priant de ſe regarder comme étant chez eux, dans leur ancienne Patrie. Herréra & Solis ont rapporté tout le diſcours de Montézuma : nous en produirons ce paſſage :
« Sachez qu'on n'ignore pas, chez nous, que le
» grand Prince que vous ſervez eſt iſſu de notre
» antique *Quézécoal* (ou *Quetzalcoatl*), Seigneur
» des ſept Cavernes des Navatlaches, & Roi
» légitime de ces Nations qui ont fondé l'Em-

» pire du Mexique. Nous vous difpenfons » même des preuves que vous pourriez en » donner. Une des Prophéties, dépofées dans » nos Annales, nous a indiqué qu'il fortit du » pays pour aller conquérir des terres en Orient, » promettant que, par la fuite des temps, ceux » qui feroient iffus de lui, reviendroient cer- » tainement corriger les abus du Gouvernement » & les Loix ». Herréra dit en outre que les Empereurs du Mexique defcendoient d'un Prince venu de l'Orient, où ce Prince étoit même re-venu. La Prophétie ne s'eft pas trouvée jufte; car, au lieu de voir leurs Loix réformées, les abus du Gouvernement corrigés, les Mexicains ont vu, en peu de temps, la fubverfion totale de l'Empire, & l'annéantiffement prefque général de leur Nation.

Quoi qu'il en foit, nous retrouvons en Egypte, en Gréce une Tradition conftante, qui nous apprend qu'une Nation belliqueufe, venue du côté de l'Océan, fe jetta fur l'Efpagne, l'Italie, & une grande partie de l'Afrique. L'Amérique, d'un autre côté, nous rappelle le fouvenir d'une émigration, à la tête de laquelle étoit un grand Prince, qui vint pour faire la Conquête de plu-fieurs Etats dans notre Hémifphère.

Mais, quand cela eft-il arrivé? Nos Européens, qui, par un orgueil commun à tous les hommes, fe regardent comme le centre de tout, ont cru

pouvoir en rechercher & même en aſſigner l'époque. Ils ont oſé dire comment les habitans de notre Hémiſphère avoient paſſé en Amérique. Oviédo prétend prouver qu'Atlante étoit Italien : que ſon frère *Heſpérus* régna en Eſpagne après Hercule, & en fut le douziéme Roi, dont elle prit auſſi le nom. Ainſi les Rois d'Eſpagne (ou d'Heſpérie), ayant un droit légitime à la ſucceſſion d'Atlas, comme ſucceſſeurs d'Heſpérus, ſon frère, ſe ſont rendu maîtres, avec juſtice, du vaſte Continent de l'Amérique, qui étoit la *Grande-Heſpérie*; car c'eſt-là qu'Oviédo trouve les *Heſpérides*, & non dans les *Iles Fortunées*, ou à l'Oueſt de l'Afrique. Voilà donc comment Oviédo prouve ſon opinion.

Grotius diſoit que les Peuples du Nord de l'Amérique ſont originaires de Norwége, & qu'ils paſsèrent dans cette partie du Nouveau-Monde par l'Iſlande, la Friſlande, la Groenlande, l'Eſtotilande. Il adoptoit en ceci l'opinion de Niccolo Zéno, qu'il connut par les *Lettres du Chevalier Zéno*, lequel étant allé dans la Baltique, en 1380, où il fit naufrage, y trouva dans les Iles (peut-être les Orcades) un Prince nommé *Zichini* (1), ſous lequel il fit

(1) Ce détail paroîtra obſcur. Mais je n'ai pas les *Lettres du Chevalier Zéno*, pour éclaircir ce fait avec

des découvertes en Groënlande, & ſoutint une guerre contre le Roi de Norwége. Quant aux Peuples du Midi de l'Amérique, Grotius n'héſite

---

l'original. Ramuſio étant même inſuffiſant, voici quelques détails, pris de l'excellent *Mémoire* que M. Buache préſenta à l'Académie des Siences, & qui ſe trouve dans le Volume de 1784, *pag.* 437. « Dans la guerre qui » s'éleva entre les Vénitiens & les Génois, au ſujet de » l'île de Ténédos, Charles Zéni fut nommé Général de » l'armée Vénitienne. Il avoit deux frères, Nicolas & » Marc-Antoine. Nicolas, voyant la guerre finie, réſolut » de connoître le monde & de voyager. Il fit équiper » un vaiſſeau à ſes frais, & paſſa le détroit de Gibraltar, » dans le deſſein de viſiter l'Angleterre & les Pays-Bas. » Après avoir couru, durant quelques jours, au Nord, il » eſſuya une tempête qui le pouſſa vers l'île de *Friſlande*, » & briſa ſon vaiſſeau ſur la côte : ce Voyage ſe fit en » 1380. Cette Ile appartenoit au Roi de Norwége; mais » un Seigneur de ce Pays, nommé *Zichini*, venoit d'y » deſcendre avec une armée, pour en faire la conquête. » Ce Prince poſſédoit les îles de *Portland*, ſituées au » Sud, près de Friſlande, & qui étoient les plus riches » & les plus peuplées du Pays. Il poſſédoit auſſi le Duché » de *Sorand*, &c.

» — Sur le bruit qui ſe répandit bien-tôt, à l'arrivée » d'un vaiſſeau étranger dans cette Ile, Zichini accourut » au lieu où il étoit. Il parla Latin à Zéni; &, ayant » appris qu'il étoit Vénitien, il le tira des mains des » Habitans, qui ſe diſpoſoient à lui faire un mauvais parti; » & le prit ſous ſa protection, ainſi que tout l'équipage. » Reconnoiſſant enſuite ſon mérite, & ſes talens pour

pas

pas à les faire descendre des Chinois, des Ethiopiens & des Africains en général.

De Laet & Hornius, que nous avons plusieurs

» la Navigation, il le fit monter sur ses vaisseaux, & » recommanda à son Général de ne rien faire sans son » conseil, &c.

» Nicolas Zéni, se voyant ainsi retenu & honoré par » Zichini, écrivit à Marc-Antoine, son frère, de venir le » joindre. Celui-ci étant arrivé, Zichini partit avec les » deux Zéni, sur un flotte considérable, pour aller atta- » quer l'Islande (*les Schetland*) qui est située entre Fris- » lande & la Norwége, &c. — Nicolas Zéni étant passé en » Groenlande, ne peut y soutenir la rigueur du climat; » revient à Frislande, où il tombe malade, & meurt, &c. » — Son frère, Marc-Antoine succéde à ses dignités & » à ses richesses; se dispose à passer en *Estotiland* ou » *Terre de Labrador* ».

Voilà, dans cet extrait, ce qui concerne les deux frères Zéni. Leur *Carte*, que M. Buache a publiée à la suite de son *Mémoire*, nous présente, au Nord de Frislande, une île, nommée *Duilo*, qui fixe enfin le local de cette *Thulé* si renommée chez les Anciens, & si souvent citée avec un passage de Sénéque. Mais cette *Frislande*, qu'on a cru si long-temps submergée, comme le croit aussi M. Carli, reparoît enfin dans le *Mémoire* de M. Buache; &, vu la position & la conformité de plusieurs noms de lieux, elle devient la vraie *Fer-oé*, ou, comme nous parlons, l'île de *Féroé*. Il a bien vu que *fer-oé* signifioit *île de détroits*, des mots *oé*, île, & *fer*, en Anglois actuel *ferrie*, détroit, passage. En effet il ne faut que l'inspection de ces Iles,

fois cités, ont entrevu des passages d'Asie en Amérique : ce qui fait actuellement l'objet des tentatives des Moscovites. Ainsi les Scythes, les Mogols, les Tartares, les Chinois auront pu s'y rendre, selon ces deux Ecrivains. Ils n'ont pas vu plus de difficulté pour les Phéniciens, les Carthaginois, les Cananéens, qui auront pris leur route par la mer Atlantique. Acosta,

---

pour voir la preuve de l'étymologie. Quand au mot *oé*, il est commun à toutes les Langues anciennes, sous plusieurs formes, pour désigner un espace de terrein *borné*, soit par *les eaux*, soit par *des limites quelconques*. On dit *ai-Gobt* ou *ai-Copt*, terre ou île de Copt, ou *Ægypte* pour *Pays de la Magie*; *ei* & *ai*, en Hébreu; *ei* ou *ein*, en Islandois ou en Gothique. Au pluriel Gothique, *eium*; en Hébreu, *eiim*; en Islandois, *eier* & *oier*. Les Langues du Nord présentent aussi pour *fer* ou *ferrie*, le mot *frith*, d'où le Latin *fretum*. *Frisland* est donc pour *ferrie's-land*, pays ou *terre de détroits*. Après avoir donné les détails Géographiques, relatifs à ses preuves, l'Auteur fait cette conclusion, qui mérite d'être lue, *pag.* 452. — « S'il paroît maintenant » démontré que l'île de *Frislande* n'est point fabuleuse ni » submergée, comme on l'avoit cru jusqu'à présent, il s'en » suit nécessairement que la *Relation* de Zéni n'est point » un Roman, mais un monument précieux, d'où l'on » peut tirer des connoissances utiles. On peut en conclure » entre autres choses, que le Nouveau-Groenland auroit » été connu avant la découverte qui en a été faite par » les Danois; que l'Amérique auroit aussi été connue & » habitée par des Européens, avant Christophe Colomb; » (comme on le voit par le voyage que le Pilote de Frisland

Gumilla & autres font descendre les Américains de *Cham*, des *Tartares*, des *Carthaginois*, &c.

Quelque dégré de probabilité qu'on donne à ces transmigrations, de notre Hémisphère en Amérique, il restera toujours à savoir comment ces émigrans ont pu s'exposer (1) en plaine mer, avec de petites barques, sans savoir où

» fit en *Estotiland* ou *Terre de Labrador*); que l'histoire » des Colonies qu'on dit y avoir passé du pays de Galles, » l'an 1170, sous la conduite de *Madoc*, un des fils » d'*Owen-Guineth*, Roi de ce Pays, pourroit paroître » assez fondée; & que la découverte de l'île d'*Icar*, men- » tionnée dans la *Relation* des Zéni, mais qui nous est » encore inconnue (315° *longitude*, 65° *latitude*, *sur leur* » *Carte*) pourroit être très-intéressante, & fourniroit peut- » être de nouvelles lumières. Il résulteroit encore de la » *Carte* des Zéni, que la *Thulé* des Anciens seroit plutôt » l'île de *Frisland*, autrement *Feroé*, qu'aucun des autres » Pays auxquels on l'a rapportée successivement ». Tel est l'éclaircissement que j'emprunte de ce grand Géographe, dont nous verrons reparoître le nom avec gloire, dans le cours de cet Ouvrage. T.

(1) J'ai déjà dit ailleurs que Colomb apperçut les débris d'un vaisseau sur les côtes d'une des Iles de l'Amérique, devant lesquelles il passa la première fois. Il n'étoit donc pas le premier Navigateur qui allât dans ces parages? Or combien de Navigateurs inconnus n'ont-ils pas pu être jettés de même, malgré eux, sur ces côtes? En voici un exemple qui prouve tout. Gumilla, dont la bonne-foi n'a jamais été soupçonnée, nous dit, *Tom. II. pag.* 208;

ils alloient ; & comment, ſans le ſecours de la bouſſole, ils ſe ſont déterminés à quitter un pays connu, fertile, comme pouvoient l'être pluſieurs Contrées de l'Afrique, de l'Europe ou de l'Aſie, par le ſeul déſir d'en trouver un plus avantageux. La difficulté devient encore bien

» Que, s'étant trouvé, en 1731, au mois de Décembre, » à Saint-Joſeph d'Oruna, ſitué à douze lieues de l'em- » bouchure de l'Orénoque, il apprit qu'il y étoit arrivé » un bateau de Téneriffe, mais chargé pour l'île de Palma, » une des Canaries, comme le prouvoit le paſſe-port de » la Douane. Ce bateau, accueilli d'une tempête, fut » abandonné à la fureur des flots, par les ſix hommes » qui le conduiſoient. Ces gens, ayant conſommé en » plaine mer le peu de vivres qu'ils avoient pour leur » voyage, qui devoit être bien plus court, furent réduits » à ne ſe ſoutenir qu'avec du vin. Ils abordèrent donc » à Saint-Joſeph, épuiſés, décharnés & n'attendant plus » que la mort. Ce fait ayant été duement vérifié, dit » Gumilla, qui pourra nier que cela n'ait pu arriver les » ſiécles paſſés » ? — D. Ulloa, qui fait auſſi peupler le Midi de l'Amérique par la même voie, auroit du citer ce paſſage, pour appuyer ſes conjectures. Voyez ſon dernier *Mémoire*.

Quant au paſſage des animaux (pour lequel quelques Théologiens Eſpagnols ont fait intervenir les Anges), les détails de M. Carli en montrent la poſſibilité. Ainſi ne prodiguons pas les Miracles : ils n'ont été que trop communs, au grand déshonneur des différens Cultes ; malheureuſement la ſaine Philoſophie n'avoit pas encore éclairé la Théologie. Feyjo a entrevu le vrai moyen. T.

plus grande, lorſqu'on réfléchit que, dans tous les âges connus, il y a eu des hommes aſſez peu frappés des révolutions des Planetes, & de la Terre en particulier, pour ſoutenir qu'il n'y avoit pas d'Antipodes.

Accordons, ſi l'on le veut, que le déſir de la nouveauté ait pu déterminer pluſieurs Individus à courir tous les riſques qu'ils ne prévoyoient pas, ont-ils donc amené avec eux des animaux, tant privés que ſauvages, féroces comme des lions, des tigres, des ours, &c. ou des reptiles au moins auſſi redoutables par leur énorme groſſeur & l'activité de leurs poiſons.

Ce ſont donc auſſi ces Aventuriers qui auront peuplé d'oiſeaux, de toutes les eſpéces, ces Continens éloignés, où le hazard les fit arriver? D'ailleurs, comme l'obſerve très-ſenſément Gumilla, nous ſavons qu'il ſe trouve en Amérique des animaux, même ſuſceptibles de s'apprivoiſer, & dont on ne connoît pas les epéces dans notre Hémiſphère. Eſt-il donc poſſible de ſe perſuader que ces Navigateurs ayent amené avec eux toutes ces eſpéces, comme les viggognes, les alpaques, les llamas, les tominéos, les ſenſontes & autres, tant volatiles que quadrupédes, dont il ne reſtoit même pas l'idée en Europe. Gumilla ne trouve pas de réponſe à cette difficulté, à moins qu'on ne ſuppoſe le miracle dont il parle. Mais nous cher-

chons les traces de la Nature. Les miracles ſont hors de la ſphère de la Phyſique ; ainſi nous ne devons pas nous en occuper.

Huet rappelle ici les voyages des Phéniciens & des Carthaginois, qui, ſelon lui, auront pu y être jettés par les vents. Soit. Il faut donc auſſi convenir qu'ils tranſportoient des ſerpens terribles, de vingt à trente pieds de long, avec leurs femmes & leurs enfans. Un homme ſenſé ſera-t-il de cet avis (1) ? S. Auguſtin trouvoit lui-même une *abſurdité à ſuppoſer que quelques Individûs ayent jamais paſſé de notre Hémiſphère*

---

(1) Le paſſage des ſerpens & des reptiles, qui devient très-facile à comprendre dans l'hypothèſe de M. Carli, s'explique de la manière la plus ſimple, par un fait d'Hiſtoire Naturelle, dont perſonne n'a parlé, que M. le Profeſſeur Hacquet, dans ſa *Lettre Italienne au Chevalier de Borne*, & qui m'a été communiquée par M. d'Anſſe de Villoiſon ; voici ce que j'y lis : « Outre les quadrupédes » & les oiſeaux qui changent de local, j'ai vu, avec ſur- » priſe, des ſerpens émigrans, qui traverſent le fleuve pour » paſſer de la Sclavonie & du Sirmio en Servie. D'abord » je crus qu'ils alloient & venoient d'un côté & de l'autre ; » mais, dans le cours de notre voyage, je les vis toujours » aller au Levant. Les habitans m'ont aſſûré que leur » paſſage ſe faiſoit tous les ans en Automne ; & qu'au » Printemps ces reptiles s'en retournoient à leurs trous, » venant du bord de la Turquie ſur le nôtre. Je leur en » demandai la raiſon. Ils me donnèrent peut-être la véri- » table ; ſavoir que les broſſailles de la Turquie, étant

au-delà de l'Océan, de Civit. (1) Dei. Liv. XVI. Ch. IX.

Je ne nie cependant pas que, dans l'antiquité comme dans les âges intermédiaires, on ne se soit hazardé assez loin sur l'Océan, & qu'on n'ait découvert plusieurs Iles, qu'on ne retrouva plus, faute d'avoir la boussole pour se conduire. Aristote, ou l'Auteur du *Traité du Monde*, Ch. III., & Théophraste nous racontent que, peu de temps avant eux, un vaisseau Carthaginois, ayant pris le largue sur l'Océan, fut porté vers une Ile délicieuse, où une partie de l'équipage resta: & que ce vaisseau, de retour à Carthage, ayant raconté cet événement, le Sénat en fit mettre à mort l'équipage restant, afin que cette découverte ne fût pas publiée. Il est plus vraisemblable qu'on obligea ces Navigateurs à garder le secret. On a déjà plusieurs fois cité Diodore de Sicile, *Liv. V*,

» plus épaisses & moins fréquentées, ces serpens pouvoient » y être plus tranquilles dans leurs retraites. L'espéce que » j'y ai remarquée est le *Coluber natrix* de Linné, &c ». Les terres dont M. Carli suppose le rapprochement, favorisoient donc ce passage d'Afrique, ou d'ailleurs, en Amérique, ou peut-être d'Amérique en Afrique. T.

(1) L'Auteur devoit au moins dire, après Gumilla, « S. Augustin présumoit que les Iles avoient été peuplées » par des Navigateurs », *de Civit. Dei*, Liv. XVI. Ch. VI.

au ſujet de cette grande Ile que les Phéniciens découvrirent à une très-grande diſtance de la Libye, vers l'Occident. Elle abondoit, dit-il, en toutes ſortes de productions, &c.

Ariſtote dit, pluſieurs fois, qu'il eſt poſſible qu'il y ait, au-de là de l'Océan, d'autres Iles, & des Continens d'une plus grande étendue que les nôtres, mais inconnus. Pline, *Liv. VI. Ch. XXXI.*, nomme les iles Heſpérides, Gorgades, Atlantides, ſituées toutes dans l'Océan Atlantique. Il ſe fonde ſur les témoignages d'Ephore, d'Eudoxe, de Timoſthène & autres. Il dit même, d'après Statius Seboſus, qu'il faut quarante jours de Navigation pour paſſer des Gorgades aux Heſpérides. Il faut ce temps là (1) pour paſſer des Canaries ou des Iles du Cap Verd, en Amérique. Le même, dans le *Chapitre* ſuivant, décrit les îles Canaries avec beaucoup de préciſion, & les diſtingue par des noms particuliers. La première eſt *Ombrion*, la deuxiéme *Junonia*, la troiſiéme *Capraria*, la quatriéme *Nivaria*, la cinquiéme *Canaria.*

Elien dit, *Liv. III. Ch. XVIII.* que Silène apprit à Midas que l'Europe, l'Aſie & la Libye étoient dans une Ile environnée par la mer; que le

(1) On peut faire ce trajet en bien moins de temps; mais nous ne ſavons pas ce que Pline déſigne. T.

véritable Continent étoit au-de-là de l'Océan. « Les hommes de ce Continent (1) ſont, dit-il, » d'une plus haute ſtature que nous, vivent » plus long-temps ; & il y a une grande quan- » tité d'or & d'argent ». Il en nomme même la ville *Machimos* ; & ajoute, ſur le témoignage de Théopompe, que les habitans de ce Continent paſsèrent autrefois dans notre Hémiſphère. Virgile feint que c'eſt de l'extrémité Occidentale que Didon fait venir ſa Magicienne ; & il y place les Heſpérides.

Oceani finem juxta ſolemque cadentem. Liv. IV.

Je ne rapporterai pas le paſſage dans lequel Sénéque, le Tragique, prédit la découverte de nouveaux Pays : il eſt trop connu, & ne prouve rien.

C'eſt donc dans ces Pays inconnus, que les Anciens plaçoient les antiques Heſpérides, la demeure des Bienheureux, l'Elyſée, ſur les Traditions vagues qui s'en étoient conſervées :

---

(1) Le paſſage d'Elien, lu en totalité, préſente des rapports ſi frappans entre le Mexique & le Pérou, qu'on céderoit preſque à l'illuſion. J'indiquerai plus loin la ſource de la Tradition qu'il nous a conſervée. Le Lecteur curieux le conſultera. Si Elien, au lieu de *Machimos*, avoit écrit *Machikos*, on ſe croiroit au *Mexique*, en liſant ſes détails. κ, μ ſont ſouvent confondus dans les Manuſcrits. T.

Strabon, Tzetzès & autres en aſſez grand nombre, le prouvent. Nous ne devons (1) tenir aucun compte du voyage que fit *Hannon* le long des côtes d'Afrique. On peut tout au plus préſumer qu'il jetta l'ancre à quelques Iles du Cap Verd, où il forgea cette fable de *fleuves de feu*, *de tambours*, &c. dont il parle dans le *Périple* qui court ſous ſon nom, s'il n'a pas confondu ces *phoſphores marins*, très-com-

---

(1) Que Caſaubon, dans ſes ſavantes *Rapſodies* ſur Athénée, rejette comme une fable le *Périple* d'Hannon, c'eſt ce qu'on peut lui paſſer, vu le temps où il écrivoit ; mais que M. Carli en parle de cette manière, auſſi bien que M. Gillies, dans ſon excellente *Hiſtoire de la Gréce*, peut-être ſelon l'idée de Dodwell, c'eſt ce qui me paroît bien étrange. Je ne rappellerai pas ici les très-anciens Navigateurs qui avoient fait tout le tour de l'Afrique par mer, ſoit en ſortant de la Méditerranée pour aller dans l'Inde, ſoit pour paſſer de la mer Rouge dans la Méditerranée. Le Lecteur conſultera le ſavant *Mémoire* que M. de Bougainville a placé dans ceux de l'Académie des Inſcriptions, *Tom. XXVI.*, les Notes de M. Brotier *ſur Pline*, *Liv. V. Ch. I.* & l'*Hiſtoire Générale des Voyages*, *Tom. II. pag.* 319, *in*-4°; il verra qu'Hannon n'a pas conté de fables. M. Carli eſt viſiblement dans l'erreur ſur le terme du voyage d'Hannon.

Quant à ces fleuves de feu, Hannon ne les a certainement pas confondus avec ces inſectes marins, ſur leſquels M. Sparrman a dit des choſes très-intéreſſantes dans ſon *Voyage au Cap*. T.

muns ſur ces côtes, ou ces eſſaims d'*inſectes phoſphoriques*, que Vianello di Chiozza découvrit le premier, & qu'on fit obſerver, en 1749, à l'Abbé Nollet, loſqu'il étoit à Veniſe. Je dirai, en paſſant, que Nollet, de retour en France, communiqua ce phénoméne à l'Académie, comme l'ayant lui-même apperçu avant tout autre.

Diogène de Laërce dit poſitivement que l'Ecole de Pythagore regardoit la terre comme un ſphéroïde, & qu'il y avoit des Antipodes qui marchoient ſur la terre en nous oppoſant les pieds: Solin aſſûre la même choſe. Cette opinion ſi vraie, & démontrée par l'obſervation, fit en quelque ſorte un Martyr dans la perſonne du célébre Galilée, victime de l'ignorance de la Cour de Rome & de la ſuperſtition des Réclus. La foudre du Vatican menaça même ceux qui enſeigneroient cette vérité ſublime & qui prouve, plus que tout autre, la toute puiſſance de l'Etre Suprême. La rotation de la terre ſur ſon axe & ſon cours annuel, furent une doctrine particulière à Philolaüs, ſelon Plutarque; mais Ariſtote l'attribue (1) à Pythagore.

(1) Cette théorie & autres de Pythagore ont été bien diſcutées dans l'*Ouvrage* de M. Meiner, ſauf quelques inadvertances qu'on doit peut-être moins lui reprocher qu'à Brucker qu'il a ſuivi ſans l'examiner aſſez. T.

Pline, *Liv. VIII.*, nous raconte un fait aſſez ſingulier pour être rappellé ici : « Q. Metellus » Céler étant Proconſul dans les Gaules, le » Roi des Suéves lui envoya, comme un rare » préſent, trois Indiens qui avoient été jettés » par la tempête dans un des Ports de cette » Nation Germanique ». Pomponius Méla cite auſſi le même fait, que Pline a rapporté ſur le témoignage de Cornélius Népos. Ces prétendus Indiens étoient tout au plus de Groenlande, dont les habitans ſont une même race avec ceux de la Terre de Labrador, ou avec les Eſquimaux; objets vraiment propres à cauſer de la ſurpriſe aux Romains. Huet, qui fait mention de ce fait ſingulier dans ſon *Hiſtoire du Commerce*, &c. penſe que ces Indiens pouvoient bien être des Lapons, que les vents avoient jettés ſur les côtes de l'Allemagne : ce qui me paroît plus probable.

On peut conjecturer, avec aſſez de vraiſemblance, qu'on a paſſé des Contrées du Nord de l'Europe, dans l'Amérique Septentrionale, à des époques poſtérieures. La *Relation* des Zéni, quoique mêlée de quelques détails fabuleux, donne lieu de croire que ces paſſages ont eu lieu. L'expédition que fit, en 1170, Madoc, fils d'Owen Guyned, Prince de Galles, eſt rappellée dans la *Collection* d'Hackluyt, ſur le témoignage de Pawel ; &, ſelon ces Tra-

ditions, (1) Madoc s'embarqua pour aller chercher de *nouvelles Terres.* Il prit ſa route vers l'Oueſt, & arriva dans un Pays abondant en or & en toutes ſortes de vivres. Il laiſſa cent-vingt hommes dans l'endroit où il aborda, revint en Angleterre, s'embarqua de nouveau pour rejoindre ſes gens: &, depuis, on n'en a pas eu de nouvelles. Pawel cite pour preuve quatre vers Gallois, d'un nommé Marédich, mais qui vivoit en 1477.

Si le Privilége qu'on cite comme accordé, le 16 Mai 834, par Louis le Bon, à l'Egliſe de Hambourg, n'eſt pas ſuppoſé, il y a lieu de croire que l'on connoiſſoit alors quelques Iles du Nord, l'Iſlande & le Groenland: ce qui donneroit un nouveau dégré de vérité à la *Relation* du Voyage des frères Zéni. En effet les

(1) J'ai donné des éclairciſſemens ultérieurs ſur ce Voyage de Madoc, à la fin des *Mémoires* de D. Ulloa. J'y ai cité auſſi M. Reinold Forſter, au ſujet des Voyages des Habitans du Nord, en Amérique. Mais je dois aſſez d'égard à la Vérité, pour dire que, depuis, il m'a été communiqué des *Mémoires*, qui m'ont fait naître des ſcrupules ſur les aſſertions de M. Forſter, concernant ce qu'il appelle *Winland* & *Helleland.* Le Savant, qui s'occupe de la *Traduction Françoiſe* de M. Forſter, voudra bien profiter de cet avis, & lire la *Diſſertation* de M. Biœrner ſur les Varéges de Ruſſie, ou ſa *Deſcription* de la *Scandinavie.* T.

ruines d'édifices qu'on a cru appercevoir dans cette Contrée, ſemblent indiquer que les Européens y ont fait quelque ſéjour dans le moyen âge.

M. Mallet appuie auſſi cette opinion par les détails qu'il fait dans ſon Introduction à l'*Hiſtoire de Dannemarck.* Il nous dit qu'un ſiécle après la découverte de l'Iſlande, un Seigneur Norwégien, nommé Torwald, ayant tué quelqu'un en duel, ſe retira en Iſlande. Son fils, Eric, obligé de fuir pour une ſemblable raiſon, s'y rendit auſſi; & l'un & l'autre s'embarquèrent, en 982, pour ſe rendre plus loin. Ils arrivèrent dans un pays qu'ils nommèrent Groenland, c'eſt-à-dire *Terre-Verte*, où ils établirent une Colonie Iſlandoiſe. Son fils Léif, de retour en Norwége, ayant fait un rapport avantageux de cette Contrée, le Roi Olaüs Trigucſon, qui avoit déjà reçu le Baptême, y envoya des Colons, qui fondèrent (1) la ville de *Garde*, enſuite *Alba.* La Groenlande fut donc tributaire de

---

(1) *Garde* eſt un mot Gothique qui ſignifie *enceinte*, *ville.* Odin fit bâtir *Aſgarde*, c'eſt-à-dire ſa *Ville d'Aſie*, lorſqu'il revint de Scandinavie, où il retourna en quittant Aſgarde. C'eſt de ce mot que vient, en Ruſſie, *Gorood* ou *Nowogorood*, ou *nouvelle Ville*; & le mot *cors*, *cortis*, des Latins, *court*, en François, qu'on écrit mal ſans *t*. T.

de la Norwége, jusqu'en 1348. Une peste (1), ou quelqu'autre malheur, ruina la Colonie & la Ville, de sorte qu'on en perdit même les traces, jusqu'au temps où les Danois y firent de nouveaux Etablissemens.

En 1446, arriva cette grande inondation qui submergea trois-cents villages dans la (2) Frise seule. Cette inondation aura peut-être englouti quelques-unes des Iles dont il est fait mention dans le *Récit* des Zéno. Au reste nous ne pouvons plus voir comment on auroit passé de-là en Amérique. Ainsi les Voyages (3) qu'on auroit

---

(1) Cette épidémie fut nommée *la Peste noire*. L'Auteur ne devoit pas hésiter; car, vers le milieu du XIV[e] siécle, elle dépeupla une grande partie des Contrées du Nord. T.

(2) Rappellez ici ce que j'ai produit de M. Buache: car il ne faut pas confondre cette Frise Cimbrique avec les îles de Feroé, ni avec la Frise Hollandoise. La Cimbrique est dans le Duché de Schleswig: elle fut submergée plusieurs fois, en partie. Il sembleroit que l'Auteur voudroit parler de l'île Nordstrand, absorbée en 1634. La Langue de ces Frisons diffère de celles de tous les Pays voisins. Néanmoins je la crois la même, pour le fond, que l'ancien Islandois ou Gothique, & celle des Paysans du Nord de la Frise Hollandoise, avec lesquels j'ai souvent parlé. T.

(3) Les détails de M. Forster nous fournissent de nouvelles lumières. T.

pu faire de cette Contrée dans le Continent de l'Amérique, ne ſont pas encore prouvés.

Les Eſpagnols, jaloux de la gloire de Colomb, qui découvrit l'Amérique, diſent que cet homme célébre avoit été inſtruit de la réalité de ces vaſtes Contrées, par un Navigateur qui, faiſant route vers les Canaries, avoit été pouſſé par la tempête ſur les côtes du Continent. Ils ont avancé que ce Navigateur étoit tantôt d'Andalouſie, tantôt de Biſcaie, tantôt Portugais : mais ils n'en ont jamais prouvé la réalité. Si, d'un autre côté, l'on conſidère les difficultés qu'éprouva Colomb, lorſqu'il voulut perſuader à différens Souverains de le ſeconder dans ſes vues, on conviendra que la gloire lui en eſt due toute entière. En effet perſonne ne ſoupçonna pour lors que Colomb eût eu la moindre notice de l'Amérique.

Cependant voici des détails qui méritent attention. Il y a environ trente ans que je vis entre les mains du *Procurator* Foſcarini, qui fut enſuite Doge de Veniſe, une *Carte Géographique*, rapportée à l'an 1436. On y voyoit une Ile marquée à la même poſition que Saint-Domingue. Le Moine Mauro ſemble auſſi l'indiquer dans ſon grand *Planiſphère*, qui eſt de 1449, & conſervé dans la Bibliothéque de Saint-Michel de Murano. On me dit cependant que cette *Carte Géographique* eſt actuellement, je ne ſais par

par quel hazard, dans la Bibliothéque de Parme. Mais cette *Carte* de Parme sera peut-être une autre *Carte* Vénitienne. Quoi qu'il en soit on a fait à Venise, dans les XIVe & XVe siécles, des *Cartes* & des *Routiers* qui indiquent les dernières Iles de l'Océan, vers les côtes de l'Amérique. Ces *Cartes* n'auroient-elles pas été faites d'après la Tradition des antiques Hespérides plutôt que (1) par la connoissance réelle du local ?

Tous ces faits réunis nous prouvent au moins qu'il y a toujours eu quelque Tradition constante d'un grand Continent au-de-là de l'Océan Atlantique. Or cette Tradition nous apprend aussi que des Peuples, venus de ces Contrées éloignées, se sont répandus dans notre Hémisphère. C'est-là ce Peuple dont le souvenir conservé par les Prêtres Égyptiens, nous a été transmis par Solon, dans le *Critias* & le *Timée* de Platon, de la manière la plus circonstanciée. Nous avons vu que cette même Tradition s'étoit conservée au Mexique.

Mais vous me presserez peut-être de vous marquer enfin l'époque à laquelle on peut fixer

(1) Il faut avouer que notre Auteur fait ici une réflexion bien singulière, & contraire aux preuves qu'il apporte. Mais nous convainquerons les plus incrédules à la fin de cet *Ouvrage*, où je renvoie le Lecteur. T.

une communication réelle entre les Nations des différens Continens? Je vous réponds qu'elle me paroît fort reculée. Paw prétend, au contraire, que les Pays de l'Amérique ſont nouveaux ſur la ſurface du Globe. Pour moi, je les crois libres des eaux, & habités, de la plus ancienne date, par une Nation cultivée, mais qui fut, en partie, abſorbée par l'Océan, dans un âge bien poſtérieur.

En effet Pline nous dit, *Liv. VI. Ch. XXXII.* avant tout autre Hiſtorien connu, qu'on voyoit, de ſon temps, des reſtes d'édifices abandonnés (1), dans les Canaries. On trouva pareillement, en Amérique, des reſtes de grands édifices, antérieurs aux Nations qui l'habitoient. Garcilaſſo nous décrit, *Liv. III.* la vaſte maſſe du pays de *Tihauanacu*, maſſe qui n'eſt qu'un mont fait de mains d'hommes, & de pierres les plus groſſes, partagée en différens étages. Il dit

(1) Les Guanches, anciens habitans de ces Iles, diſent que les l'île de Ténériffe étoit infiniment plus grande autrefois: qu'un tremblement de terre en fit crouler la plus grande partie, & qu'une éruption volcanique éleva le *Pic* à la hauteur conſidérable où il eſt actuellement. Les Voyageurs, qui ont viſité les lieux, conviennent tous de la réalité de ce volcan. Voyez, ſur ces événemens, l'*Hiſtoire Générale des Voyages*, le *Fluide Electrique* de Treſſan, l'*Abrégé françois des Tranſact. Philoſophiques*. Tom. I. T.

qu'on en ignoroit l'ufage dans le Pays. C'eft, felon moi, une ancienne pyramide. On a auffi remarqué, d'un autre côté, les ftatues coloffales de deux énormes géans, faites en pierres, couvertes d'une draperie qui tombe jufqu'à terre, & dont la tête porte une efpéce de bonnet, que le temps a fort endommagé.

On a vu, avec autant de furprife, une longue & groffe muraille de grandes pierres, plufieurs reftes (1) d'édifices extraordinaires, comme de

---

(1) On voit, dans plufieurs Contrées du Globe, de femblables reftes d'édifices étonnans par leur maffe & leur forme. Il y en a de taillés dans le roc, & d'une immenfe étendue, comme dans l'Inde; d'autres font faits de pierres, dont les dehors ont été recouverts d'une matière vraiment vitrifiée, comme dans les Iles du Nord de l'Angleterre; d'autres font de briques, couvertes en dehors d'une femblable matière, telles que celles que préfentoient autrefois plufieurs parties de la maffe énorme du Château de Damartin, route de Villers-Coteretz: je les ai vues plufieurs fois dans ma jeuneffe. Mais il y en auffi de pierres confidérables, fuperpofées fans aucun mortier ni ciment; tels font les murs du Palais de Cayambé, en Amérique, ceux de ce vafte édifice de l'Agifimbe de Ptolomée, & plufieurs autres dans le Monomotapa. Cette *Agifimbe* a fans doute pris fon nom de *Aï-Sem-Boa, Contrée du tombeau d'Hercule*, nom de cet édifice, fur la porte duquel on voit des caractères fi antiques qu'on n'a jamais pu les expliquer. Il y a lieu de conjecturer que c'eft le tombeau du fameux Hercule Egyptien, qui s'appelloit *Sem, Som*, mot Egyptien, qui fignifie

vaſtes portes, des ſtatues d'hommes, de femmes, d'une taille ordinaire ; les unes ayant un vaſe en main, d'autres aſſiſes ou debout, d'autres ayant un enfant à la mamelle, ou le tenant par la main. Mais, parmi ces reſtes d'antiquité, rien n'étonna plus qu'une maiſon creuſée dans une (1) ſeule roche énorme : ce qui paroît incroyable. Les habitans de ces Contrées-là diſoient eux-mêmes que ces édifices avoient

---

force, puiſſance : *bo* ou *boa*, *bu*, ſignifie *tombeau*, dans la même Langue ; *Aï* ſignifie *Pays*, *Habitation*, terre *circonſcrite*, *éminente.* Cette obſervation. que perſonne n'a faite, n'eſt pas indifférente au ſyſtême de notre Auteur. Les habitans attribuent cet édifice au *mauvais Principe*, que nous appellons *Diable*, de *Di-ebli*, (Gothique & Perſan) *Dieu* ou *Eſprit méchant* : car c'eſt une ſottiſe que de prendre ce mot dans le Grec. Au reſte l'idée de ces gens eſt plus excuſable que celle de Clément d'Alexandrie, qui prétendoit dans ſes *Stromates*, Liv. I., que la *Philoſophie des Grecs avoit été inſpirée par le Diable*, tandis qu'il ramaſſa tout ce qu'il put de paſſages de ces Philoſophes & des Poëtes, dans ſon *Liv. V.* pour prouver la *Trinité.* Elle ſeroit plus réelle dans le *San-Pau* du Tibet. T.

(1) Les Sauvages qu'on vit à Londres, conſidérant le vaſte édifice de Saint-Paul, pouvoient à peine ſe perſuader qu'on eût creuſé un pareil vaiſſeau dans une ſeule roche. Ils raiſonnoient ſans doute d'après ce qu'ils avoient vu dans leur Pays. Hérodote fait auſſi mention d'édifices *Monolithes*, ou d'une ſeule pierre. Voyez M. Larcher, *Tom. II.* T.

été faits par des Sorciers, en une seule nuit; & que les ſtatues des femmes avoient été des femmes réelles, que leurs péchés avoient fait changer en pierres. Ces fables prouvent la haute antiquité de ces ouvrages, & en même temps que le *merveilleux* eſt toujours, en quelque pays que ce ſoit, la reſſource de l'ignorance. On peut joindre à ces reſtes d'antiquité, les pyramides du Mexique, celles du Jucatan, qui ne ſont certainement pas l'ouvrage (1) des Nations exiſtantes au temps de la Conquête.

Voici enfin une obſervation qui nous tranſporte dans la plus haute antiquité, en même temps qu'elle nous oblige de ne plus penſer aux voyages des Phéniciens, des Hébreux, des Chinois, &c. vers l'Amérique. On a trouvé dans ce Continent & dans les Iles, des (2) vignes

(1) Sans parler de ce qu'on vient de voir ſur l'Oiho. T.

(2) L'exiſtence de la vigne en Amérique, ſur-tout dans la Floride, & en même temps l'ignorance de l'art de faire du vin, ne ſeroient pas une preuve d'antiquité très-reculée. Pluſieurs Peuples de l'Aſie viendroient à l'appui de ce que je dis. Quant à la monnoie, à l'écriture & à l'uſage du fer, je placerai ici, en courant, quelques réflexions pour mettre le Lecteur, peu inſtruit, en état de mieux juger des preuves que M. Carli déduira dans le cours de ces *Lettres*. Ce qu'il dit ici de l'uſage de la monnoie, ſembleroit ne pas s'accorder avec ce qu'il rapporte du Mexique, où quelques piéces de cuivre, de toile étoient une matière repréſentative de la valeur des choſes achetées ou, ſi l'on

chargées de raiſins, mais ſans être cultivées; & point de vin. On y connoiſſoit des mines de fer; cependant on n'a trouvé chez ces Peuples aucun inſtrument de ce métal, ſoit ancien ſoit nouveau. Ils employoient leur immenſe quantité d'or & d'argent à divers ouvrages, & n'en faiſoient aucune monnoie : ils n'en avoient même pas l'idée. Enfin les Mexicains conſer-

---

veut, échangées. L'antiquité de la monnoie ne paroîtroit pas non plus ſi reculée, ſi l'on en croyoit Ariſtote, qui, de ſon temps, la regardoit comme une invention aſſez nouvelle. Voyez le docte *Commentaire* de Taylor, *ſur les précieux Marbres Grecs de Sandwich.* Ce Savant obſerve auſſi que les Romains n'ont eu de monnoie (ou cuivre avec une figure) qu'après leur guerre contre Pyrrhus, c'eſt-à-dire trois-cents cinquante ans environ avant notre Ere. On voyoit même encore, du temps de Varron, dans la vieille Chapelle de Saturne, une des anciennes balances qui ſervoient à peſer le cuivre, *as*, *deniers*, qu'on donnoit en échange. Il n'eſt guères poſſible d'en fixer la date en Gréce, quoi qu'elle y paroiſſe plus ancienne. Quand on remonteroit à l'époque où les Phéniciens ont commencé à exploiter les mines de Chypre & de Lemnos, ce ne ſeroit pas encore une date ſi éloignée : ſeize ou dix-ſept ſiécles avant J. C. ne ſont rien dans l'hypothèſe de notre Auteur. La monnoie d'or ou d'argent n'étoit pas encore connue, en Gréce, avant que les Phocéens euſſent pillé le Temple de Delphes : ce qui répandit dans toutes les Provinces une quantité prodigieuſe de ces métaux. C'étoit même un luxe, du temps de Philippe, père d'Alexandre, que de boire dans un *gobelet de cuivre.* Philippe en ayant eu un d'*or*, par hazard, le met-

voient la mémoire des événemens par le moyen des Hiéroglyphes, & les Péruviens avec des *Quipos* ou *Cordelettes* garnies de nœuds : mais on n'y apperçut aucun indice d'écriture.

Je conclus donc de ces réflexions que, si ces Peuples ont eu quelque-communication avec notre Hémisphère, ce fut avant la découverte du fer, l'invention de la monnoie,

---

toit sous son oreiller, quand il se couchoit. C'est ce qui fait un grand préjugé contre les richesses, ou l'or & l'argent, qu'on a cru voir refluer de la Colchide, de la Phrygie, de la Lydie en Gréce, par les canaux du Commerce, à des dates très-éloignées. Les *sicles* dont l'Auteur parle plus loin, au sujet d'Abraham, n'étoient pas non plus une monnoie proprement dite, mais un métal qui, quoique marqué d'une brébis, comme on a hazardé de le dire, ne se prenoit qu'au *poids* ou au *sicle* en Hébreu. C'étoit donc un métal considéré comme *pure marchandise d'échange*. Les *sicles Samaritains* qui nous restent ne sont pas plus vrais que la piéce où l'on voit la figure de Moyse. Voyez la *Dissertation* d'Olaüs Celsius sur l'*Origine de la Langue Samaritaine*, & la *Lettre de Saumaise à Colvius*; d'ailleurs ils ne prouveroient rien ici. T.

L'usage du fer, si l'on en croit M. Larcher, ne remonteroit qu'à 1537 ans avant notre Ere. Il a suivi Clément d'Alexandrie : mais, malgré la sagacité de ce docte Académicien, on peut légitimement douter de cette époque. Telle Nation ne connoissoit que l'or & le cuivre, tandis qu'une autre, comme les Calybes, n'avoient que du fer. On présumera donc sans erreur, que le métal employé le premier, fut celui qu'on trouva le premier sous la forme

du vin & de l'écriture littéraire; &, par conséquent, à l'époque la plus reculée. En effet, si quelque Peuplade de notre Hémisphère avoit passé en Amérique, elle y auroit sans doute porté l'un ou l'autre de ces usages; & il seroit

---

métallique : or, le plus généralement, le cuivre réunissoit ces deux avantages. Il est souvent à la superficie de la terre. Mais le fer natif se présente aussi quelquefois de même ou à peu de profondeur. Telle est cette masse singulière dont fait mention M. Coxe dans ses *Voyages au Nord*, Tom. II. pag. 369. On a donc pu l'employer dans une Contrée en même temps qu'on fabriquoit le cuivre dans une autre. Les tombeaux que j'ai cités le prouvent. Ainsi l'on ne peut fixer généralement aucune date sur le premier emploi de ces métaux.

L'écriture littéraire n'a pas d'époque plus certaine. Nombre de Peuples l'ignoroient, tandis que d'autres peu éloignés d'eux en faisoient usage. Gengiskan ne put trouver un seul Secrétaire dans les trois corps de son Armée, pas même chez ces *Toschoutes* ou *Tschoudes*, ce Peuple Astronome de M. Bailly, & qui donna son nom au second corps des troupes de ce Conquérant : il fut obligé d'en appeller de l'Igur. Il les chargea même d'écrire l'*Histoire*, & introduisit leurs caractères chez ses Sujets, par les conseils de son zélé Ministre *Leao*. Ce fut aussi l'époque de plusieurs grandes Ecoles dans ces Contrées, où Gengiskan appella les Savans de la Perse & de l'Inde. Du temps de Diodore de Sicile, on écrivoit, comme à la Chine, par colonnes, dans la Taprobane; & cependant nombre de Peuples de l'Inde & du reste de l'Asie, ignoroient l'art d'écrire, ou les lettres. L'écriture littéraire paroît remonter

arrivé ce qu'on a vu depuis le temps de la Conquête, c'eſt-à-dire des progrès rapides dans le changement des Arts & des inſtrumens, ſurtout à l'égard du fer & de la monnoie.

à plus de deux mille ans avant J. C., chez les Ethiopiens ; mais la plupart des Peuples de l'Afrique l'ignoroient encore, lors des premières navigations des Européens.

Je ne fais pas ces réflexions pour diminuer l'autorité de notre Auteur, puiſqu'il ſe fixe uniquement ſur les Chinois, mais pour prévenir les objections, ou les inductions trop générales qu'on pourroit produire contre ſon ſyſtême. T.



LETTRE XXXI.

Recherche de l'époque à laquelle les Peuples de l'Océan ont pu communiquer avec ceux de l'Amérique & de notre Continent. Quipos *ou* Cordelettes *en usage à la Chine plus de trois mille ans avant notre Ere. Preuves de la Chronologie Chinoise, établies ou confirmées par les Observations Astronomiques. C'est vers ces premières époques que l'usage de la Monnoie & de l'Ecriture fut introduit en Egypte. De la Chronologie Egytienne. On prouve, contre Fréret, que la Période de trente-six mille cinq-cents vingt-cinq ans, consignée dans les Chroniques de l'Egypte, indique vingt-cinq apparitions de Sirius. Nombre des Eclipses enregistrées par les Prêtres de l'Egypte; ce qui confirme, à certain point, leur Chronologie. Les Observations Astronomiques sont la voie la plus certaine pour établir les époques de l'Histoire.*

JE vous avoue que je suis fort embarrassé à vous déterminer l'époque à laquelle notre ancien Hémisphère a eu quelque communication avec l'Amérique, ou avec ses Iles. Il faudroit, pour

parvenir à démêler ce terme si désiré, trouver de justes rapports entre l'état actuel du Globe, la Chronologie & l'Astronomie. Mais, pour réfléchir sur cet objet, j'aurois besoin de plus de loisir, de plus de connoissances; &, j'ose vous le dire, de meilleure volonté que je n'en ai. Néanmoins, ces *Lettres* n'étant qu'un commerce familier de vous à moi, & qui ne me contraint pas à limer tout ce que je vous envoie, ni même à garder un ordre rigoureux dans les détails de mes idées, jespère que vous userez d'indulgence à mon égard. Nos amis communs, à qui vous les lisez, ne seront, sans doute, pas plus exigeants. Ainsi je vous faits part de mes hypothèses avec confiance. Prenez-les comme le Roman de Fontenelle, sur *la pluralité des Mondes*; & nos amis les prendront aussi de même. Vous y verrez néanmoins des réflexions assez interressantes, à ce que je crois, pour mériter votre attention.

D'abord je considère que des milliers de siécles ne sont, devant Dieu, & en paralléle avec l'Éternité, que comme le jour qui vient de passer, *tanquam dies quæ præteriit*; il n'y a pas d'inconséquence à se former l'idée d'un temps infiniment plus reculé que la première époque que Scaliger, Pétau, Ussérius assignent aux Globes Célestes qui nous servent à marquer la durée ou le temps qui s'est écoulé

depuis la Création, ou depuis le Déluge jusqu'à nous.

Moyse nous a dit aussi généralement que Dieu avoit *d'abord* ou *autrefois*, créé le Ciel & la Terre, sans nous dire quand, au moment qu'il écrivoit sa Cosmogonie. Voilà, sans doute, pourquoi S. Augustin a dit « J'avoue que j'i» gnore combien il s'est passé de siécles avant » que le Genre-Humain eut l'existence ». *De Civit. Dei*, Lib. XIII. Ch. XVI.

Des Hommes, moins réfléchissans que ce respectable Docteur de l'Eglise, furent cependant allarmés lorsque M. de Buffon publia le *Tome IV.* du *Supplément à son Histoire Naturelle.* Il étoit très-visible qu'il n'avoit eu intention que d'amuser les génies faits pour le suivre, en leur offrant un Roman digne de sa célébrité. En effet, dès qu'il prenoit l'essor dans l'immense étendue des Cieux, pourquoi n'auroit-il pas fait un voyage de quarante mille soixante-deux ans sur le Globe, comme il en pouvoit faire un de deux jours. Il a trouvé des contradicteurs, même jusques dans l'Académie de Philadelphie : on lui a nié, comme à Newton, son hypothèse & ses calculs sur le refroidissement des métaux. Mais que nous importent & l'hypothèse & les calculs qu'il proposa, ou ceux qu'on lui objecta ? Les Egyptiens ne comptoient-ils pas trente-six mille cinq-cents

vingt-cinq ans jusqu'au régne de Nectanébo ? Etoient-ils mieux fondés que les Phrygiens qui en comptoient vingt mille quatre-vingt-dix du temps d'Hérodote. Les Indiens ont encore porté leurs calculs plus loin ; ils comptoient des millions d'années, en commençant au premier des quatre âges, qui, selon leur Chronologie, étoient chacun d'un million sept-cents vingt-huit mille ans.

Mais je sais que le mot (1) *année* n'étoit que l'expression d'une révolution ou période quelconque. Il est prouvé qu'on a pris ce mot, chez des Peuples différens, tantôt pour six mois, tantôt pour trois ; ou pour une lunaison, & même pour une demie. Quelquefois même *une année* ne signifioit qu'un jour,

---

(1) *Année* ne signifie qu'un *cercle* : de-là *annulus*, un petit cercle ou anneau. Les Savans ont cru voir des années d'*un jour*, chez plusieurs anciens Peuples. M. Larcher assure que ces années d'un jour ne se sont introduites, chez les Anciens, que d'après les idées des Juifs, qui vouloient concilier leur Chronologie avec celle des Nations étrangères, & *vice versâ*. Il est certain que le mot Hébreu *iamim*, est vague, & signifie, à la lettre, *des jours* : mais je crois que M. Larcher s'est trop avancé : l'Histoire est contre son assertion. M. Bailly, de son côté, a cru voir, chez les Egyptiens, des années de *trois mois* : il falloit au moins ajouter *lunaires*. Il n'a pas fait assez d'attention au passage de Censorinus, *Ch. XIX.*, sur lequel il se fonde. Censorinus, après avoir parlé de l'année lunaire des Arca-

ou une heure. Or, en rapprochant les calculs réſultans de ces diverſes notions, nous appercevrons bientôt, par les réſultats, des analogies ſurprenantes dans l'Hiſtoire de tous les Peuples. M. Bailly a fait pluſieurs de ces rapprochemens avec beaucoup de ſuccès dans ſon *Hiſtoire de l'ancienne Aſtronomie.* Il faut donc bien prendre garde de confondre, lorſque nous rencontrons, dans les Auteurs, des dates de quelques milliers d'années, qui donneroient lieu de croire que le Déluge eſt d'une date plus ancienne que celle qui eſt vulgairement reçue : car le trop ou le trop peu ne prouve rien.

On ne me refuſera ſans doute pas de ſuppoſer, comme très-probable, qu'il y a, dans la Nature, plus d'époques ſenſibles que celles que les Mé-

---

diens, dit que *quelques-uns rapportent* que cette année (*hunc annum trimeſtrem*) avoit été fixée, par Horus, à *trois mois*, &c. Cependant Lindenbrog a cité un aſſez grand nombre d'autorités, pour prouver que Cenſorinus ſe trompoit, & qu'il n'y eut, en Egypte, aucune année ni de trois, ni même de deux mois. L'année fut d'abord d'un mois, en Egypte, dit Plutarque, & enſuite de quatre. Il n'y a que trois ſaiſons en Egypte. Diodore dit la même choſe, & tous ceux que cite Lindenbrog le confirment : *ibid.* L'année ſolaire étoit même, ſelon M. Bailly, d'uſage en Egypte 2887 avant Jéſus-Chriſt. J'ai cru cette remarque néceſſaire à cauſe de la réduction de la grande période dont il va bientôt être parlé. T.

moires écrits nous en présentent ; & que les intervalles des temps ont aussi été plus longs qu'on ne le pense communément. Je vous laisse à déduire les conséquences de ce que S. Thomas opposoit aux Payens. « *Quidquid Deus nunc vult quod sit., ab æterno voluit. Summ. Part. I. Quæst. 46. Art. I.* Voyez aussi ses objections, *Cap. XXXV.* du même Livre. Ce passage me rappelle ce que disoit le Tasse, en parlant des jours de la création. « Déjà étoit arrivé le com» mencement de ce qu'avoit arrêté de toute » éternité, Dieu, qui est lui-même sans com» mencement & sans fin, &c. »

Pour revenir à notre sujet, je dis donc que, s'il y a eu quelque communication entre les Peuples des deux Continens, elle doit avoir eu lieu avant l'invention de l'écriture littéraire, & avant l'usage du fer & de la monnoie. Or nous avons vu, dans les *Lettres* précédentes, que le fer ne fut en usage à la Chine que sous *Fou-hi*, qui vivoit deux mille neuf-cents cinquante-trois ans avant notre Ere : l'écriture & la monnoie sont du régne de *Hoang-ti*, deux mille six-cents onze ans avant la même Ere. En outre, l'usage des Cordelettes remonte à trois mille ans avant J. C. c'est-à-dire à une époque assez antérieure à *Fou-hi*. Ainsi l'on peut admettre que cette communication a du précéder notre Ere, de trois mille ans.

Il faut néanmoins convenir que la Chronologie Chinoise est susceptible de plusieurs objections ; sur-tout lorsqu'on observe que les Chinois avoient consigné dans leurs archives une date de trois millions soixante-six mille ans, comme on le dit, d'après le Livre intitulé *Jchun-tsiou-hoei*. On doit en dire autant des autres époques de *Hoang-ya*, qui montent à deux millions sept-cents soixante mille ans ; & de celles du Livre *Jchun-tsiou-yven-min-pao*, qui nous rappellent trois millions deux-cents soixante-dix-neuf mille ans : sans parler ici d'autres époques analogues. Néanmoins les tentatives heureuses qu'ont faites plusieurs habiles Astronomes pour deviner ces calculs, & vérifier les observations Astronomiques que les Chinois ont consignées dans leurs archives, ne permettent plus de douter d'aucune (1) époque.

On lit, par exemple, dans le *Chou-king* (2), que « sous *Jchoung-Kang*, le premier jour de
» la lune, à l'équinoxe d'Automne, sept heures
» du matin, hors de la constellation *Fang*, qui

(1) En les réduisant à leur vrai terme. T.

(2) L'Auteur veut, sans doute, parler ici de celle dont il s'agit dans M. Bailly, *Astronomie Ancienne*, Tom. I., pag. 350, & qui, selon le calcul du P. Gaubil, arriva, à cette longitude, le 12 Octobre 2155 ans avant Jésus-

» est

» est le *Scorpion*, il arriva une éclipse de » soleil, qui n'ayant pas été prédite par les » Astronomes *Hi* & *Ho*, ceux-ci furent mis à » mort ». Or cette éclipse calculée sur la latitude du pays, a vraiment du y arriver l'an 2159 avant J. C.

Il se trouve une autre observation importante relative à un phénomène Astronomique arrivé sous l'Empereur *Jchuen-hio*. Ce Prince, fixant le calendrier, statua que l'année commenceroit au premier jour du Printemps. « Or » il est marqué que, cette année-là, cinq planètes se trouvèrent en conjonction le premier » jour de la première lune qui commençoit le » Printemps, &c. ». Le Père Maïlla, Jésuite, a prouvé, dans sa réponse à Fréret, (*Lett. III.*) par le calcul le plus détaillé, que la Lune, Saturne, Jupiter, Mars & Mercure se trouvoient en conjonction dans un espace de onze dégrés cinquante-huit minutes, cinquante-cinq secondes, sur sept dégrés de latitude à sept heures & demie du soir, trois jours après la nouvelle lune, le 9 Février deux mille quatre-

Christ. Comme il n'y a pas de correction à l'*Errata* de de M. Carli ni de M. Bailly, j'ai laissé les nombres de l'année, tels qu'ils les donnent. Notre Auteur lit aussi : *Ohu-King* pour *Chou-King*, & *Ichoung-Kang* pour *Chou-Kang*, dans M. Bailly. T.

cents ſoixante-un ans avant (1) notre Ere. Ces années déduites de calculs Aſtronomiques, correſpondent aux époques de l'Aſtronomie Chinoiſe.

Si donc l'Aſtronomie avoit fait ces progrès à la Chine, tant d'années avant notre Ere, & que les Aſtronomes y aient tenu leurs connoiſſances de leurs ancêtres, comme ils le diſoient, il me ſemble qu'il eſt prouvé que c'eſt à des âges bien plus reculés qu'il faut remonter pour appercevoir les premiers pas de l'Aſtronomie conſidérée dans ſon enfance, & antérieurement à la découverte du fer, à l'invention de la monnoie, & de l'écriture.

J'ai clairement démontré, dans la première Diſſertation du *Tom. I.* de mon Ouvrage ſur *les Monnoies* que, du temps d'Abraham, c'eſt-à-dire deux mille cent quarante ans avant notre Ere, la monnoie avoit cours en Aſie & en Egypte. J'ai tâché de prouver dans ma *Lettre III.* ſur la Théogonie d'Héſiode, que les Lettres étoient d'uſage en Egypte deux mille cent-ſoixante-douze ans avant J. C. Pline *préſumoit que l'uſage des Lettres remontoit à une époque qui*

(1) Il faut encore conférer M. Bailly, *pag.* 345, *ibid.* Il y eſt fait mention d'une conjonction autrement énoncée, en date du 28 Février 2449. Mais il paroît qu'il s'agit réellement de la même. T.

ſe perdoit dans l'antiquité. « *Apparet*, dit-il, *æter-* » *nus literarum uſus.* Lib. VII. Ch. LVI ». Cependant Pline n'étoit pas conduit à cette induction par l'autorité d'Epigène, qui ne faiſoit mention que de ſept-cents vingt années d'obſervations Aſtronomiques gravées ſur des briques cuites. Béroſe & Critodème, qu'il cite auſſi, ne parlent non-plus que de quatre-cents quatre-vingts années (1) d'obſervations : mais

---

(1) L'Auteur a raiſon de s'arrêter au ſeul ſoupçon d'altération, dans les nombres du texte de Pline, & de ne pas adopter les idées de Bayle, que d'autres ont ſuivies. La différence de quatre-cents quatre-vingt à quatre-cents quatre-vingt-dix, n'eſt pas ce qui fait ici la difficulté. Il s'agit de ſavoir ſi on doit lire quatre-cents quatre-vingt mille (ou quatre-cents quatre-vingt-dix mille), en ſuppoſant que le nombre *millénaire* étoit autrefois dans Pline. Daléchamp, Hardouin & M. Brotier ne l'ont vu dans aucun Manuſcrit de Pline. Bianchini, qui diſcute ce paſſage contre Marsham, n'en parle pas. M. Bailly, plus heureux, dit : *Le millénaire eſt dans quelques Manuſcrits de Pline : ce qui décide abſolument la queſtion*, Tom. I. pag. 376. M. Bailly devoit au moins, pour ſon honneur, en citer un ſeul; car on ne donne pas un démenti public à des gens tels que ceux que je cite, ſans avoir ſa preuve au bout de la plume. On peut excuſer M. Bailly, dont l'érudition littéraire, ſouvent très-ſuperficielle, ne lui a peut-être jamais fait aſſez ſentir ce qu'on devoit à l'autorité des exemplaires : mais le ſeul qui m'étonne eſt M. Brotier, qui introduit cette erreur dans ſon Texte de Pline, en convenant qu'il ne l'a vue dans aucun Manuſcrit. Hardouin, Bianchini

d'habiles critiques ont préſumé que les nombres étoient altérés dans ce dernier paſſage. Ce qu'il

---

ſur-tout, qui valoit au moins M. Bailly & M. Brotier, s'en tiennent au texte, ſans ſuppoſer les *mille*.

Voyons enſuite ſi réellement il doit y être. Le Béroſe dont parle Pline ſans qualification, peut être l'Aſtronome Caldéen, qui paſſa dans l'île de Coos, & y apporta avec lui ſes Théories & ſes Obſervations, ou Béroſe l'Hiſtorien. Si c'eſt l'Aſtronome, la difficulté s'évanouit ; parce que Béroſe, de l'aveu même de M. Bailly, étant des premiers ſiécles de l'Aſtronomie, en Caldée, & bien antérieur à Épigène, devoit rapporter moins d'obſervations que lui. Critodème, qui rapporte le même nombre d'années d'obſervations que ce Béroſe, n'auroit fait que conſigner dans ſon *Hiſtoire*, que nous n'avons plus, la tradition que Béroſe auroit introduite dans la Grèce. Or je défie M. Bailly & M. Brotier de me prouver que le paſſage de Pline ne peut pas ſe prendre dans ce ſens. Pline auroit donc raiſon de conclure que les lettres étoient bien anciennes en Caldée, puiſque les obſervations gravées, dont Béroſe & Critodème, après lui, auroient parlé, en faiſoient remonter l'uſage, dans cette Contrée, à plus de deux mille ans avant notre Ere. Nous trouverons ce nombre, en ajoutant aux mille neuf-cents trois ans de Caliſthène, les trois-cents vingt-quatre ans de l'époque d'Alexandre, ſelon M. B., avant notre Ere : ce qui fera deux mille cent vingt-ſept ans. Faut-il donc ſuppoſer des *mille*, tandis qu'on ſe trouve d'accord, ſans cette ſuppoſition ? Voyez *Pline*, *Liv. VII. Ch. LVI.*

S'il s'agit de Béroſe l'Hiſtorien, voyons les dates. Selon M. Bailly, Béroſe publia ſon *Hiſtoire* neuf ou dix ans après la priſe de Babylone, *Tome I. pag.* 467. Epigènes avoit étudié chez les Caldéens, comme Apollonius de Mynde,

y a de plus important à remarquer ici, c'est que les Hiéroglyphes ont été la première écri-

---

ville de la Carie, ſelon Sénéque, *Quæſt. Natur.* Liv. VII. Ch. III. Je demande quand vivoit Epigènes? M. Bailly dit que c'étoit ſoixante ans après la priſe & le ravage de Babylone, qui, *trente-neuf ans après la Conquête, avoit perdu juſqu'à ſon nom*, pag. 374. Cette circonſtance ſuppoſe néceſſairement que les Sciences y diſparurent avant les Citoyens. A quel âge y avoit donc étudié Epigènes? Cette réflexion fit ſentir à Bianchini qu'Epigènes devoit être d'une date bien antérieure à Alexandre, & tout homme ſenſé, bien loin de le placer ſoixante ans après, le dira comme lui. Voyons le raiſonnement de Pline. « Son but, » dit Bianchini, (*Hiſtoire Univerſelle*) eſt de prouver l'ex- » trême antiquité des Lettres. Or quelle ſeroit la concluſion, » ſi, après avoir dit *Litteras ſemper arbitror Aſſyrias fuiſſe*, » il ſe contentoit de l'époque qu'il peut trouver dans la » ſomme des années énoncées par Béroſe & Critodème, » qu'il produit comme la moindre date? Il faut donc » qu'il ſuppoſe, de toute néceſſité, Epigènes à une époque » antérieure au temps même de Phoronée. Alors il peut » conclure légitimement : *ex quo apparet æternus litterarum* » *uſus* ». M. Bailly, qui fait remonter, avec raiſon, l'Aſtronomie des Caldéens à une époque très-éloignée de notre Ere, trouvera-t-il étrange qu'Epigènes en rapporte ſept-cents vingt années des premières obſervations gravées ſur des briques, & qui ſervent de bâſe au raiſonnement de Pline?

Mais je laiſſe encore de côté ce raiſonnement concluant de Bianchini, pour reprendre les ſommes particulières. D'abord Bianchini ſuppoſe, & il peut le faire, vu l'expreſſion équivoque de Pline, il ſuppoſe, dis-je, que

ture des Egyptiens. Les Ethiopiens en avoient même l'usage avant eux. On a sur-tout rappellé ces *antiques souterrains* de la Thébaïde, ou

---

Bérose & Critodème rapportent chacun quatre-cents quatre-vingt-dix ans d'observations, ce qui feroit, avec les années d'Epigènes, mille sept-cents ans. Or ce nombre nous transporte au temps même de la réforme de l'Astronomie Caldéenne, qui eut lieu seize ou dix-sept-cents ans avant notre Ere. Nous voilà donc d'accord, à cet égard, avec une circonstance bien importante. Ajoutons-y les trois-cents vingt-quatre d'Alexandre, nous aurons deux mille vingt-quatre ans, c'est-à-dire cent ans de moins que dans la première supposition. C'est donc la même époque : car *cent années*, selon M. Bailly, ne font pas un objet important à des époques si éloignées. Telle est le raisonnement d'après lequel Pline concluoit, en ajoutant les années de son âge, que les lettres avoient une origine si obscure, qu'elles paroissoient *éternelles*.

En vain alléguera-t-on les passages de Diodore & de Cicéron, pour autoriser le *millénaire* dans les nombres de Pline. La première régle de critique & la plus certaine, est d'expliquer un Auteur par lui-même, sans sortir de son texte, toutes les fois qu'on peut le faire d'une manière sensée. Le texte de Pline étant formel, & ne présentant le nombre *millénaire* dans aucun Manuscrit connu, quoiqu'en dise M. Bailly, il ne faut pas s'en écarter, dès qu'on y trouve un sens d'accord avec l'idée de l'Auteur ; &, si on ne l'y trouvoit pas, il ne seroit pas permis, en saine critique, de le supposer, encore moins de l'introduire dans le texte sans manuscrit, comme l'a fait M. Brotier : ce qui est inconcevable dans un homme si éclairé. J'avoue que cette infidélité a bien diminué à mes yeux le mérite de son

ces (1) *Siringes* pleines de caractères hiéroglyphiques, qu'on croyoit même antérieurs au Déluge d'Ogygès. Ammien Marcellin ; Eusébe, le Syncelle disent que ce fut l'ouvrage de (2) *Thoyth* ou Mercure ; & qu'ils furent rétablis

---

Pline. Comment le citer sans crainte ? Les *Variorum* que cite M. Bailly, sont des Editions trop méprisées des gens instruits, pour que j'y fasse attention. Je dois dire ici que M. Gusmann, Professeur de Physique à Lemberg, admet aussi dans ses *Mémoires Historiques & Minéralogiques sur l'Origine du Globe*, le nombre *millénaire*. C'est la même erreur ; car il ne cite aucun Manuscrit. Ainsi je rejette pareillement son autorité, quoique d'un plus grand poids pour moi que celle de M. Bailly. T.

(1) Ceux qui voudront des détails sur ces *Siringes* ou *Seringes*, & les colonnes qu'on y plaçoit, consulteront Iablonski. *Panth.* Tom. II. Liv. V. pag. 180. Il semble que ce mot n'a signifié que *Colonnes*, *Statues*, *Idoles* : la version Copte du Pentateuque, le met pour l'équivalent de l'Hébreu *Matseboth*, qui ne désigne que les *Statues* des Idolâtres. Mais la Tradition les a confondues avec les cavernes où elles étoient. T.

(2) Le mot *Toth* ou *Tath* désigne simplement le *principe*, l'*origine*. Les colonnes de *Toth* n'étoient donc que les pierres sur lesquelles on gravoit les *origines des choses* ou les *connoissances qu'on acquéroit*, pour les transmettre à la Postérité. M. Bailly auroit évité bien des détails inconséquens, dans son *Histoire de l'Astronomie*, s'il avoit eu la moindre teinture des Langues anciennes ; ainsi ses erreurs sont excusables. Ce mot s'est même conservé dans la Langue Ethiopienne, où, dans la quatriéme conju-

après le Déluge par Agathodémon. Jamblique croit que Pythagore & Platon n'ont appris les théories mystérieuses des Egyptiens, que sur les colonnes où l'ancien Hermès les avoit figu-

---

gaison, il forme, avec la lettre *a* caractéristique, le verbe *Atath*, qui signifie *ranger par ordre*, *mettre au net*, &c. ce qui n'est qu'une idée secondaire dérivée de l'usage de ces colonnes. Une troisiéme idée a fait de *Totht* une *Idole*, vu le respect qu'on avoit pour ces anciens monumens.

Mais il est aussi absurde d'aller chercher un homme réel dans ces colonnes, que Moyse dans *Toth*, comme le prétendent les Karaïtes Cabalistiques de nos jours. J'en parle seulement en passant; car ils ne méritent pas d'être réfutés. Iablonski a trop bien vu le mot *Toth* pour qu'on s'écarte de ses preuves. Voyez son *Panthéon*, *Liv. V. Ch. V.* J'ajouterai seulement, pour nos Karaïtes, que le mot *Mercure* est un mot que les Colonies du Nord ont porté en Italie. *Merkar* est celui qui *indique*, qui *désigne*. Je ris quand je vois ces Docteurs, à l'aide du mince Giraudau, dériver ce mot de *Mikra*, qui n'est d'aucune Langue du monde, quoiqu'ils prétendent le prendre de *Kara* lire, en Hébreu; *Mikra* Lecteur. Mais la Grammaire se refuse absolument à la formation de leur *Mercure* composé. Quant au mot *Hermès*, il est purement Egyptien. C'est celui d'un Roi d'Egypte, *Ermais*, qui fit la réforme de l'année, & la fixa à trois-cents soixante-cinq jours : mais, dans le cours de la période Sothiaque, elle reçoit les *six heures* environ de surplus, comme je le montrerai. Il completta donc l'année; ce qui lui mérita le nom de *Er-meh*, *faisant-plein*. Ces profonds Karaïtes ont aussi bien réussi

rées par des Hiéroglyphes. Il ajoute qu'il étudia lui-même ces colonnes. Voyez dans ſon Ouvrage *de Myſteriis*, *&c.* comment il s'explique à cet égard. §. I. Ch. II.

---

en dérivant le mot *Ménès* de *Noé*. On leur a déjà dit cent fois que *Ménès*, *Oſiris*, &c. ne déſignoient d'abord que le Soleil. Il falloit donc chercher ce mot dans l'Egyptien même : le voici. *Meh-œis* : par inſertion ordinaire à cette Langue, dans les compoſés, *Meh-en-œis* ; &, par un changement ou retranchement qui y eſt auſſi ordinaire, devient *Meneis*, *Menès* : ce qui ſignifie celui *qui remplit le temps*, comme *Oſiris* eſt pour *Œis-iri*, *celui qui fait le temps* ; épithétes très-convenables au Soleil. Les Ethiopiens diſoient *Ménès* pour un homme *délicat*, *ſenſuel*. Une colonne du Temple de Thébes portoit une imprécation contre un *Ménès*, c'eſt-à-dire contre celui qui, au lieu de s'appliquer aux Sciences, ſe livreroit à la ſenſualité. Nos Hébraïſans y ont trouvé *Noé*, qui régle les plaiſirs de la table après le Déluge. Ils ont oublié le troiſiéme *Noé* : cependant il avoit élevé un tas de pierre. *Ménès*, dit-on, avoit élevé *une digue* pour détourner les eaux du Nil : or *Ménès* ſignifie *repouſſer*, *détourner*. C'eſt bien dommage qu'ils n'ayent pas vu *Noé* dans cette digue. *Noé* ou *Ioneh* étant le nom du *Verſeau*, dans l'Orient, ils devoient donc retrouver auſſi ce Patriarche dans la Caldée, où *Décal-Noé* ſignifioit, à la lettre, l'urne du *Verſeau* ou du *Pleureur*. Les Grecs en ont fait leur *Deucalion* Scythe, ſous lequel ils ont placé un Déluge, oubliant que ce Déluge arrive tous les ans, à la ſaiſon des pluies. *Noé* ſeroit, en outre, un marais fangeux, telle qu'étoit l'Egypte, du temps de *Ménès*, qui ſignifie auſſi *marais fangeux*. T.

Quoi qu'il en ſoit, il me ſemble qu'on peut ſe fixer à une époque, antérieure de trois mille ans à notre Ere, pour retrouver la ſimplicité des obſervations Aſtronomiques, & les Hommes ſans l'uſage du fer, de la monnoie & de l'écriture.

Je ſais qu'on oppoſe à cette époque celle du Déluge univerſel, qu'on fixe vulgairement à deux mille trois-cents vingt-neuf avant notre Ere. Mais le P. Maïlla, Jéſuite, s'explique ainſi dans ſa Lettre VI, qui précéde l'*Hiſtoire de la Chine* : « Quelque abrégés qu'on veuille » les (*ces temps*) faire, ils iront beaucoup au-» deſſus du Déluge univerſel : *ainſi* n'eſt-il pas » évident que le ſentiment de la Vulgate ſur » la Chronologie, quel qu'il ſoit, ne ſauroit » ſe ſoutenir » ?

En effet, il eſt démontré qu'Abraham vivoit deux mille cent quarante ans avant l'Ere vulgaire : de ſon temps l'Aſie, l'Afrique, l'Europe & l'Amérique étoient très-peuplés. Il y avoit des Royaumes, des Gouvernemens Civils ; le Commerce ſe faiſoit avec de la monnoie, qui, ſelon Moyſe même, ſe nommoit *Siclé*. Nous voyons auſſi qu'Abraham ſe trouva riche en troupeaux, en or & en argent, ſelon la *Genèſe*, *Ch. XIII.*, lorſque le Roi d'Egypte, que Moyſe nomme *Pharaon*, eut rendu Sara à Abraham, après l'avoir retenue quelque temps,

auprès de ſoi, la croyant ſœur de celui dont elle étoit la femme. S. Auguſtin remarque que du temps d'Abraham, il y avoit trois grands Royaumes, ſavoir à *Sicione*, en Egypte, & en Aſſyrie. Celui-ci étoit le plus puiſſant depuis les conquêtes de Ninus fils de Bélus. Toute l'Aſie (1), excepté l'Inde, lui étoit ſoumiſe.

La Cour d'Egypte étoit auſſi très-brillante; il y avoit des Loix généralement obſervées; & le ſyſtême du Gouvernement ne changea de face (2), que du temps de Joſeph, deux cents ans après Abraham. Ce Patriarche-ci étoit auſſi contemporain du Roi d'Elam, qui ſe ſoumit la Caldée, le Pays de Sennaar, la Méſopotamie, la Syrie au midi de l'Euphrate. Les Chinois, de leur côté, faiſoient déjà des obſervations exactes ſur le cours des Planétes. Or eſt il poſſible qu'en trois ou quatre ſiécles qu'on ſuppoſe ſeulement, du Déluge univerſel

---

(1) Les Souverains de ce temps-là faiſoient des excurſions, mais laiſſoient aux Peuples leur liberté, ſe contentant de quelque tribut, comme d'un hommage. T.

(2) M. Larcher & d'autres, avant lui, ont remarqué que Joſeph avoit, en Miniſtre tyrannique, profité de la miſère du Peuple pour l'aſſervir à ſon Souverain. Ce fut ſur-tout cette ſervitude qui inſpira tant de haine aux Egyptiens contre les Hébreux. T.

au temps d'Abraham, la Terre ait eu cette grande population; que tant de Peuples différens entr'eux par la Langue, les Usages, les Loix, la Religion ayent eu le temps de former des Corps Civils, de vastes Royaumes, & parvenir à ce dégré de perfection dans les Arts, les Sciences, le Commerce & la Législation.

D'ailleurs rappellons nous l'observation des cinq Planétes que nous avons vues en conjonction deux mille quatre-cents soixante-un ans avant notre Ere, & par conséquent cent trente-deux ans avant le Déluge de Noé, fixé à l'époque vulgaire. Réfléchissons que, depuis cette observation, nous trouvons une suite non interrompue d'autres observations Astronomiques chez les Chinois, & toutes d'accord avec leur Chronologie. Il faut donc en conclure que cette époque fatale du Déluge universel, remonte à une date bien antérieure.

Le P. Riccioli (*Chronolog. reform.* Lib. VI. Ch. II.) prouve que, selon le Texte des Septante, on doit fixer l'époque du Déluge à trois mille cinq-cens quarante-trois ans (1)

(1) J'ai attentivement comparé les *Septante* du Texte d'Alexandrie & de Rome, & je n'y ai vu que quelque différence dans la manière d'exprimer les mêmes nombres. Ainsi Riccioli est bien fondé sur la véracité du Texte

avant notre Ere ; & il dit formellement que ce calcul eſt plus vraiſemblable que celui de l'Hébreu. C'eſt avec le Texte Grec qu'il trouve

---

Grec. Son opinion & celle de S. Auguſtin s'accordent avec les *Synchroniſmes* de toutes les Nations cultivées. J'ai mis par ordre toutes les époques que M. Bailly préſente dans ſon *Hiſtoire de l'Aſtronomie*, laiſſant même de côté celles qui m'ont paru douteuſes, & j'ai vu, calcul fait, que toutes les dates, ſans exception, reviennent à celle de Riccioli, ou à trois mille quatre-cents ans, moyen terme. En vain nos Hébraïſans veulent-ils tranſporter les débris de l'Arche de Noé des montagnes de l'Arménie ſur celles de la *Thébaïde*, pour trouver leurs époques dans une étymologie qui fait pitié. *Thébes* n'a pas eu ſon nom de *Théba*, nom de l'Arche, mais de *Theb-Ai*, deux mots Egyptiens ou Ethiopiens, qui ſignifient *Pays de la Science*, comme l'Egypte ſupérieure fut nommée *Ai-Gopt* ou *Ai-Copt*, *Pays de la Magie* ou *de la Science*, Ægyptus. *Magie* n'étoit pas alors un terme odieux, comme il le fut lorſque parut le Poëme ſur les *Pierres*, attribué à Orphée, ſous l'Empereur Valens. Un *Mage* ou un *Magicien* étoit la même choſe ; & l'on voit par les *Magiciens* de l'Egypte, qui luttèrent contre Moyſe, combien l'Egypte méritoit le nom qu'on lui avoit donné. Il ſemble même que, ſans la *Puiſſance Divine*, Moyſe n'en auroit pas ſu autant qu'eux. La Haute-Egypte peuplée, ne conſiſta long-temps que dans la ſeule ville de *Thébes à cent portes*, ou plutôt *cent Peuplades*, chez qui le dépôt des *Sciences* ou *Thébes* s'étoit conſervé. *Thébab* ſignifie encore aujourd'hui, en Abyſſinie, *ſavoir*, *comprendre*, *cultiver les Sciences*. Les Grecs, qui ont toujours écrit *Thébai*, comme un nom pluriel, ſous la forme de leur Langue, ont re-

le moyen de concilier les obſervations des Chinois & des Caldéens. Il y a donc entre le calcul de Riccioli & l'opinion générale, mille

---

ligieuſement conſervé, à la lettre, l'origine du mot composé Egyptien : car l'Ethiopien & l'Egyptien ont été la même Langue. Iablonski l'a bien vu. Il y eut enſuite une aſſez grande différence.

C'eſt dans cette Contrée que M. Bailly devoit chercher ſon Peuple perdu, mais qui, heureuſement, n'avoit pas diſparu lors de la révolution du Globe. C'eſt-là que s'étoient conſervés ces *Sères*, mot Egyptien, qui ſignifie *Colonnes*; d'où le Pays fut nommé la *Sériade* ou le Pays des *Colonnes* (*de Toth*) ou *Colonnes des Origines*. On l'a auſſi appellé *Pays Syringique* pour *Séringique*, dans le même ſens. Iablonski le prouve. C'eſt être bien ignorant en *Grammaire*, que de déduire le mot *Sériade* de *Xur-Juda*, *Syrie de Judée*, ſelon nos Karaïtes. *Sériade* a pour nominatif *Sérias*, chez les Grecs, comme *Hellade* a *Hellas*, Pays des *Hellénes*; autrement on pourroit déduire *Hellade* de *Hell-Juda*, qui n'auroit de ſens qu'en Allemand, & ſignifieroit *Judée de l'Enfer*. Voilà où ménent les doctes rêves de M. G. du Rocher, & de ſes Karaïtes. M. Bailly n'a pas été plus heureux en trouvant la *Sériade* en Aſie, dans le Pays des *Sères*, où ce mot ſignifie *jaune*. Mais il peut conſulter l'excellente *Diſſertation Italienne* de M. Adam Fabroni, Académicien *Apatiſte*, ſur l'*Origine de la Soie*, à *Pérouſe*, 1782 : il y reconnoîtra ſon erreur. Au reſte il eſt plus excuſable que M. G. du Rocher, qui par-tout voit ſon Peuple Juif. M. Bailly ne fait que chercher ; mais M. du Rocher détruit tout. Son Syſtême me feroit croire que, comme Iſaac Voſſius, *il croit tout, hors la Bible*. T.

deux-cents quatorze ans de différence. S. Augustin emploie deux Chapitres de sa Cité de Dieu (*Lib. XV. Ch. XIII. Lib. XVIII. Ch. XLIII.*) à disserter contre l'interprétation Latine de S. Jérome, pour prouver que le Texte des Septante est préférable. Mais il faut surtout remarquer que ce grand Docteur de l'Eglise compte mille soixante-douze ans depuis le Déluge jusqu'au temps d'Abraham, après avoir examiné la différence qui se trouve entre le calcul du Texte Grec & celui des Hébreux. Voyez sa *Cité de Dieu* Lib. XV. Ch. X. XIII. Lib. XVI. Ch. XI. Lib. XVIII. Ch. XLIII. Selon ce calcul, il y auroit une autre époque pour le Déluge, savoir, trois mille deux-cents douze ans depuis Noé jusqu'à J. C. Vous voyez donc que nous avons des époques différentes auxquelles on peut rapporter cette grande révolution.

La Chronologie des Caldéens, des Chinois & des Egyptiens, sera toujours un sujet de discussion entre les savans; & peut-être ne s'accorderont-ils jamais pour établir un parallèle rigoureux (1) entre les époques assignées par

(1) M. Gusmann a cependant essayé d'en établir un. Il l'a fait, avec certain succès, sans s'écarter de Moyse: mais c'est une autre tête que celles de nos Hardouinistes Hébraïsans. T.

les Obſervateurs de ces différentes nations ; & celles que les Chronologiſtes ont admiſes d'après la lettre de la Bible.

Il ſe trouve dans le Syncelle un paſſage tiré des Chroniques Egyptiennes, par lequel il ſembleroit qu'il ſe ſeroit écoulé *trente-ſix mille cinq-cents vingt-cinq ans* depuis le commencement de la Monarchie juſqu'à Nectanébo, quinze ans avant Alexandre-le-Grand. Fréret a préſenté une conjecture ingénieuſe ſur ce paſſage. Il remarque donc que ce nombre étoit myſtérieux en Egypte, comme on le voit dans Clément d'Alexandrie & Jamblique, lorſqu'ils rapportent, ſelon la traditions des Egyptiens, que Mercure avoit donné ou laiſſé ce grand nombre de points de Doctrine. Cependant Manéton cité dans Jamblique, dit que ce nombre indique celui des Livres que Mercure avoit écrits. Fréret ajoute que ſelon le Syncelle, ce nombre indiquoit *la reſtitution du Zodiaque & le retour des Signes au même lieu reſpectif.* Ainſi ce paſſage n'auroit été relatif qu'à la période ou révolution entière des fixes.

D'après cette hypothèſe, Fréret ſuppoſe qu'en prenant cent ans pour chaque dégré du mouvement des fixes, & admettant, chez les Egyptiens, le Cercle diviſé en trois-cents ſoixante-cinq parties, comme chez les Chinois (après la correction du cours annuel du Soleil) les

les ſix heures de retard nous donneront (1) vingt-cinq autres années ; & le tout ſera trente-ſix mille cinq-cents vingt-cinq ans, nombre indiqué par le Syncelle. Mais ce calcul eſt faux de toute manière ; il ſuffit d'obſerver que la

(1) M. Carli a raiſon de dire que le calcul de Fréret eſt inſoutenable. M. Bailly, qui a très-bien diſcuté cet article, *Tom. I. pag.* 404, remarque que l'idée du Syncelle appartenoit primitivement à Proclus, qui déterminoit à trente-ſix mille cinq-cents vingt-cinq ans la révolution du mouvement des *Fixes*. Mais par quel principe les Egyptiens auroient-ils multiplié leur année Sothiaque de mille quatre-cents ſoixante-un ans par vingt-cinq, ou auroient-ils diviſé le produit des deux par mille quatre-cents ſoixante-un, pour retrouver vingt-cinq, ou par vingt-cinq, pour retrouver mille quatre-cents ſoixante-un ? C'eſt ce que vraiment on ignore. Dodwell a ſuppoſé que les Egyptiens croyoient que la Lune ſe rencontroit, dans les mêmes rapports, avec le Soleil, tous les vingt-cinq ans de leur année vague, & qu'ainſi la même choſe devoit arriver au bout de vingt-cinq fois mille quatre-cents ſoixante-un ans de cette même année. M. Bailly a auſſi préſumé très-ſenſément que les Egyptiens pouvoient avoir pris ce nombre vingt-cinq pour multiplicateur, en conſéquence d'une période lunaire fixée à ce nombre ; parce que la Lune recommence ſon cours au bout de vingt-cinq ans, à une heure près ou environ, au même jour & à la même heure de l'année vague, ou de trois-cents ſoixante-cinq jours ; ce qui revient au même, & indiqueroit, ſelon lui, que les Egyptiens, comme les autres Peuples, avoient tâché, quoique ſans ſuccès, de concilier le mouvement du Soleil & de la Lune, & d'approprier à leur année vague, une

progreſſion des fixes eſt d'un dégré en ſoixante-douze ans, non en cent ans : ce qui eſt démontré.

Mais ce calcul mal fondé, d'un homme auſſi célébre dans la Littérature, que dans l'Aſtronomie, me ſuggère une autre idée ſur ce nombre

---

période lunaire, qui n'appartînt qu'à eux. Cette idée très-ingénieuſe confirme celle de Dodwell. Voyez Iablonski, *Panthéon.* Tom. I. Liv. IV. Ch. II. pag. 197, & M. *Bailly*, Tom. I. pag. 405.

L'ancienne Chronique Egyptienne comptoit ce même nombre de trente-ſix mille cinq-cents vingt-cinq années, pour le régne du Soleil, &c. juſqu'à Nectanébo. Le Chevalier d'Origny dit, avec raiſon, qu'il ne conçoit pas la durée d'un empire déterminée par une période. Néanmoins il ne voit pas d'abſurdité dans celle-ci, & il en donne des raiſons fort ſenſées, *Tom. II. pag.* 22. M. Bailly a ingénieuſement eſſayé de réduire ce nombre à des années ſolaires, en prenant d'abord trente mille ans pour autant de révolutions de la Lune, à l'égard des Etoiles ; ce qui les réduit, ſelon ſon calcul, à deux mille deux-cents quarante-cinq ou quarante-ſix ans. Par ce moyen, il trouve une analogie ſingulière entre ce nombre & les deux mille trois-cents ans qu'on donnoit au Temple d'Hercule, du temps d'Hérodote. Les trente mille années des Phrygiens, priſes pour autant de révolutions ſydérales de la Lune, rentrent auſſi dans les mêmes rapports, *pag.* 298. Mais il reſte encore ſix mille cinq-cents vingt-cinq ans, dont M. Bailly ne fait aucun emploi. Quoi qu'il en ſoit, ſon idée eſt fort ingénieuſe. MM. Marivets & Gouſſier ſe contentent de citer ces trente-ſix mille cinq-cents vingt-cinq ans, comme

de *trente-ſix mille cinq-cents vingt-cinq.* Il me ſemble qu'on pourroit également le rapporter à une autre période, fondée ſur l'exacte obſervation des Aſtres.

Nous ſavons que l'année Sothiaque ou Caniculaire des Egyptiens commence à l'appa-

---

une révolution *coſmique*, admiſe par les Egyptiens, *Tom. II.*

Comme aucune de ces combinaiſons ne réſout la difficulté, & que d'ailleurs nous ne pouvons ſuppoſer, avec connoiſſance de cauſe, que trois révolutions de la période Sothiaque de mille quatre-cents ſoixante-un ans, depuis l'époque que nous aſſigne Cenſorinus, c'eſt-à-dire quatre mille deux-cents quarante-cinq ans avant notre Ere, en remontant depuis l'an cent trente-huit de Jéſus-Chriſt, loin d'en ſuppoſer vingt-cinq, ne pourroit-on pas préſumer, avec M. Bailly, que les Egyptiens, depuis la ruine de leur Pays, conquis par les Perſes, qui détruiſirent ou enlevèrent toutes leurs Archives, avoient perdu le ſens de cette période de trente-ſix mille cinq-cents vingt-cinq ans? Alors on y trouveroit peut-être un ſens, en diſant que les anciens Prêtres, voulant avoir une ſuite à laquelle ils rapportaſſent toutes les diviſions de leurs cycles, comme nous rapportons les nôtres à la période Julienne, avoient imaginé de multiplier l'année Sothiaque de mille quatre-cents ſoixante-un ans, par leur cycle lunaire de vingt-cinq ans; & que cela ſe fit à la réforme de leur *Calendrier*, lorſqu'ils combinèrent leur année civile avec l'année ſacrée, pour ne pas *intercaler*; ce qui étoit un ſacrilége chez eux, ſelon Scaliger, *Canons Iſagogiq.* Liv. III. pag. 271. Quelque variation qu'on introduiſît dans les ſyſtêmes Chronologiques, ils avoient,

rition (1) de Sirius, ou de la Canicule, au premier jour du mois que les Egyptiens appelloient *Toth ;* & que, tous les quatre ans, il y avoit un jour de manque à cauſe des ſix heures qui ſe trouvoient de moins à leur année de trois-cents ſoixante-cinq jours : de ſorte que Sirius ne reparoiſſoit au même jour de Toth, qu'au bout de mille quatre-cents ſoixante-une de ces années. (On célébroit l'année de ce retour, par de grandes Fêtes). Or vingt-cinq Cycles ou retours de cette période, font ju-

---

par ce moyen, une ſuite aſſez longue pour y rapporter tous leurs calculs, & corriger les erreurs. Cette conjecture, que je propoſe, me paroît auſſi bien fondée que toute autre : elle léve au moins toutes les difficultés. Les Prêtres poſtérieurs, ayant donc perdu la vraie théorie de cette période, dont le ſouvenir ſubſiſtoit, en firent, au hazard, l'application à la ſucceſſion de leurs Rois. L'Auteur de la *Vieille Chronique* me paroîtroit avoir même ſuivi, en cela, les Prêtres de Memphis, ſi les trois-cents trente Rois qu'ils comptoient depuis Ménès, n'étoient pas réellement une ſuite Chronologique. On verroit dans ce nombre une période lunaire de douze mois, & chacun de vingt-ſept jours & demi, compte rond. Les Prêtres, ayant perdu le ſens de cette période-ci, en auroient fait la même application : ou ils cachèrent leur théorie à l'Hiſtorien ous cette énigme qu'ils n'expliquoient pas aux Etrangers. T.

(1) Je parlerai, plus loin, de la période Sothiaque & de Sirius. T.

ſtement le nombre du Syncelle. Il ſemble donc qu'il n'indique pas le retour des Signes, mais celui de Sirius; & que les Chroniques Egyptiennes ne préſentoient pas autre choſe.

Nous aurions par conſéquent, depuis Ménès, juſqu'à quinze ans avant Alexandre, vingt-cinq Cycles de Sirius ou de mille quatre-cents ſoixante-un ans, c'eſt-à-dire trente-ſix mille cinq-cents ving-cinq ans. Le Syncelle qui ne paroît pas s'être apperçu que le nombre de mille quatre-cents ſoixante-un étoit rélatif à l'année Sothiaque ou Caniculaire, ajoute que « ces trente-ſix mille cinq-cents vingt-cinq ans » répondent à mille quatre-cents ſoixante-un, » multipliés par vingt-cinq, *ce qui indique le* » *retour fabuleux des Signes du Zodiaque* »; ſans doute c'étoit un retour; mais celui de Sirius au premier jour de *Toth*.

Je dirai, en paſſant, que Fréret reproche, au même endroit, quelque inexactitude à Diogène de Laërce, parce que cet Hiſtorien de la Philoſophie comptoit quarante-huit mille huit-cents ſoixante-trois ans depuis Vulcain juſqu'à l'époque d'Alexandre. Mais il n'a pas lu attentivement ce paſſage, qui ſe trouve dans la Préface de Diogène. Il y auroit apperçu la remarque la plus importante; c'eſt-à-dire le nombre des Eclipſes lunaires & ſolaires qui ont eu lieu pendant cet eſpace. On obſerva,

dit Diogène, pendant cet intervalle trois cents ſoixante-treize Eclipſes de Soleil, & huit-cents trente-deux de Lune.

Chérémon, le Stoïcien, cité par Porphyre, *Lib. IV.* rapporte, comme témoin oculaire, que les Prêtres de l'Egypte étoient partagés en trois claſſes; dont la première étoit celle des Prêtres qui obſervoient les Cieux, & étudioient la Théologie : la deuxiéme, celle des Hiſtoriens qui conſacroient, dans les Archives, les événemens Civils & Politiques : la troiſiéme étoit compoſée des Prêtres vêtus de *longues* (1) *Robes*; & conſacrés aux fonctions Religieuſes.

Diodore de Sicile, *Lib. I.* remarque particulièrement avec combien d'exactitude les Prêtres de Thébes & de l'Egypte notoient les (2) Eclipſes de Lune. Il dit, en outre, qu'ils avoient

---

(1) Il eſt cependant à propos de remarquer ici que les Prêtres de la haute & de la baſſe Egypte, étoient différemment vêtus, ſelon les rapports du culte de chaque Divinité; & que les uns coupoient leurs cheveux très-court en rond; les autres étoient toujours raſés, &c. : ce qui n'eſt pas indifférent dans l'étude des Monumens, &c. T.

(2) Ajoutons ici le témoignage de Sénéque; car il eſt important, *Queſt. Natur. Liv. VII. Ch. III.* « Ce fut » Eudoxe, dit-il, qui tranſporta d'Egypte en Gréce la » connoiſſance du mouvement des *cinq Aſtres*; cependant » il ne dit rien des *Cométes* : d'où il paroît que, chez les » Egyptiens, qui s'appliquoient avec le plus de ſoin à

une ſuite non-interrompue d'obſervations Aſtronomiques, depuis les âges les plus reculés, & qu'ils y avoient noté les Tremblemens de Terre, les Déluges & les Comètes. Voyez *Lib. I. Ch.* 50, & ſur-tout 81. Suppoſons ici qu'ils ne notoient que les Eclipſes totales & bien ſenſibles pour eux.

» conſidérer le Ciel, la partie des *Comètes* avoit été négligée.
» Enſuite Conon, lui qui fit ſes recherches avec beaucoup
» d'attention, recueillit les Eclipſes de Soleil qui avoient
» été *obſervées* par les Egyptiens : *ſervatas ab Egyptiis* ».

M. Bailly, qui n'eſt pas de cet avis, *manque* la penſée de Sénéque, en traduiſant *conſervées par les Egyptiens* : car on ne peut pas ſuppoſer de mauvaiſe-foi dans ſes procédés. *Servare* eſt un terme conſacré, en latin, pour *obſervare* ; lorſqu'il s'agit de contempler le *Ciel* ou les *Aſtres*, ou les *Météores*, ou les *Augures*. Qu'il conſulte le grand *Dictionnaire* de Rob. Etienne, *Edit. de Londres* ou de *Baſle*. Mais voici, dans Lucain, un paſſage bien déciſif. Il s'agit d'un homme qui obſerve le Ciel, pour ſavoir par quel aſtre il dirigera ſa courſe. On y voit *ſervare* pour *obſervare*, & *ſervator* pour *obſervator*, Liv. VIII., v. 169.

Quæ ſit menſura ſecandi
Æquoris in Cœlo ; Syriam quo ſydere ſervet ;
Aut quotus in plauſtro Libyam benè dirigat ignis.
Doctus ad hæc fatur taciti ſervator *Olympi.*

M. Bailly n'entend-il donc pas le Latin ? Sa prévention ou ſon inadvertance prouve-t-elle que Diodore & Sénéque en ont trop dit, lorſqu'ils nous ont rapporté que les Egyptiens obſervoient ſcrupuleuſement les éclipſes de Lune &

Voyons actuellement la remarque que fait Halley, d'après la Chronique Babylonienne de Bérose, cité dans le *Syncelle*. Ce grand Astronome y a donc apperçu que le *Sare* Babylonien étoit une période de deux-cents vingt-trois mois lunaires : or c'est justement celle du retour des Eclipses. Mais il est constant que deux-

---

de Soleil ? Pourquoi donc citer les Anciens, sans les entendre ? M. Bailly devoit se tromper ici moins qu'un autre, puisqu'il est Astronome. Le passage que je lui cite est relatif à sa Science : ne l'a-t-il jamais lu ?

Voyons ses raisonnemens. Je ne m'arrête pas à Conon : ce qui le concerne est décidé ; mais à Hipparque, non (*Hypparque*), & à Ptolomée, non (*Ptolémée*). Ils paroissent avoir méprisé, dit M. Bailly, les observations Egyptiennes recueillies par Conon. Mais Marsham leur reprochoit aussi leur silence, à l'égard des anciennes observations des Caldéens, & en concluoit faussement que les mille neuf-cents trois ans d'observations rapportées par Callisthène, étoient une fable. Bianchini l'a combattu sensément. Ainsi M. Bailly n'est pas fondé à objecter que, si les observations Egyptiennes avoient existé, Hipparque & Ptolomée en auroient parlé. Leur silence, à l'égard de ces observations Caldéennes, prouve le faux de sa conclusion. J'ai déjà dit que Cambyse avoit détruit ou emporté les Archives de l'Egypte. Il est certain que les observations Astronomiques devoient s'y trouver, d'après le témoignage de Diodore, Conon, Sénéque. Hipparque & Ptolomée ne pouvoient donc plus se servir que de celles des Caldéens, qui avoient échappé à la ruine de Babylone. En outre, Bianchini observe, en Astro-

cents vingt-trois mois lunaires, notés pareillement dans Pline, *Lib. II. Ch. XIII.* ſelon les meilleurs exemplaires, pour le retour des Eclipſes, font dix-huit années ſolaires, quinze jours & huit heures, ſelon le *Comput* Babylonien & l'Egyptien : ils font auſſi dix-huit années lunaires, & ſept mois (1).

---

nome qui entend ſa Science, qu'Hipparque & Ptolomée n'ont pas parlé des anciennes obſervations de la Caldée, parce que ces Aſtronomes n'avoient beſoin que de trois éclipſes voiſines, obſervées à peu de mois de diſtance, en ſe propoſant de déterminer les anomalies de la Lune : ce qu'ils ne pouvoient pas faire en calculant & comparant des éclipſes plus éloignées. C'eſt, ajoute-t-il, ce qu'on démontre dans les Théorèmes Aſtronomiques, &c. *Hiſtoire Univerſelle, pag.* 200. Or Bianchini eſt ici un homme qu'on doit croire. Mais ce raiſonnement eſt-il défavorable aux Egyptiens? Si leurs obſervations exiſtoient encore du temps de Ptolomée, on pourroit ſeulement en conclure que Ptolomée n'y trouva pas les conditions requiſes pour ſes vues; & qu'ainſi il n'en parla pas plus que des anciennes obſervations de la Caldée. Voilà, en bonne logique, tout ce qui doit remplacer le § *XVIII, pag.* 410, de M. Bailly. Son malheureux Peuple perdu le met ſouvent en contradiction avec la Vérité. Si une Note me permettoit plus de diſcuſſion, j'entamerois auſſi ſon § *XIX*, pour venger Ariſtote ; mais c'en eſt aſſez. T.

(1) Il eſt bon de remarquer ici que Halley donne au *Sare* une durée bien différente de celle du Syncelle, qui eſſaya le premier de ramener la Chronologie Babylonienne & l'Egyptienne à celle des Hébreux : car, après avoir rap-

Revenons maintenant au paſſage de Diogène de Laërce. Il y compte huit-cents trente-deux Eclipſes lunaires. Cette obſervation nous donneroit quinze mille onze années ſolaires, ou quinze mille quatre-cents cinquante-une années lunaires. Ce qui nous feroit donc remonter à une époque infiniment plus éloignée. Mais ce nombre ne répond aucunement aux quarante-huit mille huit-cents ſoixante-trois ans énoncés par Diogène. Comme il n'eſt pas non plus diviſible par un nombre quelconque, qui puiſſe donner pour quotient une période connue, il faut que le nombre des Eclipſes de Lune ne les déſigne pas totales & arrivées (1) ſous le

---

porté que Béroſe donne au *Sare* trois mille ſix-cents ans, au *Nero* ſix-cents, au *Soſſo* ſoixante, il ajoute que ces années n'étoient que des jours ; d'où il conclut que le *Sare* ne fait que neuf années, dix mois & demi : ce qui diffère beaucoup du calcul de Halley. (*Note de M. Carli.*)

(1) M. Bailly a cru appercevoir une autre théorie dans les quarante-huit mille huit-cents ſoixante-trois années que rapporte Diogène de Laërce. Réduiſant cette ſomme par les mêmes principes qu'il a ſuivis pour réduire la période de trois mille ſix-cents cinquante-deux années, il trouve que ces années de Diogène indiquent la période de la durée du Monde juſqu'à Alexandre, c'eſt-à-dire ſix mille cent trente-huit ans ; & que d'ailleurs les éclipſes dont il s'agit ont pu arriver en douze ou treize-cents ans. Il en fait remonter l'époque à mille ſix-cents ans avant notre

même point du Ciel ; c'eſt ce qu'on peut encore prouver par le nombre trois-cents ſoixante-treize des Eclipſes ſolaires.

Ainſi la ſeule concluſion que nous avons à tirer du récit de Diogène, eſt que les Egyptiens marquoient, dès la plus haute antiquité, les Eclipſes de Lune & de Soleil : à moins qu'il n'ait voulu indiquer le *Grand Jubilé* des Fixes, réglé par la ſuite à quarante-neuf mille ans, par (1) *Iſaac Hazan*, comme on le voit dans la *Chronologie réformée* de Riccioli. C'étoit la *grande année* que pluſieurs Ecrivains ont priſe pour la révolution totale des Fixes. Or on a donné à cette grande année, tantôt vingt-trois

---

Ere. Voyez *Tom. I. pag.* 300 *&* 410 de ſon *Hiſtoire de l'Aſtronomie.* Ses calculs fort ingénieux ne ſont pas dénués de fondement. D'autres diront qu'il vaut mieux avouer qu'on ne ſait rien, quand on ne peut rien ſavoir ; & que c'eſt ici le cas. T.

(1) Iſaac Hazan, célébre Rabin de Séville & Aſtronome, qui travailla beaucoup aux *Tables Aſtronomiques Alphonſiennes*, par ordre d'Alphonſe X, Roi de Caſtille. Quant à la grande année dont parle l'Auteur, il eſt impoſſible de rien déterminer ſur ſa vraie période. On conſultera, ſi l'on veut, le *Mémoire* de La Nauze, *Acad. des Inſcript. Tom. XXIII. Part. II. p.* 82, & Cenſorinus, *Ch. XVIII.* ; celui-ci eſt même plus inſtructif : on y joindra ce qu'indique Lindenbrog dans les Notes. Quelques Savants ont pris l'expreſſion de Virgile pour la copie

mille ſept-cents ſoixante ans, tantôt vingt-quatre mille, tantôt vingt-cinq mille cinq-cents vingt ans. D'autres l'ont entendue de la conjonction du Soleil, de la Lune & des Planétes, comme l'indique Cicéron dans ſon Livre II. *De la nature des Dieux*. Virgile ſemble faire alluſion à cette grande Période, lorſqu'il dit :

Magnus ab integro ſæclorum naſcitur ordo.

Tous les Sages de la Gréce, qui ont préféré la vanité Nationnale à l'amour de la Vérité, ſe ſont autoriſés de ces époques preſque illimitées des Egyptiens. Platon aſsûre que la guerre des *Atlantides* remontoit à neuf mille ans avant Solon, ſans doute parce que leur défaite étoit, ſelon le même Prêtre Egyptien, une Victoire glorieuſe pour Athènes. Lorſqu'il parle des anciennes Loix & des Monumens de l'Egypte ; il dit formellement : « Il s'en trouvera encore » de plus ancienne date, que de dix mille ans ;

---

ou la tradition d'un oracle de la Sibylle de Cumes, concernant un nouvel ordre de choſes. D'autres n'y ont vu qu'une année ſolaire : cela peut être. Virgile ſeroit au moins plus excuſable que Clément d'Alexandrie qui cite la Sibylle avec les rêves d'Hyſtaſpe ou d'Hydaſpe, pour prouver la venue du Meſſie. On auroit peine à croire que ce docte Grec eût donné dans nombre de rêveries ſemblables, ſi on ne le liſoit. *Mais qui prouve trop*, dit M. Guérin du Rocher, *ne prouve rien*. T.

» quand je dis dix mille ans (1), ce n'eſt » pas par manière de parler ; c'eſt bien la » vérité ».

Après ce court expoſé de dates, plus ou moins anciennes, admiſes par des Ecrivains Chrétiens & autres, je crois pouvoir regarder ici comme vrai ce que je n'avois fait qu'indiquer ; & aſsûrer que l'époque du Déluge univerſel, ou celles des Déluges particuliers, qu'on admet ſans balancer, ſont beaucoup plus anciennes que les Chronologiſtes ne le diſent ; & que, ſi ce nombre conſidérable d'années, ſuppoſé par les Egyptiens, les Caldéens, les Chinois, ne doit pas être admis comme une vérité démontrée, ces obſervations Aſtronomiques ſont des preuves qu'on peut apporter pour fixer à des dates ſûres les divers événemens dont l'Hiſtoire fait mention. Or ces événemens ſont preſque méconnoiſſables au-

---

(1) Ces dix mille années que Platon donne comme une réalité, ſeront vraies, ſi on les prend pour des périodes qu'il compte par trois mois. Elles ſe réduiront à trois mille trois-cents & quelques années ; ou, ſi elles excédent *dix mille*, ſelon Platon, elles reviendront à trois mille quatre-cents environ : ce qui rentre dans le ſynchroniſme des Septante, & de toutes les Nations dont nous avons des époques certaines depuis la révolution du Globe. Mais toutes ces réductions ſont-elles fondées ? T.

jourd'hui. La fable, la vanité, l'ignorance, ne les ont que trop altérés.

Telle eſt la voie que doit ſuivre celui qui veut fixer à des dates certaines les événemens qui remontent aux premiers âges des Habitans du Globe. Cependant on ne rencontre pas toutes les obſervations Aſtronomiques dont on pourroit avoir beſoin dans chaque ſiécle ; ou l'ignorance des Cycles ne permet pas de les rappeller à des époques réglées. C'eſt ſans doute ce qui me jette moi-même dans l'embarras, d'où d'autres ſe tireront peut-être. J'eſſayerai cependant mes forces, ſaiſiſſant tout ce qui me donnera les lumières dont j'aurai beſoin. Je vous laiſſe.



LETTRE XXXII.

Atlas, frère de Saturne, fils d'Uranus, Roi de l'Atlantide, fut le premier qui enſeigna l'Aſtronomie. Témoignages des anciens Ecrivains & des Critiques modernes. Hercule Egyptien apprit de lui cette Science. Tentatives de Fréret & de M. Bailly pour déterminer l'époque d'Atlas avec les témoignages de Manéthon, Dicéarque, érodote, Diodore, &c. Preuves de l'incertitude ou de l'inſuffiſance des réductions que Fréret & M. Bailly ont faites des années indiquées par ces Ecrivains. Pour trouver l'époque des Atlantides, il faut d'abord fixer l'origine de l'Aſtronomie.

JE VOUS ai parlé, dans ma dernière Lettre, d'anciennes époques appuyés ſur des obſervations Aſtronomiques ; j'en ſuis fâché ; car ce n'eſt qu'après vous l'avoir envoyée, que j'ai vu ce que j'avois à vous dire, & les calculs qu'il falloit faire. Je ſens que je n'ai pas ſatisfait la curioſité de nos amis, qui veulent qu'on leur démontre tout, & qui n'ont aucune indulgence pour ceux qui hazardent légèrement de diſcuter un ſujet ſi important à tous égards.

Cependant, puiſque nous avons ſuppoſé que l'époque à laquelle les Peuples de l'Occident ont communiqué avec ceux de notre Hémiſphère, doit ſe trouver aux commencemens de l'Aſtronomie, & antérieurement à l'uſage du fer, de l'écriture & de la monnoie, c'eſt-à-dire trois mille ans avant notre Ère, il faut montrer comment cette communication a pu ſe faire.

Je m'arrête donc ici à une vérité hiſtorique : c'eſt le paſſage des Atlantides dans notre Continent. Je l'appelle *Vérité hiſtorique*, parce que les anciennes traditions s'accordent toutes pour nous prouver qu'il eſt venu de l'Océan (1) un Peuple qui ſoumit une grande portion de l'Afrique, de l'Europe, & qu'on appella *Atlantides*; ſoit du nom du Pays d'où ils vinrent, ſoit de celui de leur Chef (2) Atlas. Ce

(1) L'Auteur omet ici un fait bien important pour ſes vues, mais qu'il a déjà cité : c'eſt que, ſelon la tradition conſervée dans Clément d'Alexandrie, *Stromat. Liv. I. pag.* 307. *Edit. Paris*, 1741, Atlas fut le premier qui s'expoſa en mer ſur un vaiſſeau. T.

(2) *Atlas* eût probablement ce nom des montagnes qu'il habitoit avec ſes Peuples. Les mers où notre Auteur trouve leur Contrée ſubmergée, mais parſemée d'Iles qui forment pluſieurs chaînes de montagnes *ſubaquées*, prouvent que ce nom leur convenoit. Euſtathe dit auſſi que

Chef,

Chef, défiguré par les Fables des Grecs, devint une Montagne, ou une chaîne de Monts en Afrique, vers l'Océan, & fut chargé de tout le Ciel qu'on lui mit ſur le dos, comme nous le voyons dans Homère & Héſiode.

Les anciens critiques ont expliqué cette Fables des Grecs, en diſant que cet Atlas étoit un Aſtronome, qui porta le premier en Egypte la connoiſſance de la Sphère & du mouvement des Planétes.

Cicéron en parle ainſi dans ſes *Tuſculanes*, Liv. V. « Atlas n'auroit pas été chargé de ſoutenir le Ciel, ſi la connoiſſance des Phé» noménes du Ciel n'avoit donné lieu de faire » une Fable des obſervations Aſtronomiques ». Vitruve dit, *Liv. VI.* que « l'Hiſtoire nous re-

---

les Peuples ſans nom, qui habitoient la chaîne de montagnes qui court un peu vers le Nord, de l'Eſt à l'Oueſt de l'Afrique, étoient connus ſous le nom de la montagne (l'*Atlas*) où ils étoient retirés. Placés entre les deux Hémiſphères, dans de ſemblables chaînes de montagnes, ils furent ſans doute particulièrement connus ſous ce nom qui leur convenoit ſi bien; & ce nom, après la révolution du Globe, devint, par les circonſtances, celui de tous les hommes qui avoient eu le bonheur d'échapper au déſaſtre, ſur les cimes des montagnes. Voyez la première Note de cet Ouvrage. On peut retrouver des *Atlantes* en pluſieurs Contrées; mais le nom d'*Atlantides* a été particulier à ceux de l'Ile dont il s'agit. T.

» préſente Atlas comme portant le Ciel, parce » que ce fut lui qui enſeigna aux Hommes le » cours du Soleil, de la Lune; le lever, le » coucher des Aſtres; les révolutions périodi- » ques du Monde, &c ». Virgile dit auſſi qu'Iopas chanta, ce qu'Atlas avoit enſeigné; comme *le cours de la Lune*, *les Eclipſes de Soleil*, *l'Arcture*, *les Hyades pluvieuſes*, *les deux Ourſes*:

. . . . Docuit quæ Maximus Atlas
. . . . Errantem Lunam, Soliſque labores,
Arcturum, pluviaſque Hyadas, geminoſque Triones.

Pline dit qu'Anaximandre de Milet (1) enſeigna le premier l'obliquité du Zodiaque; &

(1) Linus enſeigna le premier aux Grecs le cours du Soleil & de la Lune, ſelon Diogène de Laërce: il y joignit, ſans doute, la théorie de l'Eclyptique: autrement il n'auroit rien ou preſque rien enſeigné. On a lieu de préſumer que le cours du Soleil fut connu en Grèce, à une époque aſſez éloignée, lorſque quelques Colons Egyptiens allèrent s'y établir. Les premiers Jeux Olympiques, célébrés tous les quatre ans, rappellent une théorie que les Grecs avoient oubliée. C'étoit la fin d'un cyle, au bout duquel on complettoit la révolution du Soleil ou de l'année, par l'addition d'un jour: ce qui ſe faiſoit avec des Fêtes publiques. Le luſtre des Romains ſuppoſe auſſi la même théorie, connue avant Rome proprement dite: mais on y perdit auſſi de vue le vrai ſens de cette révolution quadriennale. Les courſes des chars, ſoit en Gréce, ſoit à Rome, tenoient, dans le

que Cléoſtrate eut la gloire d'avoir déterminé les conſtellations ; mais il ajoute qu'Atlas avoit enſeigné la Sphère long-temps auparavant. Il la fit même connoître à (1) Hercule, en récompenſe de ce qu'il avoit pris la défenſe de ſes

---

principe, à des théories Aſtronomiques. On en faiſoit ſept & douze. Les premières repréſentoient le cours des ſept Planétes ; les douze autres la révolution du Soleil dans l'Écliptique, pendant l'eſpace de douze mois. Rome avoit eu ces Jeux des Arcadiens. On y ſuppléa enſuite aux ſacrifices humains par les Gladiateurs. Voyez Scaliger ſur *Euſébe*. Les couleurs, qui d'abord étoient aſſignées aux différens aſtériſmes, comme en Egypte, & dans le cycle ou ſiécle dès Mexicains, devinrent, à Rome, celui des Factions du Cirque. De ſorte qu'on ne connut plus la raiſon de ces uſages. S'il étoit vrai que les Mexicains euſſent eu avec les Egyptiens des rapports auſſi directs qu'on peut le préſumer avant la révolution du Globe, on pourroit dire que le cycle quadriennal de *Toxcoalt*, dont parle de Bry, y étoit de la même époque qu'en Egypte ou dans l'Ethiopie, à laquelle une partie des Atlantides avoit fait donner le nom d'*Atlantie*. Mais on ſavoit, au Mexique, la raiſon de cette Fête, même au temps de la Conquête ; & on l'ignoroit, à Rome, ſous Domitien, à l'établiſſement des Agones capitolins, qu'on ne célébra que par imitation. Ovide lui-même ignoroit l'origine des anciens *Agonalia*. T.

(1) Il s'agit ici de *Dſem* ou *Sem* ou *Chon*, Hercule Egyptien, que les Grecs confondent, comme on le voit, avec leur fils d'Alcmène, dont la date eſt bien poſtérieure. T.

Filles. Diodore de Sicile parle encore plus clairement, *Liv. IV*. « Hercule, dit-il, ayant apporté en Gréce la connoiſſance de la Sphère, » mérita ainſi la plus grande conſidération; de » ſorte même qu'on publia qu'il avoit déchargé » Atlas du fardeau de l'Univers ». Cet Hiſtorien nous apprend, en outre, qu'Atlas étoit frère de Saturne, père d'Heſpérus, & fils d'Uranus, qui avoit, le premier, obſervé le cours du Soleil, de la Lune, & fait connoître la révolution périodique de l'année.

D'un autre côté, l'Hiſtorien Joſeph prétend que ce ſont les fils de Seth qui, les premiers, enſeignèrent l'Aſtronomie : qu'ayant appris d'Adam que le monde périroit par un *Deluge*, ou par le *Feu*, ils avoient gravé leurs obſervations ſur deux (1) colonnes, l'une de

(1) Il ſuffit de lire Iablonski, *Tom. II.*, pour reconnoître l'erreur de Joſeph. Platon, Denys le Géographe, & en général tous les Anciens qui ont précédé Joſeph, accordent aux Egyptiens l'invention de l'Aſtronomie. Tous placent ces colonnes dans la *Sériade* où étoient ces ſouterreins ou cavernes qui les contenoient. Le mot *Toth*, que d'autres écrivoient *Thot*, a donné lieu à l'erreur, en ce que le *th* ſe prononçoit comme chez les Anglois actuels. De ſorte que les uns écrivant *Toth*, les autres *Thot* ou *That*, Ceux-ci prononçoient *Sot*, *Sat*. Voilà ce qui en a impoſé aux oreilles de Joſeph. Ce qui prouve cette mépriſe, c'eſt que Joſeph place ces colonnes dans la *Sériade* où nous

brique cuite, l'autre de pierre ou de marbre, afin que la première résistât au feu, & la seconde à l'eau. Huet pense que ces colonnes existèrent réellement, mais que les Anciens les confondirent avec celles de Mercure, & attribuèrent à l'Egypte ce qui appartenoit aux Juifs. En outre Eusébe & Manéthon assûrant que ces colonnes de Mercure étoient dans la *Sériade*, Huet en conclut que ce devoit être dans la Syrie. Il est cependant bien plus probable qu'il s'agit, dans ces Ecrivains, du Fleuve (1) *Sère*,

---

avons vu celle de *Toth*. Comme Manéthon les appelle les *origines d'Ermès*, Huët eut bientôt trouvé dans la *Genèse* le *Livre* ou *Registre des Générations*, comme il y trouvoit tous les Héros de la Gréce : de sorte que Moyse, qui ne vit jamais la Sériade, est devenue *Tauth*, ou *Mercure l'Ethiopien*, qui n'a jamais existé que sous la plume d'Huet & de M. Bailly. Avec de pareils guides, M. Guérin du Rocher pouvoit-il manquer de trouver Moyse dans *Toth?* Mais le savant Mursina de Berlin, *de Hebdomade Gentilium*, & Feyjo, ce judicieux Bénédictin, ont trop bien frondé les idées d'Huet & de nos Karaïtes, pour que je m'y arrête. Voyez Feyjo, *Theat. Critiq.* Tom. V. *Discurso VIII.* T.

(1) Le fleuve *Zair* ou *Ser* n'est pas inconnu. Sanson le marque dans son *Afrique*, *in*-4° 1656. Il feroit même présumer que ce fleuve, qui tombe dans le lac Zair, du côté de Cafres, feroit le Nil. Seroit-ce là le mot dont on auroit fait *Siris*, qui, chez les Ethiopiens, étoit le nom du Nil? Cela est fort probable. On a donc eu bien

& de la contrée nommée *Sériaque* en Ethiopie ; où les colonnes de Mercure conservoient les Dogmes de la Théologie.

J'avoue qu'il est bien difficile de se former l'idée des connoissances Astronomiques des fils de Seth : au moins est-il certain que le Peuple Hébreu les avoit oubliés, au point de n'en plus rien retenir. Riccioli prouve que les Hébreux n'avoient aucune (1) méthode pour déterminer

---

tort de chercher si long-temps les sources du *Nil.* M. Bailly a consigné, dans son Tom. I., *Histoire Astronom. pag.* 396, la découverte des sources du Nil, faite par M. le Chevalier Bruff, voyageant en Ethiopie. Ces sources ont un Culte & des Prêtres. J'observerai une erreur de M. Dupuis : c'est que le Nil n'a pas eu ce nom comme il le dit, parce que *nil* signifie *noir* ; mais parce que ses eaux *montent tous les ans. Nil* ou *Ascendant chaque année*, est la même chose. Ce fleuve avoit, en Egypte, un autre nom relatif à l'*abaissement* de ses eaux : on l'appelloit alors *Phrouron* ou *Descendant*, pour marquer cette circonstance. Virgile a bien dit : *Nigrâ fæcundat arenâ.* Ce n'est donc que de la couleur de ce limon qu'on a pu donner au mot *Nil* le sens de *noir*, chez les Etrangers ; car ces eaux ne sont pas telles. Quant à la *Sériade*, je l'ai expliquée, & je ne crois pas que ce Pays ait eu ce nom par une autre cause que les *colonnes.* L'Auteur avoit probablement écrit *Seringique*, non *Seriaque.* T.

(1) Cette assertion, vraie en un sens, peut être fausse dans un autre. Il est certain qu'on ne voit ni dans les *Livres*

les nouvelles Lunes, & qu'ils étoient obligés de tenir des Obſervateurs ſur des lieux élevés, afin de remarquer la première apparition de ce Satellite de la Terre, & d'indiquer ainſi la Fête de ce jour.

En effet croirons-nous que cette Nation connoiſſoit l'Aſtronomie, lorſqu'on lit dans ſes Archives que le Soleil & la Lune dominent ſur toutes les Etoiles : que la Lune eſt plus

---

de Moyſe, ni dans les *Livres Hiſtoriques*, antérieurs à la ruine du premier Temple, aucune méthode bien claire, qui pût ſervir de régle à cet égard. Mais il n'eſt pas moins vrai que nous n'avons pas tous les Livres qui avoient été écrits, chez les Juifs, à cette époque. D'ailleurs il n'eſt pas hors de vraiſemblance que les Prêtres ayent eu des méthodes qu'ils tenoient ſecrétes, de peur qu'en répandant trop de théorie ſur le cours des Aſtres, les Juifs, ſi enclins à l'Idolâtrie, ne tombaſſent dans l'erreur du *Sabéiſme*, dont toutes les Nations voiſines étoient imbues. C'eſt peut-être pour cette raiſon que Moyſe a gardé un ſi profond ſilence à cet égard. Quoique les Prêtres ſuſſent à quoi s'en tenir, ils envoyoient des gens ſur les montagnes pour obſerver la nouvelle Lune : c'eſt ce dont on ne peut douter : mais il eſt conſtant que, lors du ſecond Temple, ils avoient admis les théories d'Hipparque, qu'ils joignoient à cette pratique ; & qu'ils régloient leurs mois lunaires auſſi exactement que de nos jou : Scaliger leur rend juſtice en diſant : *Utuntur autem anno caſtigatiſſimo & ingenioſiſſimo.* Canon. *Iſagog. pag.* 283. Les Prêtres, bien convaincus qu'ils ne falloit pas choquer les

G iv

grande que les Etoiles, le Firmament ſolide ; qu'il ſoutient les eaux ſupérieures, & que les Etoiles y ſont *fichées* : que les nuées ſont des canaux par leſquels les eaux ſorties d'un des réſervoirs du Firmament, ſe répandent ſur Terre : que le troiſiéme Ciel, où réſide la Divinité, eſt au-deſſus du Firmament, & ſur l'abyme des eaux. Or, voilà les Notions que nous préſentent les Archives de ce Peuple. Ce n'eſt aſſûrément pas dans l'Aſtronomie qu'ils ont puiſé ces rêves par leſquels le Moine (1) Coſma

---

préjugés du Peuple, laiſsèrent ſubſiſter l'uſage de régler la nouvelle Lune, *al pi haraiah*, c'eſt-à-dire *par l'intuition*, lors même qu'ils eurent les méthodes les plus régulières. Voilà pourquoi, même aujourd'hui, il n'y a que les Juifs de la Paleſtine qui ſoient diſpenſés du ſecond jour de Fête, à la nouvelle Lune. On ſuppoſe qu'ils peuvent toujours ſe régler ſur l'intuition, au lieu que les autres paſſent pour avoir lieu de douter du moment où la Lune ſe dégage & reparoît. Je ne m'arrête pas aux autres reproches de M. Carli. Des expreſſions figurées ne ſont pas des traits d'ignorance ; & je ſuis réellement ſurpris de ſes réflexions. Au reſte on peut voir Scaliger, *ibid. pag.* 222, 231, 283, T.

(1) Les perſécutions que Galilée eſſuya en ſoutenant le vrai ſyſtême Planétaire, ſon empriſonnement ſont des circonſtances qui prouvent combien les Reclus craignoient qu'on ne levât un coin du voile qui cachoit leurs erreurs. T.

prétendoit convaincre d'erreur Copernic & Galilée.

Mais revenons aux Aſtronomes. Atlas, Saturne, Hercule ſont les premiers que les anciens Critiques nous nomment comme tels. M. Bailly, lui-même, dit avec confiance : « Nous » croirons donc qu'Uranus & Atlas, Saturne, » ſes enfans ſont des perſonnages réels, qui » furent en même-temps les premiers Aſtro- » nomes connus ». Huet n'a vu dans Atlas & Hercule que des Perſonnages imaginaires devenus les emblêmes de Moyſe & de Joſué. C'eſt ainſi qu'Eumolpe, cité par Euſébe, ne voyoit qu'Enoch dans Atlas. Cependant le même venoit de dire qu'Abraham avoit été le premier Aſtronome ; qu'il avoit (1) enſeigné cette Science aux Phéniciens & même aux Egyptiens.

Mais nous, qui n'avons pas aſſez d'érudition pour Hébraïſer auſſi heureuſement, nous ſuivrons la commune opinion des anciens Critiques ; &, laiſſant à ceux qui aiment les métamorphoſes, le plaiſir de l'illuſion, nous dirons

(1) Abraham, dans ſa vie nomade, pouvoit ſavoir d'Aſtronomie ce qu'en ſavent nos Bergers, & rien de plus. L'Auteur prouvera plus loin qu'on a eu tort de ſuppoſer que la période de ſix-cents ans, étoit connue des Patriarches Hébreux. MM. Marivets & Gouſſier ſe ſont abuſés à cet égard, *Tom. II.*, comme M. Caſſini & M. Bailly. T.

qu'Atlas fut le Souverain d'un vaste Pays actuellement submergé : que ce Souverain conquit une partie de l'Afrique, & l'Egypte (1), & apporta dans ces Contrées les principes de l'Astronomie.

L'Hercule qui apprit cette Science d'Atlas, n'est pas l'Hercule Grec, fils de Jupiter & d'Alcmène. J'ai montré dans mon Ouvrage sur les Argonautes, combien on pouvoit compter d'Hercules (2) à différens âges. Hérodote voulut s'éclaircir sur ce point historique, tant en Egypte qu'à Tyr, où il y avoit un ancien Temple d'Hercule. Il conclut de ses recherches que l'Hercule Egyptien étoit beaucoup plus ancien que les autres, & qu'on le comptoit le

---

(1) M. Bailly convient aussi de ce fait. Bianchini ne l'a pas ignoré. T.

(2) On ne peut déterminer au juste le nombre des Hercules : chaque Pays a eu le sien. Mais Hercule étoit aussi bon Médecin qu'Astronome. Cependant, blessé à la cuisse dans le premier combat qu'il eut à soutenir contre Hippocoon, il demeura boiteux ; mais, recourant au Dieu de la Médecine, il fut guéri, & il lui consacra une *tasse* ou *cotyle* dans son Temple, pour figurer l'articulation du fémur où étoit sa blessure. Comment nos Karaïtes ne trouvent-ils pas ici Jacob, qui fut blessé au même endroit dans une Lutte ? C'est peut-être parce que Jacob resta boiteux. Voyez Vinck, *Amænit. Philologic.*, *pages* 33, 231. T.

huitiéme parmi les douze Rois à qui l'on donnoit le nom de *Dieux*. Selon lui cet Hercule vivoit dix-ſept mille ans avant Amaſis.

Diodore écrit l'*Hiſtoire des Atlantides* avec plus de détails. Uranus, dit-il, Roi d'une grande Ile de l'Océan, ſoumit une très-grande partie de la Terre. Il apprit à fixer le cours de l'année, la révolution du Soleil, & les mois Lunaires. Il eut, de ſa femme *Titea*, un grand nombre d'enfans qu'on appella *Titans*. Ces Grecs firent d'Uranus le *Ciel*, & de Titée la *Terre*. Uranus & Titée eurent pour filles *Baſilée* & *Rhéa*, nommée autrement *Pandore* : leurs fils furent Atlante & Saturne. Uranus étant (1) mort, Baſilée, ſa fille aînée, s'empara de la Souveraineté de ſes Etats. Elle épouſa *Hypérion*, dont elle eût un fils, nommé *Hélius*, & une fille, connue ſous le nom de *Méné* ou de *Séléne*. Baſilée fut bientôt attaquée comme uſurpatrice.

---

(1) *Dans une ſubmerſion* ou *déluge*, ſelon la tradition qui conſerva le ſouvenir de la ſubmerſion de l'Atlantide. Ce fait ne peut être relatif à Noé, puiſqu'il échappa, ſelon Moyſe, au Déluge univerſel. Cicéron, qui le rapporte, n'en voyoit pas la liaiſon avec l'Hiſtoire du Globe. Lactance place auſſi, ſans en ſavoir davantage, le tombeau d'Uranus dans l'*Atlantie*, comme liſent chez lui les Savans, au lieu de *Aulatie*, qui ne ſignifie rien. Voyez Bianchini, *pag.* 99. T.

Il paroît que l'Egypte échut en partage à Hélius & à Séléne : car ce ſont les premiers Souverains *Dieux*, dont on fit enſuite le Soleil & la Lune, chez les Grecs. Après la mort d'Hypérion, Atlas & Saturne partagèrent le Royaume. Le premier eut toutes les Contrées voiſines de l'Océan, & Saturne une grande partie de l'Afrique, de l'Europe, de l'Italie, &c.

Diodore ajoute qu'Atlas, qui, le premier, enſeigna la Sphère, eut ſept filles, Maïa, Electre, Taygéte, Aſtérope, Mérope, Alcyone & Céléno. Elles épousèrent différens Princes, & devinrent la ſouche de pluſieurs Races, dont les Individus méritèrent d'être appellés *Dieux*. C'eſt auſſi pour cette raiſon que nombre d'anciens Héros, tant Grecs que Barbares, ſe firent gloire de deſcendre des Atlantides. Enée ſe vantoit d'être parent d'Evandre, du côté d'Electre & de Maïa : *Virgile*, *Liv. VIII.* Ces filles, après leur mort, furent connues, au Ciel, ſous le nom de *Pléïades.*

Examinons à préſent à quelle année nous pouvons fixer l'époque d'Atlas, & en quel état ſe trouvoit l'Aſtronomie, ou la connoiſſance qu'on avoit alors des révolutions des Aſtres.

Il faut avouer que M. Bailly a procédé de la manière la plus ingénieuſe pour accorder les calculs des différens Ecrivains. Il obſerve d'abord

que Manéthon établit en Egypte cent treize ſucceſſions de Familles Royales, qui ont régné trois mille cinq-cents cinquante-cinq ans, depuis Ménès juſqu'à la quinziéme année qui a précédé l'époque d'Alexandre; c'eſt-à-dire trois-cents trente-un ans avant notre Ere. Or ces deux ſommes réunies font trois mille neuf-cents un ans. Je ne ſuivrai pas (1) ſes autres combinaiſons. Le Lecteur curieux les verra dans le premier Livre des *Eclairciſſemens à l'Hiſtoire de l'ancienne Aſtronomie*, n° *XVIII*. En voici le réſultat ſelon les dates dont M. Bailly a fait la réduction:

Selon Manéthon *il y a*. .	3,901	ans.
Dicéarque. . . .	3,840	
Hérodote.	3,897	
Diodore	3,910	
Méla	3,905	

Il y joint en outre:

La Chroniq. Egypt.	3,883
Diogène de Laërce .	3,893

---

(1) C'eſt moi qui retranche les calculs des réductions, qui pourroient ennuyer certains Lecteurs: on les trouvera dans le Tom. I. de l'*Hiſtoire Aſtronom.* de M. Bailly. Je ne donne que les ſommes: ce qui ſuffit pour voir les ſynchroniſmes ou l'accord des époques. T.

Ainſi, Atlas étant fils d'Uranus & frère de Saturne, on peut fixer à l'an trois mille huit-cent quatre-vingt-dix avant notre Ere, l'époque à laquelle il vivoit & enſeignoit la Sphère.

Il faut convenir que voilà un accord bien ſurprenant entre les dates de ces anciens Ecrivains; mais on ne doit pas moins admirer la ſagacité avec laquelle M. Bailly en a fait la combinaiſon, en prenant exprès la différence des années.

Néanmoins la réduction des années de Manéthon, d'Hérodote & de Diodore, eſt due aux recherches de Fréret, qui eſſaya le premier de faire ce rapport des différens Ecrivains dans ſon Ouvrage contre la *Chronologie Réformée de Newton*. Fréret avoit réduit les années de Manéthon à trois mille neuf-cents un ans, & celles d'Hérodote à trois mille cinq-cents deux ans.

Comme il eſt fort difficile de ſe perſuader que l'Egypte ait conſervé des époques auſſi reculées, telles que dix-ſept mille ans, que les Prêtres comptoient entre Hercule & Amaſis, on ne me refuſera pas, ſans doute, la liberté de faire ici quelques remarques ſur les réductions de ces nombres; car elles me paroiſſent plus ingénieuſes que vraies.

Hérodote dit qu'il ſe rendit à Memphis, à

Héliopolis, à Thébes pour vérifier, avec les Prêtres, uniques dépositaires des traditions, les Généalogies des Rois d'Egypte; & que tous comptoient positivement trois-cents quarante-une générations d'hommes, depuis Ménès premier Roi du régne des hommes, en Egypte, jusqu'à Séthon, au temps duquel Sennachérib attaqua cet Empire. Mais les fragmens de Manéthon, que nous présente Joseph, prouvent que l'on comptoit trois-cents cinquante deux ans, à Memphis, jusqu'au moment où il écrivoit. Or Fréret, supposant qu'Hérodote avoit compté jusqu'à lui, non des générations, mais trois-cents quarante-un Rois, tâche de concilier Manéthon & Hérodote, en ajoutant les onze Rois qui ont régné depuis le premier de ces deux Historiens jusqu'au second. Mais il est évident qu'Hérodote ne parle que de générations & non de Rois; que d'ailleurs il les comprend dans le temps écoulé depuis Ménès jusqu'à Séthon, & non jusqu'à lui. Il en fait même le calcul. « Trois-cents générations, dit-il, font » cent dix mille ans; car on compte trois gé- » nérations par siécles. Or quarante-une généra- » tions de plus font mille trois-cents quarante » ans : ainsi l'on compte onze mille trois-cents » quarante ans depuis Menès jusqu'à Séthon ». En admettant ce calcul, il y auroit donc douze mille cent dix ans, de Ménès à notre Ere, puisqu'il faut

y comprendre les mille ſept-cents ſoixante-dix ans (1) qui ſe ſont écoulés depuis Sennachérib juſqu'à Jéſus-Chriſt.

Ce paſſage ne permet donc pas d'imaginer une réduction dans les années d'Hérodote, ſoit en les prenant pour des mois, ſoit autrement; parce que trois générations par ſiécle font un compte juſte, mais uniquement relatif à des années ſolaires de trois-cents ſoixante-cinq jours, & non à des mois. Une génération répond à trente-trois ans environ, & non à deux ans & neuf mois. Il vaut donc mieux douter du nombre des générations, comme en effet Hérodote en doutoit auſſi.

Cet Hiſtorien joint à ces détails une obſervation aſtronomique, dont les Prêtres lui firent part. « Ils m'aſſûrèrent, dit-il (2), que, dans cette

(1) Ce nombre de mille ſept-cents ſoixante-dix ans, qui ſe trouve dans le texte de notre Auteur, eſt une erreur typographique, pour ſept-cents ſoixante-dix ans: ainſi on ne doit pas la lui imputer, quoiqu'elle ne ſoit pas indiquée dans ſon *Errata*. Il y auroit, ſur toutes ces dates, nombre de diſcuſſions à faire ici: mais on ne pourroit que répéter ce que M. Larcher a préſenté dans ſes excellentes Notes ſur Hérodote. T.

(2) M. Larcher a renoncé à l'explication de cette énigme, dans laquelle il n'a pu voir rien de réel, & renvoye à la ſolution de l'Abbé Bélanger, conſignée dans la *Chronique Egyptienne* du Chevalier d'Origny, mais

» longue

» longue ſuite d'années (onze mille trois cents » quarante ans) le Soleil s'étoit levé quatre » fois hors de ſon lieu ordinaire, & entr'autres » deux fois où il ſe couche maintenant; & qu'il » s'étoit couché deux fois à l'endroit où nous » voyons qu'il ſe léve aujourd'hui ». Ce qui indique la révolution de l'écliptique.

Ce fut Eugène de Louville qui, en 1719, eſſaya de calculer la quantité de déclinaiſon de l'écliptique, en examinant les obſervations aſtronomiques de Pithéas, Eratoſthène, Hipparque, Ptolomée; &, en ſuivant ſes calculs juſqu'en 1715, il la trouva, cette année-là, de vingt-trois dégrés vingt-huit ſecondes vingt-quatre tierces. Ainſi, calcul fait, la déclinaiſon eſt, ſelon lui, d'*une minute* par ſiécle: de ſorte qu'en ſuppoſant l'écliptique perpendiculaire à l'équatèur, il ſe feroit écoulé, depuis ce temps-là juſqu'à Alexandre, quatre-cents deux mille neuf-cents cinquante années, en faiſant l'année Egyptienne ou Babylonienne de trois-cents ſoixante jours. Ce nombre ne s'éloigne que de mille ans des quatre-cents trois mille que

---

ſans l'approuver. Voyez *Chronique Egyptienne*, Tom. II, pag. 75, *& ſuiv.* M. Bailly, *Tom. I. pag.* 407, propoſe celle de M. Gibert, conſignée dans les *Mémoires de Trévoux*, 1762; mais elle ne ſatisfait pas davantage. T.

Diodore disoit s'être écoulés avant ce Conquérant de la Perse, depuis que les Caldéens avoient commencé à faire des observations astronomiques.

Louville n'entend pas cette déclinaison ; comme si l'on devoit croire que l'écliptique même s'approchât ou s'éloignât positivement de l'équateur : il pense, au contraire, que c'est l'équateur qui fait un angle, plus ou mois aigu, avec l'écliptique, à des intervalles différens. Car il suppose, en outre, comme Copernic, tous les cercles *mobiles ;* c'est-à-dire que le pole de l'équateur s'éloigne ou s'approche de celui de l'écliptique ; de même que la rétrogradation de l'axe de la terre produit l'anticipation des points équinoxiaux. Louville trouve, en outre, par son calcul, qu'il faudroit encore cent quarante mille ans pour que l'écliptique fût dans le plan de l'équateur, dont elle se rapproche. Voyez *Act. Lips.* 1719, *Juin.*

Ce calcul, quelque probable qu'il paroisse d'abord, ne peut plus se soutenir, lorsqu'on lit les observations de Godin & de Cassini, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1734. Le premier prouve, en calculant le rapport avec le nœud des Planétes, que c'est l'écliptique, & non l'équateur, qui décline : le second montre que cette différence n'est que d'*une mi-*

nute, trois secondes, en soixante dix ans. Quelques Astronomes ont même prétendu prouver que la déclinaison ne varioit (1) jamais, quoique d'autres la croyent de *deux secondes* par siécle.

Toutes ces observations nous convainquent qu'il ne faut faire aucun cas des traditions de l'Egypte, relativement à la variation extraordinaire de l'écliptique. N'oublions cependant pas un passage de Sophocle, cité par Strabon, *Liv. VII*, & dans lequel ce Poëte appelle l'Occident l'*antique Jardin de Phébus.* Nous ferons ailleurs quelques remarques à ce sujet.

Voyons seulement s'il est possible de déterminer quelque chose de vrai dans les générations qu'Hérodote présente depuis Ménès jusqu'à Séthon. Mais comment réussir, puisqu'Hérodote lui-même n'y ajoutoit pas foi. Il dit même ailleurs qu'on comptoit trois-cents trente Rois depuis Ménès jusqu'à lui. Supposé que ces Rois fussent successifs, si nous donnons, avec

(1) Le problême de la diminution de l'obliquité de l'écliptique, se trouve bien présenté par les Auteurs de la *Physique du Monde*, Tom. II. Part. IIe pag. 207 : on en consultera aussi, la *Part. I. pag.* 272, *& suiv.* Il est essentiel de lire ces citations, pour suivre les details ultérieurs de M. Carli. T.

Newton, dix-huit ans à chaque régne, nous aurons cinq mille neuf-cents quarante ans, en multipliant trois-cents trente par dix-huit. Ajoutons à cette ſomme quatre cents quatre-vingts ans, qui ſe ſont écoulés depuis Hérodote juſqu'à notre Ere, il en réſultera ſix mille quatre-cents vingt ans. Si, d'un autre côté, il faut prendre ces Rois comme Souverains de pluſieurs Dynaſties (1) collatérales, la difficulté devient plus grande; & l'on ne peut plus rien déduire des années énoncées par Hérodote, ni des générations de Manéthon. Ainſi ces deux Ecrivains ne

---

(1) Le Chevalier d'Origny a tâché de prouver que cela étoit vrai. C'eſt même tout le plan de ſon Ouvrage. Mais, en voulant accorder la Chronologie Egyptienne avec le texte Hébreu de Moyſe, il a perdu de vue le point important: je veux dire les obſervations Aſtronomiques qui démentent abſolument ce ſyſtême; & cela eſt ſi vrai que Bianchini, qui ſe voit forcé de placer les obſervations de la Chine au temps même de Sem, n'a pu ſe diſpenſer de remonter au-de-là du Déluge de Moyſe, ſelon le texte Hébreu, pour fixer la date d'une obſervation qu'il reconnoît pour conſtante à cette époque. Comment oſer ſuppoſer des Obſervateurs à l'époque de Sem, & à la ſortie de l'Arche, dans des pays où, ſelon le texte Hébreu, il n'y avoit pas un ſeul homme? M. Guſmann a auſſi admis l'hyphothèſe du même Synchroniſme, quoiqu'avec plus de vraiſemblance que M. d'Origny. Mais il pèche par le même défaut. T.

nous apprennent plus rien ſur l'époque du régne de Ménes, ni ſur celle d'Hercule, compagnon d'Atlas.

Mais paſſons à Diodore. Il nous apprend, *Liv. I.* que quelques Prêtres Egyptiens comptoient plus de dix mille ans, & même d'autres preſque vingt-trois mille ans d'Oſiris à Alexandre-le-Grand. Il ajoute, peu après, que les Prêtres comptoient, du régne d'*Hélius* (le Soleil) à Alexandre, environ vingt-trois mille ans. Ce nombre d'années lui paroiſſant incroyable, il fit les recherches néceſſaires, & découvrit enfin que, ſelon pluſieurs, on prenoit anciennement les lunaiſons pour autant d'années; qu'enſuite l'année fut de quatre mois, ſelon les trois ſaiſons de l'Egypte, où l'on comptoit ſeulement l'hiver, le printemps, l'été. C'eſt auſſi ce que confirme Gaza, dans ſon *Traité des Mois*, *&c.*

On dit qu'Horus fut Auteur de ces diviſions, & que les Grecs en firent le nom d'*Horos* (1), pour déſigner l'année. Diodore dit ailleurs que les Prêtres d'Egypte donnoient dix-huit mille ans au régne des Dieux juſqu'à Horus, fils d'Oſiris; mais il ajoute que ce *ſont des fables.* Selon le même, le régne des hommes com-

(1) Les habitans du Nord diſoient anciennement *or* pour *le temps.* T.

prenoit une ſuite de quinze mille ans, depuis Ménès juſqu'à la cent quatre-vingtiéme Olympiade. Enfin les Prêtres Egyptiens comptoient juſqu'à Diodore, quatre-cents ſoixante-dix Rois, ou huit mille quatre-cents ſoixante ans.

Voilà tout ce que cet Hiſtorien nous rapporte des époques de l'Egypte, dans ſon premier Livre. Je ne vois pas, chez Diodore, ce que Fréret & M. Bailly après lui, font dire à cet Hiſtorien, ſavoir qu'il réduit toute la durée des régnes à quatre mille ſept-cents ans, prenant, pour calculer les années, une période de *trois mois*. Sans doute qu'ils ont vu ce qu'ils aſſûrent. J'avoue que je l'ai cherché en vain dans mon édition en deux *vol. in-fol. Amſterdam*, 1745.

Il eſt conſtant (1) que, ſelon Diodore, les lunaiſons étoient autant d'années, ſous le régne des Dieux; que, dans le ſecond âge, elles furent de *quatre mois*, & non de *trois*. Mais les années, qui avoient même été d'*une heure* ſeulement, ſous le régne de Vulcain, eurent douze mois ſous les Rois mortels. C'étoit, ſans doute, un compte bien difficile à retenir, que celui des heures, pour une révolution annuelle: mais il

---

(1) J'abrége ici, pour éviter des détails peu importans, qu'on a dans d'autres paſſages. T.

n'eſt pas moins certain que le nombre *millénaire* (1), n'a pu être introduit dans les calculs qu'après un très-long-temps; car il ſuppoſe une Arithmétique déjà portée à un grand dégré de perfection. Si nous joignons à l'obſcurité de tous ces différens cycles, cette période de trente-ſix mille ſix-cents vingt-cinq ans, dont nous avons parlé, d'après le Syncelle, il en réſulte clairement qu'il eſt impoſſible de rapporter à des dates fixes la durée des époques que les Anciens nous préſentent, d'après les *Mémoires* de l'Egypte; & les réductions quelconques de Fréret & de M. Bailly n'ont plus la bâſe néceſſaire pour déterminer une époque auſſi importante que celle d'Atlas.

Mais n'eſt-il donc pas poſſible de la déterminer? J'en doute: car je penſe que, de-

(1) Je ne vois pas pourquoi les Egyptiens n'auroient pas connu le nombre *millénaire* à une époque très-éloignée, puiſque tous leurs monumens le ſuppoſent de la plus ancienne daté. Que les cycles ou les périodes des Egyptiens deviennent inutiles pour fixer directement l'époque d'Atlas, cela peut être: mais cela ne ſuppoſe pas l'ignorance d'un calcul perfectionné. Je crois d'ailleurs qu'il eſt impoſſible de fixer à quelles dates on a compté ou par *heure*, ou par *jour*, ou par *lunaiſon*. Nous verrons bientôt qu'on comptoit par année ſolaire, à une époque très-éloignée de notre Ere. T.

puis Atlas ou de ſon temps, ou du temps d'Hercule, il eſt arrivé ſur le globe un bouleverſement qui a détruit les vrais monumens qui auroient pu nous éclairer; & que la Poſtérité n'a plus eu qu'une tradition vague & obſcure des faits & des événemens qui ont donné lieu à des fables, à des dates ſuppoſées, par un motif d'orgueil, chez des Peuples qui vouloient paroître avoir les premiers régné & connu les Arts & les Sciences. Je ne renonce cependant pas encore à mes recherches.



LETTRE XXXIII.

Continuation des recherches relatives à l'époque d'Atlas & d'Hercule. Temps où les Nations de l'Océan communiquèrent avec celles du Continent. La recherche des Cycles ne suffit pas pour trouver l'origine de l'Astronomie. Du Cycle Sothiaque de l'Egypte ; de celui de six-cents ans chez les Caldéens ; des Chinois, &c. On ignore le commencement ou le point d'où ils partirent ; ainsi le temps est indéterminé. Opinion de Boulanger sur l'origine des Cycles. Preuves de plusieurs Cycles & Périodes. Observations Astronomiques du temps d'Atlas. Etoiles qui concouroient avec les Solstices & les Equinoxes. Premières tentatives pour déduire, par l'Astronomie, l'époque d'Atlas, laquelle remonte à quatre mille six-cents ans avant notre Ere.

L'IMPOSSIBILITÉ où nous sommes, de réduire avec fondement les années des longues périodes de l'Antiquité, est assûrément un motif bien légitime pour soupçonner la fidélité des rapports que les Historiens nous ont faits de ces dates incroyables. Il est cependant vrai que Platon

aſſûre poſitivement, comme une choſe certaine, que les Loix avoient été dix mille ans en vigueur dans l'Egypte, au moment qu'il écrivoit. Il reconnoît au moins un intervalle bien vrai de neuf mille ans avant Solon, dans ſon *Critias*. Enfin nous voyons auſſi dans ſon *Timée* un eſpace de neuf mille ans, depuis la guerre des Atlantides. Hérodote dit que, ſi le ſol de l'Egypte s'étoit (1) élevé en dix mille ans au point où il étoit de ſon temps, il faut croire qu'il ſe ſeroit élevé du double en vingt mille ans. Or ce raiſonnement ne ſemble-t-il pas prouver que, parlant à ce ſujet, d'années ſolaires de trois-cents ſoixante-cinq jours, ce ſont auſſi de ſemblables années qu'il indique, lorſqu'il compte onze mille trois-cents quarante ans entre Ménes & Sennachérib, ſur le témoignage des Prêtres. D'un autre côté les plus anciens *Mémoires* que l'Europe (2) avoit conſervés, du temps de Strabon, étoient les vers ou Poëmes de la Bétique, dont les époques

---

(1) M. Larcher a prouvé la poſſibilité de cette élévation du ſol de l'Egypte, de la manière la plus évidente. Voyez ſon *Tom. II. pag.* 168, *& ſuiv.* T.

(2) L'Auteur a bien raiſon de ne pas conclure, des ſix mille ans environ de date dans la Bétique, que les *Mémoires* de l'Egypte n'étoient pas plus anciens. T.

remontoient à ſix mille ans. Voyez Strabon, *Liv. III.*

Il ne faut donc pas procéder légèrement, lorſqu'il s'agit d'eſtimer la valeur du nombre *millénaire des années.* En effet Platon ajoute, dans ſon *Critias*, qu'il étoit arrivé pluſieurs Déluges ; ce qui eſt confirmé par le témoignage de preſque toutes les Nations. Ainſi la réduction arbitraire, que Fréret & M. Bailly ont priſe pour bâſe des analogies qu'ils ont trouvées, eſt dénuée de toute vraiſemblance, quelque ingénieuſe qu'elle ſoit.

Ce ſeroit peut-être ici le lieu de réfuter ce que Newton dit ſur l'époque d'Atlas, qu'il fixe ſeulement à deux générations plus loin que la guerre de Troie. Ce que j'ai dit de certain ou de douteux, ſuffit pour prouver le contraire. Il y auroit moins d'incertitude à s'arrêter aux cycles, & à les examiner comme ont fait les Ecrivains mentionnés. Je ne parle pas des cycles des Perſans, des Caldéens, des Chinois ou des Grecs. Je laiſſe auſſi à d'autres le ſoin d'examiner ſi celui de Méton, qui eſt de *dix-neuf ans*, a quelque rapport au Sare, qui eſt de *deux-cents vingt-trois mois lunaires*, pour le *retour des éclipſes* ; ou ſi le cycle d'Œnopide, qui eſt de *ſoixante ans moins un*, ſe rapporte à un autre de ſoixante ans, adopté par les Caldéens, &

dont Elien particulièrement nous a fait mention. *Hiſt.* Liv. X.

Ainſi commençons par l'Egypte, qui eſt notre objet principal. On y avoit fixé le premier jour de l'année au ſolſtice d'été, c'eſt-à-dire au lever héliaque de Sirius : c'eſt ce que nous voyons dans Ptolomée & dans Cenſorinus, *de Die Natal. Ch. XVIII*, *pag.* 130, *Edit. Lindenbrog.* Celui-ci nous dit, en outre, que le premier jour de l'année étoit le premier du mois *Toth.* Or l'année n'étant que de trois-cents ſoixante-cinq jours, il y avoit environ ſix heures de moins que dans l'année Solaire régulière : ainſi tous les quatre ans il y avoit un jour de manque. Sirius, pour cette raiſon, ne pouvoit plus reparoître que le ſecond jour de *Toth*, & ne revenoit à ſon premier point qu'au bout de mille quatre-cents ſoixante de nos années ou mille quatre-cents ſoixante-une années Egyptiennes.

Je ferai cependant ici une réflexion : c'eſt que les ſaiſons étant fixes, comme on ne faiſoit pas d'intercalation, les mois devoient ſuivre un ordre inverſe. Je m'explique : ſuppoſé qu'à la première année du cyle, Sirius apparut le premier jour de *Toth*, il devoit, cent vingt ans après, apparoître le premier du mois Taoſi ; & ainſi, tous les cent vingt ans, les mois chan-

geoient relativement à l'apparition de Sirius. Il résulte que, la première année, le premier jour de Toth répondoit au 23 Juillet; & que, cent-vingt ans après, c'étoit le premier du mois Taofi qui répondoit à ce jour de Juillet, & Toth alloit ainsi représenter Juin, Mai, Avril, &c. : on ne doit donc pas s'étonner, si l'on voit dans Ptolomée les observations relatives au Soleil, marquées à des temps différens dans le mois Toth, tantôt dans le Taureau, tantôt dans le Bélier, dans les Poissons, &c. Faute d'avoir fait attention à ces circonstances, plusieurs Savans se sont donné beaucoup de peine, mais inutilement, pour trouver quelque correspondance entre les mois Egyptiens, qui sont variables, & les nôtres, que nous avons toujours fixes. Les mois Egyptiens ne revenoient à leur premier point, qu'après la période Sothiaque de mille quatre-cents soixante ans : c'est ce que n'a pas apperçu Nicolas Avérani, dans sa *Dissertation sur les mois Egyptiens.* C'étoit là ce grand cycle que les Egyptiens observoient religieusement. On l'appelloit *Sothiaque* de *Sothis*, qui, dans leur Langue, signifioit *Chien* ou *Canis*, &, de-là (1), *Canicule.* On recom-

(1) J'ai dit antérieurement que je parlerois de la période Sothiaque. M. Dupuis est ici en défaut comme M. Carli, & les autres, sur l'étymologie de ce mot. Iablonski est le seul

mençoit l'année suivante une nouvelle période, en célébrant de grandes fêtes. Censorinus dit: « Que l'année dans laquelle il écrivoit son Ou-
» vrage étoit la centième d'un nouveau cycle
» caniculaire, qui avoit commencé l'an deux, du
» Consulat de l'Empereur Antonin, qui tomboit
» l'an cent trente-huit de notre Ere ». Le cycle

[illegible]

[illegible]

Le Zodiaque a été inventé en Egypte, c'est ce qu'a prouvé M. Dupuis de la manière la plus évidente. Ce savant s'est assuré qu'en déterminant à quelle époque l'année [illegible] les anciennes Nations, avant & après la révolution [illegible]. Les Egyptiens, s'étant apperçu de l'erreur [illegible], après la révolution, par le diamètre de [illegible] devenu plus grand, réformèrent leur année, & la commencèrent au lever héliaque de Sirius, lorsque le

précisément au jour du commencement mille neuf-cents vingt-deux ans avant Jésus-Christ.

Or on peut demander de combien il s'étoit passé de temps, avant que les Égyptiens s'apperçussent que Sirius reparoissoit le premier jour du mois de Thot, au bout d'une période de mille quatre-cents soixante ans ? C'est-à-dire

---

Caniculaire coïncidoit avec le Solstice d'été, Sirius se levoit alors à six heures du soir. M. Dupuis [illegible] Scaliger, dans cette dernière circonstance. L'année suivante, Sirius ne se leve qu'à minuit; la troisième année, à six heures du matin; la quatrième, [illegible] à midi. En fixant le commencement de l'année au lever même de Sirius, on perdoit [illegible] les Égyptiens [illegible] de la naissance des cinq Dieux [illegible] pouvoient [illegible] d'ailleurs [illegible] Les mois étoient donc [illegible] dans toutes les saisons. Cependant il y avoit une [illegible] le commencement de chaque année. L'année civile étoit donc toujours régulière, malgré les mois vagues, qui réellement ne faisoient que changer de nom. Chaque quatrième année étoit distinguée des autres par l'épithète [illegible] Solaire, [illegible] Les mois vagues [illegible] quatre-cents [illegible] premier du mois Thot, qui

combien de fois ce cycle avoit pu commencer & finir. Si l'on en compte seulement six avant l'époque de celui que marque Censorinus, on aura huit mille sept-cents soixante ans(1). Ajoutons-y mille trois-cents vingt-deux ans du premier cycle qui a précédé notre Ere, nous

---

avoit commençé la première année de ce cycle. Mais ces mille quatre-cents soixante ans égaloient réellement le même nombre de nos années, parce que la période, comptée par le cours des mois vagues, donnoit mille quatre-cents soixante-une années de trois-cents soixante-cinq jours. M. Dupuis venge bien les Egyptiens des outrages que M. Bailly leur a faits.

Nous avons déjà parlé des cinq jours *épagoménes*, ou ajoutés à l'année par Mercure, après la partie qu'il gagna, sélon Plutarque, à la Déesse Rhéa. Fréret &, après lui, M. Bailly ont cru que c'étoit à l'année lunaire. Leur idée seroit vraie par le calcul : elle est fausse par le fait ; car c'étoit aux cinq derniers jours de l'année vague de trois-cents soixante-cinq jours, qu'on célébroit les Fètes des Dieux, à qui ces cinq jours avoient été consacrés. J'ajouterai que les Egyptiens n'intercalèrent réellement que quand ils furent soumis aux Romains.

L'étendue d'une note ne me permet pas de parler ici de plusieurs circonstances très-intéressantes, & relatives à cette période Sothiaque, que l'*Hérodote anonyme & ignorant du Peuple Hébreu trouve dans une régle de trois.* Il est incroyable combien cet homme est superficiel dans tout son Ouvrage, ou plutôt c'est le comble de l'extravagance. Voilà tout ce que je puis dire de ce *Karaïte*. T.

(1) En multipliant 1460 par six. T.

aurons

aurons dix mille quatre-vingt-deux ans. Or Platon vivoit deux-cents quatre-vingts ans environ avant notre Ere : voilà donc les neuf à dix mille ans qu'il donnoit à l'établissement des Loix en Egypte.

Le cycle des Asiatiques, qui probablement fut commun aux Caldéens, se trouve indiqué dans un passage de Joseph. Il étoit de six-cents ans. Cassini est le premier des Modernes qui y ait fait attention. Ils l'appelloient la *grande année*. Les Caldéens le désignoient sous le nom de *Néros* (1), selon quelques Ecrivains. Cette période étoit celle de la conjonction du Soleil & de la Lune. Cassini a produit ce cycle comme une des plus belles découvertes de l'Astronomie. En effet, supposons le mois lunaire de vingt-neuf jours douze heures quarante-quatre minutes trois secondes, nous trouverons que deux-cents dix-neuf mille cent quarante-six jours & demi, font sept mille quatre-cents vingt-un mois Lunaires, qui nous donnent six-cents années Solaires, de trois-cents soixante-cinq jours cinq heures cinquante-une minutes cinquante-six secondes.

---

(1) *Néros*, période de dix fois soixante ou six-cents ans. La période de soixante s'appelloit *Sossos*. Le *Saros* égale six *Néros* ou six-cents, multiplié par six, = 3,600. T.

M. Bailly obſerve que Béroſe, Manéthon, Hécatée cités dans Joſeph, rappellent cette période. Mais je dirai ſeulement ici, en paſſant, que j'ai des doutes bien fondés ſur l'origine de cette période de ſix-cents ans, qu'on attribue aux Caldéens. Je dirai plus loin quelle eſt mon opinion.

L'année Solaire actuelle ne s'accorde cependant pas, à la rigueur, avec celle que ſuppoſe cette période. Elle eſt plus courte; & M. Bailly en fixe la différence à un jour quatre heures quarante minutes trois ſecondes. La raiſon qu'on peut en donner eſt que l'année étoit plus longue de cette quantité, lorſqu'on détermina cette période, parce que la terre parcouroit un orbite plus vaſte.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt probable que la période de trois mille ſix-cents ans a eu cette période de ſix-cents pour origine, de même que le grand cycle de vingt-quatre mille ans: peut-être même celui de trente-ſix mille correſpond-il à trois mille ſix-cents (3,600), multiplié par ſoixante. Cette période de ſoixante ans eſt plus familière à la Chine. On en réunit trois pour faire un cycle ou *van*: cependant le grand *van* eſt un cycle de dix mille ans (10,000). Les Chinois en comptoient huit mille huit-cents ſoixante-trois, chacun de dix mille ans, à la fin de l'Egire 847, c'eſt-à-dire l'an 1444 de notre

Ere. Ainsi leurs années monteroient à huit millions, huit-cents soixante-trois mille; mais laissons-là tous les cycles, puisqu'ils n'ont pas pour principe une époque certaine, & qu'il est impossible d'en assigner une.

Cette époque est d'autant plus difficile à établir avec certitude, que toutes les périodes semblent remonter à une origine commune: or cette origine a été la crainte, qui dura long-temps chez les Peuples; (témoins (1) des grandes révolutions du globe, & dont le souvenir se perpétua dans des âges postérieurs. L'attente de quelque nouvelle révolution fit noter jusqu'au moindre intervalle qu'on pouvoit déterminer par le cours de la Lune ou du Soleil. Cet astre se couchoit; mais étoit-il bien sûr qu'il reparoîtroit. La Lune paroissoit, disparoissoit en présentant différens aspects: n'étoit-ce pas une irrégularité, le signe avant-coureur d'une catastrophe? Ainsi les hommes, tantôt en proie aux plus terribles craintes, tantôt livrés à la joie, lorsque leur espoir se ranimoit, notèrent ces différens phénoménes, pour se rassûrer ou pour attendre le moment où ils alloient peut-être périr.

---

(1) J'étends un peu les idées de l'Auteur entre les deux parenthèses. T.

Une heure, une demi-journée, une journée; l'intervalle du lever au coucher du Soleil, ou de ſon lever à ſon apparition ſuivante, ou d'un coucher au coucher ſuivant, celui de ſon plus haut point d'élévation au même point le jour ſuivant; tous ces intervalles, dis-je, furent enſuite autant de périodes, que l'un ou l'autre des Peuples échappés à la mort, adopta, pour régler le cours de ſes travaux & du temps.

Le cours de la Lune & ſes phaſes préſentoient un cycle aſſez facile à ſaiſir. Un intervalle de vingt-ſept à vingt-huit jours, indiquoit deux extrêmes, plus ſouvent renouvellés que le cours du Soleil; & les deux extrêmes furent bientôt remarqués & notés comme une période régulière. Mais l'incertitude où l'on fut d'abord ſur le *temps vrai* du cours de la Lune, qu'on n'apperçoit guères que le ſecond jour qu'elle s'eſt dégagée, le fit auſſi régler à vingt-ſept jours huit heures, vingt-ſept jours & demi, & à vingt-huit).

Les hommes, ayant donc adopté d'abord le cours de la Lune comme le plus court, préférablement à celui du Soleil, obſervèrent ſur-tout la nouvelle Lune, qui devenoit un ſujet d'allégreſſe, parce qu'elle ranimoit l'eſpoir: «Sonnez » de la trompette, nous dit le Pſalmiſte, le jour » notable de votre ſolemnité ». L'Eccléſiaſte appelle auſſi la Lune le *ſigne de la Fête.*

C'eſt, ſans doute, au nombre des ſept jours

compris dans chaque phase de la Lune, qu'il faut rapporter cette idée superstitieuse, qui fit regarder le nombre *sept* comme *mystérieux* ou *sacré*, jusques dans les moindres circonstances. C'est ainsi que, dans Virgile, *Liv. V*, 85, un serpent sortant de sa retraite

Septem ingens gyros, septena volumina traxit,

& l'on en tira un bon augure. Peut-être est-ce à ce préjugé nationnal des Hébreux qu'il faut rapporter la sanctification du *Sabat* (1) ou septiéme jour; car *Sabat*, en Hébreu, signifie *sept*.

---

(1) L'Auteur se trompe. Le nombre *sept* s'exprime, en Hébreu, par *Sebah*; mais *Sebat* ou *Sabat* signifie *cesser*, *se reposer*. Le mot *Sebah* ne désigne, même à la lettre, que *compléter*, *parfaire*; & cest le seul sens que Moyse attache à ce mot, lorsqu'il dit que Dieu cessa d'opérer le *septiéme* jour, c'est-à-dire le jour auquel *il eût complété* son Ouvrage. Moyse s'est-il réglé sur le nombre *sept* de la première phase Lunaire, pour marquer l'ordre de la Création? Cela paroît fort probable. Il n'a suivi, dans cette théorie, que les idées cycliques reçues chez les Hébreux; ajoutant le repos de Dieu comme un motif plus capable de maintenir son Peuple dans l'observation de chaque septiéme jour: ce qu'aucune Nation ne fit quatre fois par mois. Les Grecs consacrèrent le *quatriéme* de chaque mois à Mercure, & le *septiéme* à Apollon; mais il n'y eut chez eux aucun ordre septénaire, ni dans leurs Rits ni dans la suite des jours de leurs mois. Joseph, Clément d'Alexandrie, toujours savant, mais toujours superstitieux, & d'autres semblèrent

Les ſoixante-dix ſemaines de Daniel, les ſoixante-dix-ſept générations de Lamech, les ſept ſemaines, à compter depuis qu'on mettoit la faucille dans la moiſſon, les ſept jours de la Pâque, le repos des terres marqué la ſeptiéme année, le pardon des injures commandé non-

---

indiquer le contraire, même chez toutes les Nations. Le docte Murſina réfute ſolidement cette opinion dans ſa précieuſe Diſſertation de *Hebdomade Gentilium*, dont M. Bailly auroit pu profiter, pour éviter quelques erreurs à différens égards. Le ſeptiéme jour ne devint cyclique, à Rome, ou *hebdomadaire*, que très-tard. Horace ſe moque du reſpect que les Juifs avoient pour ce jour. Les Peuples de l'Europe ne comptèrent par ſemaines que plus de quatre-cents ans après l'époque du Chriſtianiſme; & l'on ne voit pas cette diſtinction de ſemaines au-de-là de cette époque chez les Peuples de l'Aſie. Elle eut ſon origine à Alexandrie d'Egypte, ſous les Ptolomées, qui admirent les Juifs dans cette ville. En joignant à Murſina les Diſſertations qu'indique Simon dans ſon *Lexique Hébreu, Edit.* 1771, & le Livre Grec, aſſez rare, intitulé *Theologoumena Arithmetices, in*-4°, on aura tout ce qu'on peut déſirer ſur le nombre *ſept*. Macrobe n'a pas vu exactement les anciennes théories relatives à cet objet. Hippocrate paroît avoir accordé beaucoup d'influence au nombre *ſepténaire* des jours dans les maladies. Ses théories, ſouvent prouvées par l'expérience, montrent qu'il ne faut pas rejetter tout ce qu'ont dit les Anciens ſur les effets que produit la Lune dans l'atmoſphére; effets qui ſe font plus ou moins ſentir, ſelon ſes Phaſes, à tous les corps organiſés. A cet égard, les Egyptiens avoient bien conçu leur Iſis. T.

ſeulement ſept fois, mais ſoixante-dix-ſept fois ſept fois, ſont encore des idées cycliques. On peut y rapporter le nombre *ſept* des années clymatériques, le ſeptiéme jour, devenu liturgique chez les Romains, & autres circonſtances qui ont été développées ou notées par le nombre ſept, qui, ſelon Macrobe, eſt plus fécond que les nombres *mâles* ou *impairs*, & que les nombres *féminins* ou *pairs*. S. Auguſtin cite le nombre *ſept*, comme ſignifiant *génération*, & le nombre *ternaire* comme déſignant la *Trinité*.

Le nombre *ſept* a ſans doute donné lieu aux rêves de ces Viſionnaires qui prédirent la fin du monde, à l'époque de la grande ſemaine de ſept mille ans. C'étoit ce jour terrible que la Sibylle avoit marqué, & dont on adopta même la prédiction dans la Proſe du *Dies iræ*, où l'on chante encore les mots : *Teſte David cum Sybillâ*. Boulanger remarque que le *Breviaire de Paris* ne préſente plus cette expreſſion : mais elle n'en ſubſiſte pas moins dans le *Romain*; tant on fut perſuadé de la vérité des prédictions attribuées à cete Prophéteſſe. Virgile ſemble auſſi y faire alluſion dans ce vers :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas.

Il eſt donc probable que cette attente d'une révolution funeſte, ſoit déluge, ſoit bouleverſement du Globe, ſoit tout autre malheur, fixa les

Peuples ſur des jours périodiques, qui devinrent des Fêtes réitérées chaque ſemaine ou tous les mois, aux nouvelles Lunes, ou au premier jour des périodes annuelles. Les ſolſtices d'été, d'hiver, les équinoxes de printemps, d'automne, qui indiquoient les changemens des ſaiſons, furent ſur-tout remarquables ſelon les différentes Contrées où ces changemens devenoient plus ſenſibles.

Mais, ſi les différens cycles, qui ont réſulté de la crainte ou de la ſuperſtition, ont fait diſtinguer les jours comme heureux ou malheureux, & ont perpétué la frayeur par le retour des éclipſes, les apparitions des cométes; d'un autre côté, ces circonſtances ont donné lieu, directement ou indirectement, à des obſervations aſtronomiques, qui nous auroient peut-être été d'un grand ſecours, ſi elles avoient paſſé juſqu'à nous. Elles nous auroient procuré des dates, moyennant leſquelles nous aurions pu déterminer les époques de la plus haute antiquité : telle eſt celle des Atlantides, que nous avons inutilement cherchée juſqu'ici, avec toutes les hypothèſes, plus ou moins douteuſes, des Chronologiſtes modernes.

Newton, ce vaſte génie, fait, comme Deſcartes, pour embraſſer toute la Nature, a bien ſenti qu'il falloit recourir aux obſervations aſtronomiques pour fixer la Chronologie : mais, en

établiſſant même toutes les Loix du ſyſtême planétaire, il fut aſſez peu attentif pour donner à ſa Chronologie une bâſe ruineuſe qui ne put en ſoutenir l'édifice. Le P. Souciet, Fréret, deux hommes également recommandables par leur ſagacité, l'étendue de leurs lumières, attaquèrent, avec autant de force que de ſuccès, l'hypothèſe de Newton. Leurs calculs aſtronomiques, & la comparaiſon des différens cycles de pluſieurs Nations, ont démontré ſes erreurs. J'ai auſſi diſcuté dans le *Liv. II* de mon Ouvrage ſur les *Argonautes*, le fondement ſur lequel s'appuyoit Newton, pour établir l'obſervation de Chiron; & j'ai fait connoître la cauſe de ſa mépriſe.

Mais quelles ſont les obſervations qu'on peut avoir faites du temps d'Atlas & d'Hercule. Il ſemble que c'eſt peu de choſe que d'avoir enſeigné la Sphère : cependant il faut que la théorie ait eu certain développemenr. Atlas doit avoir montré quel étoit le cours annuel du Soleil, la révolution menſtruelle de la Lune, & même les points des ſolſtices (1) & des équinoxes.

Il ſemble néanmoins que les Pléïades & les

(1) L'Aſtronomie, dit M. Bailly, n'étoit, à ſa naiſſance, que la théorie de la Sphère & du mouvement journalier, *Tom. I. pag.* 187. La connoiſſance de la Sphère ſuppoſe quelque choſe de plus. T.

Hyades avoient été obſervées dès ce temps-là. En effet les traditions de l'Antiquité nous apprennent que ſept des filles d'Atlas furent reconnues pour les Pléïades, & les cinq autres pour les Hyades. Voyez *Hygin. fab.* 192. On les plaça entre les cornes du Taureau. Les Hyades étoient *Phæſyla*, *Ambroſie*, *Coronis*, *Eudore* & *Polyxo*. On connoiſſoit les Pléïades ſous les noms de *Maïa*, *Electre*, *Tayget*, *Aſterope*, *Mérope*, *Alcyone* & *Celæno*. Si les Hyades & les Pléïades ont été reconnues de l'Antiquité pour les filles d'Atlas, il eſt naturel de préſumer que ces conſtellations avoient été obſervées dès ce temps-là.

Virgile parlant du régne de Jupiter comme de la première époque de l'Agriculure, ajoute :

> *Navita tùm ſtellis numeros, & nomina fecit,*
> *Pleiadas, Hyadas claramque Lycaonis Arcton.*

Plus bas, il nomme *Eoæ Atlantides*, les Pléïades & les Hyades.

Diodore de Sicile dit qu'*Heſperus*, fils d'Atlas, étant ſur une très-haute montagne, fut enlevé par le vent ; ce qui donna lieu de croire qu'il avoit été tranſporté au Ciel, & placé dans l'aſtre qui depuis a porté ſon nom. Cette tradition montre au moins que la planéte de Vénus avoit été obſervée à la même époque que les Pléïades.

Les obſervations de tous les Peuples ayant, en général, tendu à fixer les points des ſolſtices & des équinoxes, il faut croire qu'on y mettoit le plus grand intérêt. Doit-on le chercher (ſelon les théories de Boulanger, qui ſont aſſez vraiſemblables à cet égard) dans l'attente d'une nouvelle cataſtrophe du Globe, ou dans un pur motif de curioſité ? Quoi qu'il en ſoit, les anciennes Nations ſe ſont toutes occupées de cet objet, de même que de prévoir les éclipſes de Lune & de Soleil.

« Qu'*Hitchong* aille à l'Eſt, diſoit l'Empereur » Yao, 2357 avant notre Ere ; qu'il examine » ſoigneuſement quelle étoile précéde l'équi- » noxe du Printemps : qu'*Hi-chou* aille au Midi, » & obſerve celle qui eſt au point du ſolſtice » d'été : qu'*Ho-tchong* examine à l'Occident celle » qui eſt par l'équinoxe d'automne : enfin » qu'*Ho-chou* obſerve, au Nord, celle du ſolſtice » d'hiver. *Hiſt. Gén. Chin.* Tom. I. pag. 46 ».

Cet ordre fut ponctuellement exécuté. Ces Obſervateurs trouvèrent que l'étoile *Nias* étoit à l'équinoxe du printemps ; *Ho* au ſolſtice d'été ; *Hia* à l'équinoxe d'automne ; enfin *Mao* au ſolſtice d'hiver.

Il ſeroit bien avantageux de ſavoir quelles ſont les étoiles dont les noms correſpondroient chez nous à ces dénominations chinoiſes, pour établir enſuite un calcul ſur leur poſition

actuelle & relative aux points cardinaux, afin d'arriver, en rétrogradant, à une époque certaine. Mais je n'ai pas les *Données* suffisantes : d'ailleurs je renonce à la gloire de cette découverte, n'en ayant ni le temps ni la volonté.

Cependant, les Pléïades & les Hyades ayant été les premières constellations sur lesquelles les hommes jettèrent leurs regards pour en déduire des conséquences relatives à certains cycles, il est naturel de croire que ce fut en observant aussi les rapports où elles se trouvoient avec les points cardinaux. On lit dans Hésiode que l'on commence à s'occuper des travaux pour les semailles, lorsque les Pléïades se couchent le matin au lever du Soleil; & qu'au contraire, on commence la moisson lorsqu'elles se lévent avec le Soleil : ce qui indique le commencement de l'été. C'étoit là ce qu'on appelloit l'*année rurale*. Fréret, M. Bailly s'occupent ici de calculs avec Pétau : mais tous les raisonnemens se réduisent à ce qui suit. La luisante des (1) Pléïades étoit, en 1750, à cin-

(1) *Maïa*, *Mao* chez les Chinois. Voyez M. Dupuis, *Origin. Constell. pag.* 66. Il est important de consulter ici le même, *pag.* 9 — 11. Je note seulement que les Pléïades se couchent, au matin, le premier jour de Novembre, & qu'elles se lévent héliaquement en Mai. T.

quante-cinq dégrés cinquante-cinq minutes de longitude; si donc on suppose qu'elle se soit trouvée à dix dégrés, au temps de l'équinoxe, il falloit qu'elle fût au vingtiéme dégré des Poissons: or soixante-cinq dégrés cinquante-cinq minutes nous donnent quatre mille sept-cents quarante-six ans: si l'on en soustrait mille sept-cents cinquante, il reste deux mille neuf-cents quatre-vingt-seize années, antérieures à l'Ere vulgaire.

On a remarqué dans Job, *Ch. XXXVIII*, un passage qui indique cette constellation, qui y est appellée (1) *Kimah*. M. Bailly, d'accord

(1) Ce mot Hébreu & Arabe se rencontre dans Job, *Ch. IX. v. 9.* & *Ch XXXVIII. v.* 31. Les autorités que cite en note M. Bailly, *Tom. I. pag.* 478, semblent en fixer le sens. Schultens, dont le suffrage seul décideroit peut-être la question, ne s'éloigne pas du sentiment de Hyde, dans ses Notes: cependant il aime mieux, non obstant Hyde, s'en tenir, dans sa version aux termes de *sydus calidum*, comme indiquant le renouvellement de la Nature. Le terme original peut réellement désigner un astérisme *congloméré*, en Arabe & en Persan: mais il est aussi analogue à une autre racine qui désigne *la chaleur* & *la production*. Ainsi je conclus, avec lui, qu'il est impossible de rien prononcer de positif d'après ces passages. La Langue de Job a eu le temps de changer le sens des mots depuis plus de quatre mille ans, & M. Niébur ne l'ignoroit pas. D'ailleurs ce terme a été pris dans un sens bien différent par deux Savans d'un rang aussi distingué, pour qui il a désigné *une comète*. Leurs raisons

avec Goguet conjecture en faveur des Pléïades?
En effet Sébastien Munster traduit sans balancer :
« Lieras-tu les suaves influences des Pléïades?
» ou relâcheras-tu la force attractive d'Orion?
» ou si tu peux faire sortir *Mazzaroth* à son
» temps, où conduire Arcture avec ses fils ».
Les Auteurs précédens rendent le mot hébreu *Kesil*, qui se trouve dans Job, par le *Scorpion :* mais Munster l'appelle *Orion*. En effet, comme les Pléïades répandent une douce influence sur la terre, de même il paroît que le texte oppose, par un sens contraire, une constellation ayant une force attractive qui améne le mauvais temps : or c'est la mauvaise influence qu'on attribuoit à *Orion*. Virgile a dit, *Liv. I :*

Cum subito assurgens fluctu nimbosus Orion.

Voilà pourquoi Orion avoit une épée à la main.

---

résoudroient même plus tôt la difficulté. Voyez l'*Essai de Becker sur la Théorie Astronomique de Job ;* & Heyn, *Dissertation sur le Déluge* causé par une cométe, ou son *Traité des Cométes*. Ces autorités l'emportent assûrément sur Goguet & M. Bailly, sans même excepter Munster. Le mot *kesil*, qui signifie *stupeur*, a été appliqué à *Orion*, comme signe de l'hiver; à la *Petite Ourse ;* à l'*Etoile Polaire :* ainsi ce mot devient aussi incertain ou aussi vague dans Job. M. Carli n'en avoit pas moins raison de citer ce passage, d'après les idées reçues ; mais elles sont sans fondement. L'importance de l'époque m'oblige de dire la Vérité. On mettra donc à ce passage l'intérêt qu'on voudra. T.

Si, d'un autre côté, on présume que le passage de Job indique l'équinoxe du printemps, l'âge de Job remonteroit à trois mille ans avant Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit, comme les Pléïades annonçoient l'équinoxe voisin du printemps, par leur lever du matin, de même elles indiquoient celui d'automne, lorsqu'elles se couchoient au lever du Soleil. La belle étoile des Hyades *Aldébaran*, pouvoit se trouver, comme elle y étoit en effet, à l'équinoxe du printemps; *Antares* ou le *Cœur du Scorpion* étoit à celui d'automne; *Régulus* au solstice d'été; & *Phomalhaut* à celui d'hiver.

Si les Astronomes Chinois, que l'Empereur Yao envoya aux quatre points de l'horizon, comme je l'ai dit, observèrent ces étoiles, il est possible que ce soient elles qu'on voit nommées dans le *Zend-Avesta*, sous le même point de vue. Mais ces étoiles, en faisant le calcul sur la position de 1750, relativement à leur vraie co-incidence au point des équinoxes & des solstices, doivent avoir changé de soixante-six dégrés: ce qui donne environ quatre mille sept-cents cinquante années. Otons-en mille sept-cents cinquante, l'observation auroit été faite, trois mille ans avant J. C.

Toute l'Antiquité attribue à Atlas deux observations importantes, déguisées par la Fable. La première, qu'il enseigna la théorie des Pléïades

& des Hyades, comme deux points essentiels d'Astronomie : la seconde, qu'il inventa & fit une Sphère armillaire. Or faire une Sphère & tracer le Zodiaque (1) sont la même chose. Mais tracer le Zodiaque suppose en même temps la conséquence qui doit en résulter, savoir la division de ses parties, relatives aux saisons de l'année, aux points des équinoxes & des solstices; car c'est à ces différens points que commencent ou finissent chaque saison. Le commencement de l'année ayant été d'abord fixé au printemps, le point de l'équinoxe fut aussi regardé comme le point de départ du Zodiaque. Atlas enseigna donc cette division & ce premier point du Zodiaque, qui devenoit celui de l'année. Si on l'appella *Père* (2) des Pléïades, c'est parce qu'il

---

(1) Le mot *Mazzaroth*, du passage précédent de Job, a aussi été pris pour le *Zodiaque*. Mais ce mot est encore d'une signification trop vague pour présenter ce sens. Le mot radical signifie *couronner*, *ceindre*. La forme pluriel *oth*, due à la Masore, peut aussi être une terminaison féminine singulière, *outh*. Ce qui rend le sens indéterminé. Je verrois plutôt *la Voie Lactée*, que toute autre chose, dans le terme Hébreu, où, en effet, on peut voir tout mouvement, toute figure circulaire. C'est sans fondement que Goguet & M. Bailly trouvent ici positivement le *Zodiaque*, quoique Schultens panche pour cet avis. T.

(2) Seroit-ce à ses enfans, établis dans l'Ethiopie, (ce que reconnoît aussi M. Bailly) que l'Egypte auroit été

apprit

apprit à obſerver & à fixer l'équinoxe par le moyen de ces étoiles.

Mais comment les Pléïades pouvoient-elles annoncer le printemps par leur lever héliaque, ſans ſe trouver au moins à dix-huit dégrés & demi des Poiſſons? Comment d'ailleurs les Hyades indiquoient-elles l'équinoxe, ſans être au moins au vingt-neuviéme dégré du même ſigne? Or ces conſtellations ne ſe ſont trouvées à cette poſition que quatre mille huit-cents ſoixante-dix-neuf ans avant le moment où j'écris ceci: cette époque ſeroit donc antérieure de trois mille ans à notre Ere. Si, d'un autre côté, l'équinoxe concouroit avec les Hyades, ou avec le dernier dégré du Taureau, ſavoir *les Cornes*, il eſt certain que cela ne pouvoit avoir lieu que quatre mille ſix-cents ans avant J. C. ou environ. Nous voyons cette obſervation rappellée dans un beau vers des *Géorgiques* de Virgile. Il dit qu'il faut ſemer l'orge & le lin au ſolſtice d'été,

Libra die ſomnique pares ubi fecerit horas. Liv. I. v. 208.

Mais il preſcrit, *vers* 217, du même, *Liv. I*;

---

redevable de ſon *Calendrier*? Cela paroît très-vraiſemblable. Les Grecs & les autres Peuples avoient donc mal ſaiſi la tradition de ſa théorie. T.

de ſemer le millet, & de planter les féves au printemps :

Candidus auratis aperit cùm (1) *cornibus annum*
Taurus, & adverſo cedens Canis occidit aſtro.

Le coucher de Sirius, au lever des Hyades, indique un temps bien antérieur à Virgile : car, à l'époque de la vie de ce Poëte, la Balance correſpondoit au Bélier, comme aujourd'hui, & non au Taureau. On pourroit croire que Virgile eût voulu indiquer, par ce vers, le coucher héliaque de Sirius : mais ceci n'arrive qu'à la fin d'Avril, & ne répond plus à l'équinoxe. Le commencement du printemps ne répondroit pas non plus à l'ouverture de l'année indiquée dans ce vers par les cornes du Taureau. Lorſque l'œil du Taureau concouroit avec l'équinoxe du printemps, ce n'étoit pas la conſtellation de la Balance, mais le cœur du Scorpion, qui correſpondoit à celui d'automne. En ſuppoſant donc que l'équinoxe du printemps ait concouru avec le dernier dégré du Taureau & avec les cornes, ce ne peut avoir été que 4600 ans avant J. C.

(1) Ce vers, qui a cauſé beaucoup de débats littéraires, eſt relatif, non au temps de Virgile, mais au ſyſtême des anciens Bœotiens. Or c'eſt Héſiode que Virgile ſuit ici, comme dans la plupart de ſes autres théories. Voyez Scaliger, *Emend. Tempor.* Liv. I. T.

Lorſqu'une fois le Zodiaque eut été diviſé en quatre parties, ſavoir au point des équinoxes & des ſolſtices, on a facilement pu le ſubdiviſer en douze, comme en Egypte, ſelon Macrobe, ou en vingt-quatre, comme à la Chine. Macrobe nous détaille comment les Egyptiens s'y ſont pris avec le clepſydre, *Somn. Scip.* Liv. I. D'après ces opérations on détermina la révolution annuelle du Soleil, celle des mois Lunaires, la diviſion des ſemaines, conformément aux phaſes de la Lune, enfin l'accord du cours de l'année avec celui du Soleil.



LETTRE XXXIV.

Etat de l'Aſtronomie en Amérique, correſpondant aux Obſervations primitives du concours des Pléïades & des Hyades avec les points équinoxiaux, &c. Conformité des dénominations des Aſtres dans les deux Hémiſphères. Année ancienne, diviſée en trois-cents ſoixante jours. *Correction uniforme des cinq jours* épagoménes *ou ajoutés, au Mexique & en Egypte. Corection de l'année Sydérale, par les* ſix heures *ajoutées aux* trois-cents ſoixante-cinq jours, *tant au Mexique, par le cycle de* cinquante-deux ans & treize jours, *qu'en Egypte, par la période Sothiaque de* mille quatre-cents ſoixante ans.

VIRGILE, faiſant mention des inſtructions qu'avoit données Atlas, ne pouvoit donc nous les mieux préſenter que dans ce paſſage :

> . . . . . . *Errantem Lunam, Soliſque labores*
> *Arcturum, pluviaſque Hyadas, geminoſque Triones.*

En effet les premières notions de l'Aſtronomie, déjà réduite en une eſpéce de ſyſtême, ont été bornées à meſurer la période Lunaire, celle du Soleil ; à connoître les points ſolſtitiaux &

équinoxiaux ; aux divifions du Zodiaque ; à l'obfervation des Pléïades, de Vénus, de l'Ours, & de quelques autres Conftellations ou Planétes.

C'étoient auffi les connoiffances qu'en avoient les Américains, au temps de la découverte de leur Continent, comme je vous l'ai dit dans une de ces *Lettres*. Ils connoiffoient les Hyades, & les appelloient *Tapyra-Kayouba*, c'eft-à-dire *Tête* ou *Mâchoire de Taureau*. Les Péruviens avoient dédié un Temple aux Pléïades, qu'ils connoiffoient fous le nom de *Coylur*. Ce nom Péruvien donné aux Pléïades, qui indiquoient le printemps, eft fingulièrement curieux. Nous avons donné, dans notre Hémifphère, le nom de *Colure* à deux cercles de la Sphère, & qui la partagent précifément d'un pole à l'autre, aux points du *Cancer* & du *Capricorne*, du *Bélier* & de la *Balance*. On n'a jamais pu deviner l'étymologie de notre mot *Colure*. Achilles Tatius dit que cela fignifie *Sans* (1) *queue*, parce que ces cercles fe dérobent en allant vers le pole Antarctique. Perfonne n'en a donné une

---

(1) J'ai long-temps cherché, mais en vain, à déterminer l'origine du mot Grec *colure*. Proclus, dans fa *Sphère*, n'eft pas plus heureux qu'Achilles Tatius ; & Macrobe n'apprend rien. Ces cercles ayant déterminé les quatre premières *divifions du Globe*, j'ai cru entrevoir le fens de

meilleure raiſon. Macrobe trouve l'origine de ce mot dans la « converſion imparfaite de ces » cercles », *quibus nomen dedit imperfecta converſio.*

Les Peuples de l'Orénoque, comme nous l'avons déjà dit, ſur le témoignage de Gumilla, connoiſſoient très-bien les Pléïades, & leur donnent le nom d'*Ucaſu.* Elles leur ſervent encore à régler le cours de l'année, qu'ils commencent lorſqu'elles ſe lévent à l'Orient, au coucher du Soleil. Le mot *Ucaſu* mérite (1) d'être noté.

La conſtellation de l'Ours n'étoit pas ignorée des Peuples de Panuco, ni dans l'Amérique Septentrionale. On lui donnoit un nom qui ſignifie *Ours*, comme chez nous. Je vous ai détaillé comment les Péruviens s'y prenoient pour déterminer les points des équinoxes & des ſolſtices. N'y a-t-il donc pas quelque choſe de bien étonnant dans cet accord, preſque général, entre l'Ancien & le Nouveau-Monde ?

Mais nous voyons ce même accord à l'égard des mois & des années. En effet les Péruviens régloient les mois ſur la Lune, & l'année par

---

ce mot dans *ore*, prononcé *oure*, *diviſion*, *portion*, & *kol* ou *koul*, *aſtre* & *globe*. Ces mots ſont du Nord, & anciens. Le Grec contient beaucoup de mots analogues à ceux du Nord. T.

(1) Je ne vois rien de curieux dans ce mot. T.

le retour du Soleil, aux points des solstices & des équinoxes: les Mexicains, au contraire, faisoient leur année (1) de trois-cents soixante jours, & y ajoutoient les cinq *épagoménes*, ou d'*addition*, comme les Egyptiens.

Newton assûre, dans sa *Chronologie Réformée*, que l'année étoit anciennement composée de trois-cents soixante jours, & *lunisolaire.* Il croit aussi qu'elle a continué, en Egypte, jusqu'au temps d'Osiris. Fréret le contredit, mais sans prouver son sentiment. Je pense que Newton a la Vérité de son côté. Les cinq jours qu'on ajoutoit à trois-cents soixante, indiquent clairement qu'ils ont été ajoutés lorsqu'on eut apperçu qu'ils manquoient pour compléter l'année Solaire. En conséquence on peut assûrer que l'année a été d'abord de trois-cents soixante jours, comme le Zodiaque, l'Equateur & les autres cercles de la Sphère, ont été divisés en trois-cents soixante dégrés. Les Egyptiens, au moins les habitans de Thébes, ayant été avertis de leur erreur par (2) Theut ou Mercure, comme le dit Strabon divisèrent aussi le Zodiaque en trois-cents soixante-cinq parties. Dio-

(1) Nous verrons que cette année étoit aussi complété que la nôtre, & la même que celle de l'Egypte. T.

(2) C'est-à-dire par l'Observation. T.

dore nous dit même qu'on le fit ſur le grand cercle (1) d'Oſimandué. Mais cette diviſion ne fut pas long-temps conſervée, & l'on reprit la période de trois-cents ſoixante (2) jours.

Tout ſemble nous le perſuader. Diodore aſſûre qu'il y avoit dans *Acaut*, au-de-là du Nil, vers la Libye, & à cent vingt ſtades de Memphis, un grand vaiſſeau dans lequel trois-cents ſoixante Prêtres verſoient, chacun à leur tour, plein un vaſe d'eau du Nil: ce qui fait bien le nombre de trois-cents ſoixante jours. C'étoit l'année religieuſe proprement dite. Le même Hiſtorien raconte qu'il y avoit dans une île du Nil, entre l'Egypte & l'Ethiopie, un Temple dédié à Oſiris, où l'on voyoit auſſi, rangés par ordre, trois-cents ſoixante vaſes, dont chaque Prêtre rempliſſoit un de lait, tous les jours. Hérodote dit poſitivement que les Egyptiens partagèrent d'abord l'année en douze mois de trente jours; & qu'ils en ajoutèrent cinq autres, après en avoir découvert la néceſſité par les obſervations Aſtronomiques. Ariſtote remarque, dans un paſſage cité par Gaza, que la cinquiéme partie de l'année eſt de ſoixante-

(1) Le Chevalier d'Origny a dit ſur ce cercle des choſes qui méritent d'être lues. T.

(2) Cela eſt-il bien vrai?

douze jours. Or ſoixante-douze eſt le cinquiéme de trois-cent ſoixante. Weidler a même prétendu prouver, par des paſſages de la *Genèſe*, *Ch. VII.* & *Ch. VIII.*, que c'étoit le cours des années antidiluviennes, Voyez ſon *Hiſtoire de l'Aſtronomie*, *Ch. II. n° VI.* Il s'appuie auſſi du témoignage de Plutarque & de Diogène de Laërce. Pétau a voulu prouver que l'année de trois-cents ſoixante jours étoit lunaire : mais ce nombre, pris ſelon les révolutions actuelles de la Lune & du Soleil, s'écarte plus de l'année Lunaire que de l'année Solaire, preſque de douze heures. D'ailleurs on ne peut nier que les Antidiluviens de la *Genèſe* ne fiſſent leur année Solaire préciſément de trois-cents ſoixante jours, puiſqu'ils la diviſoient en douze mois de trente jours. L'année des Perſes & des Grecs étoit la même. En effet, lorſque les Egyptiens firent leur année de trois-cents ſoixante-cinq jours, les Grecs, dit Strabon, ignoroient abſolument cette correction, comme bien d'autres choſes.

La révolution annuelle ayant donc été de trois-cents ſoixante jours, dans les deux Hémiſphères, on ne peut pas dire que ce fût par une erreur de calcul. Il eſt évident que les premiers hommes, n'ayant eu, pour obſerver les différens points du Soleil à l'horizon, qu'une montagne, un arbre ou peut-être une tour, ou tout autre corps groſſier, interpoſé entre l'obſerva-

teur & l'horizon, ne purent exactement déterminer le même point où ils avoient fixé le Soleil auparavant; & que leurs résultats furent assez long-temps incertains. A plus forte raison ne saisirent-ils que fort tard l'intervalle des cinq jours qu'il fallut ajouter aux trois-cents soixante, qu'ils avoient admis pour le cours de l'année.

Mais, si la période de trois-cents soixante jours a été généralement adoptée pour le cours réel du Soleil, ne peut-on pas soupçonner, avec Weidler, que l'année Solaire étoit vraiment bornée à ce terme; & que la force de projection s'est accrue dans le globe de la terre, en conséquence de la révolution qu'elle aura éprouvée ? ce qui aura diminué la force attractive que le Soleil exerçoit sur notre globe, & aura fait parcourir à celui ci une ellipse, dont l'orbite exige actuellement cinq jours & environ six heures de plus chaque année. De-là, sans doute, auroit résulté l'addition nécessaire des cinq jours, & l'intercalation du bissextile, tous les quatre ans.

Nous devons nous rappeller ici qu'il y eut très-long-temps en Egypte, trois manières de compter l'année; ce qui donna lieu, 1° à l'année *sacrée* (1) ou *sacerdotale*; la plus ancienne

(1) Voilà une des circonstances auxquelles n'a pas fait attention le docte Hérodote du *Peuple Hébreu*, lorsqu'il

des trois ; car les usages religieux se conservent plus que tout autre, soit par raison, soit par superstition : 2° à l'année *civile* ; 3° à l'année *astronomique*.

L'année sacrée fut constamment de trois cents soixante jours ; l'année civile fut de trois-cents soixante-cinq jours, après la correction : enfin

---

trouvoit la période Sothiaque dans une *équation scholare*. Les Egyptiens conservoient donc, dans cette période, le cours de leur année Solaire primordiale, la correction des cinq jours épagoménes, & se régloient, en outre, sur le vrai cours du Soleil. Quelque révolution qu'il arrivât, si l'Egypte y échappoit, ils avoient, dans une seule période, trois suites, à la faveur desquelles ils pouvoient se retrouver à toutes les dates, & remonter au-de-là du terme des révolutions. Une soustraction ou une addition leur suffisoit. Dès que ces combinaisons sont certaines, il est évident qu'ils ont du les faire. Ainsi le Prêtre conservoit son année primitive, en laissant courir les mois dans toutes les saisons, & en suivant une année astronomique sans intercaler. D'un autre côté, le Peuple ne voyoit aucun dérangement à l'ordre civil ; parce que le retard de six heures, pour chaque commencement d'année, ramenoit toujours les travaux dans les saisons convenables & régulières. Est-ce donc dans une régle de trois qu'on trouve ces combinaisons? Sans doute il est aisé de deviner cette régle dans cet ordre ; mais il falloit le trouver. Voilà donc le savoir de ce profond Karaïte ! Je lui laisse à deviner d'autres rapports non moins intéressans. Ce que j'ai dit antérieurement, & cette note développent les détails de M. Carli. T.

on y ajoûta ſix heures. Telles ſont les périodes que nous préſente Cenſorinus, à cet égard, *Ch. XVIII.* Cette remarque eſt importante; & je vous prie d'y faire attention : parce que j'eſpère vous montrer, dans les *Lettres* ſuivantes, que notre Globe a ſubi une révolution qui a changé la poſition de ſon axe, & l'a forcé de parcourir une ellipſe d'une plus grande étendue.

On peut dire la même choſe à l'égard de l'année Lunaire. En effet, s'il eſt conſtant que les plus anciens Peuples connus fixoient à ſept jours chaque phaſe de la Lune, terme auquel ils établirent le jour de Fête, on doit convenir que le mois lunaire étoit juſte de vingt-huit jours. Ainſi douze lunaiſons ne faiſoient que trois-cents trente-ſix jours : ſi l'on y ajoute quatorze jours, d'une demi-lunaiſon, l'on aura trois-cents cinquante jours. Fréret prouve que le terme de ſept jours, aſſigné à chaque phaſe lunaire, eſt plus ancien que Moyſe, qui ſanctifia le ſeptiéme jour, & partagea le mois en quatre ſemaines. Ainſi l'année lunaire étoit limitée à trois-cents trente-ſix jours, comme je viens de le dire.

Nous voyons, en effet, la Pâque indiquée au quatorze du mois dans le douziéme *Chapitre* de l'*Exode*, & dans le premier *Chapitre d'Eſdras*. Ce jour y eſt nommé la *phaſe* de la Lune. « Joſias fit la Pâque dans Jéruſalem, au Seigneur;

» & il immola la Phase, le quatorze de la Lune » du premier mois ».

C'est aussi pour cette raison que les Hébreux (1) & les Grecs donnoient au mois le même nom qu'à la Lune. Les premiers l'appelloient *Iaréah*, les second *Ména*.

Néanmoins Fréret prétend que l'année lunaire étoit de trois-cents cinquante jours, chez les Anciens, & qu'on y ajouta, par correction, cinq jours épagoménes. Mais cette combinaison ne paroît pas heureuse : car trois-cents cinquante-cinq jours excédent d'un jour, presque entier, la révolution lunaire. La phase du septiéme jour, auquel on célébroit la Fête, indique qu'on croyoit que la phase avoit lieu ce jour-là : autrement la Fête auroit été le huitiéme. La période lunaire n'étoit pas exactement de vingt-huit jours, mais de vingt-sept & quelques heures, ainsi le calcul (2) de Fréret devient encore plus incertain.

---

(1) C'est-à-dire que *Iaréah* signifioit *Lune* & *Mois*, comme *Ména*, chez les Grecs. T.

(2) Censorinus nous apprend que Numa, ou Tarquin, faisant l'année de douze mois, la régla à trois-cents soixante-cinq jours, quoique la Lune paroisse achever son cours en trois-cents cinquante-quatre jours. Mais il observe en même temps que ce fut, *per imprudentiam*, par ignorance, ou par préjugé en faveur du *nombre impair*,

Après avoir observé cette uniformité dans les connoissances astronomiques des anciens Egyptiens & des Américains, voyons les corrections qui ont été faites pour déterminer précisément la révolution des Planétes.

Nous avons déjà dit plusieurs fois que les Egyptiens commençoient leur année sacrée à l'apparition de Sirius, au premier jour de Toth: nous avons encore remarqué que, comme il restoit environ six heures, après les trois-cents soixante-cinq jours de l'année corrigée, il en résultoit la différence d'un jour, tous les quatre ans; & que les Egyptiens, ne faisant pas d'intercalations, avoient admis une période de mille quatre cents soixante ans, pour retrouver le lever de Sirius au premier jour de Toth. Voilà donc quel étoit le cycle des Egyptiens; au bout duquel il se trouvoit trois-cents soixante cinq jours, ou une année de reste, qui, ajouté à la période, la déterminoit à mille quatre-cents soixante-un ans.

Les Mexicains suivoient une marche toute différente. Leur grand cycle, ou siécle, étoit de cinquante-deux ans, partagés en quatre indictions, de treize années chacune. Arrivés à la fin

---

qu'aimoient les Pythagoriciens. Je crois plutôt le premier. Voyez *Censorinus*, *Ch. XX* & *XI*, à la fin; ce qui rend l'erreur de Fréret assez singulière. T.

du cycle, ils ajoutoient treize jours, qu'ils consacroient à la pénitence (1) & au jeûne : après quoi ils recommençoient le cycle. Quelques Ecrivains l'ont regardé comme un cycle *civil*; pour moi je le crois astronomique & imaginé

---

(1) Nous avons vu que cette idée tenoit à celle des anciens Egyptiens. Les détails que présente M. Carli méritent d'autant plus d'attention qu'il paroît n'avoir pas assez senti les rapports essentiels, & l'ordre du cycle des Mexicains.

Il voit, au premier coup-d'œil, que dix-huit mois de vingt jours donnent une année de trois-cents soixante jours : cela est bien sensible. On y trouve le même nombre qu'avec douze mois de trente jours. Voilà donc, au Mexique, *la première année Solaire* de nos Continens, & non Lunaire. Mais calculons avec le cycle, ou siécle, Mexicain de cinquante-deux ans; nous aurons avec trois-cents soixante jours, multipliés par cinquante-deux, dix-huit mille sept-cents vingt jours, qui, divisés par trente (ou un mois), donnent six-cents vingt-quatre mois. Ceux-ci divisés par douze (ou un an), donnent cinquante-deux ans. Les Historiens, Carréri sur-tout, observent qu'on ajoutoit treize jours à la fin du cycle, pour corriger le bissextile. En effet treize jours, multipliés par vingt-quatre heures, donnent trois-cents douze heures, qui, divisées par cinquante-deux, donnent six heures pour chaque année, dont nous faisons un jour, au bout de quatre ans. Nous n'avons encore que des années de trois-cents soixante jours six heures : ce qui tient de la première & de la troisiéme forme de l'année. Ce résultat prouve donc, sans avoir besoin de témoignage quelconque, que l'année

pour corriger l'extrême différence de l'année ſolaire.

Nous avons auſſi vu qu'ils avoient des mois de vingt jours, & qu'ils en comptoient dix-huit par an. Leur ancienne année étoit

---

de trois-cents ſoixante-cinq jours, ou l'intermédiaire, qui fut l'année civile de l'Egypte, a néceſſairement été connue au Mexique. Ici l'Hiſtoire s'accorde avec la Raiſon : elle nous rend les cinq jours ſous le nom de *Nenontemi*, qu'on ajoutoit à chaque année, depuis la réforme qu'exigea le cours du Soleil. Carréri prétend même que ces jours avoient été liés avec la ſuite de l'année, de manière à ne plus paroître acceſſoires. On le conſultera ſur ces calculs.

Juſqu'ici tout eſt clair pour M. Carli; mais il ne peut comprendre ce qu'ajoute Carréri; ſavoir que, tous les quatre ans, l'année retardoit d'un jour. L'analogie que j'apperçois entre ce cycle & la période Egyptienne, quoique plus longue, léve la difficulté. Nous avons vu que les Egyptiens avoient en horreur l'intercalation, & faiſoient ſerment de ne jamais la mettre en uſage. En conſéquence ils avoient une année vague, où les ſix heures paroiſſoient négligées, relativement au cours des mois, mais qui réellement ne l'étoient pas, puiſque, tous les ans, ils commençoient leur année ſix heures plus tard, au lever de la canicule. Les Mexicains, dont toutes les théories tiennent à celles de l'Egypte, n'étant pas obligés de ſe régler ſur le lever de cet aſtre, négligèrent abſolument ces ſix heures, tous les ans, ne voulant pas non plus intercaler, quoiqu'ils célébraſſent le luſtre quadriennal, comme toutes les anciennes Nations. Ainſi tous les quatre ans l'année devoit perdre un jour; ce qui leur donnoit *treize fois un*

donc

donc de trois-cents ſoixante jours, comme chez tous les anciens Peuples.

Ils ajoutoient, à la fin de l'année, cinq jours épagoménes, après l'expiration deſquels ils recommençoient l'année ſuivante. Telle eſt la

---

jour au bout de cinquante-deux ans, de trois-cents ſoixante jours chaque, non compris ces *treize Nenontemi*, qui faiſoient la correction de l'année primitive. Je conclus auſſi que M. l'Abbé Clavigéro, *Tom. II*, s'eſt trompé lorſqu'il a dit que *le retard d'un jour*, dont parle Carréri, n'eſt relatif qu'à notre *Calendrier*, & non au *Calendrier Mexicain* : il eſt évident que ce retard y étoit réel. Il fait une autre obſervation plus importante ; c'eſt que les Toltéches, Peuples, dit-il, plus anciens que les Mexicains, (cela eſt-il prouvé ?) corrigeoient le biſſextile par l'addition d'un jour, tous les quatre ans, plus de cent ans avant notre Ere ; mais que les Mexicains, ne voulant pas faire tomber deux Fêtes le même jour, imaginèrent de tranſporter le biſſextile en une ſuite de treize jours, à la fin du cycle. Le Chevalier Boturini devient ici ſon garant. On peut douter de cette ſuppoſition. Quant à ce que l'Auteur cite de Fréret & de Boulanger, il a raiſon de rejetter leur ſuppoſition, dont il eſt impoſſible d'appercevoir la moindre preuve. Voilà donc au Mexique, comme en Egypte, l'année ſacrée, de trois-cents ſoixante jours, l'année civile de trois-cents ſoixante-cinq jours, & l'année vague en apparence, mais réellement aſtronomique. »

Les réflexions que fait M. Carli, ſur les rapports du cours de la Lune, ſont, on ne peut plus ingénieuſes, & prouvent ſa ſagacité. Cependant je hazarderai une conjecture ſur les *neuf jours* des Fêtes célébrées, tous les

première correction que firent les Mexicains, lorsqu'ils eurent apperçu que la révolution du Soleil excédoit le nombre des trois-cents soixante jours qu'ils avoient comptés jusqu'alors; la révolution du Soleil étant devenue plus longue, par une cause quelconque.

Mais leurs Astronomes apperçurent enfin une autre irrégularité : les trois-cents soixante-cinq jours ne suffisoient pas : la révolution solaire l'excédoit de six heures ou un peu moins : de

---

quatre ans. Je les crois relatifs à l'époque où l'année Solaire & Lunaire furent réformées, & probablement en même temps : en effet on ne pouvoit guères s'occuper de l'une qu'on ne songeât à l'autre. Les Mexicains qui, comme nombre de Peuples, avoient d'abord déterminé l'année Lunaire à trois-cents cinquante jours, (ou à vingt-huit jours & demi, par mois) s'étant apperçu de l'erreur, la déterminèrent de quatre jours plus longue. On fit donc cette addition en même temps qu'on ajouta les cinq jours *Nenontemi* à l'année Solaire; &, tous les quatre ans, on célébra la mémoire de cette addition, pendant un Jubilé de neuf jours, dont les cinq premiers étoient peut-être consacrés au Soleil, les quatre autres à la Lune. Ainsi nous saurions, par cette conjecture, à quel terme étoit aussi fixé le cours de la Lune, à la réforme du *Calendrier* de ce Peuple. Je crois cette idée au moins aussi bien fondée que celle de M. Carli. J'évite même tout ce qui l'embarasse. Quoi qu'il en soit on est forcé de convenir que ces Peuples n'étoient pas ces Barbares que MM. Paw, Bailly & autres ont vu en Amérique, sans sortir de leur cabinet. T.

ſorte qu'au bout de quatre ans, il en réſultoit une différence d'un jour. Les Egyptiens avoient évité l'erreur qui en auroit été la conſéquence, en admettant leur grande période ſothiaque ou caniculaire de mille quatre-cents ſoixante un ans. Les Mexicains, perſuadés de la réalité de ce ſurplus de ſix heures par an, imaginèrent leur cycle de cinquante-deux annés, auxquelles ils ajoutèrent les treize jours conſacrés à la pénitence & à la prière. Enſuite ils recommençoient leur cycle.

La preuve de cette combinaiſon eſt bien ſenſible. Multiplions cinquante-deux ans par ſix, nombre des heures excédentes de chacune des cinquante-deux années, nous aurons trois-cents douze heures, qui, diviſées par vingt-quatre, nous donnent les treize jours épagoménes, ou ajoutés à la fin du grand cycle.

Carréri nous rapporte une autre ciconſtance qui mérite attention. Selon lui, les Mexicains commençant leur année au dix Avril, le recommençoient le neuf, après les quatre années ſuivantes, retrogradant ainſi d'un jour tous les quatre ans, juſqu'à la fin du cycle de cinquante-deux ans, au bout duquel ils ajoutoient les treize jours épagoménes, conſacrés à leurs Fêtes lugubres & à la pénitence, pour recommencer le ſiécle au dix Avril.

Il me ſemble qu'il y a ici une véritable contradiction : car, ſelon cette combinaiſon, l'année qui ſuivoit les quatre premières, auroit dû commencer le *onze* & non le *neuf*. Ainſi, tous les quatre ans, il devoit ſe trouver un jour de ſurplus à l'année : par conſéquent la correction des treize jours épagoménes devenoit inutile à la fin du cycle de cinquante-deux ans. Si, d'un autre côté, nous admettons la rétroceſſion d'un jour, tous les quatre ans, la différence de l'année ſydérale auroit été double au terme du cycle, c'eſt-à-dire de vingt-ſix jours.

Mais la correction des treize jours étant certaine, puiſque tous les Hiſtoriens la confirment, & Carréri ſe trouvant le ſeul qui nous parle de la rétroceſſion d'un jour, tous les quatre ans, je ſoupçonne beaucoup que Carréri s'eſt trompé. Ainſi nous ne devons faire attention qu'à l'ingénieuſe correction des treize jours qui ramenoit exactement chaque grand cycle au même point.

Mais je ne ſais comment Carréri a rapporté le commencement de l'année Mexicaine au dix Avril ; car les Mexicains ayant dix-huit mois, & nous ſeulement douze, il manque ſix dénominations pour être, des deux côtés, dans un juſte rapport. Il a peut-être commencé à comp-

ter depuis Janvier jusqu'à l'équinoxe du printemps. Mais cette supposition prouveroit le contraire. Car nous trouverions quatre-vingts jours, ou deux mois vingt jours, de notre côté; ce qui feroit quatre mois Mexicains. L'année a toujours commencé avec le premier du mois; ainsi je ne doute pas que les Mexicains n'ayent de même commencé la leur avec le mois, à l'équinoxe du printemps. La rétrogradation d'un jour tous les quatre ans, n'exista donc pas, ou ce fut une autre chose que n'a pu comprendre Carréri, dans un temps déjà si éloigné de l'époque à laquelle cette Nation avoit disparu sous le glaive des Espagnols.

Boulanger dit, dans son *Antiquité dévoilée*, *Tom. III. pag.* 22, & d'après Fréret, que les Mexicains avoient trouvé le moyen de corriger le bissextile, en multipliant treize jours par mille quatre-cents soixante, & que de-là il leur résultoit le nombre de cinquante-deux années, de trois-cents soixante-cinq jours chacune; ce qui formoit leur cycle, en y ajoutant treize autres jours : de sorte que la correction se trouvoit d'accord avec le nombre mille quatre-cents soixante-un, expression du cycle caniculaire des Egyptiens ou de leur année sydérale. Je ne sais si les Mexicains ont réellement

ſuivi cette marche : mais Boulanger ne parle pas de la rétrogradation mentionnée dans Carréri.

Quoi qu'il en ſoit ces Peuples obſervèrent qu'il falloit ajouter cinq jours aux trois-cents ſoixante, pour completter l'année; & qu'au bout de quatre ans le Soleil étoit en retard d'un jour ; c'eſt-à-dire de ſix heures environ tous les ans : ce qui faiſoit une période de treize jours en cinquante-deux ans. Or voilà les treize jours de pénitence & de prières, qui terminoient le cycle.

Mais, puiſque les obſervations aſtronomiques des Mexicains nous ont paru dignes de notre attention, permettez-moi quelques réflexions ſur leurs mois de vingt jours. Outre le but qu'ils avoient eu de faire toujours tomber les jours de marché le trois, le huit, le treize & le dix-huit de chaque mois, c'eſt-à-dire à la diſtance de cinq jours, comme nous l'avons déjà vu, ils ont peut-être eu auſſi l'intention de corriger plus facilement le cours annuel de la Lune. Il n'eſt pas probable qu'ils ayent apporté tant de ſoin à calculer la période annuelle du Soleil, & qu'ils ayent négligé celle de la Lune. Le nombre de vingt-neuf jours huit heures, étant celui qui approche le plus d'une lunaiſon, nous avons, en prenant ce nombre, trois-cents cin-

quante-deux (1) jours pour douze lunaiſons. Or ce nombre de jours approche plus de la véritable période que celui de trois-cents cinquante adopté par d'autres Nations. Néanmoins il y a une erreur de deux jours huit heures quarante-huit minutes trente-ſix ſecondes, ſelon notre calcul actuel. Or cette erreur fait, tous les quatre ans, neuf jours onze heures ſeize minutes vingt-quatre ſecondes. Si, d'un autre côté, nous obſervons qu'on a fixé juſqu'à notre temps même la période annuelle de la Lune à trois-cents cinquante-quatre jours ſix heures, nous trouverons qu'en prenant la ſomme de deux jours ſix heures, par an, pendant quatre ans, nous aurons neuf jours juſte. Ne ſeroit ce donc pas pour cette raiſon que les Mexicains faiſoient, tous les quatre ans, des Fêtes qui duroient neuf jours ? Voilà ce dont perſonne n'a jamais pu deviner la raiſon. Ainſi ne blâmons pas Acoſta d'avoir regardé ces Fêtes comme un Jubilé. Malgré cela, les Hiſtoriens ne nous apprennent pas ſi les Mexicains célébroient ces Fêtes après quatre années lunaires ou quarante-huit lunaiſons. Nous ignorons même s'ils fixoient l'année

(1) Multipliez 29 jours par 12, vous aurez 348 jours; multipliez 8 heures par 12, vous aurez 96 heures, ou 4 jours: or 348 & 4 = 352 jours. T.

lunaire à trois-cents cinquante-deux jours, & les lunaiſons à vingt-neuf jours huit heures. Quoi qu'il en ſoit, de Horne, Carréri & pluſieurs autres Hiſtoriens ont ſu que les Mexicains ajoutoient *cinq* jours aux trois-cents ſoixante; ils nous ont décrit les Fêtes des *neuf* jours à la fin des périodes de quatre années, & celles des treize jours, après le cycle de cinquante-deux ans.

Quelques Ecrivains ont penſé qu'elles avoient pour objet la Religion, d'autres la ſuperſtition, d'autres enfin la correction & l'ordre de l'année aſtronomique. Mais, de quelque manière qu'on enviſage ces procédés, on eſt forcé d'avouer que ces Américains, loin d'être des Barbares, des Ignorans &, pour ainſi dire, plus bas que l'homme, avoient des connoiſſances aſtronomiques qui les relévent infiniment. En effet quel Peuple, dans notre Hémiſphère, avoit plus exactement réglé ſon *Calendrier* ſur le cours du Soleil & de la Lune? Ne voit-on pas qu'ils avoient fixé leur attention juſqu'aux moindres détails relatifs aux révolutions périodiques de ces deux flambeaux de notre ſyſtême? Ils connoiſſoient pluſieurs conſtellations, leur avoient donné les mêmes noms que nous; ils avoient obſervé les Pléïades & les Hyades, pour déterminer les points des équinoxes: c'eſt bien peu

de chofe, me dira-t-on que ces connoiffances aftronomiques ; mais combien de Nations n'en favoient pas tant en Europe, à l'époque feule de la Conquête ? Au refte leurs calculs étoient fondés fur des obfervations & des traditions qui remontent à plus de trois mille ans avant notre (1) Ere.

Tel fut l'état de l'ancienne Aftronomie dans l'une & l'autre Hémifphères. Nous y avons vû les *Ufages*, les *Rits Religieux*, l'*Ecriture Hiéroglyphique*, les *Quipos* & autres *circonftances* nous préfenter une conformité frappante. Il feroit peut-être même démontré que les *Langues*

---

(1) L'*Edition Italienne* place ici cette Note, qui, fans doute, devoit être ailleurs : « M. l'Abbé Clavigéro, *Tom. II.* » *pag.* 64, voit, avec furprife, que les mois Mexicains » ne répondoient pas aux lunaifons : cependant il dit que » le mot *Metztli* fignifioit *Lune* & *Mois*. Ainfi il croit » que les Mexicains avoient deux fortes de mois ; 1° des » *mois Religieux ;* 2° des *mois Aftronomiques*. On voit » l'image du Soleil & de la Lune au centre de la figure » qu'il nous donne, comme le tableau de l'année, diftinguée » par vingt repréfentations ».

Un ancien *Calendrier Egyptien*, publié par Bianchini, repréfente le Soleil par une tête d'homme, avec une couronne rayonnée, & la Lune par une tête de femme, avec un croiffant, au centre. La diftinction des mois, dont parle M. Clavigéro, feroit analogue aux théories de l'Egypte. T.

y ont les *mots primitifs communs*, si quelques Savans, également versés dans les *Langues* principales des deux Continens, en avoient fait une analyse exacte, pour parvenir à une comparaison fondée sur des principes. Quelques noms d'anciens Héros ou des Personnages les plus renommés se sont trouvés les mêmes, de l'un & de l'autre côté du Globe. Croirons-nous, après cela, qu'il n'y ait pas eu de communication entre les deux Hémisphères? Mais comment se seroit-elle établie, en les supposant toujours séparées par de vastes mers? Voilà le point essentiel qu'il s'agit d'examiner à présent. Il mérite l'attention de tout homme dégagé de préjugés. Ainsi je vais, bien ou mal, vous présenter mes idées. Vous y attacherez l'intérêt que vous jugerez à propos.



LETTRE XXXV.

Récapitulation des Obſervations précédentes. Comment les Américains, avant la découverte du Fer, de l'Ecriture & de la Monnoie, ont-ils pu communiquer avec notre Hémiſphère ? Il y avoit probablement dans l'Océan Atlantique un grand Continent que la mer a ſubmergé, mais dont les Peuples pouvoient communiquer tant avec l'Afrique & l'Europe, qu'avec l'Amérique actuelle. Objections.

TOUTES les obſervations que nous avons faites juſqu'à préſent, ſemblent nous prouver qu'il y a plus de cinq mille ans qu'on s'eſt occupé des procédés néceſſaires pour fixer les points des équinoxes & des ſolſticés, & déterminer précifément le cours du Soleil & de la Lune. Ce dut être, comme nous l'avons vu, avant l'uſage du fer, de l'écriture & de la monnoie. La période Solaire fut alors fixée à trois-cents ſoixante jours, celle de la Lune à trois-cents trente-ſix; chaque lunaiſon partagée en quatre phaſes de ſept jours, ce qui donnoit un mois de vingt-huit jours; & les ſeptiémes

jours furent consacrés à la (1) Religion. C'est d'après ces divisions qu'on eut la première idée d'un cercle auquel on assigna trois-cents soixante dégrés. La Sphère ne tarda pas à être inventée. On y forma les cercles qu'on supposoit décrits par les corps célestes, qui sembloient rouler autour de la terre; & celle-ci fut placée au centre, conformément aux apparences. Nous parlons même comme si nous l'y supposions encore.

Mais toute l'Antiquité se réunit pour nous attester que c'est Atlas qui donna les premières instructions sur l'Astronomie, & qu'il la fit connoître à Hercule. Cet Hercule est l'Egyptien; celui qui combattit contre Antée, ou contre les Peuples qui portoient ce nom. Atlas étoit, selon la tradition, un Prince puissant qui conquit une grande partie de l'Afrique, en même temps que son frère Saturne se rendoit maître d'une partie de l'Europe, & particulièrement de l'Italie. Enfin Atlas vint en Afrique par l'Océan, où il y avoit une île plus grande que l'Asie & l'Afrique: on l'appelloit *Atlantide*; elle fut ensuite absorbée par la mer.

Nous avons vu, en outre, que les Américains s'accordoient avec les Egyptiens & les

---

(1) Nous avons vu que cela n'étoit pas général, à beaucoup près. T.

autres anciens Peuples de notre Hémifphère, fur les obfervations aftronomiques primitives, telles que la pofition des Hyades, des Pléïades, les points des folftices & des équinoxes, la période annuelle du Soleil & de la Lune.

Mais les corrections de l'année fydérale nous ont paru faites, au Mexique, fur des combinaifons différentes de celles de (1) l'Egypte : en effet les Mexicains faifoient leur correction après un cycle de cinquante-deux ans, en y ajoutant treize jours épagoménes. Les Egyptiens, au contraire, négligeoient l'erreur de fix heures environ, pendant tout le cours de la période fothiaque, ou de mille quatre-cents foixante ans.

Je crois donc pouvoir conclure de ce différent procédé, que les Peuples des deux Continens ne communiquoient plus entr'eux au temps des corrections qu'ils firent à leur année folaire, comme ils avoient fait lorfque leur

(1) Sans doute elles différoient, tant par la longueur que par le fupplément du biffextile ; mais le principe & les rapports en étoient les mêmes. Nous avons vu que les Egyptiens ne négligeoient l'erreur des fix heures qu'en apparence, relativement aux mois vagues. Le lever de la canicule fut la vraie caufe des différences : mais je ne doute pas que les deux périodes ne foient dues à une des deux Nations iffue de l'autre. T.

année étoit de trois-cents ſoixante jours chez les uns & les autres ; & qu'au lieu de fer, ils employoient des couteaux de pierre tranchante, des hiéroglyphes & des cordelettes au lieu d'écriture, & lorſqu'ils buvoient, au lieu de vin, le fluide fermenté que nous appellons généralement *bierre*. De ſorte, qu'à cette époque primitive, tout ce qui ſe pratiquoit en Amérique étoit conforme aux anciens Uſages de notre Hémiſphère.

Nous avons rappellé une ancienne tradition Américaine, qui nous apprend que des Peuples de l'Orient ſont venus dans le Nouveau-Monde, à une époque qu'on ne peut aſſigner, & que réciproquement, des Peuples de l'Amérique ont quitté ce Continent pour paſſer en Orient. Les Conducteurs des anciens Peuples ſont venus, des extrémités de l'Océan dans notre Hémiſphère; en ont auſſi été des Divinités. C'eſt peut-être pour cette raiſon qu'Homère appelloit l'Océan *le Père des Dieux*. Orphée (1) le chante auſſi comme *Père des hommes*.

Il eſt inutile de nous arrêter ici à l'opinion

(1) Orphée ou *Or-phe*, c'eſt-à-dire, en Egyptien, *fils d'Orus* ou *Orus*, chez les Grecs, étoit *Egyptien*; ou ce fut un nom figuré, analogue aux théories de l'Egypte, & dont on a fait un perſonnage réel. Ce dernier ſentiment ſemble être indiqué par l'Harpocrate Egyptien, qui ſe voit

de plusieurs Ecrivains qui ont cru appercevoir en Amérique des traces de différentes Colonies, sorties de notre Hémisphère à des dates plus ou moins éloignées. L'analogie de quelques mots, de quelques usages ne sont pas des preuves suffisantes. Il falloit faire attention aux points essentiels, qui sont l'usage du fer, de l'écriture & de la monnoie. Cet usage n'existoit pas en Amérique. Nous y avons trouvé, au contraire, des hiéroglyphes, des quipos, des observations astronomiques, antérieures à cet usage, & qui remontent à une époque de plus de cinq mille ans; c'est-à-dire antérieure à celle que le texte Hébreu donne au Déluge universel : mais le P. Riccioli a très-bien senti l'importance du texte des Septantes.

Paw n'a pas calculé ces observations : le cycle des Mexicains étoit une combinaison au-dessus de sa portée : il semble même qu'il ne l'ait pas regardé. Il a mieux aimé prendre le contre-pied du bon sens, & altérer en tout la Vérité, lorsqu'il a parlé des usages de ces Peuples :

---

entouré d'animaux, comme la fable représente *Orphée.* D'ailleurs toute la tradition rappelle Orphée en Egypte. A la rigueur, ce ne seroit qu'un Egyptien qui auroit passé en Gréce, où il auroit même introduit les Mystères d'Isis, la même que Cérès. La tradition que cite l'Auteur pourroit donc avoir quelque fondement. T.

ſon intention n'étoit que de les dégrader : il ne pouvoit donc mieux faire. Cependant il n'a jamais dit ce qu'il penſoit de la communication que d'autres croyoient avoir eu lieu entre les deux Continents. Il combat, par de fortes raiſons, l'opinion de ceux qui ont fait voyager les Phéniciens, les Chinois, les Tartares en Amérique, mais on ne voit pas ce qu'il en penſoit lui-même. Il convient de certaine conformité dans des uſages, des coutumes, qu'il ne rapporte néanmoins pas toujours fidélement. Mais Paw a peut-être ſenti qu'il étoit plus facile pour lui de détruire que de bâtir ; & moins dangereux de combattre le ſentiment d'autrui que d'en propoſer un.

Nous ſommes toujours en attendant la *Démonſtration* que M. le Comte de Buffon nous promiſe, ſur la *Manière dont les Molécules de notre Globe ſont parvenues à l'Organiſation, & ſur-tout à l'Animalité qui leur a donné un mouvement ſpontané & progreſſif.* Comme cette grande queſtion reſte encore indéciſe dans ſon portefeuille, nous en préviendrons la ſolution en diſant que les Américains ont eu la même origine que tous les hommes ; c'eſt-à-dire qu'ils ne ſont pas ſortis de terre comme des champignons, ſelon l'opinion des Corinthiens ; ni de dents de ſerpent, comme les Bœotiens ; ni de fourmis, comme les Myrmidons. Voyons à quel

dégré

dégré nous pourrons approcher de la Vérité ou de la vraisemblance.

Comme il n'est pas possible que les anciens Peuples de l'Amérique ayent passé dans notre Hémisphère, en supposant leur Continent séparé du nôtre, tel qu'il l'est actuellement, par une vaste mer, je présume que le bassin qui forme cette barrière s'y est introduit par quelque grande révolution; & que c'est celle dont la mémoire s'étoit conservée dans les Archives de l'Egypte. Il y auroit donc eu entre l'Amérique & notre Continent, une terre de très-grande étendue.

Les Iles que la mer baigne dans cet intervalle, sont certainement des cimes de montagnes qui en surpassent le niveau (1). Ainsi j'y conçois facilement un vaste pays, comme existant, il y a peut-être plus de six mille ans; & qui, en partant des îles d'*Alvares* & de *Tristan de Cougne*, comprenoit *les Picos*, les îles de *Martin de Vaz*, de *Sainte-Hélène*, celle de la *Grande-Ascension*, les îles de *Saint-Matthieu*, les *Canaries* & les *Açores*.

Ce Continent auroit été plus grand que l'Afrique & une grande partie de l'Europe,

(1) Voyez la *Carte* ci-jointe, entre l'Afrique & les côtes du Brésil. L'Auteur donne, plus loin, d'autres détails. T.

prifes enfemble : car il auroit eu quatre-vingts dégrés de latitude, moitié Auftrale, moitié Septentrionale. Or cet efpace n'a pas moins de 4,800 *milles marines*, à foixante par dégré.

Cela pofé, je dis que les Peuples de ce grand Continent confinoient autant à l'Afrique & à l'Europe, qu'à l'Amérique, fi nous en exceptons un petit efpace de mer, que nous pouvons fuppofer de chaque côté, puifque les Anciens nous le repréfentent comme une île immenfe, au tour de laquelle on voyoit quelques autres petites îles. C'eft ainfi que nous comprendrons encore plus facilement, par la fuite, comment les Peuples que les Anciens ont appellé *Atlantides*, ont en partie paffé en Afrique & en Europe, où ils ont apporté les connoiffances aftronomiques & différens ufages, qui s'y font plus ou moins confervés : nous les voyons auffi facilement retourner en Amérique par la même voie; & nous expliquer enfin l'énigme de cette analogie que nous avons apperçue entre les connoiffances des deux Hémifphères.

Je fens d'avance la force de toutes les objections que vous allez me faire. Vous me direz : 1° nombre d'Ecrivains ont traité de *fable* le récit de Platon; 2° il faudroit, pour prouver la réalité du local de cet ancien Pays, qu'on eût fondé l'Océan, & connu les différens fonds qu'il peut avoir, de manière à être en état de

déterminer la continuation des montagnes ſubmergées, dont quelques éminences ſont les îles intermédiaires: 3° en ſuppoſant la mer aſſez baſſe pour laiſſer à ſec ce vaſte eſpace du Globe, le grand baſſin qui forme la Méditerrannée, celui de la mer Adriatique, peut-être même celui de la Baltique & autres, auroient pareillement du être ſans eau : 4° la face du Globe auroit changé en grande partie; & nous ne trouverions aucune raiſon phyſique qui nous autoriſât à placer ailleurs le volume énorme des eaux actuellement exiſtantes dans ces différentes mers : 5° il faudroit aſſigner la cauſe phyſique d'une ſi grande révolution, d'un ſi énorme boûleverſement, indépendamment du *Déluge univerſel*; car cette terrible cataſtrophe ſuppoſe qu'il ſeroit reſté, de l'un & de l'autre côté de cette vaſte mer, quelques races d'hommes, chez leſquels le ſouvenir des temps antérieürs & les connoiſſances primitives ont été conſervées.

Voilà, ſans déguiſement, les objections les plus ſenſées qu'on peut faire contre l'exiſtence de l'ancienne *Atlantide*. L'Aſie fourniroit peut-être encore d'autres difficultés. Comment d'ailleurs cette hypothèſe établiroit-elle une communication entre la Chine & le Pérou, ſéparés par une mer encore plus étendue? Permettez-moi de réfléchir ſur ces différens articles : je m'expliquerai à l'Ordinaire prochain.

LETTRE XXXVI.

Examen préliminaire des Objections. Exposé de l'Atlantide décrite par Platon. Traditions anciennes qui le confirment. A-t-elle pu exister? A-t-elle été engloutie par la mer? Idée de Cosmologie. Premier état de notre Hémisphère. La mer surpassa toutes les montagnes. Second état; celui des Volcans : il eût lieu lorsque les eaux de la mer abandonnèrent les terreins qu'elles avoient couverts. On ne peut déterminer l'étendue des terreins que la mer avoit absorbés, & ce qu'elle en abandonna d'abord.

DÉCLARONS-nous ouvertement Pirrhoniens, & nions tout sans raison, ou convenons, malgré nous, que ce qu'on appelle *Foi humaine*, ne peut avoir pour bâse que le témoignage combiné des Ecrivains de l'Antiquité, qui étoient de deux mille ans plus près que nous des faits qu'ils nous racontent. J'avoue, sans difficulté, que l'*Histoire Ancienne* est remplie de confusion, de fables & de faits couverts d'un voile si épais, que la crédulité y trouve toujours de quoi se satisfaire : aussi n'a-t-on pas manqué de profiter de ces avantages pour en imposer à

la Poſtérité. Il ſeroit, ſans doute, bien honteux pour nous aujourd'hui, avec une ſi grande maſſe de connoiſſances, de nous en laiſſer impoſer, & de ne pas pouvoir démêler le vrai du faux, que cette *Hiſtoire* nous préſente preſque à chaque page. Mais gardons-nous de ces doutes mal-fondés, qui ne ſont que le partage de l'ignorance. L'homme inſtruit ſait douter juſqu'à ce qu'il ait examiné: cependant la Vérité a toujours un certain caractère qu'il n'eſt pas ſi difficile de ſaiſir, pour peu qu'on joigne l'attention à des connoiſſances bien réfléchies. Le plus ſouvent même ce n'eſt pas la Vérité qui ſe cache, mais l'une ou l'autre hypothèſe qui nous la maſque.

Je demanderai donc, à préſent, s'il eſt ſi difficile de diſtinguer de ſimples Ecrivains qui ont voulu flatter, de ces Philoſophes qui n'ont cherché que la Vérité; qui ont fait profeſſion de la dire. Confondrons-nous des Mythologiſtes avec les Hiſtoriens qui n'ont rien omis pour s'inſtruire; & l'homme ſage, qui parle ſans intérêt, ſans hypothèſe, ſans prévention, qui nous aſſûre poſitivement que ce qu'il dit eſt vrai, ſera-t il digne de notre mépris? Tout ce que nous ne comprendrons pas doit-il être rejetté, parce que nous n'avons pas aſſez de lumières ſur les lieux, les temps, les perſonnages ou les choſes dont il s'agit? Juſtifions alors l'ignorance d'avoir perſécuté les Savans, les Sages

que l'amour ſeul de la Vérité guidoit. Approuvons les ennemis qui accuſoient Ariſtote, Galilée, Deſcartes & autres Grands-Hommes, à qui la Société doit la maſſe de ſes lumières. Transportons-nous à deux mille ans dans l'avenir; & diſons que les révolutions civiles, politiques ou phyſiques de nos jours, ſont des fables imaginées par des eſprits frivoles.

Mais revenons à Platon. Diſtinguons d'abord, dans les Ecrits de ce Philoſophe, ce qui eſt ou pure ſpéculation, ou littérature, ou critique, ou hiſtorique; enſuite conſidérons ſon *Diſcours ſur l'Atlantide.* Il eſt facile de diſtinguer cet Ecrit de tous les autres; car il ne leur reſſemble en rien: d'ailleurs ce n'eſt pas ſon Ouvrage: il le tenoit de Solon; & nous ne voyons pas pourquoi il ne ſeroit pas croyable dans cette aſſertion. Les amis à qui il le préſente n'étoient pas de ces gens qu'il étoit ſi facile de tromper: on n'auroit pas manqué de réclamer contre l'impoſture. Si nous réfléchiſſons, après cela, ſur le caractère & la marche de cet Ecrit, nous appercevrons, ſans peine, que Solon ne peut pas l'avoir imaginé. Solon l'attribue à un Prêtre de Saïs, qui reproche à Solon lui-même & aux autres Grecs d'*être encore enfants*, c'eſt-à-dire peu éclairés, en comparaiſon des Egyptiens. Solon étoit cependant un des hommes les plus inſtruits de la Gréce; &, de

ſon temps, elle ne manquoit pas d'hommes éclairés : mais le nom de Solon ſeul effaçoit tout ce qu'elle avoit de plus grand. Dans des ſiécles plus reculés on l'auroit mis au rang des Dieux. Le caractère des perſonnages & celui de l'Ecrit ne nous permettent donc pas de regarder cette *Hiſtoire de l'Atlantide* comme une fable.

Souvenez-vous de la tradition que l'Antiquité a toujours conſervée, relativement à une terre habitée au-de-là de l'Océan ; & diſons à préſent quelque choſe de plus particulier concernant l'Atlantide. Nous avons vu, dans la Lettre précédente, qu'en joignant, par des terres, les cimes des montagnes que forment les îles répandues, comme je l'ai dit, dans l'eſpace de quatre-vingts dégrés, nous avons formé une île que j'appellerai l'*Atlantide*, ſituée entre notre Continent & celui de l'Amérique.

Or, voici la deſcription qu'en fait Platon : « L'Ile étoit vis-à-vis l'emboûchure qu'on diſ» tingue, chez vous, par le nom de *Colonnes* » *d'Hercule*. Cette île étoit plus grande que la » Libye & l'Aſie, priſes enſemble. On paſſoit » de cette île à d'autres îles, & de celles-ci au » Continent oppoſé.... La puiſſance des Rois » qui dominoient dans cette île Atlantide fut » très-grande. Elle s'étendoit auſſi ſur beaucoup » de petites îles contigües, & ſur une grande

» partie du Continent. *Ces Peuples, ayant fait* » *irruption dans nos Contrées*, conquirent la Libye » & l'Europe, jusqu'à la Tyrrhénie ».

Si Platon avoit eu sous les yeux une Mappemonde qui représentât l'Océan, avec les bords opposés des deux Continens, auroit-il jamais mieux désigné l'Atlantide ? N'est-ce pas là ce Pays si riche en or, que les traditions ont toujours placé au-de-là de l'Océan ? Faut-il aller chercher ailleurs l'origine de la fable *des Pommes d'Or du Jardin des Hespérides, situé à l'extrémité occidentale de la mer* ? Le témoignage unanime de tant d'Ecrivains, qui supposoient des Pays habités au-de-là de l'Océan Atlantique, maintenu pendant tant de siécles, jusqu'à la découverte de l'Amérique, n'est-il pas suffisant pour nous persuader qu'il étoit resté un monument authentique des anciennes révolutions du Globe, dans le Pays le plus éclairé, le plus cultivé de la terre, je veux dire l'Egypte.

Lucien même, au milieu de toutes ses plaisanteries, ne feint-il pas, dans son *Histoire véritable*, qui n'est que badinage, qu'il a traversé l'Océan, & s'est trouvé dans un grand Continent. Strabon, *Liv. II*, a regardé comme une chose très-probable le récit que Platon fait de l'Atlantide. Cependant il refuse d'ajouter foi à tout ce qu'Hérodote écrit sur le voyage que les Phéniciens ont fait autour de l'Afrique. Il

ne croit pas davantage ce qu'Héraclide du Pont raconte d'un Mage qui, ſelon lui, fit le même tour. Il regarde comme une impoſture ce qu'Eudoxe (1) de Cyzique dit de ſa courſe dans l'Inde, étant parti de la mer Rouge; & de ſon retour le long de l'Afrique pour ſe rendre en Eſpagne. Mais il reſpecte Platon.

Le point eſſentiel eſt de ſavoir ſi cette île immenſe a réellement pu exiſter; car, ſi la choſe a été poſſible, la tradition rappellée par le Prêtre Egyptien, acquiert un dégré de vérité, qui lui donne la force d'une démonſtration géométrique. On voit en même temps s'évanouir toutes les objections, qui n'ont de fondement que dans une incrédulité aveugle, & dans l'état actuel du Globe.

Mais qui pourra me montrer quel étoit, ou quel a du être l'état primitif de ce Globe, qui eſt moins qu'un point dans l'Univers? Combien de fois il a changé de forme, de centre & de points cardinaux. Je me rappelle ici un des plus beaux paſſages des Anciens. C'eſt Ovide qui nous léve un coin du voile:

Vidi ego quod fuerat quondam ſolidiſſima tellus
Eſſe fretum: vidi factas ex æquore terras:

---

(1) Les doutes que Strabon a eus ſur ces différens voyages, ont paru aſſez ſinguliers de nos jours. T.

Et procul à pelago conchæ jacuêre marinæ;
Et vetus inventa eſt in montibus anchora ſummis.
Quodque fuit campus, vallem decurſus aquarum
Fecit; & eluvie mons eſt deductus in æquor.

« J'ai vu que ce qui étoit auparavant une terre » très-ſolide s'étoit changé en mer : j'ai vu » des Pays découverts par la retraite de la mer : » des conques marines ont été abandonnées » loin des mers : on a trouvé une vieille ancre » dans le ſein des monts les plus hauts. Ce » qui avoit été une plaine eſt devenu vallée » par l'écoulement des eaux; & les montagnes, » entraînées par les flots, ont été portées dans » la mer : *Métamorph. Liv. XV.* ».

Ce ſont des vérités qu'on ne pouvoit produire dans les ſiécles d'ignorance, que comme autant de blaſphêmes. Malheur à celui qui les auroit ſoutenues, même avec les preuves que nous en avons aujourd'hui. Mais l'hiſtoire du Globe ne pouvant ſe connoître qu'en examinant les phénoménes qu'il nous préſente, nous avons enfin ſenti que la Vérité devoit l'emporter ſur le Préjugé. Des Phyſiciens, infatigables dans leurs recherches, ſe ſont même expoſés aux plus grands dangers, pour tirer notre ſiécle de la léthargie des âges précédens. Ils nous ont fait connoître la ſtructure des chaînes immenſes de montagnes, qui courent de l'une à l'autre extrémité du Globe; ils nous

ont mis ſous les yeux les différentes couches des terres, leur nature, leur caractère, leur ſituation reſpective ; & enfin les preuves les plus évidentes d'une Antiquité qui ſe perd dans la nuit des temps. Non, le Globe n'eſt plus ce qu'il a d'abord été ; il a peut-être changé de formes des milliers de fois ; & il en changera encore après nous. L'eau, le feu l'ont viſiblement travaillé dans pluſieurs de ſes plus vaſtes parties. Des efferveſcences, des fuſions, des inondations, des tremblemens de terre, des volcans en ont hauſſé, baiſſé, déchiré, emporté, précipité tantôt une partie, tantôt l'autre ; & l'homme, ſi fier de ſon ſéjour, où il n'a pas horreur de répandre le ſang de ſon ſemblable, pour un coin de terre qu'il n'eſt pas sûr de poſſéder un inſtant, ſemble n'y être que comme un être paſſager, voltigeant de roche en roche, pour ſe ſauver ſur les débris !

Homme, orgueilleux de tes titres & de ta puiſſance, voilà ta demeure ; voilà cette motte de terre que tu prétends aſſujettir en répandant la terreur, tandis qu'un ver de terre paroît avoir une exiſtence plus aſſûrée que la tienne ! Mais ſuivons ces révolutions.

Il faut avoir bien peu de connoiſſances, & une bien ſotte préſomption pour ne voir, dans l'état actuel du Globe, qu'une révolution qui n'auroit été opérée que par un Déluge univerſel.

Aſſûrer, & *raiſonner* ſur des principes, ſont deux choſes bien différentes. La mer a été ſur les montagnes; tout le prouve: mais que les marques qu'elle y a laiſſées de ſon ſéjour ſoient l'effet d'une ſubmerſion générale, qui n'a duré que peu de temps, un an tout au plus, ſelon la tradition des Hébreux; c'eſt ce que dément formellement l'expérience: au moins avons-nous mille raiſons de croire le contraire, ſans nier la vérité de ce fait, qui n'eſt qu'une des révolutions du Globe. D'ailleurs Moïſe nous préſente lui-même une objection qui tranche la difficulté. La colombe que Noé lâcha, pour s'aſſûrer de la retraite des eaux, lui apporta enfin une branche d'olivier. Les arbres n'avoient donc pas été déracinés par la révolution de ſon Déluge. A plus forte raiſon, la ſurface du Globe n'avoit-elle pas été changée juſqu'à des profondeurs énormes. On ſuppoſera peut être ici un olivier produit par miracle: j'avoue qu'avec des miracles, on peut tout ſuppoſer; mais l'Ecriture ne parlant pas d'olivier produit par miracle, je dis qu'il n'y a qu'un ſot qui puiſſe le ſuppoſer. C'eſt la ſeule réponſe qu'on peut faire ici, encore par pure complaiſance. Je demandois un jour à un Franciſcain de Naples, pourquoi leur Patron ne faiſoit plus de miracles en Italie? C'eſt, me dit-il ſagement, parce qu'il en a trop fait. Mais ſuivons.

Les coquillages marins qui ſe trouvent partout, juſques dans le cœur des roches les plus dures, comme l'ont remarqué Sténon, Woodward, Ray, Scheuzer, ſont preuve de l'antiquité la plus reculée. Hérodote en avoit obſervé ſur les hautes montagnes de l'Egypte; &, pour ne pas laiſſer d'équivoque, il dit « qu'il en ſuintoit en-» core un ſuc muriatique, qui altéroit même » les pierres où il s'en trouvoit dans les pyra-» mides ». La montagne voiſine de Memphis lui ayant paru contenir du ſable, il en conclut que la mer s'étoit élevée au-deſſus des montagnes. Straton, Xanthe de Lydie, Eratoſthène crurent auſſi que la mer avoit occupé des plaines où ils virent des pierres qui reſſembloient à différens coquillages marins, comme nous le rapporte Strabon.

Les corps marins, qu'on tire de la terre, ſont de ſiécles différens. On doit, ſans contredit, regarder comme les plus anciens ceux qui ſont bitumineux (1), minéraliſés, pétrifiés ou réunis à des matières calcaires, à des ſchites argil-

---

(1) Pluſieurs faits contrediroient cette aſſertion de l'Auteur, quoiqu'à certains égards, il puiſſe avoir raiſon : mais, ſur ce fait comme ſur tous ceux qui ſuivent, relativement à l'état actuel du Globe, je renvoye aux nombreux Ouvrages de Phyſique, de Minéralogie, d'Hiſtoire Naturelle, que nous avons actuellement. T.

leux, limoneux, &c. ſur de très-hautes montagnes: ſur-tout lorſqu'ils ſont d'eſpéces qu'on ne retrouve plus dans nos mers, comme les *Cornes d'Ammon*, les *Bélemnites*, les *Gryphites*, les *Térébratules* (1) & autres qui ſe trouvent dans le vaſte Océan. Voilà certainement les plus anciens; & nous ne les avons que foſſiles dans nos Contrées. On doit regarder comme d'une époque poſtérieure, ceux qui ſe rencontrent dans les collines, les montagnes moins élevées, compoſées de gravier calcinable & de ſable vitrifiable, & par couches. Ces corps marins ſont mieux conſervés & plus entiers: nos mers en fourniſſent.

Les hauts monts des Alpes, partie de la chaîne immenſe qui ſe prolonge ſur tout le Globe, & qu'on peut appeller *Monts primitifs*, ont à leur cime une croûte calcaire, & préſentent des couches horiſontales & inclinées de ſchite argilleux, ou de l'ardoize, du granit; ce qui ſemble indiquer que la mer ne (2) les a point couvertes. Les plus hauts monts de

---

(1) Voyez Linné, *Syſtêm. Natur.*, *pag.* 701, 703, *Edit.* 1751. Voyez, ſur les Bélemnites, les détails du *Dictionnaire des Animaux*. T.

(2) Cela eſt encore incertain. Quant au granit, il ſe forme & ſe décompoſe, avec le laps du temps, ſe tranſforme en toute autre pierre, comme toutes les autres

granit ne montrent aucun dépôt marin. Quelques monts calcaires, & peut-êrre même tous, ont leur noyau de granit.

L'immenſe quantité de coquillages & de zoophytes ſitués horizontalement ou par couches inclinées, ſoit dans les montagnes, ſoit dans les vallées, & mêlés avec différens lits de ſable ou d'argile, prouvent donc bien clairement que la mer a ſéjourné ſur cette partie du Globe, où elle a dépoſé, peu-à-peu, ſes propres productions, à meſure qu'elle ſe retiroit. Nous obſervons de ſemblables dépôts dans nos mers; & l'on en tire différentes parties de couches égales à celles qu'on rencontre ſur terre, dans les montagnes & les vallées. Ce ne ſont pas ſeulement des coquillages de différentes eſpéces, des poiſſons pétrifiés, mais des plantes marines, qui exigent beaucoup de temps pour arriver à certaine hauteur.

Quant aux dépôts de coquilles que la mer a laiſſées ſur terre, on ſait quelle prodigieuſe quantité Réaumur en trouva dans la Touraine, poſées en couche horizontale. Dalibard, ayant

---

ſubſtances terreuſes. Ce ne ſont que des cryſtalliſations que la Nature fait & défait, ſelon les agens qu'elle employe, & qu'elle maintient dans une action continuelle. Ainſi le granit n'a plus aujourd'hui, parmi les exacts Minéralogiſtes ou Phyſiciens, le droit de priorité. T.

fait creuser dans les terreins de Marly-la-Ville, y remarqua les Phénoménes les plus curieux, relativement à ces différens dépôts; & M. de Buffon nous en a donné le résultat. Le récit est trop intéressant pour ne pas trouver place ici. « A treize pieds, il trouva de la terre, & » ensuite un sable calcinable ou du gravier. » A cinq pieds, plus avant, c'étoit une marne » dure, faisant effervescence avec l'eau-forte. » A quatre pieds, au-dessous, il y avoit une » pierre marneuse; ensuite de la marne en » poudre, suivie d'un sable très-fin, d'une cou- » che de marne dans de la terre, & d'une autre » de marne dure, après cela du gravier. Pous- » sant plus avant, à travers des lits alterna- » tifs de sable, de gravier & de marne, il ren- » contra, à quarante-sept pieds, un sable très- » fin, vitrifiable, mêlé de coquilles marines, » qui conservoient encore leur couleur & leur » émail naturel: cette couche gissoit sur du » gravier. Au-dessous se présenta de la marne » en pierre, eusuite de la marne en poudre, » étendue sur de la pierre dure, soutenue par » une couche de sable, mêlé de coquilles, sur- » tout d'huîtres, de spondyles, non pétrifiées. » Or cette couche étoit à la profondeur de » soixante pieds. Enfin on creusa à cent un » pieds, &, après cinq couches de sable, mêlé

» de

» de mêmes coquillages, on rencontra de petits » cailloux fluviatiles, & du ſable ».

Il ſuit bien certainement de cette obſervation que ces cailloux fluviatiles qui ſe ſont trouvés à l'endroit le plus bas, y ont été roulés ſur une ſuperficie qui n'étoit couverte que par une eau de rivière, qui couloit là. Mais les couches de ſable, de marne, de coquilles, d'huîtres, n'ont pu y être apportées qu'à une époque poſtérieure. Ainſi la mer y a ſéjourné après la rivière (1).

Si les Phyſiciens faiſoient de ſemblables recherches ſur les différentes parties du Globe, on y appercevroit certainement les ſignes des mêmes révolutions. Nous en avons des preuves en Italie, dans le Vicentin, le Véronois, où l'on tire ſi ſouvent de terre des corps marins, ſoit connus dans nos mers, ſoit abſolument étrangers, & dont les animaux ne vivent que dans l'Océan, comme le *Limaçon* de la Chine, le *Buccin d'ivoire de Perſe*, les *Patellites coniques*, qu'on ne voit qu'au détroit de Magellan, & tant d'autres que chacun a lieu d'obſerver

(1) Cette obſervation précieuſe nous indique donc une révolution dont il ne reſte pas de date, & qui a du être générale en Europe. La mer a donc occupé nos Contrées ſur leſquelles avoient coulé des rivières. Mais quand ? T.

dans les Musées de l'Université de Padoue; ou à Vérone, chez le Comte Canossa.

Voici l'ordre selon lequel ces corps ont été déposés. Les corps étrangers qui se trouvent dans les montagnes de troisiéme ordre, sont à la bâse; mais les indigénes, plus haut & sur les premiers. Les monts calcaires ne présentent aucun de ces corps indigènes, sur-tout des poissons, qui ayent pu appartenir à nos Contrées. Ceux qui sont particuliers à l'Océan, sont les seuls qui se trouvent sur les lieux les plus élevés.

Les os de Baleine qu'on trouve en diverses parties de l'Europe, ceux qu'on a trouvés en creusant à Rome, sont d'autres preuves évidentes du séjour de la mer dans nos Contrées. Je citerois encore les coquillages qu'on a rencontrés dans le *Monte Mario.* Kircher, qui nous a donné les figures de plusieurs poissons fossiles, a cru résoudre la difficulté, en disant que c'étoit une suite des grandes eaux de fleuves débordés. Ce raisonnement n'est applicable qu'aux poissons de rivière. Mais les coquillages marins, les poissons de l'Océan, les baleines n'y ont pas été le dépôt des fleuves où ils ne vivent pas.

Si l'on fouilloit, avec un œil assez instruit, il est certain qu'on pourroit déterminer & mesurer, pour ainsi dire, les changemens alternatifs de notre planéte. Au moins pouvons-nous avancer, avec assez de certitude, que

toute la ſuperficie actuellement découverte, a été deux fois ſubmergée par la mer : c'eſt ce dont l'inſpection des marbres, & des couches des montagnes ne nous permettent pas de douter. A la première époque, l'Océan s'éleva au-deſſus des monts calcaires, y dépoſa les Cornes d'Ammon & les autres Zoophytes qui lui appartiennent. A la ſeconde, ce fut une irruption, comme forcée, que fit l'Océan ſur la ſurperficie de notre Hémiſphère, qui avoit été abandonnée par les eaux de la première ſubmerſion. La ſeconde ne s'éleva pas au-de-là des collines & des monts du troiſiéme ordre ; où les coquillages, & les poiſſons, dépoſés dans les couches qui couvrirent les anciens Zoophytes, ou délaiſſés çà & là, ſe trouvent à préſent bien conſervés & intacts.

La hauteur apparente des montagnes n'eſt pas un objet qui arrête le Naturaliſte inſtruit : car trois mille (1) *perches* environ, que porte la hauteur de la plus haute montagne ſur le diamétre de la terre, lequel eſt de trois mille lieues à-peu-près, correſpond à une perche ſur une lieue, ou à un pied ſur deux mille deux-cents pieds : ce qui eſt une très-petite élévation. En outre, ſi l'on conſidére que la

(1) C'eſt l'expreſſion de l'Auteur : *Pertiche tre mila circa.* T.

différence des *demi-diamétres* du Globe est de *un deux-cents trente-uniéme* entre celui qui passe par les poles & celui de l'équateur, à cause de l'applatissement du pole, nous verrons que les eaux qui sont sous l'équateur sont élevées de *dix-huit milles* plus haut que celles qui sont sous les poles; & que conséquemment elles surpassent de plusieurs *milles* les cimes les plus hautes du Globe (1). Ainsi un simple changement dans la position de l'axe de la terre, peut avoir jetté toutes les eaux de l'Océan sur nos Contrées, laissant à sec autant d'espace du côté du pole Antarctique, à la première époque dont j'ai parlé.

Les plus grands Géométres ont prouvé qu'en

(1) L'Auteur renvoye ici son ami à la *Cosmographie* de l'Abbé Frisi, *Liv. II*, *Part. II*; mais il n'en rapporte pas le Passage. Je ne l'ai pas sous la main. Il s'agit, dans ce Passage, du calcul ingénieux que ce savant Abbé a fait sur douze mesures des arcs du méridien, prises à différens points du Globe, pour établir, par les dimensions prises entre Tornéa & Kittis, la différence des axes de la terre. Quant à l'estimation de la différence qu'il y a entre l'axe de la terre, passant par les poles, & le diamétre de l'équateur, elle est de seize lieues, de deux mille deux-cents quatre-vingt-trois toises, dont l'axe est plus court, selon M. de Marivetz : ainsi la différence est, pour le demi-axe, *huit lieues*, dont le demi-diamétre de l'équateur le surpasse. *Physique du Monde*, Tom. II: *pag*. 72, Part. I. Il n'y en auroit que six, selon son *Dictionnaire*. T.

ſuppoſant l'axe de la terre dans ſa poſition actuelle, & en outre le mouvement diurne & annuel du Globe conforme aux loix de gravité, il eſt de toute impoſſibilité qu'il arrive ſur le Globe des changemens aſſez conſidérables pour que la mer, qui maintient ſon équilibre avec ce mouvement, puiſſe jamais s'élever à la hauteur des montagnes, & ſubmerger les parties reſtées à ſec, ſauf quelques inondations particulières qui ſortent du ſyſtême général.

Mais les eaux de la mer ont ſubmergé nos Contrées; elles y ont ſéjourné; elles ſe ſont retirées. N'eſt-il pas naturel d'en conclure que l'axe de la terre a été dans une direction tranſverſale, de ſorte que les poles ſe préſentoient de l'Orient à l'Occident actuel, ou à peu de diſtance près, & l'équateur le long du méridien? Dans cette ſuppoſition, qui n'a rien que de très-vraiſemblable, la figure de la terre dut changer; le noyau de la terre fut forcé; les eaux s'élevèrent avec violence ſous l'équateur; & nous voyons auſſi-tôt la mer, où les obſervations phyſiques nous prouvent qu'elle a long-temps demeuré.

Si d'ailleurs nous imaginons qu'une (1) cométe,

(1) Cette idée du choc d'une cométe n'eſt pas ſi étrange que des eſprits ſuperficiels pourroient le croire. Elle s'eſt maintenue, juſqu'à nos jours, en Amérique,

par exemple, ait donné une secousse à la terre, ou s'y soit appesantie, de sorte que l'axe de la terre ait fait avec l'équateur actuel un angle de quinze ou vingt dégrés, alors l'Océan, ou la grande mer, devoit abandonner son ancien lit, le laisser à sec, & aller submerger une autre partie du Globe, vu d'ailleurs l'applatissement des poles, & l'élévation de l'équateur.

Si l'on peut, indépendamment de la position différente de l'axe, imaginer une raison physique par laquelle on expliqueroit les alternatives des révolutions de la mer, qui tantôt a couvert une partie de la terre, tantôt une autre, jusqu'à la hauteur extraordinaire où nous voyons qu'elle s'étoit élevée, & déposa ces amas prodigieux de corps marins en couches paralléles, (conséquemment par un laps de temps considérable,) je serai certainement le premier à l'admettre & à faire valoir la découverte. Mais, si cette raison, qui doit au moins avoir tous les dégrés possibles de vraisemblance, & être unique, ne peut se trouver, nous n'avons plus que la position (1) différente de l'axe, pour expliquer ces grandes révolutions: car nous ne devons pas sortir

comme la cause d'une révolution que les Sauvages craignent encore. Il en sera parlé plus loin. T.

(1) Les grandes périodes de la Nature, telles que de célèbres Physiciens les supposent de nos jours, ne satisfont même pas à la difficulté; car nous verrons, par la

des termes de la Physique. Quelle peut donc avoir été la cause de ce changement? Il est certain que la force de projection persévérant toujours la même, & l'attraction du Soleil demeurant toujours dans les mêmes termes, il est impossible que ce changement soit arrivé. Donc il a fallu un choc, ou la pression d'un corps étranger qui ait ainsi forcé le globe à changer de position. Sénéque avoit bien senti la force de cette réflexion, lorsqu'il disoit : « *Non sine concussione* » *mundi tanta mutatio est*. Quæst. Nat. Liv III. » 27. *Un si grand changement n'arrive pas sans* » *un choc du Globe* ».

Je me contente ici de ces principes, laissant à d'autres à disserter sur cette époque à laquelle *exundabat aqua, & operiebat terram*, comme parle S. Ambroise, *Hexam. Liv. I. C. VIII.* Il me suffit, pour le présent, d'avoir montré que la mer a couvert, pendant nombre de siécles, la partie que nous habitons. Occupons-nous des effets que la mer a du produire en se retirant, à la suite d'une nouvelle position de l'axe, & voyons quelle a été la surface de la terre, que la mer a laissée chargée de corps marins, & exposée à l'action de l'air.

On imaginera facilement que la partie nou-

---

tradition, que la révolution doit avoir été subite, au moins très-prompte. T.

vellement découverte, n'étant plus preſſée par une maſſe énorme de fluide, l'air interne s'y eſt raréfié, & que la chaleur (1) centrale ſuſcita un mouvement inteſtin dans toutes les ſubſtances fermenteſcibles que la terre enfermoit. Que pouvoit-il d'abord en réſulter, que des émanations délétères, peſtilentielles, des criſes internes & terribles, réſultantes du conflit des matières hétérogènes entr'elles, & devenues libres dans leur développement & leur action; enfin des tremblemens de terre, annoncés par les mugiſſemens du Globe, des éruptions volcaniques, & des protubérances plus ou moins élevées, en raiſon de la force qui ſoulevoit la ſurface des terreins.

Les obſervations exactes qu'on a faites ſur les montagnes du ſecond ordre, &, en particulier, ſur la chaîne des Apennins, nous montrent aſſez manifeſtement les effets de ces éruptions volcaniques. Nous voyons que ces monts ſont, en grande partie, ſortis du ſein de la terre, à la ſuite d'une efferveſcence interne, & qu'ils ont été long-temps des bouches de volcans. La

---

(1) L'Auteur n'eſt pas le ſeul qui regarde la retraite des eaux de la mer comme la cauſe occaſionnelle des volcans dont on voit l'exiſtence conſtatée dans un ſi grand nombre des parties du Globe. Les bornes d'une note ne me permettent pas de m'y arrêter. T.

preuve de leur existence, reconnue dans presque toute l'Europe, en Afrique, en Amérique, dans une grande partie de l'Asie; les colonnes, les prismes, les (1) basaltes, les schites & tant d'autres concrétions & pierres volcaniques, qui nous indiquent une ébullition interne & systématique, plutôt qu'une effervescence, une *éructation* partielle & une ascension locale, sont les preuves d'un très-long séjour des mers sur les terres qu'elles ont abandonnées. Mais, d'un autre côté, les preuves constantes que les montagnes nous fournissent du séjour de la mer, démontrent aussi la cause nécessaire des volcans.

En effet la plupart des volcans qui subsistent encore de nos jours, sont ou près de la mer, ou dans des terreins baignés, de tous côtés, par les eaux, comme l'Hécla, en Islande; le Paraura, dans l'île de Java; le Gannapi, dans celle de Bandane; le Balaluano, dans celle de Sumatra, & autres dans les Moluques, les îles du Japon, les Philippines, l'île de Papoys, au Kamtschatca,

---

(1) On voit, au Nord de l'Ecosse, des îles entières dont le terrein n'est soutenu que sur des colonnes naturelles de Basalte. Cependant d'habiles Physiciens ont pensé que les Basaltes n'étoient pas un produit du feu. *Adhuc sub judice lis est.* T.

en Sicile, aux îles de Lipari, enfin le Vésuve, en (1) Italie.

Toutes ces montagnes, & autres que je ne nomme pas, prouvent que j'ai avancé, avec raison, que les terreins abandonnés par la mer sont en conséquence sujets à des fermentations, des effervescences internes, & ainsi aux différens phénoménes que nous présente la surface de la terre, comme des lacs qui paroissent ici, disparoissent là, des monts qui s'élévent, d'autres qui s'affaissent, & quelquefois même subitement, des îles qui sortent du sein des mers, & subsistent plus ou moins de temps, des solfatares ou dépôts sulfureux, des secousses de tremblement de terre, des éructations volcaniques, &c. &c.

Quel horrible aspect devoit présenter alors cette partie du Globe ! Combien n'a-t-il pas fallu de siécles pour que la terre se solidifiât, se purgeât; pour que les plantes devinssent l'effet de la végétation, que les fleuves prissent un cours déterminé; enfin pour que la surface découverte devînt habitable ! Nous ignorerons toujours la date de tant de volcans éteints. En effet Cume étoit une des plus anciennes villes de l'Italie, selon Strabon; cependant le mont

(1) L'auteur auroit pu citer ceux des îles du Sud, dont il est parlé dans le *Voyage de Marion*. T.

ſur lequel elle eſt bâtie, ne préſente qu'une maſſe compoſée de débris, de cendres, de concrétions volcaniques, comme le *Monte Nuovo*, qui s'éleva de terre en 1538, & autres montagnes du Royaume de Naples. C'eſt des mêmes matières que ſont formés les monts de la Romagne, du Bolonois, de la Toſcane, du Piémont, des environs de Plaiſance, de Padoue, de Vicence, de Vérone, &c. M. Strange aſſûre avoir fait cinq-cents de nos *milles* en Auvergne & dans le Vélay, voyageant toujours ſur des laves volcaniques; & qu'il remarqua pluſieurs villes bâties ſur des baſaltes, qui occupent, dans ces Contrées, une grande étendue de pays.

M. Deſmarets en a préſenté de plus grands détails à l'Académie des Sciences, en 1774. Or quel ancien Ecrivain a parlé de ſemblables volcans? Il faut donc convenir que leur exiſtence & leur état d'activité ſe perd dans les âges innombrables du Globe. Or, en ſubſiſtant pluſieurs ſiécles, ils ont du, proportionnément à leur différente énergie, changer la ſurface de la terre. Les eaux, qui ſe ſont écoulées des montagnes, ont auſſi contribué à l'irrégularité des terreins que nous voyons coupés par des collines & de profondes vallées. Telle eſt l'origine de cette confuſion qui ſe remarque, pour ainſi dire, à chaque pas, & qui jette les Naturaliſtes dans l'incertitude où ils ſe trouvent,

relativement aux époques qu'on peut donner à ces révolutions. J'en ai dit assez pour mon but, sans être obligé d'examiner ici leurs discussions. Ainsi contentons-nous du coup-d'œil que nous pouvons jetter sur les époques que la Nature semble nous indiquer elle-même.

Le premier état de notre Hémisphère fut donc celui du séjour de l'eau, & le second, celui des volcans. Ce sont peut-être ces deux états qui ont donné lieu à deux systêmes: le premier est celui de Thalès (1), qui regardoit l'eau comme le principe de toutes choses. Il a eu, de nos jours, plusieurs partisans. Bourguet sur-tout en a pris la défense. Le second a reparu dans l'hypothése d'Héraclite & de (2) Pythagore, qui disoient que le feu avoit donné

---

(1) C'est aussi celui de Moïse & des Brahmes. Si l'on compare même avec attention l'*Histoire de la Création*, telle qu'elle est détaillée dans le *Shaster*, avec celle de Moïse, on voit que l'un & l'autre Historiens ont puisé dans les mêmes originaux. Moïse a seulement mis l'ordre des jours conformément aux idées cycliques des pays qu'il habitoit. Il ne seroit pas étonnant qu'il eût eu les mêmes *Mémoires* que ceux qui étoient dans l'Inde. Il cite des Livres existans avant lui, & la *Ville des Archives* ou *Cariath-Sépher*, comme une ville très-connue, de son tems, chez les Cananéens. On croit même que les Livres qu'il cite existent encore dans la Tartarie. T.

(2) Ils tenoient cette théorie de l'Egypte, où l'on

naiſſance à toute la Nature. Léibnitz & M. de Buffon ont différemment préſenté cette opinion.

Mais qui pourroit aſſigner juſqu'à quelles limites la mer ſe retira au commencement des temps : quel eſt le terme auquel ſes flots impétueux devoient ſe briſer ſans paſſer outre ? *Hic conteres fluctus tuos, & non procedes ampliùs.* Job, XXXVIII. La Méditerrannée auroit-elle été laiſſée, à cette époque, au milieu de nos Contrées ? L'Océan Atlantique, qui nous ſépare de l'autre Hémiſphère, feroit-il de la même date ? Adieu.

---

croyoit auſſi que le monde finiroit par le feu. Les Brahmes le diſent auſſi ; mais ils ſuppoſent que ce ſera par le choc d'une comète très-embrâſée. T.



LETTRE XXVII.

Les mers Atlantique & Méditerrannée sont l'effet d'une nouvelle révolution du Globe. Traditions de l'Antiquité à ce sujet, sur-tout à l'égard de la submersion qui suivit la rupture des terres, qui réunissoient l'Afrique & l'Europe au détroit de Gibraltar, du temps d'Hercule. Idée Topographique de l'espace submergé par la Méditerrannée, depuis le Détroit jusqu'à l'Istrie & la mer Noire, avant cette submersion.

FORTIS, à qui nous devons des détails intéressans sur les îles de *Cherso* & d'*Osero*, parle avec beaucoup de savoir & d'exactitude des os fossiles, qui forment une continuation de lits de (1) marbres dans ces îles & dans plusieurs autres, le long des côtes de la Damaltie. Il y remarque des signes indubitables du séjour

(1) Un Physicien a cependant regardé les marbres comme un produit des volcans. Mais l'idée des volcans a été de nos jours un peu trop généralisée. Convenons plutôt que nous ne pouvons pas tout expliquer, & que les moindres phénoménes nous en imposent, comme les Inscriptions abusent tous les jours nos Académiciens. En

de deux mers qui ont couvert ces lieux à différentes époques, & assure, avec confiance, que la Méditerrannée & le Golfe de Venise sont une mer nouvelle. Les preuves qu'il en donne sont évidentes : ainsi je ne m'y arrêterai pas. D'ailleurs vous avez son Ouvrage. J'ajouterai que c'est le sentiment actuel de tous les Oryctographes (1), & des Naturalistes, tels que Ferber, Guettard, Strange, Hardouin & autres Physiciens modernes qui ont examiné la structure des collines, des montagnes, & les différens âges des Zoophytes marins qui y sont enfermés.

Si donc la Méditerrannée & la mer Adriatique sont d'une époque plus récente sur la surface du Globe, il s'en suit nécessairement que le premier état de notre Hémisphère étoit celui de l'eau, le second celui des volcans, enfin que le troisiéme est celui d'une terre desséchée & habitée ; de sorte que les parties qui se trouvent actuellement divisées se trouvoient réunies. Je ne répéterai pas pour preuve ce que

---

effet comment déduire de l'effet des volcans un phénoméne aussi surprénant que celui-ci, je veux dire le marbre *ployant & élastique*, qui se conserve, à Rome, dans le Palais des Princes Borghèse. Voyez *Fortis*, sur les îles de Cherzo & Osero, *pag.* 148, *Edit.* de Venise. T.

(1) Ceux qui écrivent sur les *Fossiles*. T.

j'ai dit des archives que la Nature nous préſente dans les marbres, les ſables, les coquillages, les poiſſons pétrifiés dans les collines & les montagnes.

Il y a cependant pluſieurs volcans qui n'ont pas totalement ceſſé. Pluſieurs parties du Globe nous en préſentent qui produiſent, de temps en temps, quelque nouveau mont, une île, &c.; comme on vit s'élever le *Monte Nuovo*, dont je vous ai parlé; l'île qui eſt vis-à-vis de Santorini. Les Anciens nous ont auſſi laiſſé quelques détails ſur de ſemblables monts ou îles qui ont paru & diſparu ſoit avant eux, ſoit de leur temps. On conſultera Strabon, *Liv. I.* & Pline, *Liv. II. Ch. LXXXVIII.*

Il s'écoula nombre de ſiécles après ces trois états de notre Hémiſphère. La terre eut ſes habitans, & ſe couvrit de cette nombreuſe population dont les traditions de l'Egypte nous ont conſervé le ſouvenir. Ce fut alors qu'arriva une quatriéme révolution, partielle à la vérité, mais qui ne fut pas moins déſaſtreuſe pour les Contrées qui en furent englouties. Cette révolution ſépara l'Europe & l'Afrique, en jettant l'Océan Atlantique entre ces deux parties de la terre. Les flots qui s'y précipitèrent paroiſſent avoir d'abord occupé un plus grand eſpace que celui qui les borne actuellement, ſoit dans ce vaſte baſſin, ſoit dans la Méditer-

ranée;

ranée, la mer Adriatique, la mer Egée; & avoir charié, avec eux, de nouveaux Zoophytes, qui se trouvent dans les collines & les vallées les plus proches de la mer, & qui, pour cette raison, sont mieux conservés que ceux des montagnes. Tel fut le cinquiéme état, dans lequel la terre subsiste actuellement, depuis cette irruption de l'Océan.

Mais où étoit le Genre-Humain lorsque l'Océan couvroit l'Europe, l'Asie & l'Afrique? Malgré les calculs qu'on a faits sur la proportion des eaux de pluies, de rivières, comparées à celles qui s'évaporent de la mer, on n'a pas encore pu décider si les unes & les autres sont dans un rapport exact: on présume au moins que les rivières portent en huit siécles à la mer autant d'eau qu'il en faudroit pour former un autre Océan. Si donc l'évaporation l'épuisoit en huit siécles, & que l'eau des rivières & des pluies remplît les vastes bassins des mers, le volume des eaux se trouveroit toujours le même, sauf la quantité qui seroit supposée (1) se convertir en terre.

Il est d'ailleurs prouvé que la mer ne couvre, à peu près, que la moitié de la superficie du Globe: c'est pourquoi, si nous supposons que

(1) Grand problême, & qui sera encore long-temps agité! T.

la mer ſubmergea autrefois notre Hémiſphère ; il ſemble que, d'un autre côté, l'Hémiſphère oppoſé de l'Amérique, & les terres qui couvrent à préſent la mer Pacifique, doivent avoir été à ſec, & le ſéjour de la Nature animée ſur cette ſurface du Globe. En effet l'Océan peut bien avoir changé de local, ſelon la variation de l'axe de la terre; mais il eſt impoſſible qu'il en couvre toute la ſuperficie : car il faudroit un volume d'eau trois fois plus conſidérable que celui que nous (1) y voyons ; or où chercher les deux tiers qui nous manqueroient dans cette hypothéſe ; & comment, enſuite, les réduire à la quantité actuelle.

La partie la plus élevée de notre Continent eſt aſſûrément la Tartarie. Voilà auſſi pourquoi les Scythes ſe donnoient pour les plus anciens Peuples de la terre. Cependant le Pic de Ténériffe eſt plus haut que la Tartarie, ſelon les Aſtronomes modernes. Or c'eſt le point le plus élevé de notre Hémiſphère. La Condamine rapporte, dans le *Journal de ſon Voyage*, que le Plan de Quito ſurpaſſe les cimes des Pyrénées & le Pic de Ténériffe ; qu'en outre le Chimboraco,

(1) Ceux qui ont ſuppoſé une pareille ſubmerſion n'ont pas réfléchi que la maſſe énorme qu'auroit eue la terre, l'auroit fait crouler hors de ſon orbite. Que feroit alors devenu le ſyſtême planétaire ? T.

montagne des Cordillières, s'éléve, ſur ce Plan, à mille ſept-cents vingt toiſes environ, ou dix mille trois-cents vingt pieds de France : de ſorte que voilà une troiſiéme éminence qui ſurpaſſe le Pic de Ténériffe, & s'éléve à trois mille deux-cents vingt toiſes au-deſſus du niveau de la mer.

Si le Genre-Humain ſe conſerva ſur les lieux les plus élevés du Globe, lorſque la mer avoit pour baſſin l'Europe, une grande partie de l'Aſie, & de l'Afrique, on préſume auſſi-tôt où l'homme a du trouver ſa retraite. Mais on n'a pas découvert de corps marins, ni de (1) coquilles pétrifiés ſur les hautes cimes des Cordillières. Les Naturaliſtes conviennent qu'on ne voit aucun ſigne de volcan, ni de corps marins ſur les plus hautes cimes de l'Afrique, ni à la Table du Cap de Bonne-Eſpérance.

Mais combien s'eſt-il paſſé de ſiécles depuis que la mer a quitté cet Hémiſphère, pour ſubmerger les terres du pole Antarctique, & depuis que les volcans ont commencé leurs éruc-

(1) J'ai obſervé, ſur les *Mémoires* de D. Ulloa, que ce fut une erreur. Cependant l'erreur n'eſt relative qu'aux monts ſur leſquels ſe ſont trouvés Bouguer & La Condamine : car il eſt conſtant qu'ils n'ont pas monté juſqu'aux plus hautes cimes du ſecond étage des Cordillières. Ainſi l'Auteur pourroit avoir raiſon à cet égard. T.

tations? Par-tout on apperçoit des volcans éteints: mais depuis quand le sont-ils? Quelle date trouve-t-on dans les plus anciennes traditions du Globe? D'ailleurs combien de temps ont-ils été embrâsés? On croit que de tous ceux qui ont subsisté en Italie, le Vésuve est le plus moderne, & qu'il n'a commencé à faire éruption que sous Titus (1). On sait que le célébre Pline périt dans cette terrible explosion, près de Pompéia. Son neveu nous en donne les détails dans une *Lettre* qu'il écrivit à Tacite.

Mais les fouilles qu'on a faites à Herculanum & à Pompéia ont prouvé que les éruptions du Vésuve étoient bien plus anciennes, puisqu'on a remarqué, dans ces anciennes villes, des rues entières pavées avec de la lave même du Vésuve. On a trouvé jusqu'à cinq couches de laves, séparées les unes des autres par autant de couches de terre, en fouillant au tour de Portici.

Le Chanoine Récupéro de Catane a calculé quelle pouvoit être l'antiquité de plusieurs couches de laves de l'Etna; & en a conclu que la date des plus anciennes se perdoit dans des siécles innombrables, & qu'aucune Chronologie,

---

(1) Il suffisoit de lire *Diodore*, pour voir la fausseté de cette époque. Il nomme, de son temps, le Vésuve comme un volcan très-ancien. Or Diodore vivoit sous Jules-César. T.

ſelon nos différens ſyſtêmes, ne pouvoit déterminer.

Vous ſavez que je trouvai des ſtalactites dans l'aqueduc que je découvris en 1750, à l'Amphitéâtre de Pola; & que ces concrétions n'avoient qu'un pied de long, ſur trois pouces de diamétre, dans l'eſpace de mille cinq-cents ans. Vous-vous ſouvenez, en outre, que j'ai vu la grotte qui eſt ſur la cime du mont Servolo, où l'on trouve pluſieurs colonnes de ſtalactites, de la hauteur de vingt à vingt-deux pieds, ſur deux ou trois de diamétre. Or, *cæteris paribus*, &, ſuppoſant même la différence qui peut réſulter de la différence même des lieux, & de la quantité d'eau de neige qui y tombe, il en réſulte un calcul que je n'ai pas le courage de vous préſenter (1).

Quoi qu'il en ſoit, laiſſons de côté le premier & le ſecond état de notre Hémiſphère, & obſervons ſeulement, avec Fortis, que la Méditerranée & le golfe Adriatique ſont une mer nouvelle. Il a plu à Fortis de me contredire ſur ce que j'ai dit de l'arrivée des Argonautes

---

(1) Quoique M. Carli puiſſe avoir raiſon ici, je trouve qu'il a bien fait de ne pas achever le calcul. Ces concrétions calcaires ſe font plus ou moins vîte, proportionnément à l'ouverture par où ſe filtre l'eau, & ſelon la quantité de la matière calcaire que l'eau tient en diſſolution. T.

en Iſtrie, & même de leur voyage; il a pris un peu trop de plaiſir à critiquer Vitaliano Donati; je lui rends néanmoins juſtice à l'égard de cette mer nouvelle, qui a ſubmergé une partie des terreins deſſéchés.

Mais les inductions que nous pouvons tirer des obſervations phyſiques, ne ſeroient-elles pas appuyées par quelque tradition ancienne, chez l'un ou l'autre Peuple? Vous conviendrez, avec moi, que s'il a échappé quelque Peuple aux cataſtrophes dont nous avons parlé, ce Peuple a néceſſairement du en conſerver un ſouvenir, que les âges ſuivants ont obſcurci, tant qu'il vous plaira, mais qu'ils n'ont pu totalement éteindre. Une irruption imprévue de la mer, la ſubmerſion de tant de milliers d'habitans, de vaſtes pays engloutis ſont des événemens qui ne s'effacent pas aiſément de la mémoire des hommes qui ont échappé à de ſemblables déſaſtres. C'eſt donc ce qu'il nous faut diſcuter.

Nous avons déjà vu que l'Egypte avoit conſervé le ſouvenir de la ſubmerſion d'une grande île qu'on appelloit *Atlantide*, & ſituée au milieu de l'Océan. Ne trouverions-nous pas maintenant de ſemblables traditions dans l'Antiquité, concernant l'irruption que l'Océan fit par le détroit de Gibraltar; & à quelle époque on pourroit la rapporter?

Or Platon, qui nous rappelle les Archives de l'Egypte dans ſon *Critias*, ajoute que la Gréce s'étendoit autrefois juſqu'au (1) *Po* & au *Lixus*. Preſque toute cette étendue de pays étoit une plaine, qui n'offroit que quelques montagnes: il nous dit encore que dans l'eſpace de neuf mille ans qui s'étoient écoulés depuis l'époque des Atlantides, il étoit arrivé pluſieurs déluges qui firent changer de face à l'ancien Continent. Lorſque Servius aſſûroit que les *Aones*, ou anciens *Bœotiens*, étoient originaires du lieu où eſt à préſent Veniſe, il faiſoit alluſion au temps où la Gréce & l'Italie n'étoient pas encore ſéparées par la mer. Strabon diſoit que le Pont-Euxin étoit un vrai lac qui s'étoit formé des eaux qui s'y jettent par nombre de fleuves, & qu'enſuite il avoit fait une éruption dans la Propontide. Il ajoute que l'Océan, qui étoit arrêté par les terreins qui joignoient l'Europe & l'Afrique, avoit enfin rompu cette barrière, & s'étoit jetté ſur nos Contrées. Voyez Strabon, *Liv. I.* C'eſt auſſi ce que rappelle V. Flacus, dans ſon *Poëme des Argonautes*, *Liv. I.*

« . . . . . *Nec enim tunc Æolus illis*
» *Rector erat, Libyæ cùm rumperet advena Calpen*

---

(1) L'Auteur devoit traduire *Eridan*, ſauf à dire que c'étoit ici le *Po*. Il y a eu pluſieurs Eridans chez les Anciens; & c'eſt le terme de Platon. T.

» *Oceanus ; cùm flens ſiculos œnotria fines*
» *Perderet, & mediis intrarent montibus undæ.*

Comme la tradition rapportoit cette cataſtrophe au temps d'Hercule, la Fable a voulu que cet événement fût l'ouvrage de ces Héros. Diodore de Sicile le dit même poſitivement, *Liv. IV*. Pline confirme cette même tradition, *Liv. III. Proem :* « Hercule rompit cette digue, » la mer s'y précipita & changea la face de la » Nature ». Le *Taſſe* a préſenté ces traditions dans ſon XV[e] Chant.

Il y avoit donc une ancienne tradition, qui nous apprend que l'Europe tenoit (1) autrefois à l'Afrique, & que l'Océan étoit arrêté au détroit de Gibraltar, comme on le voit auſſi dans Solin. Selon cette ancienne opinion, l'Aſie, l'Afrique & l'Europe communiquoient enſemble par les points mêmes des mers qui les ont ſéparées. Juſtin parle auſſi de cet ancien état de la terre. Mais Sénéque nous a décrit la cataſtrophe même. *Quæſt. Natur. Liv. III.* 27. « Les hommes, dit-il, ſe ſauvèrent, avec leurs

(1) L'Hiſtoire fait mention de chevaux ſauvages qui paſſoient très-anciennement d'Afrique en Eſpagne. Ils ne purent paſſer que ſur des terres continues, ou qui n'étoient peut-être ſéparées que par une eau facile à traverſer. Je pourrois citer nombre d'exemples de chevaux ſauvages dont ont parlé les Anciens. T.

» femmes & leurs enfans, ſur les lieux les plus » hauts, chaſſant devant eux leurs troupeaux... » Tout commerce, tout paſſage fut interrompu » entre ces infortunés, qui reſtèrent les uns d'un » côté, les autres de l'autre.... L'onde couvrit » tous les lieux inclinés; & les malheureux » reſtes du Genre-Humain s'attachoient aux » cimes les plus élevées, pour s'arracher à la » mort.... Voilà l'époque de ces îles, qui ne » ſont que la pointe des monts qui augmentent » le nombre des Cyclades ».

Permettez à préſent que je vous mette ſous les yeux l'état de l'Europe, avant cette cataſtrophe : au moins comme je puis le concevoir. Commençons par nos Contrées de l'Italie.

Vous ſavez que depuis la pointe (1) qui a le nom de *Salvori*, juſqu'au bord oppoſé du Frioul, il y a une chaîne de monts ſubmergés, où la mer a peu de profondeur; & nous diſons qu'on n'a paſſé le Golfe qu'après avoir franchi ce trajet. De-là je concluds que l'Iſtrie & le Frioul étoient unis de ce côté là, & ne faiſoient qu'un Continent. Le petit nombre de fleuves qui ſont au tour de ce baſſin actuel, tels que le Liſonzo, le Timave, le Riſano, &c., étant plus élevés

---

(1) Ces détails importans doivent être ſuivis avec une *Carte*. L'Auteur indique celle de M. Robert de Vaugondy, 1750. T.

que les collines ſubmergées, durent s'y jetter & y ſuivre leur cours; &, rencontrant enſuite les eaux d'un plus grand nombre de fleuves, tels que la Livenza, le Tagliamento, le Piave, le Sile, la Brenta, l'Adige, le Pô, & de l'autre partie oppoſée, le Quetto, l'Arſa & l'ancien Iſtro, avec les autres de la Liburnie, ils auront formé un grand lac, comme ſe ſont formés tous ces grands amas d'eau, ſitués de même entre des montagnes, où les eaux des pluies, des neiges & des fleuves viennent ſe réunir à un centre commun.

Ayez, je vous prie, ſous les yeux une *Carte* qui vous préſente l'un & l'autre bord de la mer Adriatique. Obſervez comment la mer s'eſt pouſſée entre la pointe d'Otrante & la Vallona ou Canina, ou même la pointe de Gloſſa & le val d'Orſo, en s'inſinuant dans les montagnes dont elle a intercepté la continuation, pour former enſuite ces îles nombreuſes de la Dalmatie & du Quarnaro. Vous verrez, par la poſition de ces îles & les éroſions que la mer a faites dans ſon cours, de quel côté ſes eaux ſe portoient.

Figurez-vous à préſent que le détroit de Gibraltar n'a pas été ouvert, & que l'Océan Atlantique, plus haut certainement que la Méditerranée, n'eſt pas dans le baſſin qu'il a rempli; ne vous ſemblera-t-il pas auſſi-tôt

appercevoir que le Continent étoit joint aux îles de la Dalmatie & de l'Iſtrie. Ne ſaiſiſſez-vous pas, au coup-d'œil, la prolongation des montagnes qui ſont en Italie, tant du côté de la terre d'Otrante, que de celui de Saint-Antoine, en Capitanate, leſquelles ſe portent, à travers la mer Adriatique, juſques dans la Dalmatie? Il faut néceſſairement avoir ſous les yeux une *Carte Marine* pour bien remarquer cette chaîne de monts giſſans par le travers, & qui formoient un des bords du lac indiqué. Vous verrez que, depuis la Capitanate juſqu'à Curzola, il régne une chaîne de montagnes, dont les cimes, plus hautes que le niveau de la mer, forment les îles d'*Agoſtin-Grande*, *Auguſtini*, *Agoſta*, *Cazzio*, *Cazza*, le *banc de Pelagoſa*, *Pélagoſa*, *Chianoſa*, *Capara*, nommées autrefois les *îles de Dioméde, &c.* Or la mer n'a que douze ou quatorze pieds de profondeur entre ces îles & le continent de Manfrédonie, ville principale de la Capitanate. Liſſu, Boſſo, Saint-André, Pomo auront fait, avec Liéſina, une autre chaîne correſpondante.

C'eſt peut-être entre ces montagnes que couloient autrefois les fleuves qu'on voit ſur les bords oppoſés de la Dalmatie & de l'Italie. Peut être même y avoit-il au lac ſupérieur un canal de décharge, qui, réuni aux autres fleuves, portoit, avec eux, ſes eaux au-de-là du détroit

d'Otrante, dans quelqu'autre lac ou mer semblable au Pont-Euxin, ou à la mer Caspienne.

Si nous passons, en descendant, du côté de Cérigo, &, de-là, dans l'Archipel, n'appercevons-nous pas aussi-tôt que les îles de Corfou, de Paxu, Antipaxu, Sainte-Maure, Cefalonie, Zante sont toutes dans la même direction, composées d'une même matière, & ont par conséquent formé autrefois une seule chaîne de monts, qui se trouvoient réunis par les autres collines, ou les îlots intermédiaires de Mégalonisi, Téaki, Cursolari, &c. à l'opposite du continent de l'Epire & de la Morée? (Voyez bien la *Carte*) : Pourrez-vous nier que Créte, ou Candie, n'ait été unie par Capo-Spada, avec Cérigotte, & Cérigo à la pointe opposée de Saint-Angélo de Morée; &, moyennant le cap Saint-Sidéro, avec l'île de Caso & de Scarpanto?

Mais, si les îles de Scarpanto, Stazida, Saint-Jean, Stampalie, Amorgo, Mazia, Miconie, Tine, Andro ne sont qu'une continuation de Négrepont (l'ancienne *Eubée*) & font une ligne qui, moyennant un très-grand nombre de petites îles, devoit, d'un côté, appartenir au continent de la Gréce, du Péloponnèse, à l'île de Créte, & formoit, de l'autre, une paralléle avec les îles qui sont en face, savoir celles de Rhodes, Calmine, Léto, Lipso, Patmos, Nica-

ria, Scio, îles qui tenoient au continent de l'Asie, il paroît aussi qu'il y avoit, au milieu de tous ces monts, un canal ou grand fleuve qui, sortant, comme une décharge, de la mer Noire, & réunissant tous les fleuves qui couloient dans ce trajet, alloit enfin se jetter dans le grand bassin, vers l'Afrique. De cette manière les Cyclades appartenoient à l'Europe, & les Sporades à l'Asie : elles ne devinrent îles que depuis l'irruption de la mer extérieure.

Je m'imagine donc qu'il y avoit là un grand lac, tel que le *Pont-Euxin* ou la mer *Caspienne*; & que ce lac étoit formé par les eaux du grand fleuve qui sortoit de la Gréce, par celles du Nil & d'autres fleuves de l'Asie. Chypre pouvoit facilement appartenir à l'Asie, au cap Anemur. Guillaume de l'Isle comptoit trente-cinq fleuves dans cette étendue, presque circulaire, de l'Asie. C'est ce que vous verrez dans sa *Carte* de 1726, publiée par son frère Nicolas. Il comprenoit parmi ces fleuves le Nil & l'Oronte. Ainsi la réunion de leurs eaux suffisoit pour former un lac très-vaste ou mer interne, si l'on y comprend le grand canal des eaux qui s'y jettoient de l'Italie, comme je vous l'ai montré.

Jettons les yeux vers l'Occident, nous appercevrons bientôt que la Sicile (1) étoit unie

---

(1) M. Mario Guarnacci de Volterre, dans ses *Ori-*

à l'Italie, comme tous les Anciens l'ont prétendu; que, de l'autre côté, l'île Panteléria la joignoit au cap Bon de l'Afrique, & par le moyen des îles de Malte, Linosa, Lampéduse, Kerkéni, au Cupoadia, appartenant aussi au Royaume de Tunis. En outre la Corse & la Sardaigne, qui suivent la direction du cap Corse, ayant du former un même Continent avec la Toscane, par le moyen (1) de l'île Capraïa, de la Gorgone, d'Elba, s'unissoient, sans doute, aussi au cap Serrat de l'Afrique, par le cap méridional (Tavolaro) de la Sardaigne.

Nous voyons donc à sec un pays immense, qui comprend les îles Majorque, Minorque, Ivica, &c. & qui, en même temps, nous représente la communication directe de l'Europe avec l'Afrique, avant que l'Océan eût surmonté le détroit actuel de Gibraltar.

Mais ce n'est pas là le seul avantage de cette découverte : nous entrevoyons, aussi les causes de diverses traditions que le temps avoit couvertes de ténébres. Nous savons, par exemple, d'où est venue cette prétendue fable

---

gines d'Italie, & le Prince de Torremueza, dans la Préface de ses *Inscriptions de Sicile*, prouvent que la Sicile tenoit autrefois à l'Italie.

(1) C'est la Caprasia de Varron, à ce que je crois. Il y a eu deux autres îles nommées *Capraria*. T.

qui fait joindre les eaux de l'Alphée à celles de la fontaine Aréthuſe, deux rivières de la Gréce qui alloient ſe mêler en Sicile, parce que c'étoit, vraiſemblablement, le cours de leurs eaux, lorſque la mer n'avoit pas encore ſéparé ces Contrées, &c.

Nous avons encore une autre preuve de la jonction de l'Italie avec l'Afrique, dans cette quantité d'os d'éléphants (1) qu'on trouve au centre des collines de la Toſcane : la continuation des terres leur ouvroit un libre paſſage; & ils pouvoient vivre dans l'un ou l'autre de ces deux climats. On n'a pas fait de recherches en Sicile & dans les autres îles, au ſujet des os de ces gros animaux. Peut-être en découvriroit-on, ſi l'on en prenoit la peine. Voilà donc comment l'*Hiſtoire Naturelle* nous donneroit l'hiſtoire la plus exacte des divers états de notre Planéte. Ainſi je penſe que tel étoit l'aſpect de la Nature, avant la dernière inondation. Outre les preuves phyſiques, nous avons le témoignage des traditions, & les archives des anciens Peuples. Donc nous pouvons conclure, avec Pline, que l'*Océan enleva la Sicile à l'Italie, Chypre à la Syrie, l'Eubée à la Béotie, Atlante & Macris à l'Eubée, Beſtique à la Bithynie, Leucoſie au Promontoire des Syrenes, &c.* Liv. II. Ch. 88.

(1) Pluſieurs Ecrivains Italiens font mention de ces dents foſſiles : on conſultera auſſi Fortis, T.

LETTRE XXXVIII.

Idée topographique du fond de l'Océan Atlantique, & qui indique l'existence réelle de l'Atlantide, avant la révolution & la grande irruption de la mer. Les Peuples de cette île pouvoient communiquer avec l'Afrique & l'Europe, de même qu'avec l'Amérique, & propager les connoissances avant la découverte du fer, de l'écriture & de la monnoie. De-là vient l'analogie qui se trouvoit entre les Usages des Mexicains & des Egyptiens. Rapports qu'ont eus les Péruviens avec les Chinois. Examen de la position effective de l'Asie & de l'Amérique, à l'Orient.

PLINE réunit, depuis le *Ch. LXXXVIII* jusqu'au *XCII* de son deuxiéme Livre, tous les pays qu'il dit avoir été engloutis par la mer; &, après avoir parlé de la séparation des îles de Sicile, de Chypre, d'Eubée, &c. il ajoute que l'*Océan submergea aussi les terres qui forment actuellement le vaste bassin de la mer Atlantique.* Il nomme ensuite Hélice, Bura dans le golfe de Corinthe, une grande partie de l'île de Cée, & *tout ce qui manque à l'Italie, à la Béotie, à Eleusine.*

Si

Si donc l'Atlantide fut ſubmergée en même temps que l'Océan, élevé à une hauteur conſidérable, s'introduiſit dans nos Contrées, on ne peut douter qu'elle exiſtât, lorſque les terreins compris entre Gibraltar & la Sorie, & entre l'Afrique & l'Italie, ſe trouvoient à ſec, à l'exception de quelques lacs, qui devoient néceſſairement recevoir les eaux de pluſieurs fleuves qui s'y rendoient de tous les environs, & qui ſont actuellement devenus les endroits les plus profonds de la Méditerranée.

Mais vous me demanderez peut-être ſi l'on apperçoit dans le baſſin de la mer Atlantique, comme dans la Méditerranée & le golfe de Veniſe, des indices de pays ſubmergés, vû qu'il ne ſuffit pas d'avoir l'idée de quelque île ancienne dans l'Océan, pour prouver tout ce que Platon nous a raconté ſur la vaſte Atlantide.

Soyons d'accord en un point, pour un inſtant, & ſuppoſons d'abord que la mer baiſſe tout-à-coup, à la hauteur de cinq-cents braſſes, dans le baſſin de la Méditerranée. Conſidérez enſuite ce que ſont cinq-cents braſſes, en comparaiſon de dix-huit (1) *milles* d'élévation, du demi-dia-

(1) Le diamétre de l'équateur terreſtre eſt, ſelon MM. de Marivetz & Gouſſier, de deux mille huit-cents ſoixante-quatorze lieues deux ſeptiémes, de deux mille deux-cents quatre-vingt-trois toiſes chacune : ainſi le demi-

métre de la terre ſous l'équateur, comme je vous l'ai dit dans une des *Lettres* précédentes : vous appercevez, ſur le champ, la ſurface qu'occupent actuellement la mer Adriatique & la mer Egée, telle que je vous l'ai repreſentée, & conformément à l'idée que les Anciens avoient de l'état antérieur de tous ces terreins ſubmergés. La même choſe aura lieu dans l'Océan Atlantique, ſi nous y ſuppoſons ſix-cents braſſes d'eau de moins. Dès l'inſtant, nous voyons paroître une immenſe étendue de pays, qui mérite aſſûrément bien d'être regardé comme celui des Atlantides.

Je conviens qu'on n'a pas ſondé tous les fonds de la mer Atlantique, de manière à pouvoir en déduire tout ce que nous aurions déſiré ; néanmoins différens Navigateurs ont aſſez reconnu de fonds dans cette mer pour nous donner lieu d'avancer quelque choſe de certain. Les travaux précieux de Buache (1) nous ont

---

diamétre eſt de mille quatre-cents trente-ſept lieues, ſix-cents cinquante-deux toiſes, un pied huit pouces, &c. Le diamétre pris par l'axe, d'un pole à l'autre, eſt de deux mille huit-cents cinquante huit lieues, deux cinquiémes : ainſi le demi-axe ſera de mille quatre-cents vingt-neuf lieues, neuf-cents quatorze toiſes, &c. T.

(1) M. Buache préſentant des détails qu'il eſt important de lire, pour avoir une plus ample connoiſſance

fait connoître le plan horizontal du fond de l'Océan Atlantique, depuis *Rio-Grande* ou les *Basses de Saint-Roch*, en Amérique, jusqu'au *cap Tagrin* de l'Afrique, sur une ligne qui coupe l'équateur à un angle de trente-cinq dégrés environ. Il a dressé une *Carte* très-exacte, & avec tous les éclaircissemens possibles, pour représenter la coupe horizontale & perpendiculaire des îles, des bas fonds de cet espace, & l'a présentée à l'Académie des Sciences. Cassini & le Fuochi furent nommés pour examiner ce travail dans toutes ses parties. Ils l'approuvèrent, & l'Académie confirma leur *Rapport* par un *Décret*, sous la signature de *Fontenelle*.

Cette *Carte* nous représente donc la continuation des Cordillières jusqu'à l'île de *Noronha*. Cette île n'est que la cime d'une montagne, dont on a sondé les environs dans une étendue de neuf mille pieds; on n'a trouvé que deux cents brasses dans ses vallées. Il y a quelques

---

du local général ou particulier, dont il s'agit, je renvoie le Lecteur aux *Mémoires de l'Académie des Sciences*, qu'il seroit inutile d'extraire. Voyez années 1745, *pag.* 76; 1750, *pag.* 151; 1752, *pag.* 117, *Hist.*; & *ibid. Mém. pag.* 399; *pag.* 416, *Carte*; 1753. On aura, dans les détails de cet habile Géographe, les preuves de tout ce que M. Carli avance. Suivez la *Carte*, à la fin de ce volume. T.

petites îles contiguës, celles des Ourſes, des Foux, des Rats. Plus loin la profondeur eſt inconnue. L'Amérique s'étendoit donc anciennement juſques-là.

Du côté de l'Afrique, les grandes Baſſes, les Bancs du cap Tagrin & le cap Sainte-Anne démontrent l'ancien prolongement de ce Continent. On voit, plus au Nord, le cap Blanc ſe joindre aux îles de Saint-Nicolas, de Sainte-Lucie, de Saint-Jacques, de Feu, de Saint-Antoine, à la Brava, &c. enfin aux îles du cap Verd, auquel elles appartiennent. Dans l'intervalle de ce prolongement, il y a différentes petites îles, des bancs de ſable qui occupent une eſpace de quatorze dégrés ou huit-cents quarante *milles* (1) marines. Or elles ont toutes été ſondées; & leurs bas-fonds prouvent qu'en ſuppoſant la mer baiſſée de cinq-cents braſſes, & même moins, ils y auroit des terreins immenſes découverts. Si l'on conſidère enſuite ces îles comme jointes à celles de *Los Abrolhos*, elles ſuivoient une direction oblique qui coupoit l'équateur ſur un angle de trente dégrés environ, & qui continuoit par les îles de l'Aſcenſion, de Saint-Matthieu, de Sainte-Hélène, d'un bout; &, de l'autre, peut-être juſqu'aux Bermudes.

(1) A ſoixante *milles* par dégrés. T.

Tel eſt donc l'eſpace immenſe de terreins qu'on recouvreroit, en ſuppoſant l'Océan baiſſé de cinq-cents braſſes, ſavoir dans un prolongement de cinq mille *milles* (1) ſur une largeur huit-cents quarante *milles* environ.

En ſuppoſant ces terreins & le baſſin de la Méditerranée libres des eaux qui les couvrent, on voit que les vaſtes fleuves qui coulent, tant du côté de l'Afrique que de l'Amérique, devoient y avoir formé de grands lacs, qui ſe déchargeoient dans la mer Antarctique, & qui faiſoient une île du vaſte terrein dont il s'agit, comme le ſuppoſoient les traditions de l'ancienne Egypte.

En admettant ces ſuppoſitions, fondées ſur l'état même des lieux, nous appercevons facilement que les Peuples qui les habitoient, pouvoient paſſer en Afrique, en Europe, y étendre leurs conquêtes, dominer, d'un côté, juſqu'à l'Egypte, &, de l'autre, juſqu'à l'Eſpagne & la Tyrrhénie, ſans trouver plus de difficulté pour aller en Amérique, & en revenir à leur gré. En effet Platon nous dit que les Atlantides dominoient, en partie, ſur le grand Continent qui étoit en face de l'autre côté : or ce ne peut être que l'Amérique.

---

(1) Ce qui donne quatre-vingt-trois dégrés *un tiers*, ſelon le calcul de l'Auteur. T.

Voilà donc comment on peut réalifer, fans la moindre contradiction, toutes les traditions de l'Egypte & de la Gréce, & faire arriver de l'Océan ces premiers Dieux qui régnèrent en Afrique. Nous connoiffons le Royaume de cet Atlas qui enfeigna l'Aftronomie, le cours de l'année lunaire. L'antiquité de ces traditions s'accorde avec celles des Peuples de la Bétique, qui font les *Autochthones* ou premiers habitans de l'Efpagne. Elles font enfuite confirmées par les Archives qui rappelloient aux Mexicains, que leurs Ancêtres étoient venus de l'Orient, & y avoient repaffé : mais fur-tout par la conformité des connoiffances Aftronomiques, les Hiéroglyphes, les Coutumes, les Ufages qui avoient une origine commune, & qui furent portés en Egypte par ces mêmes Peuples.

Dès que l'Océan fe fût retiré de notre Hémifphère qu'il couvroit au premier état indiqué par les archives même de la terre, & que les volcans, qui cefsèrent en grande partie, eurent laiffé à fec la furface qui devint habitable, il s'établit, fans doute, une communication entre les Peuples de l'Atlantide, notre Continent & celui de l'Amérique, avant la découverte du fer, l'invention de l'écriture & de la monnoie, c'eft-à-dire à une époque de plus de trois mille ans avant notre Ere. Cette époque eft, en effet, d'accord avec le texte des Septante, les obfer-

vations aſtronomiques, & les traditions qui concernent Hercule, à l'âge duquel on rapporte la ſubmerſion qui ſépara les parties du Globe. C'eſt par ces rapprochemens qu'on parvient à expliquer pourquoi les Navigateurs qui ont découvert les Canaries & les autres îles à l'Oueſt de l'Afrique furent ſi embarraſſés. Frappés des rapports qu'ils apperçurent entre les uſages des habitans & ceux de l'ancienne Egypte, ſur tout ce qui concernoit la conſervation des cadavres, ils ne ſurent trop qu'en penſer. Cependant les faits montroient l'analogie des deux Peuples; & la cave de Ténériffe, où l'on trouve nombre de momies, reſpectées par les Indigènes comme les corps des plus anciens *Guanches*, ne permettoit pas d'en douter.

Je m'attends à une objection de votre part. Suppoſé, me direz-vous, que les Atlantides ayent propagé en Egypte, en Eſpagne, en Italie, en Amérique même, leurs connoiſſances, leurs uſages, comment pourrons-nous voir la raiſon de cette analogie qu'on a remarquée entre les Péruviens & les Chinois, ſéparés les uns des autres par une mer encore plus vaſte.

J'avoue que la mer Pacifique, qui ſe trouve dans cet intervalle, fait une barrière qui devoit empêcher la moindre communication. Tâchons

P iv

cependant de lever cette (1) difficulté. Obſervons d'abord que les Chinois n'ont jamais eu de communication avec les Egyptiens; au moins les Ecrivains les plus éclairés de nos jours, ſans excepter Paw, qui s'accorde ici avec les autres, tiennent unanimement à cette opinion. Enſuite cherchons l'origine des Chinois chez les Scythes, qui ſe ſont fixés quelque temps en Sibérie, pays le plus élevé de notre Continent. Nous verrons ces Scythes en deſcendre, apporter avec eux la Religion, l'Aſtronomie aux Caldéens, aux Perſes, aux Chinois, aux Brahmes & aux Tartares (2) du Tibet.

Paw obſerve ſenſément, *Tom. II.*, que les Indiens vont en pélerinage à la Pagode du Grand-Lama, & juſqu'à Sélinga, en Sibérie. Ce pélerinage indique aſſûrément le pays d'où ils ſont venus; & M. Gentil le confirme dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1773. M. Bailly

---

(1) Le *Bhaguat-Geeta* fourniroit une objection qui augmenteroit encore la difficulté, au moins en apparence, ſi l'on croyoit ce Livre auſſi ancien qu'on nous le dit. Deux paſſages perſuaderoient qu'on n'avoit, il y a plus de quatre mille ans, dans l'Inde, aucune connoiſſance ni de l'Amérique, ni d'une tradition qui en ſupposât l'exiſtence, non plus que de l'Atlantide. L'Auteur de ce Livre ne déſigne la terre que comme diviſée *en trois parties*, *pag* 30. &c. T.

(2) Sans m'arrêter à ce que dit l'Auteur concernant les Tartares, &c. j'aſſûrerai que le pélerinage des Indiens

a aussi démontré, avec beaucoup de sagacité, dans son *Astronomie Ancienne*, *Liv. II. & III.* la propagation des Peuples Méridionnaux de l'Asie, & particulièrement l'origine des Chinois, qu'il fait venir des Scythes du Nord, dont les Peuples se sont étendus depuis le quarante-neuviéme dégré, où étoit située la ville de Sélinginskoi, jusqu'au soixante-dix-neuviéme dégré. Les observations astronomiques, les cycles, les fables mêmes lui fournissent des argumens si décisifs, que ses détails deviennent des démonstrations.

Pour moi je pense, qu'il ne faut pas remonter jusqu'au soixante-dix-neuviéme dégré. Je crois qu'en prenant le terme du pélerinage au lac Baïkal, c'est-à-dire à Sélinginskoi, nous devons reconnoître les pays de Jacutzkoi, Otchotkoi, & conséquemment le Kamtchatka, pour l'ancienne demeure des Scythes, des Chinois, des Japonnois & des Indiens qui se sont rapprochés du midi, à la suite de diverses révolutions. C'est ainsi que

---

à la Pagode du grand Lama, ne montre pas plus le pays originaire des Indiens, que les pélerinages des Européens aux Tombeaux des Apôtres, à Saint-Jacques, au Saint-Sépulcre ne prouvent que ces Européens sont tous ou Romains, ou Espagnols, ou Juifs d'origine : le pélerinage de la Mecque supposeroit donc aussi que tous les Mahométans en sont originaires. On verra dans l'Ouvrage de M. Schérer des instructions plus directes sur le passage des Asiatiques en Amérique. Il faut le lire. T.

toutes les anciennes Nations ſe ſont réciproquement repouſſées les unes les autres, & ont changé de demeure. Peut-être ont-elles été forcées de le faire à la ſuite de quelque fléau, ou d'un bouleverſement arrivé dans leur Contrée ; pour trouver ainſi ailleurs le moyen de ſubſiſter.

Il ne s'agit donc que d'examiner ſi le paſſage d'Aſie en Amérique étoit praticable, & les moyens qu'avoient, pour le faire, les Peuples que nous pouvons regarder comme les Ancêtres des Péruviens, comme ils l'étoient des Chinois & des Indiens, &, peut-être même, des Celtes.

Une *Carte Géographique* (1) va nous montrer la ſituation actuelle des lieux, c'eſt-à dire les bords de l'Aſie à l'Orient, & ceux de l'Amérique à l'Occident.

Je ne vous rappellerai pas les voyages que les Chinois ont faits depuis l'an 458 de notre

---

(1) Voyez à la fin de ce Volume. J'ai cru ne devoir rien changer à cette *Carte*, quoique nous en ayons eu de meilleures depuis, & des détails plus circonſtanciés ſur ces Contrées ; mais il falloit ſuivre celle de l'Auteur. On verra le Fouſang dont il s'agit ſur la *Mapemonde* de M. Moithey, 1785, vers le cinquante-cinquiéme dégré Nord-Oueſt, route de Deliſle, &c. Mais le *Mémoire* que M. de Guignes a écrit, *Acad. Inſcr. T.* 28, ſur le paſſage des Chinois, & leur Commerce en Amérique, prouve que, dès le Ve ſiécle, elle leur étoit connue. T.

Ere, le long des côtes du Japon, de Jesso, du Kamtschatca, même jusqu'en Amérique, à l'endroit qu'ils nommèrent *Foussang*, & où les Russes ont peut-être débarqué en 1741. Ce Foussang paroît se terminer en une pointe qui donne entrée à la mer, qu'on appelle *Mer de l'Ouest*, dont les bords Orientaux communiquent au Canada. Je m'auroriserai encore moins des *Relations* du Baron de la Hontan, de du Praz & de M. de Guignes, quoiqu'elles donnent lieu de conjecturer que les Chinois, ou au moins ceux de Jesso, passent sur des barques en Amérique, pour trafiquer avec quelques Peuples du Nord de ce Continent, tels que les Moosembek, les Tahugloukc, les Oman, les Pan, les Siu, &c. Peuples qui paroissent former des Sociétés Civiles bien réglées. En effet de Laët rapporte que les Espagnols, conduits par Antoine d'Espéio, en 1583, pour aller à la découverte du Nouveau-Mexique, trouvèrent, près de Cibola, des gens dont les uns leur dirent qu'à quinze journées plus loin, il y avoit une mer près de laquelle habitoient des Peuples riches en or, habits, vivres, &c.

Le P. Charlevoix nous raconte un fait qui fut pris pour une fable, comme ce que je viens de dire. Voyez les *Tome III & V* de son *Journal*, publiés en 1744. Le Jésuite Grillon, ayant fini les Missions du Canada, passa à celle de la

Chine. Voyageant par la Tartarie, il fit la rencontre d'une femme Hurone, qu'il avoit connue au Canada, & lui demanda comment elle étoit venue de si loin. Elle lui répondit qu'ayant été prise en guerre, elle avoit été amenée à travers différentes Nations, jusqu'à l'endroit où il la rencontroit. Il raconte un autre fait semblable, d'une femme Espagnole qui, ayant été prise aussi, fut conduite de pays en pays, & mariée à un Tartare, qui l'emmena avec lui à la Chine.

Toutes les Nations de l'Europe ont tenté de découvrir une route qui leur abrégeât le voyage de la Chine, en les dispensant de faire le tour de l'Afrique. Robert Thorn, Marchand de Bristol, proposa, sous Henri VIII, en 1527, de cotoyer l'Asie par la mer du Nord. On fit, sous Philippe II & Philippe III, des tentatives pour trouver un passage en Amérique, par le Nord, & à la baie de Hudson. Colomb, Vespuce, Chabot eurent toujours ce projet, pour aller, disoient-ils, par ces mers, aux *îles des Epiceries*. Les François trouvèrent, par le Canada, une étendue de pays, qu'ils suivirent pendant trois-cents lieues, & dont on ignoroit d'abord la largeur. Les tentatives des François, encouragés par les inductions de Guillaume de Lisle, & par la protection de M. de Maurepas, firent reconnoître six Etablissemens, dont le dernier est justement à trois-cents lieues du lac supé-

rieur. On ſoupçonna que le fleuve Poſcoyac communiquoit avec un autre qui, ſur le rapport des Sauvages, ſe décharge dans la baie de Hudſon, comme le fleuve Paſcoyac va tomber dans la mer de l'Oueſt. Ces fleuves ſemblent prouver qu'il y a une communication entre la mer de l'Eſt & celle de l'Oueſt, du côté de l'Aſie. M. Raynal eſt perſuadé qu'on peut paſſer de la baie de Hudſon dans cette mer oppoſée; & indique même la poſition & le lieu où doit ſe trouver la communication.

On a marqué ce prolongement de l'Amérique, vers l'Aſie, ſur les anciennes *Cartes Italiennes*. On y voit un détroit nommé *Détroit d'Anian*. Les Nations commerçantes ont prouvé que l'Amérique ſe rapproche réellement plus ou moins de l'Aſie: de ſorte que ces obſervations donnent tous les dégrés de probabilité aux paſſages que les Peuples ont pu faire d'un Continent à l'autre.

Les deux célébres Géographes François, de Liſle & Buache, ont pris des peines incroyables pour dreſſer des *Cartes* ſur toutes les *Relations* des voyages qu'on avoit faits pendant deux-cents ans. Elles ſont confirmées, de jour en jour, par les nouvelles découvertes des Ruſſes. Cependant elles préſentent quelques erreurs, mais qui étoient alors inévitables.

M. Gréen ne donne pas plus de vingt quatre

lieues (1) de largeur au détroit qui ſépare l'Aſie de l'Amérique. Il eſt juſtement ſous le cercle polaire, & contient quelques îles dans ſon milieu. L'Impératrice de Ruſſie a auſſi porté ſes vues de ce côté-là; & poſſéde différentes îles d'où l'on amena quelques hommes & des femmes à Pétersbourg, en 1777. Les Ruſſes en tirent beaucoup de pelleteries, & ne laiſſent pas transpirer s'ils paſſent en Amérique.

Les glaces que les fleuves de la Sibérie portent dans la mer Glaciale, ferment, pendant une grande partie de l'année, le paſſage du détroit d'Anian. Quoi qu'il en ſoit on eſt perſuadé qu'il y a un paſſage certain de l'Aſie à ces îles, & de ces îles au Continent de l'Amérique. Voilà ſur-tout pourquoi les vaiſſeaux de l'Europe n'ont jamais pu trouver ce paſſage libre; quoique M. le B. de G..., de Koniſberg reproche aux Ruſſes de ne pas l'avoir franchi par leur peu d'expérience dans la marine. Sa *Lettre*, datée du 5 Janvier 1772, ſe trouve dans le *Supplément au Voyage de M. de Bougainville, fait par MM. Banker & Solander.* Il prouve qu'il n'a pas été impraticable pour d'autres, &, même, que le trajet n'en eſt pas difficile; ce qui eſt aſſez ſurprenant.

M. Conſtantin-Jean Phipps n'avoit pas encore

(1) Il n'a pas ſept lieues. Voyez M. Scherer. T.

fait le voyage qu'il entreprit par ordre du Roi d'Angleterre, en 1773, & qui fut publié en 1775, *in*-4°. Il partit le 7 Mai, & se trouva, le premier Juillet, à soixante-dix-huit dégrés treize minutes de latitude. Deux jours après, il rencontra un vaisseau de Groënlande qui l'avertit que les glaces commençoient déjà. Il arriva le vingt Août à quatre-vingts dégrés douze minutes de latitude, passa le Spitzberg jusqu'à l'île de *la Table* & les sept îles. Après avoir couru à travers des glaces énormes, il tenta inutilement de passer pendant mille trois-cents *milles* de route. Il trouva tout fermé, & courut le plus grand risque d'être arrêté au milieu de ces glaces. Heureusement il s'en tira. Ces détails suffisent pour montrer combien il est difficile de passer ce détroit.

Il est prouvé par tous les voyages qu'on a faits du Kamtschatca au Japon, qu'il y a une suite d'îles nombreuses nommées *Kuriliski*. Etienne Kraschnicoff fut un de ceux qui alla, par ordre de l'Impératrice Anne, lever la *Carte* de la Sibérie, depuis le Kamtchatca jusqu'au Japon & jusqu'à l'Amérique. Il présenta son *Mémoire* à l'Académie de Pétersbourg. On le réunit à celui de Steller, & on les publia, en François & en Anglois, en 1771. C'est de ce *Mémoire* que je me sers pour vous indiquer non-seulement la continuation des îles du Japon

jufqu'au Kamtchatca, mais même la sûreté avec laquelle on peut faire ce voyage.

Les Profeffeurs Ruffes mentionnés affûrent qu'ils ont trouvé entr'autres chofes au Kamtchatca des ouvrages en fer du Japon, qu'on y nomme *Schifs*: d'où vient le nom de *Schifman*, qu'on y donne aux Japonnois. *Tom. II. pag.* 120.

Les Voyageurs atteftent auffi que *la Terre de la Compagnie* n'eft pas loin de *Jeffo*, ni celle-ci de la terre des *Puchochotek*, qui fut découverte, par les Ruffes, en 1741. Or l'île de *Béring* fe trouve entre cette terre-ci & le Kamtchatca: de forte que, fi la terre des Puchochotek eft la pointe du Continent de l'Amérique, comme on le préfume, rien n'eft plus facile que de paffer d'Afie en Amérique.

Si donc les Chinois & les Japonnois avoient leur première demeure en Sibérie, comme nous l'avons vu, & qu'ils en ayent été chaffés par des Peuples plus Septentrionaux & Orientaux, leur paffage en Amérique ne préfente rien d'impoffible, même dans l'état actuel du Globe. Repouffés par d'autres Peuples fauvages, ils auront gagné, peu-à-peu, les parties les plus Méridionnales du Pérou.

Le voyage que les Efpagnols firent en 1777, en Californie jufqu'au foixante-cinquiéme dégré de latitude, nous a donné de nouveaux éclairciffemens fur plufieurs Nations. Ils y ont trouvé

trouvé des habitans d'un facile accès, & humains. En suivant la même direction, on pourra découvrir la vraie position & le prolongement de l'Amérique de ce côté là. Ainsi attendons de nouveaux éclaircissemens & des notices plus certaines, sur-tout du célébre (1) Cook. Nous verrons jusqu'où se confirmeront les conjectures que nous avons sur le Passage du Détroit d'Anian.

---

(1) Le Lecteur peut à présent consulter ce *Voyage*, il verra à quoi se réduisent plusieurs conjectures de M. Carli. J'observerai ici que le Traducteur Allemand a eu tort de corriger la *Carte* de notre Auteur sur les nouvelles découvertes de Cook. C'étoit le moyen de rendre les détails de ces *Lettres* inintelligibles. Il falloit laisser au Lecteur à faire lui-même cette correction, en comparant cette *Carte* avec celle de Cook. On peut aussi consulter l'excellente *Carte* que M. le Clerc a fait graver dans son *Histoire de Russie*. T.



LETTRE XXXIX.

De la mer Pacifique & de la mer des Indes. On prouve qu'elle eſt en grande partie nouvelle comme la mer Atlantique & la Méditerranée. Preuves de cette aſſertion : d'où l'on parvient à expliquer l'origine commune de pluſieurs Nations de l'Amérique & de celles de notre Hémiſphère. Une auſſi grande inondation doit être arrivée du temps d'Hercule.

Nous avons vu qu'il n'eſt pas impoſſible de concevoir qu'en ſuppoſant les Chinois fixés anciennement en Sibérie, ils ayent paſſé en Amérique, comme d'autres Peuples Tartares ou Scythes ; & que ceux-ci y ayent porté ces Uſages, ces mêmes Mœurs, qui ſemblent rapprocher de ſi près ces deux Continens vers les parties Septentrionnales. Mais ces émigrations deviennent encore plus vraiſemblables, lorſqu'on réfléchit que ces Contrées ont auſſi été en partie ſubmergées par l'inondation qui a couvert l'Atlantide & le baſſin de la Méditerrannée.

Jettons les yeux ſur les îles de l'Afrique, de l'Aſie, de l'Amérique, & nous ſerons bientôt convaincus de la réalité de la cataſtrophe que

la grande mer y produisit. Observons la position de Java, Sumatra, Bornéo, Célébès & tout ce qu'on appelle Archipel de l'Inde, avec la suite des Philippines, des îles Luçons, & niez, si vous pouvez, qu'elles ayent, comme l'île Formose, appartenu au Continent de l'Asie. C'est ainsi que la Nouvelle-Bretagne se trouve jointe au Japon, moyennant les îles Mariannes.

Il y a une suite d'îles qui, en partant de la Nouvelle-Bretagne, se partagent en deux ramifications, dont l'une, au-dessus de l'équateur, va jusqu'au Nouveau-Mexique, & à la pointe de la Californie; l'autre, au-dessous de l'équateur, va joindre la Nouvelle-Zélande, & de-là le Chili. La Nouvelle-Hollande peut même avoir appartenu à l'Afrique, avec l'île de Madagascar & les autres îles, savoir celles de Bourbon, d'Amsterdam, de Ramiros, &c. M. Buache présenta à l'Académie des Sciences, en 1744, une *Carte* qui indiquoit les montagnes *subaquées;* & c'est particulièrement à ses travaux, que nous sommes redevables de connoître la mer Atlantique, les autres parties de la mer des Indes, & celles de la mer Pacifique, jusqu'au Détroit d'Anian. Cette suite incroyable de montagnes indique le vaste Continent qui fut absorbé par la mer; & la position des Continens actuels prouve de quel côté cette mer s'est jettée sur les terres inondées.

En effet nous voyons que ces Continens se presentent tous en angle aigu vers le pole Antarctique. On apperçoit la même forme aux golfes les plus resserrés & supérieurs, tels que la Californie, le Kamtchatca, Céilan, Commorin, &, de l'autre côté, dans la mer Atlantique, la Floride, le Banc-de-Terre-Neuve, la Groenlande, &c. Cette position des terres suffit pour montrer, comme on le voit par les fleuves, quel a été le cours de la mer. La preuve devient encore plus sensible dans la mer Atlantique, si l'on considère que les angles rentrans correspondent aux angles saillans, entre les deux bords opposés de l'Amérique & de l'Afrique.

Observez, en outre, tous les golfes que la mer a formés de ce côté-là, lorsqu'elle s'est jettée dans ces terres, comme la mer Vermeille à la Californie; ceux du Kamtchatca, de Corée, de Pékin, de Tunkin, de Martaban, de Bengale, de Cambaie, le golfe Persique, la mer Rouge, & vous verrez que tous sont dirigés vers le pole Antarctique, comme les Promontoires des Continens.

Les voyages des derniers Navigateurs, tels que Wallis, Bougainville, Charteret, Cook nous donnent encore les plus fortes preuves dans les paralléles qu'ils nous présentent des Langues de plusieurs îles qu'on avoit ignorées avant eux. Or ces paralléles nous découvrent

l'origine commune des habitans, ſéparés aujourd'hui par des intervalles immenſes & depuis nombre de ſiécles. Les îles Taïti, Bolabola, Maure, Ulietea, Huaheine & autres ſont au milieu de la mer Pacifique, à quatre mille huit-cents (1) *milles* de l'Amérique, & à cinq mille quatre-cents (2) *milles* de l'Aſie. Qui pourra ſe perſuader que les habitans des deux Continens ſoient allés, par mer, y habiter à une ſi grande diſtance, ſans avoir de vaiſſeaux convenables pour de pareilles routes, & ſans le ſecours de la bouſſole? Il y a environ deux-cents ſoixante ans que les Européens navigent dans la mer Pacifique, & cependant ces îles avoient été inconnues juſqu'en 1768. Mais ſuivons.

Cook a totalement découvert la Nouvelle-Zélande. Il avoit pris avec lui un *Taïtien*, qui s'étoit offert de l'accompagner. Cet homme ſe nommoit *Tupia*. Il étoit de l'Ordre Sacerdotal, & connoiſſoit parfaitement tous les Rits Religieux de Taïti. A peine fut-il à la Nouvelle-Zélande, qu'il s'apperçut qu'on y parloit ſa Langue, & qu'on y ſuivoit la même Religion, excepté quelques principes & certaines cérémonies, ſur leſquelles il eſſaya de les inſtruire, comme Miſſionnaire. Or la Nouvelle-Zélande ſe trouve à

(1) Ou quatre-vingt dégrés. T.

(2) Ou quatre-vingt-dix dégrés. T.

deux mille cinq-cents quatre-vingts (1) *milles* de ces îles. Les Peuples de ces deux pays n'ont que des canots ou de petites barques qu'on ne peut comparer à nos vaiſſeaux : ainſi l'on ne ſe perſuadera jamais qu'ils ayent uſé de ce moyen pour franchir, ſur les flots, cet eſpace immenſe; & qu'ils ayent eu, par cette voie, quelque communication entr'eux. Ils n'ont donc jamais paſſé d'un pays à l'autre par mer.

Mais permettez-moi de vous mettre ſous les yeux une liſte de quelques mots de la Nouvelle-Zélande & de Taïti. Le ſens en eſt le même, & la reſſemblance des mots ſi frappante, qu'il eſt impoſſible de nier que ce ſoit un même idiôme.

Mots François,	*Zélandois,*	*Taïtien.*
Capitaine,	Eraeete,	Earcé.
Homme,	Taata,	Taata.
Femme,	Wahine,	Iuahine.
Front,	Erai,	Erai.
Yeux,	Mata,	Mata.
Joues,	Paparinga,	Paparea.
Nez,	Ahew,	Ahew.
Tête,	Eupo,	Eupo.
Bouche,	Hangutu,	Utu.
Doigt,	Maticara,	Mancow.

(1) Ou quarante-trois dégrés. T.

Mots François,	*Zélandois*,	*Taïtien*.
Ventre,	Aterabao,	Oboo.
Nombril,	Apeto,	Peto.
Pommes de terre,	Cumala,	Cumala.
Oiſeau,	Mannu,	Mannu.
Un,	Tahi,	Tahi.
Deux,	Rua,	Rua.
Trois,	Toni,	Toni.
Quatre,	Ha,	Hea.
Cinq,	Rema,	Rema.
Six,	Ono,	Ono.
Sept,	Etu,	Hétu.
Huit,	Waru,	Waru.
Neuf,	Iva,	Heva, &c.

Je ne vous mets ſous les yeux que (1) ce court paralléle. Vous ſentez bien que ces Peuples, ſéparés depuis des milliers de ſiécles, n'ont pu conſerver les mêmes mots ſans quel-

(1) Voilà ſans doute un rapport bien étonnant entre deux Nations ſi éloignées, & qui n'avoient aucune liaiſon depuis nombre de ſiécles. On lit dans le *Voyage de Marion*, que les tremblemens de terre, continuels dans les îles du Sud, détruiſent inſenſiblement tantôt un terrein, tantôt un autre, & paroiſſent avoir fait crouler plus de quinze-cents lieues de pays. La révolution qu'éprouva le Canada, le ſiécle dernier, donneroit quelque apparence de probabilité à cette conjecture; mais elle demeure en défaut à pluſieurs égards; ainſi l'on ne peut admettre les tremblemens de terre comme la vraie cauſe qui a ſéparé les pays

que altération; ainſi je ne ferai aucun commentaire à cet égard. Mais l'identité de ceux que nous voyons ici, ne devient-elle pas une preuve plus forte que toutes les démonſtrations Phyſiques & Mathématiques? Or depuis quand ces terres ont-elles été ſéparées? Par quelle révolution? Sans doute elle fut générale dans ces eſpaces immenſes du Sud. Il n'en eſt pas moins certain que les habitans formoient un même Peuple à leur origine, & qu'ils devoient occuper une grande étendue de pays, en y comprenant les îles dernièrement découvertes. La Nouvelle-Hollande, au contraire, qui, ſelon les meſures exactes de Cook, n'eſt qu'à ſept-cents quatre-vingts *milles* environ (1) de la Nouvelle-Zélande, a un langage bien différent; ce qui prouve que les Peuples ne ſont pas de la même origine que ceux dont nous venons de parler. On, dit par exemple, *Bama* pour *homme*; *Bonjon* pour *nez*; *Toolpoor* (Toulpour) pour *nombril*, *meul* pour *œil*, noms qui n'approchent en rien des précédens.

---

dont parle notre Auteur, à des intervalles ſi éloignées. Il a fallu une révolution générale. On verra dans les *Voyages de Cook*, en François, une Table beaucoup plus nombreuſe de mots pris des Langues des îles où deſcendit cet immortel Navigateur. T.

(1) Ou treize dégrés. T.

On voit donc, par ce parallèle, qu'il y a probablement eu un Continent non interrompu entre la Nouvelle-Zélande & Taïti; & qu'au contraire la Nouvelle-Zélande & la Nouvelle-Hollande ont été séparées, avant la submersion, par un bras de mer ou un golfe qui empêchoit toute communication entr'elles. En effet, on ne trouve aucune île entre ces deux dernières terres; & l'on navige continuellement sur une mer très-profonde. Mais les Voyageurs ont trouvé plusieurs îles au-dessus de la Nouvelle-Zélande, qui paroissent à différens intervalles en continuant jusqu'à Taïti. Telles sont Rotterdam, Amsterdam, Middelbourg, &c., Ceci semble donc montrer qu'il y avoit, avant la submersion, une chaîne de Monts & de Terreins, moyennant lesquels les Peuples de Taïti & ceux de la Nouvelle-Zélande avoient une liaison directe.

Cook a aussi fait quelques Recueils de mots des îles de Java, de Malacca, du Prince, de Madagascar, & nous fait connoître la conformité des termes radicaux du langage qui leur étoit commun autrefois; mais qui, par la suite des temps, & le mêlange de différentes Nations, est devenu un peu différent.

Mais on voit, dans ces Vocabulaires, une chose digne de remarque, c'est que le mot *mata* ou *mate* signifie *tuer* dans toutes ces

langues, excepté à la Nouvelle-Zélande & à Taïti, ou il désigne (1) l'œil. Quoi qu'il en soit, ces îles, qui forment un groupe si considérable dans cette mer, semblent avoir eu le même berceau que l'Afrique & l'Asie; comme on peut l'assûrer à l'égard de la Nouvelle-Zélande, de Taïti, & de plusieurs autres îles circonvoisines.

Pour revenir à notre sujet; qui auroit jamais présumé, avant ces dix dernières années-ci, que la Nouvelle-Zélande devoit, il y a des milliers de siécles, appartenir à un pays qui en est éloigné de deux mille cinq-cents quatre-vingt *milles* & situé au milieu de la mer Pacifique? On eût, sans doute, passé pour un Visionnaire. Buache, qui a présenté la prolongation des monts *subaqués*, en a vu la direction vers Taïti : mais jamais personne n'a pu s'imaginer que ces Peuples, séparés par une si vaste mer, fussent sortis d'une même souche, d'autant plus qu'il n'existoit aucun monument, ni chez les uns, ni chez les autres, qui leur fît présumer la moindre liaison avec d'autres Peuples.

Mais voici une même langue aux deux extrémités de ce vaste espace, une même Religion, quoiqu'altérées l'une & l'autre par le laps du temps, de même qu'il s'étoit introduit des

(1) Voyez une des Notes précédentes. T.

changemens dans les Usages, les Coutumes, l'Ordre Civil : car les Taïtiens sont une Société fondée sur des Loix, suivent le système féodal, comme les Peuples de l'Indostan ; tandis que ceux de la Nouvelle-Zélande sont anthropophages.

Si l'on réfléchit mûrement sur un fait aussi lumineux, sera-t-on surpris que les Peuples de l'Asie ayent pu communiquer avec ceux de l'Amérique qui en est voisine ; qu'ils se soient, tour-à-tour, conquis, mêlés, confondus ; enfin qu'ils ayent tous, plus ou moins, conservé, pendant si long-temps, quelque chose d'analogue dans les Usages, les Coutumes, la Religion & la Langue ?

Cette idée paroîtra donc encore mieux fondée, si l'on réfléchit que, les Taïtiens & les Zélandois n'ont jamais pu communiquer entre eux par mer, ni fournir, par cette voie, aucune preuve d'affinité ; & qu'il est aussi démontré, tant par les observations Physiques de Buache, que par celles de Cook, de Banks & Solander ; en outre, partout ce que nous avons dit jusqu'ici, que ce vaste trajet se trouvoit auparavant à sec, comme le bassin de la mer Atlantique & la Méditerranée. Ainsi nous présumerons, avec raison, que les Peuples de Taïti, de la Nouvelle-Zélande, de même que les Tartares, les Chinois, d'une part, & de l'autre,

les Mexicains & les Peuples du midi ont pu paſſer les uns chez les autres, par la voie des pays intermédiaires, & ſe répandre ainſi, en plus ou moins grand nombre, dans différentes parties de l'Aſie, de l'Europe, de l'Afrique & de l'Amérique.

Le Hollandois Roggéwin aborda, en 1722, à une île qu'il crut ſituée à cent lieues de Callao, & à la même diſtance du Chili; cette petite île qu'il détermine à 27 dégrés 6 minutes de latitude *Sud*, avoit, ſelon lui, 14 lieues de circonférence, & environ trois mille Habitans. Mais il y a ici une choſe bien étonnante à remarquer; ce ſont des ſtatues coloſſales de pierre auxquelles ce Peuple, ſelon lui, rendoit certains hommages, comme à des idoles. En 1770, Philippe Gonzalès mouilla à cette même île. Il confirme ce que nous venons de rapporter de ces ſtatues, & aſſûre même qu'il y en avoit de la hauteur de vingt empans. C'eſt, ſelon lui, l'île *de Davis*. Cook y deſcendit en 1774, & ne put jamais comprendre comment ces Peuples ont érigé (1) ces coloſſes au milieu de la mer Pacifique, n'ayant ni

(1) Voilà une des obſervations les plus importantes de cet Ouvrage. Les circonſtances relatives aux premières découvertes de cette île, ſont aſſez curieuſes pour mériter d'être connues. On conſultera donc le *Mémoire* du célébre

échelles, ni arts, ni même aucune carrière de pierres.

Cette île est celle de *Pâques*. Cook la marque à 27 dégrés, 5 minutes, 30 secondes, 5 tierces de latitude australe, & à 109 dégrés, 46 minutes, 20 secondes de longitude, du méridien de Gréenwich. Il en donne le plan & présente le dessin des statues. On doit se rappeller, ici, qu'on trouva de semblables statues au Pérou; & que celles de l'île de Pâques ont aussi de grandes oreilles, comme celles de ce Royaume. Les Habitans de l'île ont les oreilles allongées, comme les Péruviens aimoient à les avoir, y faisant de grands trous, pour y attacher de longs pendans. D'ailleurs la langue de ces Insulaires est la même que celle de Taïti; d'où Cook conclut, avec raison, que les uns & les autres ont une même origine, & que la Langue est presque la même dans toutes les îles, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'à celle de Pâques, mais qu'elle se rapproche plus du même idiôme, dans ces deux dernières.

Ce célébre Navigateur y remarqua, en outre, des restes d'édifices qui avoient été très-bien construits en belles pierres de taille, telles que

Astronome M. Alexandre Guy Pingré, sur les lieux où l'on pouvoit observer le passage de Vénus sur le disque du Soleil, le 3 Avril 1769, *pag.* 68, *& suiv.* T.

celles des édifices du Pérou. Or ces ouvrages n'ont assûrément pas été faits par le Peuple qui habite actuellement cette île, puisqu'on n'y a trouvé aucun instrument de fer. Ces statues ne sont pas des objets de culte; mais, selon ces gens, des représentations de leurs anciens Princes *Aréekée.* Cette île est à deux mille quatre-cents (1) *milles* de Taïti, à quatre mille cinq-cents (2) *milles* de la Nouvelle-Zélande, & à plus de neuf-cents (3) *milles* du Continent de l'Amérique. Les barques, ou canots, des habitans ne peuvent contenir plus de quatre hommes. Ils ne sont donc jamais venus par mer dans leur île, éloignée de toute habitation, à des distances si considérables. Ils donnent à l'homme ou au *Père* le nom de *Papa*, comme en Amérique. En supposant donc un vaste espace de terres, des monts, des vallées, des carrières, on voit comment des Peuples plus cultivés, mais qui ont été submergés, firent ces statues, les élevèrent sur la cime des montagnes, tant de cette île que des autres, & comment ils répandirent une même Langue à la distance de quatre-cents cinquante *milles*. En effet les Chinois savent, par une très-ancienne & constante tradition, que la mer en-

(1) Ou quarante dégrés. T.

(2) Ou soixante-quinze dégrés. T.

(3) Ou quinze dégrés. T.

gloutit, il y a long-temps, un pays immenſe, dans ces parties ſubmergées.

Mais il faut encore remarquer ici que l'inondation de ces pays-là doit avoir précédé celle du baſſin de la mer Atlantique & de la Méditerranée. En voici la raiſon. Les coraux ſont petits dans ces deux derniers baſſins, fort avant ſous les eaux; au lieu que, dans les mers du Sud, toutes les îles ſont environnées d'écueils immenſes, formés par les coraux, qui s'élévent juſqu'à la ſurface de la mer, & la ſurpaſſent même de quinze pieds & davantage, malgré ſon extrême (1) profondeur.

Il eſt difficile de ſe perſuader, ſans preuves hiſtoriques, que des Peuples, fixés à l'extrémité d'un Continent, ſe ſoient diviſés de manière qu'une partie ſoit allée demeurer à une diſtance conſidérable, laiſſant dans l'intervalle d'autres Nations qui s'y ſont établies. Cependant ce fait n'eſt pas incroyable. On a retrouvé dans le Tibet les mots radicaux de la (2) Langue Suédoiſe, & ceux de la Langue Celtique parmi les Scythes. On ſait qu'il exiſte du côté

(1) Obſervation importante. T.

(2) La ſavante Préface du grand *Dictionnaire Suédois* de Ihre, & la Note de Fortis (dans ſon Ouvrage ſur les *îles Cherſo & Oſero*, *pag.* 44, *& ſuiv. Edit. Ital. in-4°*) jetteront du jour ſur cet article. T.

du Tirol, une Peuplade dont la Langue n'eſt entendue ni des Italiens, ni des Allemands. Un homme curieux, qui ſe trouvoit de la ſuite du Roi de Dannemarck paſſa par cet endroit, & fut extrêmement ſurpris d'y entendre parler la Langue Danoiſe des anciens Cimbres. En effet la vallée que ce Peuple habite, ſe nomme encore aujourd'hui (1) *Val-Cimbra :* c'eſt un reſte de ces anciens Cimbres défaits par Marius. Après cette défaite, ceux qui échappèrent au carnage ſe retirèrent dans ces montagnes, il y a plus de dix-huit-cents ans.

Si donc le Dannemarck & cette Vallée avoient échappé à une inondation qui eût couvert le reſte de l'Europe, & qu'on eût alors ignoré l'art de la navigation, ſeroit-il abſurde de préſumer que ces Peuples euſſent eu une origine commune, faiſant autrefois une même Nation, quoique différens entr'eux par les Uſages, les Coutumes & la Religion ?

Nous ſavons qu'il y a dans la Valachie, dans

---

(1) Le nom eſt preſque déciſif. Cependant on a préſumé, avec aſſez de fondement, que cette Peuplade étoit un reſte des troupes Allemandes qui paſsèrent en Italie du temps des Factions des *Welfes* & des *Gibelins*, dont j'ai parlé. L'Allemand de ce temps-là tenoit beaucoup de la Langue Franque, très-analogue au Suédois & au Danois. T.

le

le Bannat de Temeſwar & la Romanie, des Peuplades qui ſe diſent *Romaines*. Leur Langue eſt différente de celles des Turcs, des Hongrois, des Illyriens, au milieu deſquelles elles ſe trouvent enclavées. Or cette Langue eſt preſque l'idiôme Latin. Les Italiens & ces Peuplades s'entendent très-bien. Peut-on nier que ce ſont des reſtes de ces anciennes Colonies que les Romains avoient établies dans la Dacie ou la Hongrie ?

On voit, en Groënlande, des Peuples qui ont toute la phyſionomie des Eſquimaux, les mêmes Uſages. Or comment ſe trouvent-ils dans ces deux Contrées ? Ils ſont ſéparés par le détroit de Hudſon, la grande baie de Baffin, &c. Quelques Ecrivains ont préſumé qu'ils y étoient paſſés par mer : ce qui paroît preſque (1) impoſſible. Si, au contraire, nous obſervons attentivement que la pointe de Groënlande eſt dirigée vers le banc de Terre-Neuve ; que celui-ci eſt tourné vers l'île de même nom, & celle-ci vers le cap Breton, nous verrons que tout cet eſpace appartenoit autrefois au Continent où ſont juſtement les Eſquimaux.

---

(2) Si l'on conſulte la *Carte* de M. Buache, que j'ai citée au commencement de ce Volume, on verra que cela n'étoit pas ſi impoſſible. Cela ne diminue en rien la force des raiſonnemens de M. Carli. Voyez auſſi M. Schorer. T.

De Hoorn a cru appercevoir, en Amérique, les races des Huns, des Turcs, des Finlandois, des Norwégiens, &c. Grotius a été du même avis. Cependant on les a traités (1) de Visionnaires. Mais, si nous réfléchissons que l'Angleterre, l'Irlande ne faisoient autrefois qu'un même Continent, (2) avec la France, comme M. Buache le démontre, par les couches & l'identité des terres, par les bas-fonds des détroits qui les séparent, la continuation des montagnes, sans en excepter même toutes les îles de la Baltique, nous croirons, sans peine, que les Peuples de ces Contrées-là ont pu passer, autrefois, les uns chez les autres, sans être obligés de recourir à des barques.

Croira-t-on, par exemple, que le Danne-

---

(1) Il n'est pas de gens si tranchans que les Ignorans. T.

(2) Voici un fait qui prouve que la mer a gagné peu-à-peu sur ces côtes. Jules César, passant en Angleterre, avoit fait bâtir un fort sur les côtes de notre Continent, en face de cette île. On voyoit encore, au commencement de ce siécle les restes de ce fort, à la retraite des marées. On y alloit sans risque de la côte de la Hollande. Or ces restes sont à plus d'une lieue au-de-là des côtes, jusqu'auxquelles la mer arrive actuellement. Certainement César ne l'avoit pas fait élever dans la mer. Voilà ce qu'on m'a assûré en Hollande, dans la maison même où le fameux Spinosa vivoit en Sage, donnant l'exemple de toutes les vertus qui font le vrai citoyen. T.

marck, la Suéde, la Norwége n'étoient pas, autrefois, un même Continent? Ces deux dernières étoient, ſans doute, jointes de même avec l'île de Bornholm, celle de Rugen & la Poméranie. Obſervez, d'un autre côté, la poſition des Orcades, des îles de Féroé & d'Iſlande, qui ſont ſi voiſines de Groënlande; ſuppoſez, enſuite, que la mer y ſoit plus baſſe de cinq-cents braſſes & même moins, vous verrez auſſi-tôt un vaſte terrein, coupé, il eſt vrai, par quelques lacs, formés par les fleuves des bords oppoſés; mais ce terrein réuniroit, comme autrefois, tout le Nord de l'Amérique avec l'Europe. V. *Zimmermann*, *p.* 624.

Il n'eſt donc pas étonnant qu'on ait trouvé, au Nord de l'Amérique, tant de Nations dont les Mœurs, les Uſages, la Religion forment un ſi grand contraſte, mais qui, en même tems, ſe rapprochent des Peuples de notre Hémiſphère. Les rapports en ſont ſi frappans, qu'ils ne peuvent venir que d'une même origine.

Ceux qui ont nié ces diverſes tranſmigrations, ſe ſont fondés ſur les grandes difficultés que ce ſyſtême leur préſentoit. La Navigation étoit un art abſolument ignoré: on n'avoit que des canots faits, ou d'un ſeul tronc d'arbre, ou de peaux d'animaux; ou, ſi l'on le veut, même quelques balſes: mais ces moyens ſont inſuffiſans, pour concevoir la

poſſibilité de ces paſſages. Voilà ce qu'on a objecté avec raiſon ; & ceux qui ont prétendu le contraire, n'avoient pas aſſez réfléchi ſur la poſſibilité du fait. Car il ne s'agit pas ici de quelques barques jettées, ſi l'on veut, à des des diſtances immenſes. Il faut réfléchir que ce ſont des reſtes d'anciennes Nations, dont les monumens prouvent certains arts, une civiliſation ignorée des Peuples chez leſquels exiſtent ces monumens. Il faut, en outre, ſe demander comment ces émigrans décidés, ou forcés par les hazards à quitter leur ſéjour pour en aller chercher un autre, ont pu emmener avec eux des animaux féroces, & ennemis naturels de l'homme autant que de la brute.

En accordant, au contraire, ce dont toute la Nature nous fournit les preuves, que le globe a été ſubmergé dans la plus grande partie de ſa ſurface, toute difficulté ceſſe. On voit paroître, diſparoître différens Continens, d'autres terreins plus élevés braver l'inondation à leurs cimes, & les reſtes de ces infortunées Nations ſe ſauver ſur ces éminences, ou paſſer dans de nouvelles terres, ſelon la rapidité avec laquelle ces révolutions des mers ſe ſont faites. Les animaux reptiles ou quadrupédes ont pu ſuivre encore plus facilement la même marche. Voila comment un pays,

un Continent s'eſt trouvé peuplé des reſtes d'une Nation dont une autre partie s'eſt vue ſéparée à un intervalle plus ou moins eloigné ; comme il eſt arrivé à la Nouvelle-Zélande, à Taïti, à l'île de Pâques & aux autres îles du Sud.

On a objecté qu'il y avoit, en Amérique, des animaux dont on ne voyoit pas les analogues en Europe ; comme des chevaux, des bœufs, des llamas, des alpaques, des vigognes & nombre d'eſpéces d'oiſeaux, &c, &c : mais nous avons, en Europe, le renne du Nord qui n'eſt pas en Amérique : trouve-t-on dans le Nord le dromadaire, le chameau, le rhinocéros & nombre d'autres eſpéces de l'Aſie & de l'Afrique, qu'on ne voit pas non plus en Europe. La différence des animaux ne forme donc pas un argument bien fondé. Cependant on a vu, & l'on voit tous les jours, en Amérique, des tigres, des lions, des ours, des cerfs, des ſinges, les eſpéces analogues de nos liévres, lapins, cailles, perdrix, pigeons, poules, &c. D'ailleurs je crois qu'on ſeroit bien fondé à prétendre qu'il y avoit une eſpéce de bœuf & des (1) chevaux en Amérique. Toutes ces

(1) On a nié l'exiſtence des chevaux en Amérique, avant la découverte de Colomb. L'Auteur a raiſon de rappeller ce fait, & de tenir pour l'affirmative. T.

eſpéces, il eſt vrai, avoient été un peu changées, quant à la forme : mais pluſieurs étoient beaucoup (1) plus belles que celles de nos Continens, quoique les mêmes.

Les grandes dents & ces os énormes qu'on a trouvés au Nord de l'Amérique, dans le Canada, & même dans l'Amérique Méridionale, paſſent pour être des débris d'Eléphans & d'un autre plus grand animal inconnu. Ces débris méritent ſur-tout notre attention; car ils viennent à l'appui de notre (2) hypothèſe. Mais on a auſſi remarqué de ſemblables débris en Sibérie. Voilà donc au moins une grande eſpéce d'animal, commune aux deux Hemiſphères, à une époque inconnue : ce qui prouve la mutuelle correſpondance des deux Continens, mais, en même temps, une révolution tant d'un côté que de l'autre ; révolution qui ſubmergea les terreins intermédiaires, & une partie de ceux qui ſont actuellement à ſec.

(1) J'invite le Lecteur à ſuivre les détails de la *Diſſertation* que D. Pernetty a publiée à Berlin, ſur l'extrême fertilité du ſol de l'Amérique, ſur la fécondité & la longue vie des habitans de pluſieurs vaſtes Contrées, ſur la force étonnante & la rapidité de la végétation, &c. T.

(2) M. de Marivetz prétend expliquer cette énigme par les grandes périodes de la Nature ou du mouvement du Globe, voyez ſon *Tom. II, Phyſiq. du Monde.* Mais ces amas d'os, comme je l'ai déjà dit, ſuppoſent une révolution ſubite & non périodique. T.

Le Chevalier Sloan nous fait obſerver que ces dents & ces grands os ſe trouvent auſſi en Tranſilvanie, en Hongrie, en Irlande, en France & ailleurs. Le Général Marſilli dit que ce ſont des reſtes des éléphans que les Romains avoient menés dans ces Contrées. Mais les Romains n'avoient pas d'éléphans dans leurs armées au-delà des Alpes. Ils auroient encore moins laiſſé enſevelir ces dents, qui étoient d'un grand prix à Rome : *Dentium ingens pretium*, dit Pline, *Liv. VIII. Ch. XI.* Au contraire les Romains cherchoient par-tout ces dents foſſiles, *Idem Liv. XXXVI .Ch. IV.*

Les Philoſophes ont beaucoup diſſerté ſur ces os & ces dents d'animaux, qui ne vivent pas dans les pays du Nord, & ne produiſent même que dans la zone Torride. Je ferai ailleurs quelques réflexions ultérieures à ce ſujet. J'obſerverai,en attendant,que ces os ne ſont pas iſolés ſous terre, mais entaſſés en grandes maſſes; ce qui leur a fait donner le nom de *Montagnes des Géans*. On s'imagina la première fois qu'on en découvrit, que ces os appartenoient à une race particulière d'hommes, non à des animaux. En outre ils ſont de différentes groſſeur & grandeur; c'eſt-à-dire d'animaux de différens âges. On les trouve même quelquefois confondus pêle-mêle avec des os de baleine, de vache marine & d'autres *cétacés* ou *monſtres marins*. Or ces débris

indiquent clairement une cataſtrophe aſſez ſubite.

Si donc, comme il eſt démontré, la Méditerranée eſt une mer nouvelle, & ſi d'ailleurs l'ouverture du Détroit de Gibraltar, & l'irruption de l'Océan ſur l'Atlantide, ſont des faits atteſtés par la tradition conſtante de tous les Anciens, & qui s'eſt perpétuée de génération en génération; ſi en outre les obſervations des Philoſophes Géographes de nos jours, & les découvertes faites par les Navigateurs les plus éclairés, dans la mer Pacifique, conſpirent à prouver la vérité de cette cataſtrophe, je ne vois pas qu'il y ait de l'inconſéquence à ſoutenir que les terres actuellement inondées ayent été découvertes, il y a des milliers de ſiécles, & qu'elles ayent eu leurs habitans. « *Au reſte*, dit » Juſtin, *ſi les parties qui ſe trouvent diviſées ſur* » *le Globe ont été unies autrefois*, il eſt bien » prouvé que c'eſt une révolution extraordinaire » qui a jetté les mers ſur une ſi vaſte étendue » de pays, & qui fit périr les hommes qui s'y » trouvoient répandus. Heureux ceux qui étoient » alors le plus près des éminences qui forment » aujourd'hui les îles !

» *Vidì ego quod fuerat quondàm ſolidiſſima tellus*
» *Eſſe fretum; vidi factas ex æquore terras.* Ovide.



LETTRE XL.

Cette grande Inondation n'a pas été la conséquence du Déluge universel. Opinion d'un Auteur anonyme sur ce Déluge. On prouve encore que l'Inondation arrivée du temps d'Hercule, ne doit pas être confondue avec le Déluge universel.

J'AUROIS peut-être du réunir un plus grand appareil d'érudition à cette foule d'observations que les Naturalistes ont faites,pour vous exposer l'ancien aspect de notre Hémisphère, & vous présenter, avec des preuves convaincantes, tout ce que je viens de vous raconter concernant le long séjour que l'Océan a fait sur les plus hautes montagnes; & sur le second état que j'ai dit avoir été celui des volcans, lorsque la mer se retira : enfin j'aurois du parler avec précision & plus en détail, de l'état où se trouvoit notre Hémisphère, lorsqu'elle fut abandonnée par les eaux ; ce qui m'auroit donné lieu de répandre par-tout une érudition capable d'en imposer : après quoi, j'aurois, sur le même ton, raconté quelle fut l'irruption de l'Océan, lorsqu'il vint, avec moins de vio-

lence, inonder une partie de nos terreins qu'il avoit laiſſés à ſec.

Mais à quoi bon ce brillant appareil? Je ne vois que trop de luxe, à cet égard, parmi les Littérateurs de notre âge. Loin de chercher à diminuer la maſſe énorme des Livres, dont on n'a même preſque pas le temps de connoître les titres, on ſe livre à des diſcuſſions ſans nombre, qui font gémir la preſſe, ſans en faire ſortir le moindre trait de lumière. Quel homme ſenſé peut ſe réſoudre à commencer la lecture de ces immenſes Collections Académiques, répandues aujourd'hui par toute l'Europe: malgré nous ne ſont-elles pas condamnées à l'oubli? Si nous en exceptons un très-petit nombre de bons *Mémoires*, qui ſerviront de bâſes aux vérités que la Poſtérité découvrira, vous avouerez que le reſte eſt bien peu de choſe, & qu'il vaut infiniment mieux ſe borner à très-peu de Livres, que de ſe fatiguer à parcourir même ces nombreux Volumes, qui fourmillent de redites & de contradictions. Ainſi n'attendez de moi que l'érudition que je crois indiſpenſable. Vous ſavez de quelle manière j'ai commencé ces *Lettres* ou ce *Poëme*, ſi vous voulez l'appeller ainſi. Je n'enviſageois que vous & nos amis. Je ne prétends ni m'ériger ici en Docteur, ni décider avec ce ton bourſoufflé de nos prétendus Savans: je vous expoſe mes penſées

telles qu'elles ſe préſentent ſous ma plume, ſans autre intérêt que celui de m'amuſer, & ſans m'inquiéter ſi elles ſont accueillies ou rejettées par cette foule immenſe d'êtres bipédes que je me ſoucie fort peu de connoître, ſur-tout parmi ceux qui écrivent toujours une liſte de titres pompeux avant leur nom. Eh! mon ami, ſi leur nom avoit quelque réalité, ſeroient-ils jaloux de ces titres; &, s'il en a réellement, ces titres y ajoutent-ils quelque mérite. Cicéron, qui étoit de toutes les Académies, qui en a diſcuté tous les dogmes, les ſyſtêmes, s'appelloit *M. Tullius*. J'aime le laconiſme de ceux qui ſouſcrivent *de pluſieurs Académies;* mais je regrette aſſez ſouvent qu'ils ne ſoient pas de *celle du Bon-Sens*. Vous ne doutez cependant pas que je ne ſache diſtinguer un homme d'un autre ; & que, dans cette foule obſcure de gens décorés du titre d'une Société Savante, je n'apperçoive çà & là l'homme qui mérite mon eſtime ; mais *rari nantes in gurgite vaſto*. Ainſi ne tenons à aucune opinion; adoptons une hypothèſe pour nous entretenir, lorſque nous croyons l'avoir trouvée la plus probable ; & déteſtons ſur-tout cette morgue qui dégrade aujourd'hui la plupart des Savans de l'Europe.

Vous me demanderez peut-être ſi la dernière ſubmerſion qui engloutit l'Atlantide, la Médi-

terranée & une partie des Indes Orientales, fut une conſéquence du Déluge Univerſel. Je vous réponds franchement que non. La raiſon m'en paroît evidente. La *Genèſe* nous apprend qu'au dixiéme mois on commença à voir les cimes des montagnes; que, ſept jours après, Noé ayant lâché la Colombe, celle-ci apporta une branche d'olivier. Qu'enſuite Noé, voyant que les eaux étoient deſſéchées ſur la terre, (*ſeptima & vigeſima die menſis arefacta eſt terræ*) ſortit de l'Arche avec ſa femme, ſa famille & tous les êtres vivans qui étoient avec lui.

Nous avons déjà vu, par ce même détail, que les eaux n'avoient pas fait périr les végétaux, puiſque les oliviers demeurèrent intacts, de ſorte que la colombe en rapporta une branche. En outre ce récit ſuppoſe que les eaux s'étoient totalement retirées, pour ſe rendre au lieu d'où elles étoient venues; que la terre reprit promptement ſa première forme extérieure; & fut bientôt en état de faire végéter toutes les plantes. Si, au contraire, après l'inondation dont je parle, l'eau n'a pas quitté les terreins qu'elle avoit engloutis, il eſt clair qu'elle n'a pas été une conſéquence du Déluge (1) Univerſel.

---

(1) Nous avons vu que le balancement de l'axe ſuffiſoit pour tout expliquer. Ainſi, ſans s'écarter du texte des

Si, d'un autre côté, nombre de Peuples ont été ſubmergés en même temps que l'Atlantide, dans les quatre parties du Globe, il n'eſt pas moins évident qu'il en a auſſi échappé çà & là un certain nombre, dans les pays les plus élevés, particulièrement ſur les cimes des monts qui forment aujourd'hui les îles des vaſtes mers dont nous avons parlé, & qui ont conſervé la mémoire de ce terrible événement. Or ces Peuples échappés au danger prouvent que cette inondation ne doit pas être confondue avec le Déluge Univerſel.

Platon aſſure très-poſitivement, d'après les traditions de l'Egypte, qu'il étoit arrivé pluſieurs ſubmerſions ou déluges pendant l'eſpace de neuf mille ans. Tous les Hiſtoriens & tous les Chronologiſtes admettent au moins deux Déluges, l'un du temps (1) d'Ogygès, l'autre du temps de Ducalion. Or nous avons la date de quelques Déluges ſemblables en Europe. Il y eut plus de trois-cents villes &

Septante, on voit que le récit de Moyſe pourroit bien être la tradition de la cataſtrophe dont il s'agit. T.

(1) On voit, dans les *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions*, *Tom. XXIII*, *pag.* 129, un *Mémoire* de Fréret ſur les *Déluges* d'Ogygès & de Deucalion. Il eſt facile de décider qu'il s'eſt trompé ſur l'un & ſur l'autre. Le Déluge de Deucalion eſt une chimère ; je le prouverai. T.

villages de ſubmergés ſubitement en Friſe & en Zélande, en 1436. On voit encore, aujourd'hui, dans ces eaux où les vaiſſeaux paſſent actuellement, les reſtes des tours (1) & des clochers de pluſieurs paroiſſes. Il périt alors plus de cent mille Habitans. On ſait qu'il n'y a que l'art, & la grande vigilance des Hollandois, qui les garantit d'être engloutis par la mer. Combien d'eſpace occuperoit-elle donc, ſi elle rompoit leurs digues? Combien laiſſeroit-elle ailleurs de pays à découvert ? M. de Buffon rapporte d'autres exemples de ſubmerſions particulières, qu'on peut regarder comme autant de déluges arrivés dans les pays qui en ont été abſorbés. Euſébe remarque que la Syrie en a eſſuyé deux; on en compte un en Sibérie en 1095 ; trois autres dans la Friſe : ſavoir en 1164, 1218, 1530; une partie de l'Angleterre en eſſuya un en 1604, dans lequel il périt un nombre infini d'hommes (2) & d'animaux.

J'ai, ſur mon bureau, un Ouvrage anonyme en cinq volumes, dont le titre eſt : *Quand*

---

(1) J'ai paſſé pluſieurs fois ſur un vaiſſeau dans ces terreins ſubmergés : l'Auteur dit vrai. T.

(2) On peut auſſi regarder comme un déluge partiel l'inondation qu'Euſtathe rappelle comme arrivée en Aſie. Voyez-le ſur *Denys*. T.

& comment l'Amérique a-t-elle été peuplée, *&c.* Paw ſe moque de cet Ouvrage comme écrit par un Théologien. Il eſt poſſible que l'Auteur ſoit un Théologien : mais s'en ſuit-il que l'Ouvrage ſoit à fouler aux pieds ? L'Auteur, je l'avoue, a voulu faire l'homme inſtruit; & s'eſt engagé dans une queſtion fort ſcabreuſe. Il eſt vrai que le docte Iſaac Voſſius a ſoutenu la même opinion, *de mundi ætate.* Néanmoins je crois qu'il ſeroit impoſſible de prouver, contre le texte de la *Geneſe*, que le Déluge dont il y eſt fait mention, n'ait pas détruit toute créature vivante ſur la terre; & que conſéquemment les habitans du Globe, ſoient tous égalemenr anti-Diluviens. Il y auroit pluſieurs raiſons qui nous porteroient à croire le texte de Moyſe : quelques-unes ſont même ſpécieuſes.

Les termes qu'emploie l'Auteur, au *Chap. VI*, *v.* 6. 7, ſont bien précis. Dieu ayant regret d'avoir créé l'homme dit : « J'exterminerai ſur » la terre les hommes que j'ai créés, & toutes » les bêtes ». On lit, *v.* 13, ces paroles adreſſées à Noé, « La fin de *toute* chair eſt arrivée.... » je la détruirai avec la terre. — *v.* 17. Je ferai » venir un déluge d'eaux ſur la terre. — *v.* 21, » 22, 23, Et *toute* chair qui ſe mouvoit ex» pira & fut exterminée, &c. »

Mais l'Auteur de l'Ouvrage dont je viens de parler, examine, dans la ſeconde Partie du pre-

mier Livre, toutes les raiſons qu'on allégue en faveur de l'univerſalité du Déluge, & prétend en démontrer l'impoſſibilité phyſique. Il convient, *Tom. V. pag.* 211, que *toutes* les parties de la terre ſe ſont véritablement reſſenties du Déluge de Noé; cependant il nie qu'elles ayent été *toutes* ſubmergées, & que *tout* le Genre-Humain ait péri, à la réſerve de la famille de Noé.

Outre les raiſons phyſiques, & les preuves tirées de l'Hiſtoire, il diſcute les différents textes de Moyſe, ſelon l'Hébreu, le Samaritain & les Septante; on ne peut nier qu'il ne faſſe de ſingulières réflexions. Mais, en venant au fait, il prouve, par pluſieurs paſſages paralléles & frappans, que la Langue Hébraïque eſt ſouvent hyperbolique. Il eſt dit, par exemple, au *Ch. IX, v. 6 de l'Exode*, que *tous les beſtiaux des Egyptiens moururent*, tandis qu'on voit le contraire dans le même *Chapitre*, & *Chap. XIII. v.* 15. Cet Auteur cite un aſſez grand nombre d'autres Paſſages tirés des Prophètes, pour prouver le ſtyle hyperbolique du *Vieux* & du *Nouveau Teſtament.*

Mais ne mettons pas la faulx dans la moiſſon d'autrui: vous n'êtes pas plus Théologien que moi: ainſi laiſſons cet Ecrivain aux priſes avec ceux que ſes opinions intéreſſent pour le *oui* ou pour le *non.* Avouons de bonne foi notre ignorance,

ignorance, & notre peu de pénétration ſur la poſſibilité d'un fait contradictoire avec le ſyſtême de la Nature, & cependant atteſté de la manière la plus formelle. Vous ſentez qu'il fallut une ſuite étonnante de miracles, pour envelopper tout le Globe d'une maſſe d'eau qui égaloit pluſieurs fois ſon volume, ſubmerger nos Antipodes en même temps que nous; pour amener d'ailleurs tous les animaux de l'Amérique, de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Europe dans l'Arche. Non, de pareils opérations ne ſe font (1) pas ſans les plus grands miracles; il faut même convenir, avec le P. Gumilla, & un des Pères de l'Egliſe, que Dieu employa le miniſtère des Anges pour conduire ces animaux au lieu qui leur étoit deſtiné, ou il faut tout nier formellement. Mais vous voyez que cela eſt aſſûré de la manière la plus for-

(1) Il eſt évident que ces faits ne peuvent être crus ſans reconnoître l'autorité de la révélation. Cependant, en faiſant abſtraction de toute révélation, ſeroit-il contradictoire que le Grand Etre, qui préſide à l'ordre de l'Univers, ait produit une telle révolution, ſans rien déranger dans le reſte du ſyſtême univerſel? Je ne le crois pas: mais c'eſt une de ces queſtions qui n'intéreſſent en rien notre bonheur, & qu'il vaut mieux laiſſer de côté. Nous ne ſentons que trop que nous ne ſommes pas nés pour tout comprendre. Suivons les ſyſtêmes admis: nous n'en ferons pas de meilleurs pour notre civiliſation. T.

melle. Ne cherchons pas de diſtinction, ni à diſcuter les Textes : qui dit tout, n'excepte rien. Ainſi vous auriez auſſi mauvaiſe grace que moi de vouloir examiner. N'ayons pas de différend avec les Juifs Rabbiniſtes ou Karaïtès : tout eſt rétabli : parlons en Phyſiciens, & amuſons-nous de nos rêves.

Je vous rappellerai ici que, dans toutes les parties du Globe, il y a eu des Nations ou des Peuples qui ſe diſoient (1) *Autochthones*, c'eſt-à-dire produits originairement par le terrein même de leur habitation, & non venus d'ailleurs. Les Athéniens ne reconnoiſſoient d'autre origine que leur propre pays, ſelon Strabon & Thucydide; Pelaſge les avoit tirés des bois où ils menoient une vie ſauvage. Les Arcadiens ſe diſoient plus anciens que la (2) Lune. Les Scythes

---

(1) Ce mot grec a eu deux ſens, comme le montre Suidas. 1° Celui que préſente notre Auteur; 2° il a déſigné une Nation qui a occupé, la première, un pays où il n'y avoit perſonne. L'orgueil nationnal a fait préférer le premier, au moins généralement. T.

(2) Ou *Proſélènes*. M. Guſmann explique bien ce mot, d'après pluſieurs anciens Grecs. Endymion, Arcadien, fut le premier, dit-on, qui s'occupa de la *Théorie de la Lune*, & régla l'année ſur ſon cours, tandis que les autres Grecs n'avoient encore aucune période annuelle déterminée : ce qui s'accorde avec le Scholiaſte d'Ariſtophane & Cenſorinus, que M. Guſmann ne cite pas. T.

ne vouloient pas non plus être defcendus d'aucune autre Nation que d'eux mêmes. Les Peuples de la plus Haute-Ethiopie avoient la même prétention. Ceux de la Bétique faifoient remonter leur origine à fix mille ans, du temps de Strabon.

Nous retrouvons à-peu-près les mêmes prétentions en Amérique. Les Incas defcendoient du Soleil. Les Caribes fe difoient *la feule Nation du Monde :* tous les autres Peuples, felon eux, n'étoient que leurs efclaves : (les Tartares avoient cette idée orgueilleufe d'eux-mêmes) les Achaques, au contraire, faifoient defcendre d'un tigre la Nation des Caribes. Les Otomaques fe croyoient iffus de trois pierres mifes l'une fur l'autre. De femblables pierres avoient produit les Mapoies. Les Salives étoient fortis de Terre; les Achaques de troncs d'arbres, comme les premiers Italiens :

Genfque virûm truncis & duro robore nata,

Comme parle Virgile. Les Corinthiens voyoient leurs Ancêtres dans des champignons :

Corpora vulgârunt pluvialibus edita fungis,

dit Ovide.

Nous avons du P. Bardetti un Ouvrage fous ce titre: *Des premiers Habitans de l'Italie.* Il eft fâcheux qu'il n'ait pas fuivi fa première idée : car il femble qu'il s'étoit d'abord propofé

de montrer que les Italiens ne descendoient non plus d'aucune autre Nation.

Mais il ne faut pas perdre de vue que nous parlons des temps correspondans à l'inondation de l'Atlantide, & à l'élévation de la mer : la terre étoit alors habitée : l'Egypte, la Gréce, l'Italie avoient leurs Peuples particuliers. Pline dit que les (1) *Umbriens*, Nation la plus ancienne de l'Italie, avoient eu ce nom, parce qu'ils avoient échappé à l'inondation que les pluies avoient causée sur la terre. Aurélius Victor raconte que, selon quelques Ecrivains, les terres ayant été couvertes d'un déluge, certain nombre des habit...s se sauva sur les montagnes. Après y avoir demeuré quelque temps, ces fugitifs descendirent enfin de ces *cimes* dans la plaine : ce qui leur fit donner le nom d'*Aborigènes* par les Grecs qui vinrent en Italie. On voit qu'il prend ce mot d'*Oros* ou *Oroï*, grec, qui signifie *montagne*.

Parmi ce grand nombre de Gens Lettrés, qui ont eu chacun leur opinion particulière à ce sujet, aucun n'a pensé aux Atlantides, qui ont dominé les premiers en Italie avant l'inondation, comme l'attestent Platon & Diodore de Sicile. Cependant ils conviennent tous que Saturne y a régné. Un pas de plus leur auroit fait re-

(1) *Umbri*, comme *Imbri* d'*Imber*, pluie avec tempête. T.

connoître Saturne pour le frère d'Atlas, & fils d'Uranus, Roi de l'Atlantide. Virgile dit que les Aborigènes, nés de plantes, l'avoient précédé en Italie : cependant il nous donne Saturne pour premier Roi de cette Contrée :

Primus ab æthereo venit Saturnus Olympo.

Je vous ai déjà indiqué un Paſſage de Juſtin, relativement à l'Antiquité des Scythes. Cet Hiſtorien nous rapporte le raiſonnement par lequel ils vouloient prouver qu'ils étoient plus anciens que les Egyptiens. Ils avoient, ſans doute, bien diſtingué les deux états du Globe, celui des eaux & celui des volcans; d'où il étoit réſulté deux opinions qui partagèrent les Ecoles de la Gréce, comme nous l'avons vu. Voici ce que diſoient les Scythes : « Au » reſte, ſi toutes les parties du Globe ont formé » un tout ſans aucune ſéparation, ſoit que » l'eau ait généralement couvert les terres au » commencement des choſes, ſoit qu'elles » ayent été en proie au feu comme au prin- » cipe de toutes choſes, les Scythes, dans » ces deux cas, ſont plus anciens que les » Egyptiens ». Ce raiſonnement étoit fondé ſur la hauteur des terreins de la Scythie. En ſuppoſant donc que les eaux euſſent couvert toute la terre, leur Pays devoit en avoir été libre le premier : ſi le feu avoit dévoré tout

pour reproduire tout, la Scythie devoit s'être réfroidie la première (1). Les Scythes étoient donc régardés comme plus anciens.

Hérodote nous raconte l'hiſtoriette de deux enfans que Pſammétique fit élever ſans qu'ils euſſent la moindre communication entr'eux,& ſans qu'on leur parlât. Ce Prince vouloit ſavoir ſi les enfans parleroient ſans avoir jamais entendu un ſeul mot, & quel ſeroit leur idiôme. La première parole qu'ils articulèrent fut *Beccos* ou (2) *Bek*, en ôtant la finale grecque. On chercha, chez différentes Nations, ſi ce terme ſe trouvoit avec une ſignification vulgaire ; & l'on reconnut qu'il ſignifioit du *Pain* chez les Phrygiens :

(1) On voit que les Scythes raiſonnoient mieux qu'un célébre Phyſicien, à cet égard. T.

(2) M. Larcher a bien démontré l'ineptie du raiſonnement de Pſammétique. Les enfans avoient dit *Bek*, parce que c'eſt le cri de la chévre : leurs oreilles n'ayant jamais été frappées que de ce ſon, lorſque les chévres les allaitoient, ils dirent *Bek*. M. Larcher oublie de remarquer que *Bek* ou *Bik* ſignifie même actuellement une chévre dans nos Provinces & dans le Nord. Les voyelles ou ſons *e*, *i* ſe confondent partout ; & Platon dit qu'on ne les diſtinguoit à Athènes que dans la bouche des femmes puriſtes. Les Anglois font auſſi *i* de *ee*. Il eſt cependant vrai que *Bek* pouvoit ſignifier du *pain*, en Phrygie. C'eſt encore le gothique *weck* du pain. *Becker*, *Backer* déſigne un *Boulanger*, dans le Nord. Voyez Stuckius, *Antiquités Convivales*. De-là eſt venue l'erreur du Roi d'Egypte. T.

de-là, Psammétique conclut que cette Nation étoit plus ancienne que les Egyptiens, qui cependant se vantoient d'avoir été le premier Peuple de la terre.

Laissons à chaque Peuple ses prétentions à la plus haute antiquité : mais convenez que toutes ces anciennes Nations remontent à des époques extrêmement éloignées. Ainsi concluons, de tous ces détails, que l'inondation dont je parle ici n'a été que particulière. Car elle n'a couvert que les Pays plats & les collines les moins élevées des quatre parties du Globe. Les montagnes, les lieux même un peu plus hauts n'en n'ont pas souffert : c'est là que se retirèrent les restes des Nations que l'eau n'engloutit pas totalement. Le balancement de la mer dura, sans doute, quelque temps ; & ce ne fut qu'après cette fluctuation violente que ces gens, un peu rassûrés, osèrent descendre dans les plaines, à mesure que les terreins se desséchèrent, & persévérèrent enfin dans l'état où nous les voyons aujourd'hui.

Le Genre-Humain s'étant donc ainsi multiplié dans les différentes parties du Globe, chaque Nation s'imagina être la plus ancienne, persuadée que les autres avoient été englouties dans cette horrible submersion. De-là, ces traditions bizarres sur l'origine de tous ces Peuples.

Nous avons reconnu les mêmes opinions, à ce ſujet, dans les deux Hémiſphères. Le Péruvien, le Mexicain ne raiſonnent pas mieux ſur leurs Ancêtres que les anciens Habitans de nos Contrées. Par-tout ce ſont des fables, des récits extravagants : ici les hommes ſont nés des montagnes, parce que les premiers Habitans s'y ſont réfugiés : là ils ſont nés des pierres, parce que ce ſont des roches qui les ont ſauvés du danger : ailleurs ils ſont ſortis de terre, parce que, retirés dans des trous, des cavernes, ſur l'une ou l'autre éminence, ils en ſortirent après que les eaux eurent repris leur équilibre. Les arbres ont auſſi produit des Peuples, parce que les reſtes infortunés de telle ou telle Contrée avoient bravé le danger ſur des arbres que la mer épargna. Voilà comment chaque Peuple retrouva ſon origine dans des ſiécles poſtérieurs. Les Fêtes lugubres ou joyeuſes qui ſe célébrèrent en mémoire de cet événement, furent variées en conſéquence de ces opinions.

M. Bailly, qui a traité avec beaucoup d'érudition la partie de l'Aſtronomie anti-Diluvienne, nous fait connoître, à cette époque, l'origine & la combinaiſon des différens cycles, la conſtruction de la Sphère, les obſervations aſtronomiques qu'on avoit déjà faites, & même la manière de calculer les éclipſes.

Or ces connoiſſances, abſolument ignorées du temps de Noé, ou plutôt les Théories du Ciel qu'on y avoit priſes en un ſens tout opposé à la Vérité, prouvent démonſtrativement que la révolution, dont je parle, n'eſt pas un effet du déluge, mais une nouvelle cataſtrophe que les Archives de l'Egypte & de la Gréce rapportent, avec raiſon, au temps d'Hercule; que la cataſtrophe ne ſe fit ſentir qu'à une partie du Globe; & qu'ainſi l'époque du Déluge-Univerſel doit être infiniment plus éloignée que ne le penſent les Chronologiſtes. Les Septante & S.-Auguſtin ſont favorables à mon opinion, comme nous l'avons vu: & Riccioli, qu'on n'accuſera pas d'irreligion, l'a dit & prouvé de la manière la plus évidente. En effet, que ſont mille & même deux ou trois mille ans, ou, ſi l'on veut, dix mille, en comparaiſon de la durée que nous préſente l'idée de l'Eternité? Pour moi plus je crois le monde ancien, mieux j'apperçois la Puiſſance & la Majeſté de l'Être-Suprême. Je me figure, avec un plaiſir mêlé de reſpect, tous ces Globes roulants depuis des millions d'années, qui ne ſont qu'un point devant Dieu. Je vois notre Planéte ſubir toutes les modifications de la matière; & cependant y conſerver, malgré ſes cataſtrophes, des Etres vivans capables de louer le Dieu qui les y maintient depuis tant

de ſiécles ; & je voudrois que mon idée fut la Vérité même. Mais ne nous perdons pas dans ces eſpaces immenſes du temps, dont l'Arithmétique même, quoiqu'infinie, ne peut nous déterminer les extrêmes. Que ſera-ce donc ſi nous-nous arrêtons à l'idée d'un Dieu qui n'a jamais du reſter dans l'inertie ? Si ſa volonté eſt un acte poſitif, & qu'il ait voulu créer ce monde, comme le fait le prouve, cette volonté eſt-elle plus diviſible que l'eſſence de Dieu même ? Et Dieu a-t-il pu enviſager le temps dans un point ſéparé de ſon Eternité ? Mais c'en eſt aſſez. Vous me feriez de juſtes reproches, ſi, n'ayant pas même voulu diſcuter les raiſons de l'Auteur dont je vous ai parlé, j'allois moi-même propoſer des difficultés auxquelles ni vous ni moi nous ne trouverions de réponſe, que par de nouvelles difficultés. Tenons nous en donc à l'époque de notre Atlantide, & ſuivons notre Poëme :

. . . . Pictoribus atque Poetis
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.

---

(1) Le Lecteur trouvera, à la fin de ces *Lettres*, un long *Supplément*, que l'Auteur a fait pour celle-ci, dans ſa dernière Edition, ſur les *Aborigènes* ou *premiers Habitans de l'Italie*. T.

LETTRE XLI.

Fêtes des Peuples en mémoire des Déluges & des Inondations. Hydrophories, Fêtes & Cérémonies publiques du Phal *& de l'Œuf. Déluge de Deucalion & d'Ogygès. Deux Deucalions : celui de la Gréce bien poſtérieur : il n'y eut aucun Déluge de ſon temps. Déluge d'Ogygès du temps de Phoronée, fils d'Inachus. Deux Inachus. Equivoque des Chronologiſtes ſur l'intervalle qu'il y eut entre le premier & le ſecond. L'ancien Inachus fut contemporain d'Atlas. L'Inondation arrivée du temps d'Hercule correſpondit à l'époque d'Ogygès, & fut le Déluge appellé d'*Ogygès. *Tentatives pour fixer l'époque de cette Inondation. Les Obſervations Aſtronomiques & Diodore nous donnent quatre mille ans avant notre Ere. Preuves ultérieures qui fixent le Déluge d'Ogygès à quatre mille ans avant notre Ere.*

VOUS me reprocherez, probablement, de vous avoir parlé de pluſieurs choſes ſans vous avoir donné les éclairciſſemens néceſſaires. Pourquoi ces fêtes, ces cérémonies lugubres ou joyeuſes que nous appercevons chez toutes les anciennes Nations, ſoit pour rap-

peller le ſouvenir des différentes inondations, ſoit pour célébrer le renouvellement de la terre ?

La Fête des Hydrophories eſt certainement la plus ancienne qui ait été inſtituée en mémoire de l'inondation du Globe. Boulanger a traité ce ſujet avec (1) beaucoup de ſavoir, dans ſon *Antiquité dévoilée.* Les Athéniens portoient en pompe, le premier jour du mois Anteſtérion, qui répondoit à Mars, l'eau qu'on jettoit en grande cérémonie dans un goufre, près du Temple de Jupiter Olympien. On croyoit que les eaux du déluge s'étoient écoulées par ce trou, après avoir inondé l'Attique, du temps de Deucalion. Les Eginétes faiſoient la même choſe au commencement du printemps, à la célébration des jeux qui étoient conſacrés à Apollon. Lucien nous a raconté tout ce qui ſe faiſoit en Syrie, où l'on verſoit de même une quantité prodigieuſe d'eau dans un ſemblable goufre, près du Temple de la Déeſſe ; parce qu'on y avoit la même opinion ſur la retraite des eaux du déluge.

Mais, pour indiquer quel avoit du être l'état des hommes, lors de cette inondation, il étoit d'uſage, en Syrie, qu'un homme ſe tînt, pendant ſept jours, ſur un des deux Priapes

(1) Je ſuis d'un ſentiment bien oppoſé. T.

qui avoient trois-cents empans de haut, & qu'on disoit avoir été érigés par Bacchus, selon Lucien, en face du Temple même. Boulanger, qui n'a pas connu la figure de ces monumens, les appelle des *Colonnes*, & trouve une grande analogie entre les cérémonies, les Fêtes de la Déesse de Syrie, & celle que les Hébreux célébroient à Jérusalem. La Fête des Hydrophories étoit donc, pour lui, celle des Tabernacles, plutôt que la mémoire de la sortie d'Egypte. Mais il me semble qu'à l'égard de la commémoration des eaux, il faut plutôt rappeller ici la Fontaine de *Siloé*, qui étoit en vénération chez les Hébreux, & où l'on puisoit avec un vase l'eau qu'on versoit au pied de l'Autel des Holocaustes: cérémonie qui se faisoit avec une joie incroyable.

Quoi qu'il en soit, la Fête des Hydrophories étoit presque générale dans l'Ancien-Monde. C'étoit la commémoration de la grande catastrophe que la mer y avoit produite. Horus Apollo nous apprend que cette innondation se représentoit en Egypte avec trois vases ou urnes. Je ne citerai pas la Messénie, la ville d'Itome, la Perse, l'Arménie, le Pégu, la Chine, le Japon où cette Fête étoit connue. J'ajouterai seulement que, si la Fête des Torches, consacrée à Cérès & à Osiris, est relative à cet objet, nous retrouvons le

même uſage en Sicile comme en Egypte & ailleurs.

On découvrit, en 1696, un ſuperbe vaſe antique dans le territoire de Rome. Ce vaſe, qui repréſentoit le déluge d'Ogigès, ou de Deucalion, tomba dans les mains de Ficoroni: pluſieurs perſonnes ſembloient s'y être ſauvées des eaux du déluge, de même que pluſieurs couples d'animaux, & dans un vaiſſeau. Bianchini l'a fait graver, & en a donné quelques détails. La repréſentation s'accorde parfaitement avec le récit qu'on lit dans la *Déeſſe de Syrie* de Lucien. Si ce vaſe & toutes ſes parties ont ſervi à la célébration des Hydrophories, on doit convenir qu'on ne pouvoit mieux repréſenter cette ſolemnité, qui rappelloit, en quelques endroits, la cataſtrophe d'un déluge, le renouvellement de la Nature & de toutes les générations de l'homme & de la brute.

Mais, ſi la Fête des Hydrophories étoit, en général, un jour de triſteſſe & de mortification, puiſqu'elle rappelloit le plus triſte des événemens, celles qui ſe célébroient en mémoire du renouvellement de la Nature, inſpiroient l'allégreſſe : on s'y livroit même à une eſpéce de fureur. On ſe figure aiſément de quelle manière on repréſentoit la reproduction des Etres animés, lorſqu'on ſe rap-

pelle l'ufage du Phallus dans les Fêtes de Bacchus. Ce fut donc la forme de la partie virile qui en devint le fymbole ; & ce fymbole ne tarda pas à être un objet de vénération. On y joignoit, même dans l'Inde, la figure de la partie féminine, fous le nom de *Lingam*. Nous avons retrouvé le même fymbole en Amérique, particulièrement dans la Province de Panuco.

On y ajoutoit encore la figure d'un œuf dans les orgies. Macrobe, après avoir difcuté cette queftion, favoir fi l'œuf eft avant la poule, ou la poule avant l'œuf, ajoute en l'honneur de l'œuf : *Confultez ceux qui font* initiés aux myftères de Bacchus, dans lefquels (1) *Hac veneratione ovum colitur.* Achilles Tatius nous rapporte les diverfes opinions que les Philofophes ont eues fur la figure de la terre, que les uns faifoient conique, les autres fphérique ou ovale, & dit que cette dernière paroît la plus vraifemblable à ceux qui font initiés dans les cérémonies Orphiques.

Le Serpent, & le Dieu Cnef, avoient en Egypte un œuf à la bouche. Bianchini & Vaillant ont rapporté des médailles d'Héliogabale & de Trébonianus Gallus, fur le revers

(1) L'Auteur auroit pu préfenter le texte de Macrobe plus exactement. *Satun. Liv. VII. Ch. XVI.* T.

defquelles on voit un œuf, au tour duquel un ferpent fait plufieurs circonvolutions. Ces médailles font de Tyr. Les Dames Romaines avoient au col un Phallus; &, dans les Fêtes de Cérès, elles portoient un œuf en proceffion. Varron, qui raconte ce fait, penfoit auffi que la terre avoit la forme d'un œuf, parce qu'elle devoit repréfenter une faculté perpétuelle d'engendrer.

Tout repréfentoit ou la formation de l'homme, ou la reproduction : mais la cérémonie la plus antique regardoit la production: voilà pourquoi la Fête des Œufs étoit accompagnée de la plus grande allégreffe. On mettoit fur le bout des bornes du Cirque, autant d'œufs ou (1) de figures d'œufs qu'il falloit faire de courfes ; &, à chaque courfe finie, on en ôtoit un. On croyoit, à la Chine, qu'une vache avoit donné un coup de pied à un œuf d'où les créatures étoient alors forties.

Nous ne voyons cependant pas que l'Amérique ait eu le fymbole de l'œuf, tandis qu'elle avoit confervé tant d'Ufages, de Coutumes, de Cérémonies d'une date antérieure à la fubmerfion. On n'y a pas non plus apperçu aucune notice qui pût faire foupçonner qu'on

(1) On verra d'autres détails & les figures relatives dans Bianchini. T.

y

y connût les quatre Planétes, Mercure, Mars, Jupiter, Saturne, quoique l'obſervation des Pléyades, des Hyades, de l'Ours, de Vénus, la détermination des Solſtices, des Equinoxes ayent été communes aux deux Hémiſphères.

C'eſt donc une preuve que les Planétes n'eurent leurs noms que dans un âge poſtérieur, & que le ſymbole de l'œuf ne fut connu qu'après l'inondation qui diviſa les deux Continens, & non du temps de la première génération des habitans de l'une & l'autre Hémiſphères.

Vous-vous rappellerez, ſans doute, avec raiſon, nos œufs de Pâque, à cette ancienne cérémonie. Toute l'Europe les connoît; mais les Peuples qui ne ſuivent pas nos théories religieuſes, ne font pas une moindre fête du jour où chacun envoie des œufs peints & même dorés avec beaucoup d'art, à ſes amis. C'eſt ainſi que le pratiquent les Perſes & d'autres Nations de l'Inde ou de l'Aſie. Nous les béniſſons chez nous: on en fait enſuite un jeu, dans lequel celui qui caſſe ſon œuf en le frappant contre celui d'un autre, le perd, & eſt obligé de le lui donner. C'eſt peut-être à cette ancienne idée qu'il faut rapporter cette expreſſion dont nous-nous ſervons quand une fille ſe range parmi les femmes ſans mari: *Elle a caſſé ſon œuf*, diſons-nous. Mais en voilà aſſez

ſur ces cérémonies établies en mémoire de l'inondation, & de la reproduction des hommes, qui naquirent de ceux qui s'étoient ſauvés ſur les montagnes au temps de ce cataclyſme.

Vous me demanderez peut-être ſi je penſe que cette ſubmerſion de l'Atlantide ſoit celle que les Grecs ont nommée le Déluge de *Deucalion* ou d'*Ogygès*, & que quelques Ecrivains placent à des époques différentes de celui de Noé, ou dont pluſieurs autres ne font qu'une même cataſtrophe. La queſtion ſeroit bientôt décidée ſi je vous diſois *oui*; & j'aurois alors pour moi tous les Chronologiſtes: mais je penſe que le ſujet mérite d'être un peu mieux examiné; car il faut faire accorder l'état phyſique de la terre avec l'Hiſtoire, ſans quoi toute l'Hiſtoire n'eſt qu'un Roman.

Lucien fait mention de deux Deucalions, l'un Scythe, l'autre né en Gréce même. Cet Auteur ingénieux nous montre, par ſes détails, qu'il croit que c'eſt ſous le premier Deucalion que le Déluge eſt arrivé. Mais, comme nous ne ſavons rien de ce Deucalion, diſons quelque choſe du ſecond, ſous lequel d'autres placent le Déluge arrivé du temps du premier.

Il paroît, ſelon Diodore, *Liv. IV*, que le Déluge, arrivé ſous ce ſecond Deucalion, remonteroit à trois ſiécles avant la guerre ou la priſe de Troie. Comptons trois générations par

ſiécle, nous aurons, plus ou moins, 330 ans. C'eſt à quoi ſe réduit auſſi le calcul de Clément d'Alexandrie. Clément dit, en outre, que le Déluge d'Ogygès arriva ſous Phoronée, ſucceſſeur d'Inachus. Mais ſuivons d'abord celui de Deucalion.

Vous ſavez que les marbres de Paros ont été gravés 263 ans avant notre ère, & qu'ils comprennent les principales époques de la Gréce. Or ces marbres portent : *Depuis que* (1) *Deucalion régna en Lycorie, près du mont Parnaſſe, Cécrops régnant à Athènes, M. CCCX.* (*ou* 1310) *ans.* Ajoutons-y deux-cents ſoixante-trois ans, nous aurons 1573 ans.

Mais, ſi le Déluge de ce Deucalion arriva l'an 330 environ, avant la priſe de Troie, & que cette ville ait été priſe 1208 ans avant J. C., comme je l'ai prouvé dans le ſecond Livre de mon Ouvrage *ſur les Argonautes*, il en réſulte une date de 1538 ans, antérieure à notre ère, & poſtérieure de 35 ans à celle que Clément admet. Mais j'obſerve que ces marbres marquent *M. CCCXVIII.* (1318) *ans*, depuis (2) la mort de Cécrops. Ainſi Deucalion ayant vécu en même temps, il ſemble qu'on peut

(1) Epoque II. de ces marbres. T.

(2) Epoque I. *ibid.* T.

mettre le Déluge quelques années plus haut, & concilier ainſi l'époque de Clément avec celle des marbres.

Au reſte le Globe étant habité par-tout, à l'une ou à l'autre époque, qui ne diffèrent que très-peu, & l'hiſtoire des Peuples de ce temps-là n'étant pas une énigme abſolument impénétrable, on peut, avec Oroſius & Euſébe, placer ce Déluge à la cinquantiéme année de Moyſe. Ainſi ce ne peut être qu'une ſubmerſion partielle de quelques cantons de la Gréce. La mer étoit alors dans ſes baſſins. Cette inondation n'aura donc englouti que quelques îles, ou l'une ou l'autre partie du Continent, comme nous avons vu pareille cataſtrophe dans les bas pays de la Syrie, & ailleurs. Juſtin nous dit en effet qu'une inondation ſubmergea ſeulement une grande partie de la Gréce. Oroſius croit que ce fut ſeulement la Theſſalie. *Les marbres de Paros n'en font aucune mention.*

D'ailleurs Hérodote, qui aſſûre formellement que la Nation Hellanique (c'eſt-à-dire les Athéniens) n'a jamais changé de local, ayant habité la Phtiotide du temps même de Deucalion; &, ſous Dorus, fils d'Hellen, le pays ſitué entre les monts Oſſa & Olympe, prouve que cette ſubmerſion ne fut que particulière, ou n'arriva même peut-être pas. Car il paroît très-probable que les Grecs, qui attribuoient

à leur Nation presque toutes les révolutions & les inventions des autres Peuples & des autres Régions éloignées, placèrent chez eux, à l'époque de leur Deucalion, ce qui étoit arrivé, long-temps auparavant, sous un Deucalion Scythe, dont Lucien a rappellé la mémoire. Rien de plus croyable que cela. L'inondation de l'Océan est, sans contredit, antérieure de beaucoup à l'époque du Deucalion Grec. Mais voyons le Déluge d'Ogygès.

Le Déluge d'Ogygès arriva sous Phoronée, fils d'Inachus, selon tous les Ecrivains. On le place ordinairement 220 ans avant celui du Deucalion Grec. Mais il est bon d'observer qu'il y a eu plusieurs Inachus, comme plusieurs Jupiter, Mercure, (1) Hercule, Deucalion, &c.

Hygin nomme positivement Inachus, père d'Io, fils de Triope & d'Oréaside, *Fab.* 145. Ce Triope étoit fils de Pirante, fils d'Argus. Il rappelle ailleurs un Inachus, fils de l'Océan, lequel eut Phoronée de sa propre sœur.

Cette dénomination de *fils de l'Océan* indique assez son antiquité. Car tous les anciens Conquérans ou Brigands, qui fondirent sur l'Afrique, la Gréce, & qu'on nomma *Dieux* ou *Héros*,

---

(1) Iablonski convient que l'Hercule Egyptien étoit bien antérieur au séjour des Israëlites en Egypte. T.

furent autant de fils de l'Océan. Nous avons vu auſſi que les Atlantides ont été regardés comme iſſus de l'Océan, parce qu'ils étoient venus de ce côté là.

L'époque de ce Déluge ne peut donc ſe rapporter au temps du ſecond Inachus, biſaïeul de Danaüs, mais au temps du premier, qui étoit père de Phoronée. Apollodore & Pauſanias s'accordent avec ce ſentiment. Inachus paſſa d'Egypte en Gréce; & Phoronée fut le premier qui y régna, ſelon Pline, Pauſanias & les Mythologiſtes.

C'eſt ſous Phoronée qu'arriva le Déluge d'Ogygès, qui régnoit dans les parties Septentrionales de la Gréce. Euſébe dit, d'après Africain, qu'Ogygès vivoit 1020 ans avant l'inſtitution des Olympiades.

Les Olympiades ou les Jeux Olympiques furent inſtitués, on diroit mieux (1) *rétablis*, 408 ans après la priſe de Troie, ſelon les meilleurs Chronologiſtes. Troye ayant été priſe 1208 ans avant notre ère, il faut donc placer le rétabliſſement des Jeux Olympiques 800 ans avant J. C. Mais le Déluge d'Ogygès précéda ce rétabliſſement de 1020 ans; ſon Déluge arriva donc 1820 ans avant J. C., ce qui n'eſt pas d'accord avec la vérité de l'Hiſtoire. M. Bailly,

(1) Par Choræbus, 776 ans avant notre ère. T.

qui confond le premier Inachus avec le ſecond, *Aſtron. Anc. pag.* 372, place Phoronée à l'an 1937 avant J. C. Pétaw, par une ſemblable mépriſe, fixe le Déluge d'Ogygès à l'an 1796, diſant que Phoronée étoit fils d'Inachus, & Inachus père d'Io; ce qui eſt faux, au rapport de toute l'Antiquité; puiſque le père d'Io eſt le ſecond Inachus. Bianchini l'a invinciblement prouvé, *pag.* 494 de ſon *Hiſtoire Univerſelle.* Ainſi nous pouvons regarder comme erronées les dates que d'autres Ecrivains ont admiſes. Banier dit l'an 1793 ; Shukford , 1764 ; Lenglet, 1831; Newton, 1080, avant notre ère.

Mais le Deucalion Grec ayant vécu 1573 ans avant J. C., il faut donc néceſſairement ſuppoſer que l'Ogygès, qui vivoit 253 ou 223 ans avant ce Deucalion, eſt un ſecond Ogygès, & non celui qui vécut du temps de Phoronée, fils d'Inachus. Ainſi nous pouvons établir comme une époque certaine, que Phoronée étoit contemporain d'Hercule; c'eſt-à-dire qu'il vivoit dans un temps proche de l'âge d'Atlas & de Saturne.

Si donc Phoronée vécut dans ce temps-là, & que d'ailleurs l'irruption que l'Océan fit ſur l'Atlantide remonte au temps d'Hercule Egyptien, comme je l'ai déjà dit, il me ſemble bien démontré que c'eſt cette même inondation que les Anciens ont appellé le *Déluge d'Ogygès.*

L'âge de Deucalion Scythe répondroit peut-être même à ce temps-là. Conféquemment il n'eſt pas hors de vraiſemblance que les Anciens ont confondu les temps, multiplié les événemens, en les ſuppoſant arrivés en Gréce, aux époques qu'il a plu de leur aſſigner, faute d'être mieux inſtruits.

Nous avons admis que l'âge d'Hercule & cette inondation pouvoit remonter à plus de 3000 ans avant notre ère : Diodore de Sicile aſſûre même que l'Hercule Egyptien avoit précédé l'Hercule Grec de dix mille ans. En réduiſant ces années de quatre mois aux nôtres, nous trouverons 3333 ans : ce qui n'excéde pas de beaucoup notre calcul. Il eſt vrai qu'en admettant que l'Hercule Grec vivoit 1360 ans avant J. C., l'Hercule Egyptien, ſous lequel arriva l'inondation de même date qu'Ogygès, auroit vécu l'an 4693 ans avant notre ère. Si d'ailleurs on admet, avec M. Bailly, qu'Atlas & Hercule fixèrent, de leur temps, au premier dégré des Gémeaux l'équinoxe du printemps, cette époque remonteroit à 4600 ans avant notre ère ; de la même manière que remonte auſſi, à cette année ou environ, le concours des Cornes du Taureau & des Hyades : poſition à laquelle commençoit l'année dans les ſiécles les plus reculés de l'Antiquité, ſelon les obſervations aſtronomiques. Or ces obſervations ſont des

bâſes qu'il eſt impoſſible de renverſer. L'autorité de Diodore eſt donc ici confirmée par l'aſpect même du Ciel.

Pline avance, ſur l'autorité d'Eudoxe & d'Ariſtote, que Zoroaſtre vivoit 6000 ans avant la mort de Platon, & 5000 ans avant la guerre de Troye, ſelon Hermippus, qui recueillit deux millions de (1) *vers* de Zoroaſtre. En réduiſant ces années à une eſpace de ſix mois chacune, comme l'obſerve Gaza, cet ancien Zoroaſtre auroit vécu 3348 ans avant notre ère, ſelon Ariſtote & Eudoxe, ou 3708, ſelon Hermippus : car Platon mourut 308 ans avant J. C. & Troye fut priſe 1208 ans avant cette dernière époque. Ulric Brecht (2) fait l'ancien Zoroaſtre contemporain de Ninus; mais Albert Men fixe encore différemment l'âge de ce Roi de Babylone : ainſi nous ne voyons pas comment on peut concilier ces opinions, ni ce que nous pourrions en conclure, relativement à notre ſyſtême.

Newton nous préſente quelque choſe de plus direct. Il aſſûre qu'à l'époque de Chiron, c'eſt-à-dire du temps de l'expédition des Argonautes, l'équinoxe concouroit avec le quinziéme dégré de la conſtellation du Bélier; donc

(1) Ou des lignes : mais Pline paroît n'en avoir rien cru, *Liv. III. Ch. I.* T.

(2) Voyez M. Bailly, *T. I. pag.* 358. T.

il s'étoit écoulé 3240 ans depuis le concours des Hyades jusqu'au temps de Chiron. Or, si nous joignons cette somme à celle de 1275 ans, qui s'écoulèrent entre Chiron ou cette expédition, & notre ère, nous aurons 4515 ans.

Il résulteroit donc de ce calcul, que je n'ose cependant pas garantir, que le Déluge d'Ogygès, ou l'inondation de l'Océan, seroit arrivé plus de 4000 ans avant J. C., s'il est vrai que ce fut du temps d'Hercule, contemporain d'Atlas, comme nous l'avons prouvé. Mais cet Hercule vivoit aussi du temps d'Inachus, père de Phoronée. Je remarquerai, en outre, que le Rabbin Salomon parle d'une très-ancienne submersion de l'Océan. Schonleben, qui le cite, la fixe à l'an 3573 avant notre ère. Voyez *Carniol. Antiq. Tom. I. Part. II. pag.* 9.

Fréret cite, dans ses *Nouvelles Observations contre Newton*, des Livres Egyptiens d'une assez ancienne date, & que Murtady dit avoir lus. Selon ces Monumens, le Déluge arriva lorsque le Soleil étoit au premier dégré du Bélier, & que Régulus se trouvoit dans le colure des Solstices. Mais cette observation me paroît erronée. Régulus étoit, en 1689, au vingt-cinquiéme dégré, 31 minutes, 20 secondes du Lion, ce qui fait une différence de 55 dégrés, 31 minutes, 20 secondes: c'est-à-dire

3997 (1) ans environ. Si nous en ôtons 1689, il reſtera 2308 ans avant notre ère. Cette époque répond à 642 ans après Fou-hi, temps où nous avons à la Chine, ſans interruption, la ſuite de toute l'hiſtoire, celle de toutes les obſervations aſtronomiques & des éclipſes. Ce qui ſuffit pour prouver le faux de l'obſervation rapporté d'après les Livres Egyptiens que cite Murtady dans ſes *Merveilles de l'Egypte.* D'ailleurs ce Déluge ne ſeroit arrivé que cent cinquante ans avant Abraham.

En outre remarquons que le Temple d'Hercule avoit été bâti, à Tyr, 2300 ans avant Hérodote, comme il le dit lui-même; par-conſéquent 2780 ans avant J. C. Or ce Temple auroit précédé le Déluge de Moyſe de 472 ans. Mais, dans ce temps-là, tout le Globe étoit habité. Il faut donc, ou que l'obſervation que produit Murtady ſoit fauſſe, ou qu'il l'ait mal entendue.

Simplicius nous apprend, dans ſon *Commentaire ſur le Traité du Ciel*, attribuée à Ariſtote, & d'après Porphyre, que Caliſthène, qui accompagnoit Alexandre-le-Grand, envoya au Philoſophe Ariſtote des obſervations aſtronomi-

(1) Multipliant par 72 ans, pour la progreſſion de chaque dégré des *Fixes*. T.

ques, faites à Babylone pendant l'eſpace de 1903 ans, avant qu'Alexandre entrât dans cette ville. Or ce Conquérant n'y entra que 331 ans avant J. C. Donc ces obſervations commençoient l'an 2234 avant notre ère : ce qui fait une autre preuve contre l'obſervation de Régulus, produite par Fréret.

Il eſt donc à préſumer que Murtady a voulu partir de cette obſervation pour ſe régler ſur le calcul de la Vulgate, & ſuivre l'époque que la plupart des Chronologiſtes aſſignent au Déluge Univerſel. Mais le P. Riccioli, S. Auguſtin ont bien ſenti qu'il falloit la reculer avec les Septante, pour concilier l'Hiſtoire avec l'Aſtronomie : autrement, on confondra, avec les Modernes, l'époque du déluge & l'inondation d'Ogygès ; deux révolutions qui ſont cependant bien différentes. En effet la mer ſe retira après le Déluge ; mais elle reſta ſur les terreins qu'elle avoit abſorbés à l'époque d'Ogygès, au moins après le balancement des eaux, qui reprirent enfin leur équilibre. Les parties hautes du Globe furent épargnées à cette dernière ſubmerſion : les hommes, les animaux particuliers à chaque climat furent en partie conſervés ; tout périt, au contraire, dans les eaux du Déluge, à quelqu'époque qu'on le fixe. On retrouve, après Ogygès, les Uſages, les Coutumes, les Traditions, les Cultes, les

Quipos, les Hiéroglyphes, les Jeux, la Division de l'année, les Obſervations des Solſtices & des Equinoxes, les Mois Lunaires, les Cycles, les noms des Aſtres, les racines des mots des Langues primitives, comme dans l'âge précédent, ſoit dans le Continent, ſoit dans les îles formées par des cimes aſſez hautes pour braver la furie des flots qui ſe répandoient.

Ces réflexions nous autoriſeroient peut-être à conclure que le Déluge d'Ogygès eſt le même que celui qui, ſelon les Syriens, arriva du temps du Deucalion Scythe, & qu'on peut placer, dans l'ordre de la Chronologie, à 4000 ans avant notre ère. Cette concluſion ſeroit fondée ſur l'ingénieuſe remarque de M. Bailly, *pag.* 131, concernant les trois (1) *Theut*, *Hermes* ou *Mercure :* car ces trois mots ne déſignent qu'un même homme. Le plus ancien qui, ſelon Manéthon, le Syncelle, Ammien Marcellin & d'autres, vécut avant l'inondation, inventa les Hiéroglyphes, & fit des obſervations aſtrono-

---

(1) Je dois obſerver ici ce que j'ai oublié ailleurs : *Theut* & *Thot* diffèrent. Le premier vient de *Theu*, ſouffle, vent ſubtil. Le ſecond de *Tho*, origine, commencement. On a auſſi écrit *Taaut* & *Thaat*, dans ce dernier ſens. Mais il eſt faux qu'il y ait eu trois *Thot* ou trois *Hermès*, quoiqu'en puiſſe dire M. Bailly. T.

miques. Le ſecond obſerva l'étoile (qu'on appelle) l'œil du Taureau dans le *vingt-ſixiéme* (1) dégré des Poiſſons; ce qui remonte à 3362 ans avant notre ère. Le troiſiéme doit avoir vécu 1846 ans avant J. C. Le premier de ces Mercures fut nommé *Triſmégiſte* ou *trois fois très Grand.* C'eſt à lui qu'on attribue un Ouvrage imprimé, ſous le titre de (2) *Pimandre.* Le P. Roſſelli l'a commenté, ou plutôt enſeveli dans ſix volumes *in-folio.* Cette rapſodie paroît avoir été faite à la première époque du Chriſtianiſme. Peut-être même eſt-ce l'Ouvrage d'un nommé Hermès, que S. Paul ſalue dans ſa *Lettre aux Romains.*

Ainſi je ne ſais trop comment établir, d'après M. Bailly (*pag.* 133; 358), que l'inondation arriva 3948 ou 3993 ans avant notre ère, ſelon la Chronologie des Babyloniens. Elle place, 2473 ans avant J. C., Evechoüs, qui vécut neuf ſars & demi après l'inondation. Or neuf ſars & demi, à cent ſoixante ans chacun, font 1520 ans. En les ajoutant à 2473, nous avons 3993. Mais tout ce que nous avons dit juſqu'ici ſemble prouver que cette inondation eſt différente du Déluge univerſel.

---

(1) M. Carli devoit avertir que cette obſervation eſt douteuſe. Voyez M. Bailly. *Tom. I.* T.

(2) Pimandre, Ouvrage d'un fourbe. T.

LETTRE XLII.

Preuves physiques relativement au même sujet. Tradition d'un ancien Incendie du Globe, & du même âge que l'Inondation de la mer. La cause de cet événement a pu être l'approche d'une Cométe. Systême de Wiston à ce sujet. Réflexions rapides sur la Théorie des Cométes. Leurs Orbites connues. La possibilité de leur approche près du Globe terrestre. Effets qui peuvent en résulter. La Cométe de 1759 paroît être celle qui causa cette révolution, 4017 ans avant notre ère, & qui sépara les deux Continens. Preuves déduites des anciennes Traditions. L'Année étoit auparavant de 360 jours. Récapitulation & Conclusions.

Il y a bientôt dix mois & demi que vous avez la patience de lire tout ce que je vous envoie à chaque poste, même avec précipitation, concernant l'état ancien de l'Amérique. Loin de vous ennuyer de mes détails, vous me pressez toujours avec plus d'instance ; vous voulez, en outre, que je vous expose toutes mes idées, ou mes songes, sur les différentes

révolutions de notre petite Planéte, afin de vous mettre plus à portée de juger de ce que je puis découvrir de probable ſur les Traditions de l'Egypte, & ſur le Paſſage des Atlantides en Afrique, en Europe, en Amérique. Mais vous exigez encore davantage : il faut que je vous préſente tous ces faits, vrais ou probables, dans un ordre Chronologique qui s'accorde avec les époques réſultantes des obſervations Aſtronomiques, de la Coſmogonie & de l'Hiſtoire de toutes les Nations.

Je vais donc achever la tâche que vous m'impoſez, & vous ſatisfaire, autant que je le puis, ſi vous me diſpenſez d'entrer dans la moindre diſcuſſion qui reſſemble à ces querelles Littéraires, d'où ſort ſi rarement la Vérité. Je ne m'aſtreindrai pas non plus à cette marche ſévère, qui ſeroit peut-être avantageuſe & même néceſſaire, pour concilier un point auſſi délicat avec la Phyſique & l'Aſtronomie, qui ſemblent naturellement s'y refuſer.

Rappellons-nous ſeulement ici, pour principe, que la grande ſubmerſion qui partagea preſque totalement la ſurface du Globe en quatre Continens, arriva du temps de l'Hercule Egyptien ou de Phoronée, fils du premier Inachus ; & que nous en avons conclu que le Déluge d'Ogygès ne fut que cette ſubmerſion, dont l'époque, confondue dans les

âges

âges poſtérieurs avec celle du ſecond Inachus, induiſit tous les Chronologiſtes en erreur. Ce Déluge peut donc être fixé, avec aſſez de probabilité, à l'an 4000 ans avant notre ère; & ce fut une cataſtrophe bien différente du Déluge Univerſel, qui doit par conſéquent l'avoir précédé; comme nous l'avons aſſez clairement indiqué.

Il n'eſt pas difficile de ſe former l'idée du flux de la mer qui ſe portoit d'un pole à l'autre dans la direction du Méridien : on voit, auſſitôt, les eaux s'élever à une hauteur conſidérable dans nos Contrées, au point même de couvrir preſque totalement les cimes de l'Italie; ſubmerger l'Egypte, la Gréce, la Paleſtine; &, de l'autre côté du Globe, la Chine, le Pégu juſqu'aux chaînes des montagnes. On conçoit auſſi facilement que ce mouvement des eaux, ayant pris une direction régulière en ſe balançant, pour ſuivre enfin le mouvement & la figure de la terre, la maſſe des flots ſe porta d'Orient en Occident, comme nous le voyons actuellement, ſur les terreins de l'Amérique, laiſſant à ſec de vaſtes Contrées, en Italie, en Egypte, en Gréce, en Aſie; mais, gagnant, d'un autre côté, ſur les terres du Japon de Jeſſo, le baſſin de la mer Pacifique, autant qu'elle perdoit dans les parties occidentales de l'Amérique.

C'eſt ainſi qu'on apperçoit l'origine de cette nouvelle mer, dont les Naturaliſtes, & en particulier Fortis, ont très-bien vu le ſéjour ſur nos Contrées. Nous ſavons enſuite pourquoi les montagnes, les collines, telles que celles du Véronnois, du Vicentin, nous préſentent les phénoménes dont nous avons parlé : c'eſt-à-dire des corps marins aux profondeurs les plus conſidérables, comme autant de preuves ſenſibles de la réſidence des mers ; des produits volcaniques, qui atteſtent le ſecond état, qui fut celui des volcans ; enfin des corps marins qui indiquent, ſur la plus haute partie des monts & des collines de troiſiéme ordre, la révolution que fit le Déluge d'Ogygès.

Il y a, près de la tour *del Quinto*, une colline, taillée à pic, ſur la route qui va de Rome à Laurette. La partie inférieure, juſqu'à ſept pieds & demi de haut, eſt formée d'un ſable mêlé de coquillages marins. Au-deſſus, & juſqu'à la hauteur de ſeize pieds, on apperçoit un tuf volcanique, mêlé de pierre ponce. Deſſus gît une couche de ſable & de coquillages, à la hauteur de deux pieds & demi : enfin s'éléve, juſqu'à quatre-vingt pieds, un (1) *Tuffa*, un Pépérino tendre & des pierres pon-

(1) Le *Tuffa* ne fait pas preuve ici. Sa nature eſt conteſtée. M. Guſman prouve que le Pépérino eſt une *pierre cornée*. On diroit peut-être mieux qu'il le devient. T.

ces. Qu'elle autre preuve plus évidente peut-on demander des révolutions auxquelles le Globe est exposé ? Lisez les *Champs Phlégréens* du Chevalier Hamilton, le Vésuve vous y montrera les mêmes phénoménes.

Voilà donc pourquoi les hommes, descendus des montagnes dans les pays bas que la mer avoit abandonnés, se virent obligés de creuser des fosses, des canaux pour faire écouler les eaux qui y restoient. C'est ce qu'on faisoit encore à la Chine, sous *Fou-hi* & *Yao*, & en Egypte, sous les premiers Rois. Hérodote, qui remarque que tous les terreins y étoient desséchés, de son temps, & bien consolidés, dit que tout ressembloit à un marécage, du temps de Menès, excepté la province de Thébes : nous apprenons aussi de Justin que ces marais formoient l'entrée de l'Egypte, lorsque les Scythes vinrent l'attaquer la première fois.

Combien de temps l'Italie ne fut-elle pas couverte de marais ? Denys d'Halicarnasse rapporte qu'Œnotrus, fils de Lycaon, étant venu pour y habiter avec une Colonie, trouva le pays désert, inculte, & fut obligé de chercher une habitation sur les montagnes. Les marais qui subsistoient encore du temps d'Annibal, au-dessus de Plaisance, dans la partie Septentrionale de l'Italie, firent perdre un œil à ce grand Capitaine obligé de s'y arrêter plusieurs jours.

Mais par quelle révolution physique un si grand mal a-t-il pu arriver? Je n'en sais vraiment rien, bien loin d'en pouvoir démontrer géométriquement la première cause.

Newton cite, dans sa *Chronologie réformée*, un Passage d'Origène (contre Celse *Liv. V.*), par lequel il est à présumer que les Egyptiens faisoient une Fête en commémoration d'une catastrophe générale dont le feu du Ciel fut la cause. C'est, sans doute, cette révolution que les Poëtes nous ont peinte dans l'*accident de Phaéton.* Les Egyptiens l'ont figuré par l'emblême du (1) Phénix qui renaissoit de ses cendres.

Je ne sais ce que vouloient dire ces Arcadiens qui prétendoient être plus anciens que la Lune. Les Phrygiens avoient la même présomption. Il est sûr que ces idées tiennent à la cause physique de quelques phénoménes que nous ignorons. Seroit-ce une Cométe qui, s'étant trop approchée de la terre, y auroit d'abord causé une chaleur excessive, & l'incendie de plusieurs grandes forêts: mais qui, ayant ensuite heurté ou pressé la terre, auroit changé la direction de son axe, à une époque dont il ne reste pas de souvenir?

(1) Le Phénix n'étoit pas l'emblême d'un tel événement. Voyez Iablonski. T.

L'idée d'un Déluge de feu & d'un Déluge d'eau a été celle de tous les Peuples. C'est pourquoi les enfans de Seth, si nous en (1) croyons Joseph, consignèrent leurs Observations astronomiques sur des briques & des pierres, persuadés que, s'il arrivoit un Déluge de feu, les briques se conserveroient, ou s'il en arrivoit un d'eau, le marbre ou la pierre en braveroit les effets.

Horus Apollo nous présente l'Hiéroglyphe (2) d'un Lion sur la tête duquel un homme approche une grande torche ardente. Le Lion se baisse sous cette torche, & rencontre un lac d'eau, en baissant la tête.

Cette idée du feu & de l'eau, rappelle donc ce que les hommes craignoient : or cette crainte semble rappeller aussi la tradition d'un événement dont on avoit conservé le souvenir. Il seroit assûrément bien singulier que les indices manifestes d'une inondation de la mer ayent suggéré l'idée d'un Déluge de feu. Il suffit de considérer cette quantité prodigieuse de charbon (3) fossile (*la houille*) qu'on trouve dans

(1) C'est un des contes dont cet Historien fourmille. T.

(2) Cet emblême étoit relatif à l'inondation de l'Egypte, sous le signe du Lion ou du Verseau inverse de cet Empire. T.

(3) L'Auteur a raison, jusqu'à l'époque de Macquer. Mais voyez M. Fourcroy, *Chymie*, *Tom. III*, *pag.* 442 & *pag.* 462. Bergmann, *Manuel Minéral.* §. *XXII*, *&c.* T.

un ſi grand nombre de Contrées, pour être perſuadé que le Globe a eſſuyé, dans pluſieurs de ſes parties, une inondation & un incendie preſque à la même époque. On a cru que le charbon de terre appartenoit au régne minéral : mais les expériences chymiques ont prouvé que les minéraux ne contiennent pas la moindre partie de l'huile ſi abondante dans ce charbon. Ainſi on le rapporte au régne végétal. Vous pouvez conſulter, à cet égard, le *Dictionnaire* de Macquer, & la *Chymie* de Spielmann.

En effet les lits de ce charbon ſe trouvent toujours paralléles à l'horizon ; & les arbres qu'on y voit brûlés & couchés tous également, dans de long trajets, avec les troncs, les racines, du côté des mers, indiquent aſſez le flux de eaux qui les engloutirent lorſqu'ils étoient à peine brûlés.

Or ceci me conduit à une obſervation de Clément d'Alexandrie. Selon lui, Sténélas, qui paſſa pour être le père de Cycnus, Roi des Liguriens, vivoit du temps de l'incendie de Phaéton, & du Déluge de Deucalion. Ces deux événemens ſont ainſi du même âge ; aumoins cela eſt-il ſuppoſé. Mais eſt-ce à un incendie qu'il faut (1) rapporter le Culte du

(1) Non, l'Auteur n'a pas beſoin de cette preuve précaire. T.

feu facré, admis chez prefque tous les Peuples, & qui devint perpétuel. La Loi des Juifs le prefcrivoit formellement, comme on le voit, dans le *Lévitique*, *Ch. VI.* ℣. 12 & 13. Nous avons parlé du feu qu'on renouvelloit tous les ans au Pérou, comme à Rome, où le feu facré étoit auffi perpétuel. Nous avons auffi vu le but des *Hydrophories*, qui certainement avoient un rapport direct à l'une ou l'autre cataftrophe produite par les eaux.

En réuniffant donc à ces obfervations les fables de l'Antiquité, il n'eft pas abfurde de croire que l'incendie & l'inondation qu'elles ont figurés ayent été l'effet fimultané d'une cométe qui choqua la terre & l'enflamma.

L'hypothèfe de Whifton ne vous eft pas inconnue; ainfi je ne m'arrêterai pas à vous l'expofer. Les conféquences furent, felon lui, un changement dans l'orbite de la terre qui décrivit une ellipfe, au lieu d'un cercle parfait qu'elle faifoit auparavant au tour du Soleil. L'année fut allongée de dix jours, une heure, trente minutes; & le Déluge arriva par l'élévation du flux & reflux qui monta jufqu'à huit de nos *milles*. Une quantité prodigieufe de vapeurs tomba de cette cométe fur la terre, & augmenta l'inondation. Telles font, à-peu-près, les conféquences qu'il déduit de fon hypothèfe. Arrêtons-nous y quelques inftans.

Nous avons dit, dans une des Lettres précédentes, qu'on trouvoit des dents & des os d'éléphants de différens âges, en Sibérie, en Transilvanie, en France & ailleurs; ce qui semble prouver que ces animaux vivoient autrefois dans ces Contrées, & s'y reproduisoient. Mais cet animal ne se trouvant aujourd'hui que dans des climats très-chauds, il faudroit donc supposer que l'axe de la terre (1) ne fit, autrefois, qu'un angle de 15 à 20 dégrés avec l'équateur actuel; & qu'ainsi les climats froids où ces débris d'éléphans se rencontrent, même en grande quantité, fussent des Pays très-chauds; on peut supposer aussi que l'écliptique se trouvoit sur le plan de l'équateur, & que le Globe faisoit sa révolution annuelle dans une ellipse, dont le grand axe étoit moindre: par conséquent il devoit moins s'éloigner du Soleil; de sorte que les parties du Globe étoient éclairées & échauffées avec assez d'égalité, proportionnément à leur latitude respective.

Mais ce ne sont pas seulement les débris de ces animaux qu'on a trouvés dans ces climats où ils ne peuvent vivre; on y a aussi découvert les grandes feuilles des plantes des Indes. Celles que de Jussieu apperçut aux en-

---

(1) Voyez *Physique du Monde*, *Tom. I.* Mais voyez, sur l'*Inclinaison de l'Ecliptique*, *Tom. II. Part. II. pag* 207 : ce Passage est important ici. T.

virons de S. Chaumont, dans le Lyonnois, appartiennent à l'Indoſtan & aux Canaries. Ce ſavant Botaniſte a fait graver les feuilles de l'*Arbre-Triſte* (1) qu'il trouva pétrifiées, comme celles que Léibnitz produiſit des cantons de Brunſwich & de Mansfeld. Voilà, diſoit de Fontenelle, de *nouvelles eſpéces de Médailles*. Ouvrez, à ce ſujet, les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1710 (*Hiſtoire*), & vous devinerez, ſi vous le pouvez, comment ces végétaux des Indes ont été tranſportés en Allemagne & en France.

Quant aux animaux, M. de Buffon admet une hypothèſe qui ſemble diamétralement oppoſée à leur deſtruction. En effet, ſi le Globe s'étoit réfroidi peu-à-peu, il ſeroit naturel de penſer qu'ils auroient auſſi gagné, peu-à-peu, les Contrées du Midi; & que tous n'auroient pas péri en même temps. Mais les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1727, 1743, 1762,

---

(1) C'eſt le *Pariaticu* de l'Inde. Voyez M. Adanſon, *Famille des Plantes*, *Tom. II. pag.* 223. On l'appelle *arbre triſte*, parce que ſes fleurs, ſemblables à celles du jaſmin, & très-odorantes la nuit, ſe ferment au Soleil levant, pour s'ouvrir le ſoir. L'arbre eſt de la hauteur d'un olivier, ayant la feuille analogue à celle du prunier, ſelon Garcia, qui le dit particulier à la Contrée de *Goa*. Cluſius préſente un autre *arbre triſte*, dont le phénoméne eſt abſolument inverſe. T.

nous apprennent que la quantité des os & des dents d'éléphans eſt (1) conſidérable.

Ides, Ambaſſadeur du Czar Pierre, en Chine, dit, dans les mêmes *Mémoires*, 1727, que, ſelon les habitans des Pays les plus cultivés de la Sibérie, cette Contrée *étoit plus chaude dans les anciens temps, & que* les éléphans y vivoient ; mais que la température y changea depuis une ſubmerſion. Les Frères Scheutzer avoient la même opinion. L'un (Jean-Jacques), préſente, dans ſon *Herbier du Déluge*, une plante particulière à l'Inde trouvée en Saxe, & pétrifiée, confirmant ainſi cette idée, ſans ſe douter, néanmoins, de la différente poſition de l'axe.

Mais comment ces plantes pouvoient-elles végéter dans ces climats ? Les éléphans y vivoient-ils dans une atmoſphère auſſi chaude que celle qui leur eſt néceſſaire ? Il faut donc croire que le Canada, la Sibérie, la France, la Hongrie &c. étoient vraiment ſous la Zone Torride, en tout ou en partie. Alors l'axe de la terre ne faiſoit, comme je l'ai dit, qu'un angle de 15 à 20 dégrés avec l'équateur actuel. Parconſéquent le Soleil devoit paroître en Egypte, ſe lever d'un côté oppoſé, comme le ſuppoſent

(1) Voyez M. Pallas, *Hiſt. des Découv. Tom. I. pag.* 63, 64, 309; *Tom. II. pag.* 54.

les anciennes traditions de ce vaſte Pays; & les Continens pouvoient ſe trouver réunis.

Si, d'un autre côté, nous ſuppoſons ſeulement l'écliptique ſur le plan de l'équateur, & que le Globe de la terre fît ſa révolution en parcourant une ellipſe dont l'axe fût moins allongé, ce qui donneroit une année plus courte, puiſque la terre feroit plus près du Soleil, nous aurions, ſur-le-champ, un ordre de choſes plus régulier, & conſtamment les mêmes ſaiſons, ſelon les latitudes reſpectives, enfin cet âge d'or, dont le ſouvenir s'eſt perpétué d'âge en âge, & a fourni aux Poëtes des tableaux ſi riants, ſi delicieux, & ſi propres à échauffer leur imagination & la nôtre.

Remarquez que les Anciens rapportoient ce temps heureux au ſiécle de Saturne. Depuis ſon régne, le Monde alla de mal en pis. Hercule parut immédiatement après. Or c'eſt à ſon époque, que les traditions & les obſervations phyſiques & aſtronomiques fixent une des cataſtrophes de la Nature, & une révolution poſitive du Globe. Si donc le ſyſtême de la terre fut tel, du temps de Saturne, & qu'il ſoit ſurvenu un changement dans la poſition de l'axe & de l'écliptique, de manière que l'année, qui n'étoit que de 360 jours, ait été allongée, il eſt naturel de conclure que cette révolution ne s'eſt opérée que par une ſecouſſe des plus

violentes qu'éprouva le Globe, & qui changea auſſi la température des climats, la direction des mers. Mais ce choc, quel corps a pu le faire, ſi ce n'eſt une cométe.

Les ſentimens ont été partagés parmi les Anciens & les Modernes ſur la nature des cométes. Panétius, Héraclide, Ariſtote, les Stoïciens, ſur-tout, & d'un autre côté Galilée, Képler, Hévélius, Dominique Caſſini les ont regardées comme des météores. Mais les Caldéens, Sénéque lui-même, qui rapporte leur ſentiment, croyoient que c'étoient des corps opaques qui avoient un mouvement & un cours réguliers. Les Pythagoriciens penſoient auſſi de même. Jourdain (1) Bruno de Nole, ſoutint publiquement cette opinion, & le ſyſtême des tourbillons, des monades, de l'optimiſme, le mouvement de la terre, avant Deſcartes & Leibnitz. *Placit. Liv. III.*

Les cométes ont toujours été un ſujet de frayeur, même chez les anciens Peuples, qui les regardoient comme des corps qui ſuivoient une marche régulière, d'où elles ne pouvoient

(1) Célébre Dominicain : homme prodigieux pour ſon ſiécle, & dans les Ecrits duquel on trouve toutes les opinions que les plus grands Philoſophes ont produites depuis lui juſqu'à nos jours. Quant au ſentiment des Caldéens, il faut convenir que nous l'ignorons. Voyez Séneq. *Quæſt. Natur. Liv. VII, Ch. III.* T.

pas s'écarter. Je ne vous rapporterai pas tout ce qu'on a écrit à ce ſujet, lorſqu'on les a vues ou avec une queue plus ou moins longue ou ſans queue ; ou plus ou moins brillantes, ou de différentes formes ; ni le nombre qu'on croit en connoître. Il étoit réſervé au célébre Newton de démontrer que les cométes étoient de vraies planétes. Il calcula même la chaleur que celle de 1680 devoit avoir contracté en approchant du Soleil. Il crut que, ſi ce corps eût paſſé plus près de la terre, il l'eût embrâſée ſur le champ. M. de la Lande préſume que, ſi une cométe s'approchoit de la terre, à la diſtance de treize mille lieues, elle feroit monter les eaux de la mer à douze mille pieds, & les lanceroit ſur les plus hautes montagnes du Continent, laiſſant à ſec les parties qui en ſont actuellement couvertes. Ces accidens ſeroient donc plus ou moins conſidérables, à proportion que la cométe ſeroit denſe & groſſe, comparée avec la maſſe & le volume de la terre, & ſelon qu'elle s'en approcheroit.

Les Aſtronomes ont déterminé à 575 ans environ la révolution totale de la cométe de 1680. En ſuppoſant donc dix révolutions, nous aurions 5750 ans, d'où ſouſtrayant 1680 ans, qui ſe ſont écoulés depuis J. C., nous aurons 4070 ans avant notre ère. Or nous avons vu que toute l'Hiſtoire s'accorde à fixer

à ce terme environ le Déluge d'Ogygès. On peut donc préſumer que cette cométe, rencontrant alors la terre vers le lieu de ſon orbite, extrêmement près de nous, par un changement quelconque dans l'ordre de ſon ſyſtême, opéra, comme le ſoupçonnoit Whiſton, une révolution de l'axe de la terre; embrâſa le Globe, & bouleverſa toutes les mers. Halley dit lui-même que, ſi la cométe de 1680 avoit eu la même longitude que la terre, il ſeroit arrivé la plus horrible cataſtrophe ſur notre Globe. Je laiſſe aux Aſtronomes à prouver ſes théories : il me ſuffit de vous montrer qu'elles s'accordent parfaitement avec mes idées.

En regardant, comme (1) démontré, ce que ces habiles Obſervateurs ſuppoſent, d'après leurs calculs, je dis que ce qui n'eſt pas arrivé en 1680, étoit au moins très-poſſible, & qu'il n'y a rien d'abſurde à préſumer que la cataſtrophe eut lieu dix révolutions avant la dernière qu'acheva cette cométe; c'eſt-à-dire il y a environ 4000 ans. Halley, Maupertuis, Grégori & autres ont indiqué les conſéquences qui auroient pu réſulter des différens dégrés où ce corps ſe feroit approché de la

(1) Voyez, contre le cours régulier des cométes, des raiſons bien diſcutées dans la *Phyſiq. du Monde. Tom. II.*

terre. La cométe & la terre ſe ſeroient froiſſées & briſées; ou la cométe, abſorbant la terre, en auroit fait ſon ſatellite. La terre, déplacée de ſon centre, ſeroit peut-être même devenue cométe. « Le moindre de ces mouvemens, dit de Maupertuis, n'iroit à rien » moins qu'à changer la ſituation de l'axe, & » des poles de la terre. Telle partie du Globe » qui, auparavant étoit vers l'équateur, ſe » trouveroit, après un tel événement, vers les » poles; & telle qui étoit vers les poles, ſe » trouveroit vers l'équateur ».

Alors le Soleil ſe léveroit à la partie oppoſée, c'eſt-à-dire à l'Occident actuel. L'extrême chaleur que la cométe auroit jettée ſur la terre, en auroit fait périr tous les êtres animés & les végétaux; & la queue de ce corps immenſe auroit conſidérablement augmenté le volume des eaux, outre l'inondation qui auroit été la ſuite néceſſaire, ſoit de la différente ſituation de l'axe, ſoit de l'attraction.

Telle ſeroit donc la cataſtrophe que notre petit Globe auroit eſſuyé, 4000 ans avant J. C., s'il étoit démontré que cette cométe eût rencontré la terre ſur ſa route. Les plus habiles Calculateurs préſument que la cométe de 1680 ne peut s'approcher de la terre à treize ou quinze mille lieues. Conſidérons les périodes & la marche de celle de 1705, dont Halley prédit

le retour, à quelques mois près, & qui reparut en 1759. Comptons soixante-seize de ses révolutions, nous trouverons quelques années de plus que 4000 ans avant notre ère: or le nœud de cette cométe se trouva avoir devancé de deux dégrés & demi, par la force attractive que Saturne & Jupiter exercèrent sur le corps de cette cométe; l'attraction du Soleil fut si foible, à cette énorme distance, que la moindre action des planétes se fit sentir sur la cométe avec plus d'énergie, influa sur le moment de son retour & sur la forme de son orbite.

Mais la forme de cet orbite, étant susceptible de l'une ou l'autre altération, ne peut-on pas supposer, avec toute vraisemblance, qu'il survint une plus grande déviation dans cet orbite, il y a 4000 ans environ, & qu'il en résulta les révolutions que toute l'Antiquité atteste, quoique plus ou moins obscurément, selon le souvenir que les différens Peuples en ont conservé?

L'incendie universel, arrivé du temps d'Hercule, est un événement reconnu pour indubitable: l'inondation ne l'est pas moins. Mais le témoignage le plus important est celui de l'Egypte, dont les traditions nous apprennent que le Soleil avoit changé son cours; & qu'il se levoit à notre Occident. Hérodote & Sophocle, cité par Strabon, nous l'attestent.

D'autres

D'autres citent Platon, Pomponius Méla, Diogène de Laërce, pour appuyer cette opinion; mais je n'y trouve pas de quoi m'autoriſer à cet (1) égard. Quoi qu'il en ſoit, nous devons regarder, comme une ſuppoſition bien étonnante chez les Anciens, ce changement du cours du Soleil qu'ils ont réellement cru, quelque étrange que parut ce phénoméne. Or il eſt abſolument impoſſible que cela ſoit arrivé, ſi la terre n'a pas été expoſée au voiſinage trop près d'une cométe que nous avons vu concourir avec l'époque de cet événement.

Permettez-moi une autre réflexion. Diodore de Sicile dit qu'Oſiris fut tué & déchiré par ſon frère Typhon; mais qu'Iſis, ſœur & femme d'Oſiris, le vengea: cependant Iſis, n'ayant pu retrouver les parties viriles de ſon mari, inſtitua la Fête du Phallus, conſidéré comme indice de la reproduction. Obſervons que cet événement s'eſt paſſé du temps d'Hercule; & que c'eſt à cette époque même qu'Hérodote place l'inondation.

Vous ſavez que toute l'Antiquité prenoit Oſiris pour le Soleil, & Iſis pour la Lune. Or quel ſera le Typhon qui fit de ſi grands ravages du temps d'Hercule? Pline, *Liv. II. Ch. XXV*,

(1) Je n'y connois rien d'analogue que dans la *Vie d'Epicure*. T.

fait une remarque très-importante pour notre ſujet. Il nous apprend que le premier Roi d'Egypte donna le nom de *Typhon* à la cométe effrayante qui parut ſous ſon régne. Voilà donc la vraie cauſe du mal reconnue dans l'Hiſtoire, & confirmée par la Mythologie des Grecs. Le Tartare, ſelon Hygin, produiſit Typhon, figure monſtrueuſe, qui provoqua Jupiter (c'eſt-à-dire le Soleil), prétendant lui enlever l'empire. Jupiter le foudroya, & le jetta ſous le mont Etna, dont ce monſtre entretient encore le volcan.

Tout nous prouve donc qu'un corps étranger s'eſt approché du Soleil, & vint enſuite embrâſer notre Globe, & le bouleverſer. Eudoxe rappelle encore la méme époque, en diſant, *dans* (1) *Athénée*, qu'Hercule fut tué par Typhon. Or c'eſt, comme nous l'avons vu, du temps d'Hercule que la mer couvrit l'Atlantide. Voilà pourquoi les Egyptiens avoient en horreur, non ſeulement le nom de *Typhon*, mais même

---

(1) Hercule ou le Soleil, tué par l'Hiver ou Typhon, revient au ſolſtice d'été, ramène le temps du paſſage des cailles, qui ſemblent ſuivre ſa marche. Voilà la fable & le ſens. Quant aux différens noms Egyptiens analogues à l'Hiver ou aux autres circonſtances particulières à Typhon, Voyez Iablonski. Ce mot, déſignant la tempête, trouvera ſon explication par les terribles cataſtrophes que préſente Prevoſt, *Hiſt. Génér. des Voyages. Tom. II. pag* 192. T.

la mer, & ne marquoient aucun repect pour Neptune.

Les îles du Japon font expofées à de fréquentes tempêtes qui renverfent les maifons, les arbres, & y pouffent les flots à une hauteur fi confidérable, qu'ils femblent près d'engloutir toute la terre. Devinez comment ils appellent ces Ouragans ? *Typhon.* Il y en eut un fi violent, en 1613, que, de mémoire d'hommes, on n'en avoit vu un femblable. Cocks, qui fe trouvoit à Firand, où Saris l'avoit laiffé pour diriger les opérations mercantiles de la Compagnie qu'il venoit d'y établir, nous en donne la defcription : *Un Ouragan*, dit-il, *qu'on appelle Typhon dans ces mers, &c.*

Avons-nous donc la preuve hiftorique qu'il ait paru une cométe à l'époque d'Ogygès, & à laquelle on puiffe attribuer une fi grande révolution ? S. Auguftin rapporte, dans fa *Cité de Dieu*, un Paffage de Varron, (*Liv. XII. Ch. VIII.*) qui nous apprend que, du temps d'Ogygès, il parut au Ciel (1) un *phénomene étonnant*

(1) M. Gufmann, qui croit que le Déluge d'Ogygès eft celui de Noé, cite auffi Caftor, Adrafte, Dion fur ce phénoméme effrayant ; & penfe que le Déluge peut bien avoir eu pour caufe une cométe. Il rappelle auffi la tradition Phénicienne, qui fuppofoit une étoile tombée du ciel à cette époque. T.

(*portentum*) qui fit changer l'aſpect & le cours d'*Heſpérus* ou de la planéte de Vénus. Varron cite, à ce ſujet, Adraſte de Cyzique & Dion: Or quel *phénoméne étonnant* pouvoit-ce être qu'une cométe?

Rapprochons quelques traits de la plus ancienne Mythologie. Saturne étoit fils d'Uranus. Or, ſelon Pezron, *Uranus* eſt le même que *Uren*, nom qui, diviſé en ſes deux élémens *Ur* & *En*, nous rappelle le mot *Homme* & *Ciel*. Ainſi *Ur-en* ſignifie *Homme-céleſte*: c'eſt le ſens de ces deux mots Celtiques. Voilà donc comment *Saturne* devint fils du Ciel. Mais *Uran* ou *Uruan* a preſque le même ſens en Amérique & en Ethiopie. La Fable ajoute que Saturne châtra le Ciel, & jetta les teſticules dans la mer: ce qui donna naiſſance à *Vénus Aphrodiſie*. Les Egyptiens diſent auſſi, qu'entre les maux que fit Typhon, il coupa les parties viriles à Oſiris, & les jetta dans le Nil, de ſorte qu'Iſis ne put les retrouver.

Hygin parle d'une autre Vénus Syrienne, (*Fab.* 197) & la fait naître d'un œuf tombé du Ciel dans l'Euphrate. Ce fut la *Déeſſe de Syrie*, dont on fit enſuite Cybéle, ou la *Terre*, conſidérée comme mère de tout être vivant.

Ces caſtrations indiquent aſſûrément une *Nature mutilée*, *altérée*, *bouleverſée*. La mer & les fleuves, ou les parties viriles, furent jettées

ſont le ſymbole de l'inondation qui produiſit cette cataſtrophe. L'âge de Saturne, d'Iſis, de Cybéle fixe auſſi l'époque de cette ſubmerſion, c'eſt-à-dire d'Hercule & d'Ogygès. Enfin ces parties viriles jettées dans la mer, l'œuf tombé dans l'Euphrate, & qui donnèrent naiſſance aux deux Vénus, l'inſtitution de la Fête du *Phallus*, conſacrée en Egypte, & celle des Priapes, établie en l'honneur de la Déeſſe de Syrie, les Fêtes de l'Œuf, des Hydrophories, &c, &c. la Fable de Pirrha, & de Prométhée *Régénérateur* ſont bien certainement autant d'emblêmes de la reproduction des êtres animés, aprés cette grande cataſtrophe & ce déſaſtre général.

Nous admettrons, peut-être avec difficulté, parmi les moindres changemens, que cette cométe a opérés, ſur le Globe, un plus grand éloignement du Soleil, & une différence dans l'écliptique. Pour moi, ſi l'on admet le principe, je ne vois pas pourquoi l'on ſe refuſeroit aux conſéquences, qui deviennent très-poſſibles. Je m'imagine même que c'eſt la vraie cauſe de l'augmentation, non de dix jours, mais de cinq jours & quelques heures de plus dans la longueur de l'année ſydérale. Voyez les preuves que Weidler a données pour décider que l'année n'étoit que de trois-cents ſoixante jours avant le Déluge ; prétendant que c'eſt cette

inondation qui l'a allongée de cinq jours, ſix heures environ. Les anciennes Autorités, que Newton produit dans ſa *Chronologie*, ſemblent nous donner lieu de conclure que le cours de la Lune s'accordoit avec celui du Soleil, & ſe réduiſoit auſſi à trois-cents ſoixante jours, partagés en douze Lunaiſons, ou mois de trente jours.

Si l'axe de l'orbite de la terre a été prolongé par cette révolution, & que conſéquemment le Globe ait été forcé d'employer ces cinq jours & ſix heures de plus, pour achever ſa période annuelle, il pourroit bien arriver que la terre ſe rapprochât auſſi du Soleil, & n'employât plus que trois-cents ſoixante jours juſte, pour parcourir ſon orbite. En effet l'année Solaire n'eſt plus actuellement que de trois-cents ſoixante-cinq jours, cinq heures, quarante-huit minutes, quarante-huit ſecondes. Euler penſoit auſſi, d'après les obſervations de Walter, que l'orbite de la terre alloit en diminuant. Rappellez-vous ce que j'ai dit, à cet égard, dans une des *Lettres* précédentes, où j'ai cité Newton. Joignez à ceci la diminution ſenſible de la déclinaiſon de l'écliptique, qui ſe rapproche du plan de l'équateur, & tend probablement à ſe rétablir au point où elle étoit lorſque la Nature, toujours belle, toujours riante, & pleine de vigueur, ſuggéra aux heureux mortels ces images en-

chantereſſes, dont le ſouvenir s'eſt perpétué dans la deſcription du ſiécle d'Or. *Ver erat æternum*, &c., dit un Poëte. Toute autre idée n'eſt-elle pas renfermée dans ces trois mots : *Le printemps étoit éternel.* Mais il eſt également vrai que l'orbite de la Lune diminue. Heureuſe Poſtérité qui reverra ces beaux jours !

Je ne puis m'empêcher de vous dire quelques mots de l'Ouvrage que M. du Séjour a publié, en 1775, ſur les *Cométes ;* d'autant plus qu'il a ſurpaſſé, par ſa préciſion, ſa clarté & la ſolidité de ſes raiſonnemens, tous ceux qui ont écrit ſur cette matière. Son but eſt de raſſûrer ſur les craintes qu'on pourroit avoir à l'avenir du nouveau choc d'une cométe. Il réduit la probailité à $\frac{1}{712730}$. M. de la Lande l'avoit réduite à $\frac{1}{76000}$. Il faut avouer que ces calculs éloignent ſingulièrement la poſſibilité de l'événement. Les combinaiſons d'un terne ſur quatre-vingt-dix numéros, prouvent que la probabilité eſt de $\frac{10}{117480}$. Cependant il ſe gagne des ternes ; &, dans ces derniers ſix mois, mes domeſtiques en ont gagné deux, peu importants, il eſt vrai.

D'ailleurs il eſt même impoſſible de ſuppoſer quel corps peut ſe rencontrer dans les orbites immenſes & incalculables des cométes, & les détourner de leur cours ; de ſorte que les cométes peuvent apparoître ſubitement, comme l'expérience le prouve, couper l'orbite de la

terre, & s'en approcher même, lorſqu'on y penſe le moins, bien loin de toujours ſe prêter à nos calculs dans leur marche. M. du Séjour prouve, il eſt vrai, qu'une cométe qui n'approcheroit la terre que de treize mille lieues, n'en prolongeroit l'orbite que de *deux jours, dix heures & ſeize minutes*, dans l'eſpace d'une année; mais ce calcul ſuppoſe une cométe d'une maſſe égale à celle de la terre: ce qu'il eſt fort difficile de déterminer, par l'apparition de ces corps, pour ne pas dire impoſſible. D'ailleurs une cométe ne pourroit pas retenir une chaleur mille fois (1) plus grande que le fer rouge, après avoir paſſé près du Soleil, ſans avoir une denſité infiniment plus grande que la terre. Ajoutons que le phénoméne, tant du changement de l'axe, que de l'accroiſſement de l'orbite, eſt plus ou moins ſenſible, à proportion de la maſſe du corps qui s'approche de nous.

Au reſte il me ſuffit que tout cela ſoit poſſible, pour conclure que la réalité du fait ne répugne pas, & qu'il puiſſe être ſuppoſé à l'époque que j'ai marquée. Or nous avons vu que la tradition de tous les âges nous rappelle

---

(1) Cette chaleur des cométes eſt bien précaire en Phyſique. Mais il faut des chimères aux Savans. Chaque ſiécle a les ſiennes. On les quitte quand on ſe croit une raiſon plus mûre. T.

les indices d'un tel événement. D'un autre côté, la Phyſique nous démontrant qu'on ne peut rendre raiſon de ces indices que par un changement ſurvenu dans la ſituation de l'axe de la terre, & que ce changement ne peut avoir été produit que par le choc d'un corps étranger, il me ſemble que la concluſion la plus naturelle doit être : *Donc une cométe a produit la dernière révolution de notre Globe.*

Il eſt vrai que la cométe & la terre n'ont pu ſe trouver au point de coïncidence, plus de deux heures, trente-deux minutes, deux ſecondes. Mais, à meſure que la cométe approche de la terre, ſes effets doivent devenir très-ſenſibles, avant même qu'elle ſoit au point de la plus petite diſtance. Or ces effets ſont la chaleur, l'élévation de la mer, le volume d'eau qui ſe décharge en plus ou moins grande quantité de ſa queue, ou ſelon la forme que peut avoir la cométe. Mais, ſes effets étant gradués, les Peuples les plus proches des hauteurs, ont peut-être eu le temps de ſe ſauver ſur les plus hautes éminences, & dans les antres qui s'y trouvoient, pour ſe dérober au déſaſtre. C'eſt ainſi que les habitans du Kamtchatca gagnent les cimes des montagnes lorſqu'il ſe fait ſentir quelques tremblemens de terre, ou que la mer s'éléve plus qu'à l'ordinaire : or ces phénoménes ſont aſſez fréquens chez eux. Cet exemple nous

montre donc comment il a pu se sauver quelque partie du Genre-Humain dans l'une & l'autre Hémisphère; & par quelle voie le souvenir, quoiqu'obscur, de l'ancien état de la terre, des désastres qu'elle a essuyés, les Coutumes, les Usages, les Idées Religieuses ont pu se conserver & passer à la Postérité.

Avant que cette cométe opérât une si grande révolution, il n'y avoit peut-être pas tant d'eau sur la terre; & cette eau flottoit probablement aux poles seuls. On peut aussi supposer que le Soleil se levoit d'un côté opposé, & que l'axe de la terre étoit autrement situé, de sorte que le Globe, parcourant une orbite moins étendue, achevoit son cours en trois-cents soixante jours. La fable de Mercure, qui gagne la soixante-dixiéme partie de chaque jour, & en fait cinq Jours, qu'il ajoute à la fin de l'année, pour favoriser l'accouchement de Rhéa, indique bien clairement la correction qu'on fit à l'année, après l'âge de Saturne, d'Atlas & d'Hercule; c'est-à-dire après la submersion de l'Atlantide.

Avant cette catastrophe, les parties actuelles du Globe pouvoient ne faire qu'un tout, une unité, comme parle Justin. Ainsi les habitans de l'Atlantide passoient librement en Europe, en Afrique, en Amérique. Les Scythes, les Chinois & les autres Nations avoient également toutes les voies ouvertes, pour aller d'une

extrémité du Globe à l'autre. Les Atlantides, plus inftruits que les autres Peuples, ont ainfi répandu leurs connoiffances dans nos Contrées, comme l'Hiftoire ou les Traditions conftantes de l'Antiquité le difent d'Uranus & d'Atlas. Mais ils n'ont pu faire de conquête dans notre Hémifphère, fans avoir des combats à foutenir contre les Peuples de l'Afrique & de l'Europe : de-là ces traditions des guerres des Atlantides, des Antées, noms qui fe font perpétués en Amérique & en Afrique ; & que les Poëtes ont célébrés fous celui de *Titans*. C'eft ainfi que nous retrouvons l'origine de ces fables, de ces faits merveilleux, &

. . . . . *Quidquid Græcia mendax*
Audet in hiftoria. . . . .

Comme il n'y a rien que de vraifemblable à fuppofer que l'écliptique fe trouvoit alors dans le plan même de l'équateur, & que la terre, plus proche du Soleil, achevoit fa révolution annuelle en trois-cents foixante jours, l'ordre de notre fyftême étoit plus régulier, plus uniforme dans toutes fes parties, les climats moins différens, les faifons plus conftantes, & la Nature toujours belle, toujours riante : tel fut, fans doute, l'état du Globe fous Saturne, qui vit cet âge fi regretté de la Poftérité, fi vanté ; âge dans lequel les hommes jouiffoient d'un

bonheur permanent, & n'avoient qu'à tendre la main pour recevoir des dons que la terre leur offroit avec prodigalité. On ne connoiſſoit pas encore le fer, ni la monnoie, dont la valeur imaginaire mit ce fer homicide en action, en devenant l'unique objet de la cupidité :

Aureus hanc vitam in terris Saturnus agebat.

L'orbite de la Lune moins étendue retenoit ce ſatellite plus près de la terre. En effet nous voyons, par la tradition anti-Diluvienne, que les phaſes étoient marquées au ſeptiéme jour; de ſorte que la pleine Lune étoit le quatorze. En ſuppoſant le cours du Soleil achevé en trois-cents ſoixante jours, chaque phaſe Lunaire auroit été une révolution de ſix jours, vingt-deux heures; de ſorte que le ſeptiéme jour, fête où l'on célébroit la nouvelle phaſe (en accordant que l'écliptique fut ſur le plan de l'équateur), pouvoit-être celui auquel la Lune repréſentoit, à quatre heures après-midi, le point de la nouvelle phaſe.

La grande cataſtrophe ayant enfin produit tout ſon effet, & les eaux s'étant remiſes en équilibre, en ſe balançant avec le mouvement réſultant de la nouvelle forme de la terre, les reſtes épars des diverſes Nations repeuplèrent les différentes Contrées, & conſervèrent, dans l'une & l'autre Hémiſphères, le ſouvenir de l'an-

tien état des chofes. Ces hommes apprirent à leurs defcendans que le Soleil terminoit fa courfe en trois-cents foixante jours; que la période Lunaire étoit de vingt-fept jours, feize heures, huit minutes, trois fecondes & onze douziémes de fecondes. Elles perpétuèrent les Ufages, les Cultes, les Langues primitives qu'on reconnoît dans les différentes branches qui s'en font détachées. Enfin les Peuples un peu plus civilifés inventèrent les *Quipos* ou *Cordelettes*, & les *Hiéroglyphes* pour confacrer les faits hiftoriques, ou pour compter, régler les différens rapports de l'ordre civil. C'eft ainfi qu'on fuppléa, pendant nombre de fiécles, à l'écriture littéraire: on but une liqueur fpiritueufe, analogue à nos bierres, au lieu de vin : des cailloux tranchans tinrent lieu de couteaux; enfin le cuivre feul, ou mêlé d'or, fut la matière des inftrumens & des armes, jufqu'à la découverte du fer, qui étoit encore ignoré en Amérique, au temps de la Conquête.

Ces inventions n'ayant été faites que trois mille ans avant notre ère, comme je l'ai prouvé, il faut donc tenir pour certain que les différens Peuples des deux Hémifphères n'ont pu avoir entr'eux une libre communication, que dans un âge antérieur même à ces trois mille ans; mais les obfervations aftronomiques, ayant autrefois fixé le cours des Pléïades & des

Hyades avec l'équinoxe du printemps, nous rappellent une date de 4600 ans avant J. C. C'eſt donc alors que les Peuples des diverſes parties du Globe communiquoient entr'eux, puiſque tous, ſans exception, dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien, s'accordent ſur cette obſervation aſtronomique, qui met toutes les objections au néant.

Ainſi la cataſtrophe qui ſubmergea l'Atlantide & pluſieurs autres parties du Globe, doit être fixée entre les deux époques de 4600 ans & de 3000 avant notre ère. Mais le Déluge d'Ogygès arriva ſous Phoronée, fils du premier Inachus, qui vivoit du temps d'Hercule, c'eſt-à-dire 4000 ans avant J. C. C'eſt donc à cette date qu'on peut placer la révolution qui ſépara les deux Hémiſphères, & pluſieurs îles dans les vaſtes étendues des mers, où elles ont été découvertes depuis peu.

Voilà donc la date de cette cométe, qui a fait, depuis, ſoixante-ſeize révolutions juſqu'en 1759, ou ce Typon, qui a élevé la mer à ſix-cents braſſes, qui a dévaſté l'Egypte & même une grande partie du Globe, en ſéparant les deux Continens : c'eſt ce même Typhon que les Poëtes nous ont repréſenté ſous l'emblême de Phaëton qui incendioit la terre, tandis que, d'un autre côté, il y répandoit un Déluge, ſans lequel il n'y ſeroit pas reſté un habitant.

Si, après toutes ces réflexions, vous perſiſtez à croire, comme M. du Séjour, que le danger que nous pourrions craindre d'une cométe, ſoit un infiniment petit du ſecond ordre, & qu'ainſi aucun de ces corps, connu ou inconnu, ne peut ſenſiblement nuire à l'ordre de notre ſyſ-ſtême, il faudra conclure que le Globe de la terre a toujours ſubſiſté dans le même état depuis la création, quelle que ſoit l'étendue des ſix jours de Moyſe, ſoit de milliers, ſoit de millions d'années, ſoit de vingt-quatre heures. Mais, en même temps il ne faut plus ouvrir le ſein de la terre, ou ne plus jetter les yeux ſur les témoins qu'elle renferme. La mer n'aura plus occupé long-temps les plus hautes montagnes de notre Hémiſphère, pour y dépoſer ces couches immenſes de corps marins, ces os, ces reſtes de poiſſons énormes qu'on y trouve entaſſés en maſſes conſidérables. On regardera un crocodile trouvé à cinq-cents pieds en terre comme un jeu bizarre de la Nature : les végétaux des Indes pétrifiés dans nos climats, feront un pur effet d'une vertu plaſtique, dont la Nature dirige les opérations ſelon ſes caprices. Des couches de coquillages marins, dépoſés ſur des laves volcaniques, feront auſſi les produits du feu ; & les volcans auront ſtratifié à leur gré pluſieurs fois ces couches, en les entremêlant les unes ſur les autres avec la plus ſage

combinaiſon. On aura recours à toutes ſortes de raiſons anti-phyſiques, pour prouver que les éléphants pouvoient vivre en Allemagne, en Sibérie, en France, & y laiſſer leur dents, leurs os, tantôt ſur terre, tantôt à des profondeurs conſidérables. Car nous avons vu que le Déluge de Noé n'a pu produire ces phénoménes, puiſque les végétaux n'en avoient même pas aſſez ſouffert pour périr. N'oubliez pas que la colombe lui apporta une branche d'olivier, ſymbole de la paix faite entre le Créateur & les Créatures qu'il avoit épargnées. Où l'avoit-elle arrachée? ſans doute à un arbre qui étoit reſté ſur pied. Moyſe ne nous diſant pas que la terre ait éprouvé aucune convulſion interne, aucun déchirement, quoique pluſieurs Poëtes l'ayent imaginé, nous ne devons pas le ſuppoſer : ainſi les eaux du Déluge n'ont pu porter aucun corps marins à des profondeurs auſſi conſidérables que celles auxquelles on les trouve, ſur-tout entre pluſieurs couches de laves volcaniques. Enfin il faudra accumuler abſurdités ſur abſurdités, pour expliquer les traditions conſtantes de toute l'Antiquité, traditions conformes aux obſervations aſtronomiques & aux phénoménes que le Globe nous préſente, comme autant de conſéquences directes des faits que ces traditions nous rappellent.

Je

Je vois bien qu'en ſuppoſant un tremblement de terre, la partie de l'Océan Atlantique qui a couvert l'île dont parle Platon, a pu s'introduire dans ce vaſte eſpace, à la ſuite d'un déchirement ou d'une ſéparation locale; & que la mer, y affluant avec une énorme maſſe d'eau, a forcé le détroit de Gibraltar, & couvert tout le baſſin de la Méditerranée. Mais ce phénoméne particulier n'explique pas tous ceux dont nous venons de parler; & les traditions, conformes à l'état du Globe, nous préſentent quelque choſe de bien plus conſidérable.

D'ailleurs je vois, dans la ſuppoſition de ce phénoméne, la Géométrie en contradiction avec la Phyſique. La première me montre une immutabilité abſolue dans l'ordre du ſyſtême; l'autre me ſuppoſe une élévation conſidérable des eaux qui ſe ſont jettées ſur notre Hémiſphère. Mais cette irruption des eaux, de quelque manière qu'on la conſidère, n'a pu être opérée que par un changement total de poſition dans l'axe de la terre. Ainſi ou le phénoméne eſt faux, ou la Géométrie, toujours infaillible, n'eſt plus vraie.

Mais comment l'axe a-t-il changé de ſituation? comment l'écliptique a-t-elle décliné, ſi l'on ne ſuppoſe pas le choc d'un corps qui ait augmenté & varié en même temps la force de projection? Or quel autre corps peut-on ſup-

poſer qu'une cométe? Il ſemble donc auſſi qu'on ne puiſſe réduire au calcul tous les élémens des orbites cométaires, & qu'ils ſont variables, même dans celles que nous connoiſſons, comme l'a prouvé la cométe de 1759.

Mais je n'inſiſterai pas davantage ſur ce ſujet. Il me faudroit plus de temps pour en diſcuter toutes les parties en détail. J'avoue que je n'ai ni le loiſir, ni la patience requiſe, ni même aſſez de connoiſſances pour cet examen. Ainſi je laiſſe à d'autres à réſoudre les difficultés qu'on peut déduire, ſur-tout de la différente poſition des ſignes céleſtes, lorſque l'axe de la terre ſe trouvoit autrement ſitué, & l'écliptique dans le plan de l'équateur.

Content d'avoir employé quelques heures à ces *Lettres* qui ont fait mon amuſement & celui de nos amis, je n'ambitionne rien de plus. Je vous ai propoſé une hypothèſe, ſur laquelle j'ai fait les raiſonnemens qui m'ont paru les plus probables. C'eſt, ſi vous le voulez, un Poëme en proſe. *Sunt geminæ ſomni portæ, &c.* dit Virgile. C'eſt à vous de juger par laquelle de ces deux portes mes idées ſont ſorties. Nous parlerons de l'*Hiſtoire de Robertſon* à l'ordinaire prochain.

LETTRE XLIII.

*Réflexions Critiques ſur l'*Hiſtoire de l'Amérique *de M. Robertſon.*

NOUS ſommes redevables d'une *Hiſtoire de l'Amérique* au célébre Auteur de la *Vie de Charles V.* J'obſerverai ſeulement, au ſujet de la Vie de cet Empereur, que l'illuſtre Robertſon a omis des faits intéreſſans, dont il auroit trouvé une partie dans *Grégorio Leti*, qui, ſans doute, méritoit d'être au moins examiné. Mais il eſt inútile de donner des avis après coup.

Robertſon nous indique, dans la Préface de ſon *Hiſtoire de l'Amérique*, les monumens dont il s'eſt ſervi, & regarde comme un précieux dépôt le *Recueil de Ramuſio.* Mais j'ai tout lieu de croire qu'il n'en a pas eu la meilleure Edition. Il eſt même aſſez rare qu'on la trouve complette. Robertſon commence par les Voyages maritimes des Egyptiens, des Phéniciens, des Hébreux, qui alloient, par la mer Rouge, à *Tharſis & à Ophir*, qui, ſelon lui, étoient des Ports de l'Inde ou de l'Afrique. Je vous ai déjà prévenu, dans une de mes *Lettres*, qu'*Ophir* ou *Offir* étoit le nom des mines d'or dans l'île de Sumatra, non celui d'un lieu quelconque.

De-là il paſſe aux Voyages des Carthaginois, des Grecs, en y comprenant ceux qu'on fit par ordre d'Alexandre, lorſqu'il ſe trouvoit dans l'Inde; & à ceux des Romains. Il s'arrête à prouver combien les Anciens ſavoient imparfaitement la Géographie; ſoutenant, entr'autres erreurs, que la Zone Torride n'étoit pas habitable. Il cite *Geminus*, pour appuyer ce qu'il avance: mais il n'obſerve pas ce que cet ancien Ecrivain rapporte de Polybe, qui avoit fait un *Ouvrage* à ce ſujet. On voit, par ce fragment, que la Zone Torride paſſoit alors pour être plus habitable dans ſon milieu qu'à ſes extrémités, où les chaleurs étoient infiniment plus conſidérables. J'ai fait uſage de ce Paſſage dans ce que j'ai écrit ſur la Géographie des Anciens: il eſt étonnant que Robertſon, qui cite Géminus, n'y ait pas vu ce que cet Ecrivain rapporte de Polybe. Ne l'a-t-il donc pas lu? Je le croirois.

Il paſſe au moyen âge, parle du Commerce & des connoiſſances qui ſe conſervèrent chez les Arabes; arrive au temps des Croiſades, & les regarde comme l'occaſion qui fit naître, chez les Italiens, le déſir d'aller par mer découvrir de nouveaux pays. Les Voyages de Marc-Paul de Veniſe, de Jean de Mandeville déterminèrent enſuite les autres Nations à de ſemblables courſes, ſur-tout lorſqu'on eut le moyen de ſe conduire en mer par l'uſage de

la Bouſſole (1), dont Flavio Goia d'Amalfi paſſe pour être l'inventeur.

Les Eſpagnols découvrirent enſuite les îles Canaries, même avant 1344. Mais Robertſon nous donne du Commerce des Italiens & de leurs vaiſſeaux une trop légère idée. Si mon Ouvrage ſur les *Monnoies de l'Italie* lui étoit parvenu, il auroit trouvé, dans le *Tom. III*, des détails ſuffiſans pour donner plus d'étendue à ſes idées & concevoir les choſes plus en grand. Il auroit auſſi vu qu'en 1459, le Moine Mauro compoſa ſon grand *Planiſphère*, (2) par ordre de la Cour de Portugal, & que le Cap de Bonne-Eſpérance, appellé pour lors *Cap-de-Diab*, l'île de *Madagaſcar* & les *Indes* étoient des lieux

(1) Les vers de Guyot de Provins, qui vivoit l'an 1200, & nommé la Bouſſole *Marinette*, prouvent que *Goia* ou *Gia* n'en fut pas l'inventeur en 1302. Je laiſſe de côté M. Fabroni, Académicien *Apatiſte*; le P. Bartoli, Hiſtorien de la Société des Jéſuites, M. Schérer & nombre d'autres, pour croire, avec Prevoſt, que ce ſont les Européens qui ont montré aux Chinois l'uſage de la Bouſſole ſur mer. Voyez, *Tom. I.*, ſon *Introduction*, *pag.* 5 & 9. T.

(2) Les détails que M. de Murs a donnés ſur Béhaim & ſur ſes *Voyages*, méritent d'être rappellés ici. On y voit la preuve que M. *Otto* & *Robertſon* n'ont pas été aſſez inſtruits ſur le compte de ce célèbre Navigateur Nurembergeois, & non Portugais. T.

très-connus des Italiens. Les Notices qui accompagnent chaque feuillet de ce *Planiſphère* donnent lieu de préſumer que ce cap fut découvert par un navire Indien. C'eſt Alphonſe IV, Roi de Portugal, qui fit les frais de ce précieux *Planiſphère*. Mauro (1) l'acheva le 20 Octobre 1459, comme l'indiquent les Regitres des dépenſes du Monaſtère de S.-Michel de Murano, à Veniſe, où il eſt conſervé.

Robertſon ſe feroit convaincu que ce ſont les détails de ce *Planiſphère* Italien qui ont encouragé les Portugais à réitérer leurs tentatives ſur les côtes d'Afrique, pour trouver la route de l'Inde. En effet on lit dans le *Voyage d'Alvarez*, que Ramuſio a publié, *Tom. I. pag.* 361, que D. Emmanuel, Roi de Portugal, en 1487, fit donner à Pierre Cavigliano, & à Alphonſe de Paiva une *Carte pour naviger*, *copiée ſur une Mappemonde*, qui devoit les diriger ſur les côtes d'Afrique. Or il eſt conſtant que ce ne pouvoit être que la *Mappemonde* de Mauro.

L'Auteur paſſe aux Voyages de mer que firent les Portugais en 1412, ſous Jean I., le long des côtes de l'Afrique. Ils découvrent *Porto-Santo*, les îles Madère, du Cap-Verd, & enfin le Cap de Bonne-Eſpérance, par le moyen de

(1) Voyez, à la fin de ces *Lettres*, celle de M. d'Anſſe de Villoiſon. T.

Bartholomée Diaz. Les Portugais le doublent en 1498, ſous la conduite de Gama; ils arrivent à la côte de Malabar, fondent Goa, y établiſſent un Commerce immenſe dans l'Inde, & fatal à toute l'Italie, qui le faiſoit par la mer Rouge & l'Egypte. Ici finit le premier *Liv. du Tom. I.*

Le ſecond *Livre* nous préſente de grands détails ſur Chriſtophe Colomb, ſur les projets qu'il avoit d'aller découvrir des pays au-delà de l'Océan; projet qu'il communiqua inutilement aux Génois, aux Portugais. L'Eſpagne s'y refuſa auſſi pendant pluſieurs années. Enfin, après nombre d'inſtances réitérées & de refus, Colomb obtint de Ferdinand & d'Iſabelle de partir en qualité d'Amiral & Vice-Roi perpétuel des Terres qu'il découvriroit. Il mit donc à la voile, avec trois vaiſſeaux, le 31 Août 1492.

L'Auteur nous détaille les découvertes de ce hardi Navigateur Italien; ſon ſecond & ſon troiſiéme Voyages; les perſécutions, les injuſtices qu'il eſſuya, les révoltes de ſa nouvelle Colonie, l'ingratitude de la Cour, les découvertes qu'il fit ſur le *Continent même* de l'Amérique, avant Veſpuce, ſes diſgraces, & ſa mort, qui arriva le 20 Mai 1506. Colomb étoit âgé de cinquante-neuf ans. Telles ſont les matières que l'Auteur traite dans ſon *Tom. I.* Vous y verrez une Note fort exacte, relativement aux Navigateurs qu'on ſuppoſe avoir dé-

couvert l'Amérique avant Colomb. Il parle auſſi du Voyage de Madoc. J'y ai vu, avec ſatisfaction, le ſoupçon que l'Auteur a eu du paſſage des Norwégiens à la terre de Labrador. Je croyois qu'ils n'avoient paſſé qu'en Groenland. Mais, ſelon Robertſon, il ne reſte aucun monument des Colonies qu'ils pourroient y avoir établies.

L'Auteur détaille, dans ſon ſecond *Volume*, les Révolutions particulières de la Colonie de de Saint-Domingue, l'eſclavage auquel ces malheureux Indiens furent condamnés, la barbarie atroce & deſtructive des Eſpagnols; la perfidie du Gouverneur Ovando, qui, ſous prétexte de recevoir chez lui le Cacique Anacoana, le fit priſonnier, ordonna d'égorger tous ſes ſujets, dans le moment où ils lui donnoient des fêtes & des divertiſſemens; la mort de la femme de cet infortuné Cacique: cruautés qui feront à jamais l'opprobre des Eſpagnols en particulier, & celui de l'humanité en général!

L'Auteur obſerve qu'à l'arrivée des Eſpagnols cette île avoit un million d'habitans, & que, quinze ans après, il ne s'en trouvoit pas ſoixante mille. Paw a calculé la population de l'Amérique, d'après celle qui ſe trouvoit vingt à trente ans après les conquêtes: mais ce ſeul exemple démentit ſes calculs. La mort d'un Cacique qui s'étoit ſauvé à Cuba, eſt un autre

preuve affligeante de la férocité des Conquérans. Ce Cacique commandoit une partie des ſujets de cette île, après avoir échappé à la boucherie de Saint-Domingue. Il tomba dans les mains des Eſpagnols qui, après l'avoir vaincu, le condamnèrent à être brûlé vif, accoutumés aux divertiſſemens de leurs *Auto-da-Fé*. Un Miſſionnaire lui promet le Paradis, pour l'engager à ſe faire Chrétien. « Y a-t-il des Eſpagnols, » dit-il à ce Moine ? — Oui, répond celui-ci ; » mais les bons ſeulement. — Le meilleur n'en » vaut rien, réplique le Cacique ; & je ne veux » pas aller où je pourrois en rencontrer un » ſeul ».

L'Auteur paſſe aux autres conquêtes, aux effuſions continuelles de ſang, dont les Eſpagnols marquoient tous leurs pas, & que l'humain Las Caſas a ſi pathétiquement expoſées. Le Voyage de Grigialva, la découverte du Yucatan, du Mexique terminent le troiſiéme *Livre*.

Le quatriéme *Livre* traite de l'étendue de l'Amérique, des climats, des montagnes, des lacs, des Peuples, de leurs Uſages & de la différence qu'il y a entre les autres Nations & celles des Mexicains & des Péruviens ; enfin l'Auteur arrive à la grande queſtion : « *Comment l'Amérique a-t-elle été peuplée* » ? J'avoue que l'Auteur s'eſt trop reſſerré ici. La diſcuſſion ſe réduit à conclure que l'Amérique

n'a été peuplée par aucune Nation civilisée parce qu'on n'y connoissoit pas l'usage du fer; & que l'Amérique, étant contigüe à l'Asie & à l'Europe, vers le Nord, les Tartares d'une part, & les Norwégiens de l'autre, ont pu y pénétrer par l'Asie & la Groenlande, & y propager l'espéce humaine. Ce raisonnement paroîtra, sans doute, bien singulier. Mais il est étonnant que l'Auteur n'ait même fait aucune réflexion sur les diverses mères-Langues, dont le nombre paroît assez considérable en Amérique: ce qui indique certainement des origines bien différentes. Il ne s'occupe pas non plus des diverses Coutumes, des Rits Religieux, des Hiéroglyphes du Mexique, des Quipos du Pérou, des Connoissances Astronomiques, des Cycles, usages dont nous ne voyons les analogues dans l'ancienne Egypte & à la Chine.

Mais n'est-il pas aussi étrange que l'Auteur soutienne que l'Amérique n'avoit jamais été découverte avant Colomb, tandis qu'il y fait passer les Norwégiens (1) qui avoient l'usage du fer?

---

(1) Les anciens Ouvrages découverts depuis peu sur l'Ohio, & sur lesquels on vient d'avoir tout nouvellement de plus amples détails, prouvent que cette Contrée fut habitée par un Peuple tout différent des Sauvages actuels: mais on n'y a pas découvert du fer. Il y en

Comment ne l'auroient-ils pas introduit avec eux ? Mais, s'ils ont paſſé en Amérique, à quelle date, & comment ? L'Auteur devoit s'occuper de ces recherches. Je les ai faites dans ces *Lettres*. Nous ne voyons donc rien de ſolide, rien d'aſſez réfléchi dans ces détails de Robertſon, rien enfin qui ſatisfaſſe un eſprit qui demande quelque probabilité, s'il ne peut ſavoir la Vérité.

L'Auteur s'arrête auſſi trop ſur le caractère & la foibleſſe (1) des Peuples Sauvages de ce Continent, comme s'il n'y avoit de tels individus qu'en Amérique ; & il oublie, pour faire ſa cour à Paw, que preſque toute l'Afrique, une partie de l'Aſie & de l'Europe, nous en préſentent encore tant d'exemples. Il avoit cependant indiqué, dans le *Livre* précédent, la valeur des Peuples du Darien, du Yucatan, de la Floride, qui ont maſſacré tant d'Eſpagnols. Il aſſûre, dans ce même *Livre*, qu'on ne vit aucun Américain eſtropié, contrefait ; que *tout le monde admira la ſymmétrie, la perfection de leur figure ; qu'ils ſont exempts de toutes les maladies qui affligent les Nations civiliſées*. Enfin il emploie un article

---

a cependant une mine au Nord de l'Amérique, ſelon les détails précieux de Steller. Le Bréſil en fourniroit auſſi. T.

(1) Il ſuffit d'oppoſer à Robertſon les détails de D. Pernetty & de Léry. T.

entier pour prouver leur *courage dans toutes les occaſions qui demandent des efforts extraordinaires; qu'ils attaquent l'ennemi avec une bravoure qui leur fait mépriſer tous les dangers & la mort même.* Il prouve, en outre, contre Paw, *que la conſtance & l'intrépidité avec laquelle ils ſouffrent les tourmens les plus cruels, n'eſt pas, chez eux, un effet de foibleſſe & d'inſenſibilité, mais d'un vif ſentiment d'honneur, d'une magnanimité héroïque, à laquelle les Nations civiliſées n'ont encore pu parvenir avec le ſecours de la Philoſophie.* Comment accorder cette contradiction ?

Je crois que l'Auteur trouvera des adverſaires, relativement à la couleur des Négres qu'il déduit (1) uniquement de l'influence du climat, comme M. de Buffon. On ſait que les Familles Portugaiſes, établies depuis long-temps à Angola & à Sierra-Liona, c'eſt-à-dire dans le vrai pays des Négres, ont toujours conſervé leur couleur blanche naturelle. Les Voyageurs ont trouvé dans les îles de la mer Pacifique, des Peuples abſolument Négres, & les uns avec les cheveux crépus, ou plutôt une eſpéce de laine, les autres avec des cheveux longs, au

(1) J'ai ſoutenu le ſentiment de M. de Buffon, dans mes *Additions aux Mémoires* de D. Ulloa. M. Schérer entre dans de grands détails à ce ſujet, mais la plupart inutiles. T.

milieu d'autres îles dont les habitants ſont blancs ou preſque blancs. Il paroît auſſi qu'on ſeroit plus fondé à croire que les *Albinos* ne ſont pas une claſſe à part, s'il eſt vrai qu'ils ſoient incapables de produire. Quant aux Patagons, l'Auteur doute de leur exiſtence avec Paw; mais il ne donne aucune raiſon de plus pour autoriſer ſon opinion. Ainſi mes preuves ſubſiſtent dans toute leur force.

Nous ne voyons non plus rien de nouveau ni d'intéreſſant dans cette *Hiſtoire*, concernant les bornes très-étroites des facultés intellectuelles; l'état ſocial ou domeſtique; l'humiliante condition des femmes; la chaſſe, la pêche; le défaut d'Agrigulture; les propriétés; la forme des petites Communautés; l'égalité, l'indépendance de toutes les Nations Sauvages de l'Amérique. Le Sauvage eſt le même dans toutes les parties du Globe. Enfin ce que nous dit l'Auteur ſur la guerre, les armes de ces Peuples, eſt connu de tout le monde.

Il paſſe, dans ſon *Tom. III*, aux Conquêtes que les Eſpagnols firent dans le Continent. Vélaſquez ou Vélaſco, Gouverneur de Cuba, envoie Cortèz avec des vaiſſeaux & des troupes. Cortèz devient ingrat, ſe fait déclarer Chef de l'entrepriſe par la Colonie qu'il établit, s'informe de l'état du Mexique, par le moyen de ſon Indienne Marine, qu'il avoit eue du Cacique de

Tabaſco. Il a ſes premières conférences avec les Gouverneurs de ces Contrées, Pilpatoé & Teutilé ; fait alliance avec les Indiens de Zampaola, forme une ligue avec tous les Caciques ennemis de Montézuma ; détruit ſa propre flotte, pour ôter à ſes ſoldats tout eſpoir de retour, attaque les Tlaſcalans, fait alliance avec eux; paſſe à Mexico, où il eſt bien reçu de Montézuma.

La deſcription qu'il fait des Temples & des Tours, eſt tirée de la *Lettre* de Bernard Diaz, Compagnon de Cortèz, & nous donne une idée de grandeur & de richeſſes peu communes. Il retrace, avec beaucoup d'exactitude, tout ce qui s'eſt paſſé à Mexico (& que vous avez vu dans une de mes *Lettres*) juſqu'au moment où Cortèz quitta cette ville pour venir l'attaquer, & en faire la Conquête, tant avec ſes troupes qu'avec ſes Alliés. L'auteur donne au Conquérant quatre-vingt-ſix Cavaliers, huit-cents ſeize fantaſſins, avec un train de trois piéces de campagne; cent cinquante ou deux-cents mille hommes de troupes auxiliaires, tantôt plus, tantôt moins nombreuſes, ſelon les marches qu'il avoit à faire. Nous voyons, avec plaiſir, l'exactitude de Robertſon dans ce qu'il nous dit des attaques, de l'intrépidité des Mexicains, qui ne ſont plus ici ces Sauvages foibles & puſillanimes, que l'Auteur nous a préſentés

dans ſes premiers *Livres* : tant la Vérité ſait ſe faire ſentir. Mais il oublie le fait des Tlaſcalans, dont je vous ai parlé dans la deſcription du Siége de Mexico, & qui auroit couvert de gloire nos plus braves Capitaines. Le butin fut peu conſidérable à la priſe de la ville, l'Empereur ayant fait jetter dans le lac, comme je vous l'ai dit, toutes les richeſſes des Temples, des Palais & de la Ville.

De-là il vient à la découverte du détroit de Magellan (1), ainſi nommé du Capitaine qui y paſſa le premier en 1519. Enſuite il nous expoſe l'atrocité avec laquelle on traita l'Empereur du Mexique, pour ſavoir de lui ce qu'étoient devenus les tréſors que Cortèz ne trouvoit pas dans la Ville, & la barbarie dont on uſa dans toutes les Provinces de l'Empire. Les particularités qui regardent Cortèz à ſon retour en Eſpagne, terminent cet article.

La Conquête du Pérou, les difficultés que Piſarre trouva pour y rentrer, le Siége de Puna, qui dura ſix mois; l'arrivée de Piſarre à Caxamalca; le projet horrible qu'il forme d'aſſaſſiner Atahualpa, le fait de l'odieux Moine

(1) M. de Murs a bien vengé l'honneur de Magellan, à qui l'on vouloit ôter la gloire d'avoir, le premier des Modernes connus, franchi le détroit qui porte ſon nom. T.

Valverde, le carnage des Péruviens: la prison, le supplice, aussi barbare qu'injuste, de l'Empereur; le riche butin, la haine d'Almagro & de Pisarre, les armes reprises par les Péruviens qui assiégent les Espagnols; enfin le pillage général font le sujet du sixiéme & dernier *Livre du Tom. III.*

Mais je ne sais comment l'Auteur a été assez peu attentif pour dire que l'Empereur *Huana-Capac, contre les Loix fondamentales de la Monarchie, qui défendoient de souiller le Sang Royal par des Mariages étrangers, épousa la fille du Roi de Quito, dont il eut Atahualpa.* Les Incas pouvoient prendre autant de femmes qu'il leur plaisoit, outre leurs propres sœurs. Mais celles qui n'étoient pas du Sang Royal ne devenoient pas *Coya*, c'est-à-dire *Impératrices.* Leurs fils ne pouvoient succéder à la Couronne, étant déclarés bâtards dès leur naissance. Ce fut le sujet de la guerre qui s'alluma entre Huescar, Héritier légitime, & Atahualpa, qui prétendit succéder au Trône de Quito, soit par la dernière volonté de son père, ou par le seul droit qu'il s'arrogeoit. Vous savez qu'Huescar fut battu & fait prisonnier. Mais passons au *Tom. IV.*

Cette Partie devient plus intéressante pour nous, en ce que l'Auteur y examine les Institutions, les Usages des Mexicains & des Péruviens. Voici ce que j'y ai trouvé de plus ou de moins que ce que je vous ai détaillé.

Je

Je vois, avec une ſurpriſe étrange, que l'Auteur exclut ces Indiens du nombre des *Nations civiliſées*, par la ſeule raiſon qu'on ne connoiſſoit pas chez eux l'uſage des *métaux utiles;* & qu'on n'y voyoit pas d'animaux ſauvages, domptés par l'induſtrie de l'homme. Il convient cependant que les Mexicains avoient différentes eſpéces d'animaux apprivoiſés, entr'autres des *Dindons*, & les Péruviens des *Llamas.* Mais les détails originaux de Ramuſio devoient lui montrer, s'il les avoit lus, que Montézuma avoit une Ménagerie dans laquelle il tenoit enfermés des tigres, des lions, des chats ſauvages, des aigles, des autours. Or voilà les indices que l'Auteur demandoit pour preuves de civiliſation. Les Péruviens avoient auſſi apprivoiſé les Llamas, les vigognes, les alpaques & autres animaux utiles, qui étoient même devenus domeſtiques, quoique naturellement ſauvages & habitans des bois, où l'on en voit encore des bandes au Pérou.

Robertſon ne fait remonter qu'au treiziéme ſiécle la Nation qui dominoit au Mexique, au temps de la Conquête, & la croit venue de la Californie; tandis qu'il eſt indubitable qu'elle étoit venue de la Province d'Aztlan, & après les ſix Nations qui y avoient demeuré. Il parle des Hiéroglyphes comme particuliers aux Mexicains: mais nous avons vu le contraire. Il y

voit le droit de propriété foncière & mobiliaire, comme chez toutes les Nations de l'Europe. Quoiqu'il ne croie pas tout ce que les Espagnols ont dit de la grandeur des Villes, il avoue cependant qu'*il y avoit des Villes considérables, & telles qu'on en voit chez les Nations cultivées.* Je vous laisse à concilier cette contradiction. Il tient pour indubitable ce qu'on a raconté de la multiplicité des Arts, même de luxe, du Commerce qui se faisoit aux marchés publics. Sont-ce donc là des Peuples barbares? La différence des Classes de la Société, des Rangs; les Serfs de la Glébe, semblables à ceux de notre Systême Féodal; les Esclaves qui en formoient le plus bas étage, sont l'objet de ses détails. Il y voit les Nobles posséder d'amples territoires, & distingués entr'eux par différens titres honorifiques. Quelques-uns de ces titres passoient aux enfans mâles avec les terres; d'autres étoient attachés aux emplois. L'Empereur avoit la souveraine puissance. « Voilà donc, » dit-il, comment la distinction des Rangs étoit » établie avec une subordination régulière ». La Loi défendoit au Peuple d'être habillé comme les Nobles, & marquoit la mise & l'étiquette. Enfin la *Constitution du Mexique* lui paroît avoir été *le tableau du Gouvernement Feodal, de la manière la plus rigoureuse.* Que lui manquoit-il donc pour être mis au nombre des Etats civi-

lifés, ou des Sociétés telles que les nôtres? Mais fuivons.

Montézuma devient Defpote, mécontente la Nobleffe, dont il annéantit les droits, fe rend odieux par ce pouvoir abfolu; & le Parti des Mécontens favorife Cortès. « Selon les Loix » fondamentales de l'Empire, le Prince n'avoit » qu'une autorité limitée, & n'étoit Souverain » qu'avec la Nation. La puiffance fuprême ne » réfultoit que du concours de la volonté des » Nobles dont l'Empereur étoit uniquement le » Chef: rien ne pouvoit être décidé dans les » affaires importantes fans le confentement d'un » Confeil, compofé des premiers Nobles qui » repréfentoient la Nation ». C'eft ce qui rendoit la Couronne élective. Tout noble avoit droit d'y prétendre. Ce droit fut reftreint, comme en Allemagne, aux feuls Electeurs, qui étoient au nombre de fix. Mais Montézuma fe prépara fa ruine (1) en abforbant toute l'autorité.

Robertfon décrit enfuite la magnificence des Souverains du Mexique, parle *des Tributs*, *du bon ordre du Gouvernement*, *non-feulement dans les points effentiels, pour la félicité d'une Société bien réglée*, *mais même dans plufieurs points*

(1) Rome ne fut jamais fi foible que fous les Tyrans qui y avoient ufurpé l'autocratie qui fit fa ruine. T.

relatifs aux Ouvrages publics, au bon ordre, à la commodité des Citoyens. Il apporte, pour preuve, la ſituation de Mexico, bâtie au milieu de l'eau, les aqueducs, les rues pavées de briques, l'établiſſement des Poſtes. Quant aux Ouvrages de l'Art, il ne les trouve imparfaits, que comparés avec ceux de Londres ou de Madrid.

Les Hiéroglyphes des Mexicains méritent ici ſon attention. Il en produit un exemple, dont l'original ſe conſerve à Vienne. Mais c'eſt un Ouvrage trop moderne pour être cité, & qu'on ne peut regarder comme fait de la main des anciens Mexicains. Je vous en ai parlé dans une *Lettre.* L'Auteur s'arrête ſur la ſupputation des temps, la correction des cinq jours qu'on ajoutoit à l'année. Je ſuis fâché de dire qu'il n'a pas apperçu le point le plus important du *Calendrier* Mexicain; car il ne dit rien de la correction exacte qu'on faiſoit à l'année, en ajoutant les ſix heures, par le moyen des treize jours qui ſuivoient le cycle de cinquante-deux ans. Je vous en ai fait voir l'ordre, en le comparant avec l'année ſothiaque des Egyptiens. Après ces combinaiſons étonnantes, moyennant leſquelles les Mexicains réduiſoient leur année au cours précis du Soleil, croyez-vous qu'on puiſſe les mettre au nombre des Peuples barbares?

Robertſon, malgré ces preuves de génie,

aime mieux faire ſa cour à Paw, s'arrêter à la privation de la Monnoie, à l'ignorance de l'Agriculture (mais qu'il veut bien ne pas connoître chez cette Nation), aux chemins, aux maiſons du Peuple. Néanmoins il veut qu'on regarde les *Relations* de Cortez & des autres Ecrivains, du temps de la Conquête, comme indubitables; *parce que*, dit-il, *Cortez & les autres ne pouvoient mentir à la face de leurs ennemis, qui n'auroient pas tardé à découvrir l'impoſture.* Mais nous avons vu, plus haut, que Robertſon ne veut pas croire la totalité de ces *Relations* originales. Encore une fois, accordez-le avec lui-même; ou concluez, avec moi, qu'il ne ſavoit trop ce qu'il avoit à dire; ou qu'il n'a pas eu le courage d'abandonner Paw, avec qui il voit toujours les Mexicains barbares juſques dans leurs Hiéroglyphes. Mais ces figures, faites rapidement au pinceau, & par leſquelles il ne s'agiſſoit que de déſigner telles ou telles idées, étoient plus que ſuffiſantes pour les repréſenter, d'après les conventions connues par l'uſage. Qu'on jette les yeux ſur les Hiéroglyphes de l'Egypte, combien n'y verra-t-on pas de figures beaucoup plus groſſières que celles du Mexique? Quelle plus belle combinaiſon que celle de leur grand cycle?

L'article des Inſtitutions, des Loix, de l'ordre Civil & Politique du Pérou, eſt abſo-

lument faux dans notre Auteur. Je ne m'arrête pas à l'antiquité de la Nation : chacun peut penſer, à cet égard, comme il voudra. L'Auteur obſerve que le fondement de l'Ordre Civil étoit la Religion ; mais il n'eſt pas vrai que les Incas avoient une puiſſance illimitée. L'eſprit de la Religion y étoit la douceur & la paix. Robertſon, ignorant que *Pachacamac*, ſignifioit le *Créateur du Monde* ou de l'Univers, nie qu'on eût, au Pérou, aucune idée de la Divinité, ou un terme pour l'exprimer. Il a ſenſément remarqué que le Gouvernement étoit modéré ; que les Conquêtes ne tendoient qu'au bonheur des vaincus en les civiliſant : mais il ſe trompe, lorſque, parlant des Loix relatives à la propriété, il avance qu'on ne poſſédoit es fonds de terre que pour une année : ce lqui n'eſt ni vrai, ni même probable. Il penſe qu'il y avoit une claſſe d'Eſclaves qui ne s'appercevoient pas de leur état, & que là ſervitude à laquelle ils étoient ſujets pendant quelque temps, les acquittoit des tributs qu'ils avoient à payer.

Selon lui, les Arts étoient plus perfectionnés au Pérou qu'au Mexique, & les terres mieux cultivées. On y connoiſſoit l'Art du nivellement, & de la conduite des eaux dans des canaux : les édifices étoient ſolides, les grands chemins bien faits, & les ponts, dont le ſieur Paw a fait

un ſujet de riſée, lui paroiſſent dignes d'éloge.

Je ne ſais pourquoi l'Auteur ignore que les Profeſſions y étoient héréditaires ; comment il n'a pas apperçu, dans les détails des monumens originaux, l'enchaînement de toutes les parties du ſyſtême civil & politique : ſyſtême qui prévenoit les beſoins de chaque individu, & ne lui laiſſoit déſirer rien de ce qui lui étoit néceſſaire. Enfin Robetſon n'a rien vu de tout ce que j'ai recueilli & combiné ſur les notions éparſes que m'ont fournies les Auteurs originaux. Ces notions m'ont préſenté le tableau du plus beau Gouvernement, du ſeul même qui ait jamais été en vigueur ſur le Globe, pour le bonheur des ſujets, encore plus que pour celui du Souverain ; à moins qu'un Souverain ne faſſe vraiment ſon bonheur de celui de ſes ſujets : en pareil cas, il eſt le premier heureux. Mais le premier heureux, en ce ſens, n'a jamais exiſté qu'au Pérou. Il n'eſt donc pas étonnant que Robertſon, ayant voulu méconnaître ou ignoré cette bâſe du Gouvernement Péruvien, ait conclu qu'on ne pouvoit regarder cet Etat comme celui d'une Nation civiliſée, quoiqu'il y ait vu des Arts encore plus perfectionnés que ceux du Mexique, de beaux édifices, de grands chemins, qui ſubſiſtent encore en pluſieurs Provinces,

malgré la pareſſe ou plutôt l'inertie des propriétaires actuels.

L'Auteur termine ſon ſeptiéme *Livre* par les détails relatifs à la Californie, au Chili, & aux autres Etabliſſemens Eſpagnols.

Le huitiéme & dernier *Livre* traite du Gouvernement intérieur des Colonies Eſpagnoles, de la deſtruction des Nations Indiennes, qui montent cependant encore à deux millions d'Individus, en comprenant celles du Pérou & du Mexique. L'état actuel des choſes eſt bien expoſé, &c., &c.



LETTRE XLIV.

Au P. Gregorio Fontana, Professeur des Ecoles Pies, dans l'Université de Pavie, sur l'Hypothèse présentée dans ces Lettres.

Vous avez la complaisance de me parler des *Lettres Américaines*, & vous êtes étonné que je ne les fasse pas imprimer. J'ai attendu jusqu'à ce moment de loisir pour vous en donner la raison. Mais en même temps j'ose me promettre de votre honnêteté, quelques éclaircissemens sur les doutes qui m'empêchent encore de publier ces *Lettres*. C'est le fruit d'une correspondance familière avec un ami qui eut assez d'empire sur moi, pour m'engager à reprendre plusieurs fois la plume, & me faire écrire vraiment un Livre sur une suite de matières intéressantes, mais qui d'abord n'étoient qu'un sujet d'amusement pour lui & pour moi.

Si je ne considérois même que la partie Historique, j'oserois espérer du Public un accueil favorable; car j'y ai rassemblé nombre de Notices importantes, & je les ai combinées de manière à présenter, pour la première fois, le tableau le plus vrai, le plus exact qu'on ait jamais vu du grand Continent de l'Amérique, tant à l'égard

du caractère des Habitans que des Uſages, des Rits Religieux, des Arts & des connoiſſances de ces Nations que la barbarie & l'avarice des Européens ont preſque totalement détruites.

Il me ſemble que l'analogie qu'il y a entre les anciens Peuples de ce Continent & ceux du nôtre, eſt une choſe démontrée. En effet, je fais voir les rapports les plus directs entre les Mexicains & les Egyptiens; entre les Péruviens & les Chinois; entre le Nord de l'Amérique, les Scythes & les Tartares: de ſorte qu'on peut conclure, avec confiance, qu'il y eut une communication directe de l'un à l'autre Hémiſphère, un commerce réciproque, mais avant la découverte du fer, de l'écriture littéraire & de la monnoie.

D'un autre côté, lorſqu'on veut en rechercher l'époque, & lui aſſigner une place dans l'ordre des nos Chronologies, on n'apperçoit plus qu'une hypothéſe, qui ne ſe rapporte à aucune date connue. On n'avance que d'écueils en écueils; les objections ſe multiplient à chaque pas; on ſent ce qui pourroit, ce qui même devroit être, & l'on apperçoit à peine ce qui eſt ou ce qui a pu être. Les opinions nées de la prévention, de l'eſprit de parti, du fanatiſme, de l'ignorance, de l'intérêt particulier, de l'orgueil jettent ſur la Vérité un voile dont on oſe à peine lever le coin, ſans entendre crier à l'erreur, à l'irreli-

gion, à l'héréſie : comme ſi l'hiſtoire des coquillages, des pétrifications, des volcans, les plantes de l'Inde trouvées en Europe, intéreſſoient ou les vrais ou les faux ſyſtêmes religieux du Globe. Un Aſtronome, qui ſe plaît à calculer les obſervations aſtronomiques de ſix à ſept mille ans, ou qui croit de bonne foi la période de trente-ſix mille ans des Egyptiens, parce que cet eſpace de temps lui ſemble un point devant la Divinité, dont il admire, avec reſpect, la Majeſté ſuprême; un Naturaliſte, qui apperçoit, en ouvrant la terre, les preuves évidentes de cinq ou ſix révolutions de la mer ſur notre Globe, qui aime à voir pirouetter la terre d'une pole à l'autre, pour expliquer cinq ou ſix couches de coquillages, giſſantes entre autant de couches de laves; un Botaniſte, qui ſuppoſe un printemps perpétuel dans les climats du Nord, pour y voir végéter les plantes du Midi qu'il y retrouve, avec des amas prodigieux d'oſſemens énormes d'animaux qui n'ont pu vivre que dans des pays très-chauds, que font, dis-je, ces Philoſophes & leurs obſervations aux Dogmes de la Religion, à ſa Morale, au bonheur ou au malheur de la Société? En quoi ces ſpéculations la troublent-elles? Je parle à un des hommes les plus éclairés de l'Europe, à un de ceux qui ſont le plus perſuadés de la puiſſance du Créateur, & qui ſait que plus l'homme eſt éclairé, plus il aſſure ſon

bonheur. Cependant la plupart des hommes, aiment mieux craindre, que de connoître; mieux ramper avec le vermiſſeau, que de s'élever juſqu'à tous les dégrés convenables de la Puiſſance ſuprême; mieux juger ſans connoître, que de douter pour examiner la queſtion dont il s'agit. Ces prétendus Sages ne ſont que trop fréquens; vous le ſavez. Mais un homme inſtruit peut-il toujours braver ces préjugés, & ne pas ſouſcrire au jugement de la multitude? *Il doit chercher la Vérité & la dire.*

Pour revenir à l'hypothéſe dont je me ſuis amuſé dans ces *Lettres*, je vois également, parmi les Mathématiciens, des eſprits décidés à ſoutenir qu'il exiſte dans notre ſyſtême, un ordre immuable, inaltérable, & conſéquemment contraire à cette hypothéſe ſur laquelle j'établis l'ancienne communication des deux Continens. Voilà donc le nœud gordien pour lequel j'ai recours à votre ſagacité & à vos lumières, qui, dans ce cas-ci, peuvent me tenir lieu de celles de tout autre.

Je vais donc vous expoſer les raiſons qui ſemblent me perſuader que cet ordre immuable eſt une chimère dans notre ſyſtême; & que ces Loix n'ont de réalité que dans le cerveau de ceux qui les imaginent. J'avance d'abord, comme une vérité inconteſtable, que la matière eſt dans une viciſſitude continuelle, gardant à peine un

instant sa même forme. Voyons toutes les conséquences de cette vérité.

Personne ne doute aujourd'hui qu'il n'y ait en Europe des montagnes calcaires, d'un côté; de l'autre, des montagnes de granit, de schite: qu'on trouve dans les monts calcaires des coquillages marins *empâtés*, & amassés en une quantité qui suppose une époque des plus anciennes. Ainsi ces monts étant formés (1) par les dépôts de la mer, il faut, de toute nécessité, que la mer ait long-temps séjourné sur ces lieux-là. Notre Hémisphère habitée a donc servi de lit à la mer.

Cette mer s'en est retirée, l'a laissée à sec: mais, en même temps, elle y avoit déposé une couche limoneuse, qui, exposée aux rayons du Soleil, devoit entrer en fermentation ou, si vous le voulez, en effervescence, produire une sorte d'ébullition. Ce mouvement d'effervescence, augmenté par la raréfaction de l'air interne devenu plus libre, aura été suivi de chaleur dans les parties minérales & inflammables, d'où il sera aussi résulté des tremblemens de terre, des protubérances, des monts, des lacs & des volcans.

On doit donc trouver presque par-tout des

---

(1) On verra dans la *Chymie de M. Fourcroy*, la restriction qu'il faut faire ici. *Tom. I.*, *pag.* 410. T.

veſtiges de volcans éteints, ſi ce fut le ſecond état de notre Globe. Or cela eſt vrai ; il y a peu de Contrées (1) où il n'y en ait. Vous ſavez, auſſi bien que moi, que M. Démareſt a trouvé, en Auvergne, dans l'eſpace de plus de *trois milles quarrées*, les indices les plus manifeſtes de volcans, tous contigus, des laves, des baſaltes. Les mêmes indices ſe ſont préſentés en Saxe, dans la Luſace, en Bohême, à Cologne juſqu'à Caſſel, à Coblentz, le long du Rhin, & ailleurs. Nous voyons la même choſe dans les monts & les vallées de Padoue, de Vicence, de Vérone, dans l'Apennin, la Romagne, le Royaume de Naples. Vous en avez les preuves dans Fortis, Feſtari, Ferber, Baldaſſari, Hamilton, &c.

Or ces volcans ſont antérieurs à l'Hiſtoire, même aux Traditions des temps obſcurs & de la Fable : de ſorte qu'on eſt forcé de les rappeller à une date antérieure à toutes les époques imaginables. La Tradition & l'Hiſtoire s'accordent ſur un état poſtérieur, & nous apprennent que le Globe étoit alors peuplé, & les quatre parties du Globe contigües ; qu'il y avoit un grand Continent, & une île nommée *Atlantide*, d'où vinrent les Atlantides & les Titans, qui ſe rendirent maîtres de l'Eſpagne ; avancèrent en Italie, juſques dans la Tyrrhénie, d'un côté, & de l'autre, juſqu'en Egypte ; qu'Atlas, con-

(1) Voyez M. de Buffon, *Minéraux*, *Tom IV. in-4°*. T.

ducteur de ces Peuples, apprit à meſurer le cours du Soleil, celui de la Lune; comment il falloit obſerver les Pléiades, les Hyades, la planéte de Vénus & les autres; qu'il montra la Sphère à Hercule l'Egyptien, qui précéda de beaucoup l'Hercule Grec. Voilà pourquoi les Pléiades & les Hyades paſsèrent pour ſes filles, & Heſpérus pour ſon fils. Il ne faut donc plus être ſurpris de voir Hercule décharger Atlas du poids de l'Univers.

C'eſt à cet âge que la terre éprouva une nouvelle révolution, ou une ſecouſſe qui fit revenir la mer ſur nous, ſubmergea l'Atlantide, força le paſſage de Gibraltar, inonda l'Italie, l'Egypte, la Gréce, une partie de l'Aſie, de l'Europe, de l'Amérique, forma les îles du Nord, laiſſa, ſur les hautes montagnes, les reſtes du genre-humain qu'elle épargna. Après un balancement, qui dut ſubſiſter pendant certain temps, la mer reprit ſon équilibre avec le noyau du Globe, quitta un grand eſpace des terreins qu'elle avoit ſubitement inondés, & ſuivit le Globe dans ſa révolution diurne. Peu à peu ces reſtes des anciennes Nations deſcendirent dans les plaines, & produiſirent les Peuples répandus actuellement ſur les deux Hémiſphères.

Mais, en quittant une partie des terreins qu'elle avoit couverts, la mer y laiſſa des

dépôts qui ſont encore très-ſenſibles de nos jours. Tels ſont ces poiſſons pétrifiés, ces coquillages qu'on rencontre ſi ſouvent dans les vallées & les collines, & qui atteſtent une époque poſtérieure à celles des volcans & des monts Calcaires.

Or il ne reſte aucun doute ſur cette inondation, prouvée d'abord par les détails du *Critias* de Platon, enſuite par le Déluge d'Ogygès, qui eſt beaucoup plus ancien que les Chronologiſtes ne le diſent, & de la même époque qu'Hercule, l'Egyptien, ſucceſſeur d'Atlas. C'eſt à cet Hercule que les traditions Mythologiques, ou la véritable Hiſtoire de ces temps obſcurs, attribuent l'ouverture du Détroit de Gibraltar, & l'irruption de l'Océan ſur nos terreins. S. Auguſtin dit auſſi que ce Déluge arriva du temps de Minerve; or elle étoit du même ſiécle qu'Hercule.

En effet on place ce Déluge à l'époque de Phoronée, fils d'Inachus: mais le père d'Io fut un Inachus, fils de Triope, neveu d'Argus. En conſéquence on a fixé l'époque de ce Déluge à 1790 ans avant notre ère; tandis qu'il devoit être rapporté au temps du plus ancien Phoronée, fils de l'Inachus qui avoit l'Océan pour père, ſelon Hygin; c'eſt-à-dire que cet Inachus étoit de la Nation des Atlantides, &

nommé

nommé *Fils de l'Océan*, parce qu'il étoit venu en Afrique de ce côté là.

Si donc les anciennes Archives de l'Egypte, les traditions même de la Fable s'accordent avec les obſervations phyſiques & les caractères que nous liſons dans le grand *Livre de la Nature*, je ne vois pas comment on peut ſoutenir cette immutabilité, cet ordre inaltérable dans le ſyſtême de notre Globe.

Ces dents, ces os d'éléphans entaſſés pêle-mêle avec des débris &c., ces reſtes de monſtres marins, & ces feuilles de plantes exotiques, ou des Indes, que Léibnitz, Scheutzer, de Juſſieu nous rappellent comme exiſtantes parmi les foſſiles étrangers, trouvés dans nos climats, nous prouvent, en outre, deux choſes: 1° Que les climats où ſe trouvent toutes ces médailles des anciens temps, devoient jouir des chaleurs de la Zône-Torride, ou au moins d'une chaleur ſuffiſante pour y vivre, y végéter; chaleur qui n'eſt plus celle de la Sibérie, de l'Allemagne, de la France où ces débris exiſtent. 2° Que la mer a noyé ces animaux parmi leſquels elle a laiſſé çà & là, en ſe retirant, les monſtres marins qui s'y rencontrent.

Or ſuppoſera-t-on, avec la moindre vraiſemblance, que la mer puiſſe s'élever à cette

hauteur, tantôt dans une Hémiſphère, tantôt dans l'autre, & preſque ſubitement, ſans admettre, en même temps, que l'axe de la terre a changé de ſituation ? Mais ce changement eſt-il naturellement poſſible, ſelon les Loix du ſyſtême planétaire, ſi l'on ne ſuppoſe auſſi un corps aſſez puiſſant pour heurter la terre & y produire cette révolution ? Voilà donc la première queſtion que je ſoumets à votre examen.

Je m'arrête enſuite à un autre phénoméne qui doit être de la même date que cette cataſtrophe : je veux dire le prolongement de l'année Solaire. Le conſentement unanime de tous les anciens Peuples connus prouvent démonſtrativement que l'année Solaire étoit de 360 jours. Ils y ajoutèrent enſuite *cinq jours & environ ſix heures.* Or, ſi ces Peuples avoient vu l'année Solaire exiger d'abord cette addition, pourquoi ſe ſeroient ils arrêtés au nombre de 360 jours, dont ils devoient bientôt reconnoître l'erreur, puiſque le Soleil, à la fin de ce terme, ne reparoiſſoit pas au même point de l'horizon, après la révolution de l'année ſuppoſée complette ? Il étoit poſſible qu'une ſeule ou peut-être deux Nations, ſe trompaſſent ; mais toutes, ſans excepter même les Mexicains, s'étant accordées

ſur le nombre de 360 jours, il faut néceſſairement croire que c'étoit la vraie meſure de la période ſolaire.

Nous ſavons à quelle époque l'année Solaire fut fixée à 360 jours. Ce fut lorſqu'Atlas imagina la Sphère dont il diviſa les cercles en 360 parties, conformément au phénoméne périodique du cours du Soleil. Pourquoi les auroit-il diviſés en un nombre qui ne ſe fût pas accordé avec la Vérité ?

Le Déluge d'Ogygès arriva après l'âge d'Atlas. Selon Pline, ce Déluge changea l'aſpect de la Nature, *Liv. III.* Hercule, ou de ſon temps, la mer, força le Détroit de Gibraltar, les climats changèrent, & l'année ſe trouva plus longue de cinq jours & ſix heures environ.

Newton remarque auſſi que, ſelon la tradition de tous les Peuples, l'année étoit limitée à 360 jours ; nombre qui fut auſſi conſervé en Egypte, & conſacré à l'année Religieuſe, même lorſqu'on vit qu'il falloit ajouter les 5 jours & 6 heures épagoménes à la période annuelle. C'eſt ce que nous apprend Diodore, en parlant des 360 Prêtres d'Acaut, à 120 ſtades de Memphis, & des 360 vaſes du Temple d'Oſiris, leſquels correſpondoient aux cérémonies journalières & aux opé-

rations d'une année entière. Weidler a même prétendu, dans ſon *Hiſtoire de l'Aſtronomie*, que tel étoit auſſi le cours du Soleil avant le Déluge; quoique Pétau ſoutienne que le nombre de 360 jours étoit celui de la période annuelle de la Lune, & non du Soleil.

Il ſemble que l'année Lunaire ait auſſi été prolongée : car la tradition la plus ancienne fixe les phaſes de la Lune à ſept jours. Ainſi ſa période menſtruelle étoit de vingt-huit jours juſte; nombre admis par toute la terre.

Mais, ſi la force centripéte, qui fait tendre la terre vers le Soleil, eſt en raiſon compoſée de la raiſon directe ſimple des rayons, & de la raiſon inverſe doublée des temps périodiques, je ne conçois pas comment les temps périodiques ſe ſont prolongés ſans aucune diminution de la force avec laquelle la terre eſt pouſſée vers le centre du Soleil. Cette diminution n'a pas pu arriver ſubitement. Il eſt donc plus probable que notre planéte a reçu une plus grande force de *projectile*, en vertu de laquelle les *aires* ſe ſont agrandies, & le diamétre de l'orbite de la terre eſt devenu plus long : de ſorte que le Globe terreſtre a du employer 365 jours & ſix heures environ, pour parcourir ſon orbite.

Voilà donc ma ſeconde queſtion, & elle ſe

réduit à ſavoir *ſi ce phénoméne a pu arriver, en ſuppoſant une augmentation dans la force de projectile ?*

La troiſiéme queſtion ſe préſente ſur le champ : ſavoir *ſi cette augmentation peut être le réſultat du choc de l'une ou l'autre cométe ?*

Vous connoiſſez parfaitement le ſyſtême de Whiſton. Je ne ſuis pas de ſon avis, ni pour ſes calculs, ni pour ſes inductions. Mais, s'il eſt indubitable que le Globe ait éprouvé une révolution qui ait changé les climats, ſubmergé une Hémiſphère, qui auparavant étoit à ſec; prolongé le cours de la période ſolaire; & que, d'un autre côté, un telle révolution ſoit impoſſible, ſelon l'ordre actuel de notre ſyſtême, au moins ſelon les Loix que nous y appercevons, il faut donc que le Globe ait reçu un choc ou une impulſion qui ait augmenté la force de projectile, allongé l'axe, &c. Or je ne vois qu'une cométe capable de produire cette cataſtrophe, en approchant trop près de la terre.

Les calculs de M. du Séjour ne paroiſſent pas démontrer l'impoſſibilité d'un pareil événement. Il y a un grand nombre de cométes dont on ne pourra jamais calculer les orbites elliptiques. En outre, les élémens en ſont variables, comme le prouve la cométe de 1759. L'attraction de Jupiter & de Saturne en retardèrent le retour,

de ſix-cents onze jours. Ainſi nous ignorons abſolument ſi, parmi ce grand nombre de cométes, dont les orbites nous ſont inconnues, il n'y en a pas une à laquelle nous puiſſions, avec vérité, attribuer la cataſtrophe dont il s'agit. Maupertuis n'héſite pas de dire, dans ſa *Diſſertation ſur les Cométes*, que la terre pourroit être écraſée par un de ces corps, ou entraînée pour en devenir le ſatellite.

M. du Séjour réduit la poſſibilité à $\frac{1}{752750}$; & ſuppoſe, en outre, qu'une cométe égale à notre Globe n'en prolongeroit l'orbite que de *deux jours*, *dix heures*, en s'approchant de nous à la diſtance de treize mille lieues. Mais ſi la cométe étoit plus groſſe, quel en ſeroit donc l'effet ? Ne peut-il pas arriver qu'une cométe, dix & & vingt fois plus groſſe que la terre, s'en approche, quoiqu'à une plus grande diſtance ? Je demande encore quel en ſeroit l'effet ? Sans doute qu'il eſt incalculable, ou plutôt qu'elle réduiroit la terre en poudre, ou l'abſorberoit totalement.

Les grands Calculateurs s'inquiétent peu des événemens phyſiques & des combinaiſons ou des traditions des Peuples ; & d'un autre côté, les Critiques, qui s'arrêtent à ces traditions & les diſcutent, ſont rarement Calculateurs. Je voudrois que les uns & les autres ſe trouvaſſent

réunis. Leur concours méneroit peut-être à quelque vraisemblance, s'il ne servoit pas à découvrir la Vérité. Mais, comme je l'ai dit, on aime mieux se contenter d'observer les choses par un seul côté; on s'exerce l'esprit à des systêmes, & jamais on ne saisit qu'une partie des rapports, parce qu'on ne prend pas la peine de les examiner tous, ou plutôt on ne se met pas en état de les examiner.

La crainte qu'inspirent les cométes tient à une date trop ancienne pour ne pas croire qu'elle soit fondée sur quelque catastrophe, que l'un ou l'autre de ces corps a produite. Les guerres de Typhon contre Osiris, le désastre de l'Egypte, & la catastrophe du Globe indiquent nécessairement un corps céleste qui s'approcha du Soleil, nommé *Osiris*, & ensuite de la terre. Or Pline nous dit, *Liv. II. Ch. XXV*, que les Egyptiens appelloient une Cométe *Typhon* : & nous savons, que dans les mers des Indes, on appelle encore *Typhon* les ouragans & les tempêtes horribles qu'on y essuie de temps à autre. La chûte de Phaéton; l'effroi, les prédictions d'un déluge, d'un incendie universel; les Fêtes cycliques des différentes phases de la Lune, nombre d'autres usages & de traditions nous prouvent assez la triste révolution qu'a pu produire une cométe dont nous ignorons le cours;

& ſur lequel le calcul ne peut nous donner de lumières.

En outre, je ne ſaurois perdre de vue deux circonſtances frappantes. Savoir la tradition conſtante du Deluge d'Ogygès, & celle de la cométe qui apparut lors de cet événement. C'eſt à S. Auguſtin que nous devons cette connoiſſance. Varron la lui avoit tranſmiſe, d'après Adraſte de Cyzique & Dion de Naples. Voyez *de Civit. Dei. Liv. XXI. Ch. VIII.*

Fréret fixe le Déluge d'Ogygès à 1796 ans avant notre ère : mais c'eſt une erreur manifeſte. S. Auguſtin lui-même aſſûre que ce Déluge arriva du temps de Minerve & d'Hercule. Les Grecs multiplièrent, à diverſes époques, les noms célébres de leurs Dieux ou de leurs Héros : de-là cette confuſion qui s'eſt répandue dans l'Hiſtoire des premiers temps connus. Ils firent donc deux Ogygès, comme deux Deucalions ; & ils marquèrent un Déluge ſous le Deucalion Grec, tandis qu'il arriva ſous le Deucalion Scythe. En effet nous voyons, par les marbres de Paros, gravés 263 avant notre ère, qu'il n'y eut point de Déluge ſous le Deucalion Grec, dont l'âge eſt marqué à 1310 ans avant J. C. Le Déluge du Deucalion Scythe peut ſe rapporter à l'âge de Phoronée : c'eſt celui qui inonda la Syrie, ſelon Lucien ; mais

Lucien peut n'avoir parlé que d'une inondation, considérée comme particulière à cette Contrée, tandis qu'elle s'étendit infiniment plus loin. Ainsi les deux Déluges, celui d'Ogygès, & celui du Deucalion Scythe seroient le même : ce qui est plus que probable.

Il n'est pas aussi facile de déterminer la date de cette catastrophe. Je dis d'abord que, selon Diodore de Sicile, l'Hercule Egyptien précéda le Grec de *dix mille ans*. En faisant ces années de quatre mois, nous verrons qu'il a vécu 3333 ans avant celui-ci. Mais si l'Hercule Grec a précédé notre ère de 1360 ans, il s'en suit, selon le calcul de Diodore, que l'Egyptien vivoit 4690 ans avant J. C.

Si, d'un autre côté, les Hyades & les Cornes du Taureau concouroient avec le temps de l'équinoxe, & que l'équinoxe, comme l'observe M. Bailly, ait été fixé par Atlas, au premier dégré des Gémeaux, cette époque remonteroit à 4600 ans avant J. C., en supposant l'état actuel des constellations.

Quoi qu'il en soit de ces époques, que j'ai suffisamment traitées dans mes *Lettres*, il me paroît bien démontré que la séparation des Continens a précédé de beaucoup l'usage du fer, de l'écriture & celui de la monnoie. Mais ces inventions étant antérieures de trois mille

ans à notre ère, comme on l'a prouvé dans l'*Hiſtoire de la Chine*, il faut néceſſairement conclure que le calcul de Diodore, ſe rapportant aux obſervations aſtronomiques, ne peut être faux ou fabuleux.

La dernière demande ſur laquelle je vous prie de m'éclairer, ſe réduit à ceci : *Suppoſé qu'une Cométe, changeant la ſituation de l'axe, ait communiqué à notre Globe une force projectile, qui ait allongé l'axe de ſon orbite, & par conſéquent prolongé la révolution annuelle du Soleil de cinq jours, ſix heures environ, peut-il arriver que cette force diminue peu-à-peu, & que le Globe ſe rapproche inſenſiblement du Soleil, au point que le cours de l'année revienne à ſon ancienne période de 360 jours ?*

Il eſt certain qu'après la grande cataſtrophe on compta 365 jours & environ 6 heures ; & que les Égyptiens, pour faire la correction de ces ſix heures excédentes, formèrent leur cycle ſothiaque de 1461 ans, après leſquels Sirius reparoiſſoit le premier du mois *Thot* ; & que les Mexicains admettoient 13 jours hors de nombre après la révolution de leur cycle de 52 ans, pour faire une correction analogue, qui devenoit néceſſaire. Or, ſi la période ſolaire avoit été pour lors en Egypte, telle qu'elle eſt aujourd'hui, il y auroit eu

une erreur de *onze jours* environ, à la fin de chaque cycle. Les Prêtres n'auroient pas manqué d'obvier à cette anticipation; & Pythagore, qui apprit d'eux le mouvement de la terre, c'eſt à dire la plus exacte Aſtronomie, ne l'auroit pas non plus ignoré.

Or la révolution annuelle de la terre, qui étoit de 365 jours, 6 heures, à cette époque, alla en décroiſſant. Du temps d'Hipparque, elle étoit déjà revenue à 365 jours, 5 heures, 55 minutes, 12 ſecondes. Mais elle eſt encore plus courte de nos jours; c'eſt-à-dire de 365 jours, 5 heures, 48 minutes, *onze douziémes*. Il ſemble donc que notre planéte ſe rapproche du Soleil. Ce ſeroit en vain qu'on accuſeroit Hipparque d'inexactitude : car le calcul qu'il a fait de la période lunaire eſt extrêmement exact, & ne diffère des réſultats de nos obſervations, que de quelques fractions de ſecondes. C'eſt pourquoi les Aſtronomes en concluent l'accélération du mouvement de la Lune; c'eſt-à-dire la diminution du diamétre de ſon orbite.

Or je demande s'il n'en ſeroit pas de même à l'égard de la terre? Vous ſavez que M. Bailly propoſa la queſtion, en 1773, dans un *Mémoire* qu'il préſenta à l'Académie des Sciences.

Permettez moi à préſent un corollaire. Si

ce phénoméne, commun à la terre & à la Lune, ſe trouvoit également vrai à l'égard de l'écliptique, dont l'obliquité va en diminuant, de l'aveu de tous les Aſtronomes, ne peut-on pas préſumer, avec raiſon, que l'écliptique tend à revenir au point où elle ſe trouvoit autrefois, c'eſt-à-dire ſur le plan même de l'équateur ?

En convenant donc que l'axe du Globe fut ſitué autrement, & que le Globe ſe trouvât à deux millions de nos *milles* plus près du Soleil; ſuppoſant, en outre, que l'écliptique fût dans le plan de l'équateur, je demande ſi les ſaiſons ne ſeroient pas régulières, la température des climats plus uniforme, la Nature (1) plus animée, plus riante, plus propre à la propagation de tous les êtres animés ou inanimés, telle que nous la voyons, par exemple, ſur le plan de Quito, où La Condamine vit ſemer & recueillir en même temps les grains, les fruits mûrir à côté de nouvelles fleurs, enfin une Nature toujours active, & réparant, à chaque inſtant, ce que le temps voudroit envain lui ravir. Si donc la plus grande partie de notre Globe fut telle autrefois, n'eſt-ce pas là cet âge d'or ſi vanté

---

(1) On verra ces idées bien préſentées dans la *Phyſique du Monde. Tom. II.* T.

par les Anciens? Mais eſt-il poſſible que toutes les Nations ayent conſervé le ſouvenir de cet âge heureux, s'il n'avoit pas exiſté?

Cet âge eſt marqué par deux circonſtances particulières. La première eſt qu'il n'y avoit encore ni fer, ni monnoie : la ſeconde que cet âge fut celui de Saturne. Or le Déluge d'Ogygès, occaſionné, comme on peut le préſumer, par l'approche d'une cométe, n'arriva qu'après Saturne & du temps d'Hercule. C'eſt alors que changea la face de la Nature. Cette grande cataſtrophe fut ſuivie de la découverte du fer, de l'uſage de la monnoie. Le ſouvenir de l'âge d'or, qui avoit précédé la révolution, fut perpétué par ceux qu'elle avoit épargnés : mais jamais cet âge ne reparoîtra que par les combinaiſons phyſiques, dont je viens de parler. Cependant les traditions ſacrées & profanes de l'Antiquité ſemblent nous en pronoſtiquer le retour; & c'eſt ſur cette poſſibilité que Burnet & le P. Barſanti ont fondé leurs ſyſtêmes poétiques.

Je ne vous parlerai pas ici des recherches que M. Bailly a faites concernant l'Atlantide, ni de la manière dont il rend compte de la chaleur qu'éprouvoient autrefois les climats glacés de la Sibérie & les îles du Nord, en s'appuyant de l'hypothéſe ingénieuſe, mais inſou-

tenable, de M. le Comte de Buffon. Je m'expliquerai, à ce ſujet, dans les détails (1) de l'examen que j'ai faits de ſes *Lettres ſur l'Atlantide*, & de l'hypothèſe qui lui ſert de bâſe.

Il ne me reſte donc qu'à vous prier de m'éclaircir les doutes que je vous ai expoſés, & de me dire votre ſentiment. Votre opinion ſera ma régle : car ſi l'immutabilité des choſes eſt démontrée, il n'eſt plus beſoin de recourir à cette *main réformatrice* dont nous parle Newton, & qu'il fait agir pour maintenir le ſyſtême actuel : je ceſſerai ſur le champ de m'occuper d'un ſujet qui a fait, pendant pluſieurs mois de correſpondance, l'amuſement de mes loiſirs.

---

(1) Ces détails ſont un volume. Je les publierai dans quelque temps. Ce n'eſt pas que l'Ouvrage extrêmement foible de M. Bailly mérite une réfutation : mais les détails de M. Carli ſont ſi importans, répandent tant de jour ſur les anciens Habitans du Globe, que le Public ne peut les lire qu'avec la plus grande ſatisfaction. Dailleurs j'y ai ajouté beaucoup d'Obſervations. Mon travail eſt tout prêt. Je n'attends que le jugement qu'on portera de ces *Lettres-ci*. T.



LETTRE (1) XLV.

Supplément de l'Auteur à la Lettre XL, Tom. II. *sur les premiers Habitans de l'Italie, selon sa dernière Edition.*

MAIS arrêtons-nous un peu sur les premiers habitans de l'Italie, antérieurs à l'âge de Saturne : car ce Chef & conducteur des Atlantides trouva des habitans en Italie. Le sujet est assez curieux pour mériter notre attention.

Denys d'Halicarnasse rapporte, *Liv. I. pag.* 9, *Edit. Leipsic.*, qu'*Ænotrus* vint en Italie, dix-sept *âges* avant la guerre de Troye. En prenant trois âges ou générations pour un siécle, nous aurons 566 ans. Si nous y joignons 1208 ans, qui se sont écoulés depuis la ruine de Troye jusqu'à l'ère Chrétienne, nous aurons 1774 ans. *Ænotrus*, arrivant à la tête des *Arcadiens*, trouva

(1) Je place, avant cette *Lettre*, un Passage que l'Auteur a inséré dans sa *Lettre XL.* sur les *Aborigènes d'Italie*, dans sa dernière *Edition*. La *Lettre* suivante en est le commentaire, & présente de nouvelles preuves du Systême de M. Carli.

le pays habité par les Peuples qui furent appellés *Aborigènes*. Il y avoit, en outre, les *Sicules*, les *Umbres* dans cette partie Méridionale de l'Italie. Mais Strabon, *Liv. VI*, nomme les *Chones* ou *Cones*, qui se joignirent aux (1) *Ænotres* ou *Arcadiens*. On peut même regarder les *Cones* comme plus anciens que les Umbres, si on les croit descendans de ceux que mena avec lui l'Hercule Egyptien : car nous avons observé qu'il se nommoit aussi *Chon*. Polybe

(1) Strabon dit même que les *Ænotres* étoient un Peuple assez bien civilisé : ce qu'il est bon de remarquer à cette époque. Il n'est pas le seul qui reconnoisse la ville nommée *Chone*, en Italie. Hesychius l'a dit après lui. Mais Lycophron l'appelloit *Chonia*, long-temps auparavant. On en attribua la fondation à *Chon*, qui étoit l'Hercule Egyptien. Ce Héros vint en Italie, dit la Fable historique, pour la délivrer de la tyrannie. Il y a, sous cette fable, quelque vérité cachée que je ne puis appercevoir. Ce mot *Tyrannie* feroit-il allusion au mot *Hetruss*, qui, en Arabe, signifie encore *Tyran*. Nous savons que les Hétrusques ont chassé plusieurs Peuplades des pays où elles s'étoient fixées, & s'arrêtèrent ensuite dans la Province qu'ils ont toujours habitée depuis, s'étendant jusques dans le plat pays, qui étoit couvert de marais : ce qui les fit appeller aussi *Tusci*. Ce mot désigne *une grenouille* : on sait que c'étoient les Armoiries des anciens Rois Toscans ; & que Mécene en avoit une gravée sur son cachet. La Toscane étoit encore couverte de marais, à l'époque du Grand-

fait

fait mention d'autres Chones, en Eſpagne, au-delà des Colonnes d'Hercule.

Si nous tournons à la partie Septentrionale de l'Italie, nous y appercevons auſſi des traces d'une antiquité très-éloignée. Le fleuve qui diviſe cette partie, ſe nomme le *Pô ;* les Romains l'appellèrent *Padus.* Ils prirent ce nom des Gaulois, qui, ſelon Métrodore de Scepſe, cité par Pline, *Liv. III. Ch. XVI.*, avoient donné à ce fleuve le nom de *Padès.* Mais, avant les

---

Duc Come, qui en auroit deſſéché la plus grande partie, ſans les obſtacles que lui oppoſa la Cour de Rome. Voyez, à cet égard, M. Riguccio Galluzzi. *Hiſt. de Toſcane*, en François, chez *Cuchet*, Libraire, à Paris. Mais, pour revenir aux Hétruſques & au Voyage d'Hercule, j'avoue que je n'y vois rien de bien clair, à ces époques éloignées : les Hétruſques me paroiſſent être un Peuple tout différent des Aborigènes ou Peuples primitifs de l'Italie, & venus ſoit de l'Egypte, ſoit de Phénicie. Peut-être même ne ſe tromperoit-on pas en les faiſant venir de l'Egypte, comme Phéniciens, lorſque ceux-ci en furent chaſſés. Je ſais que M. Carli aſſûre qu'ils n'avoient pas les mêmes ſuperſtitions : mais en a-t-on des preuves bien claires ? Je n'en vois aucune. L'Hercule qui paſſe en Italie avec Oſiris, ſemble être un reſte de tradition obſcure, qui rappelle une émigration de quelques Egyptiens. En général, ces traditions ont toujours quelques faits pour principe. Je jette ces réflexions ſur le papier, pour donner à d'autres l'occaſion d'examiner ces circonſtances obſcures. T.

Gaulois, c'eſt-à-dire du temps de Tarquin l'ancien, le Pô avoit le nom de *Bodincus* (1), ſelon Pline même, & Polybe, *Liv. III.* Les Savans déduiſent ce nom de la Langue Celtique. On connoît encore de ce fleuve un nom plus ancien : c'eſt *Eridan*. Les Grecs l'appellèrent peut-être ainſi du mot (2) *Eridainein*, qui veut dire *s'oppoſer :* conſidérant l'*oppoſition* qu'il éprouve en entrant dans la mer avec tout le flot de ſes groſſes eaux. Mais, d'un autre côté, pourroit-on prouver que les Grecs ont connu ces Contrées avant les Celtes. Il faut donc dire quelques mots à ce ſujet.

---

(1) *Bodincus*, mot Germanique, qui ſignifie *fleuve qui fait la limite*; en effet il ſépare l'Italie, au Nord, dans toute ſa largeur. *Bod*, lit, fond, & *ink*, bande, liſière. Les Peuples du Nord avoient habité les environs du Pô, à une époque très-ancienne. T.

(2) *Eridan* eſt un mot du Nord. *Rod*, *Rid* eſt une fléche faite de roſeau, ſelon l'uſage de ces temps-là. Les Celtes donnoient ce nom à tous les fleuves qui couloient rapidement. De-là *Rodan*, *Rode*, *Eridan*, noms de rivières connues. Les Grecs écrivirent *Rhod*, &c. C'eſt ainſi que le fleuve rapide qui ſe joint à l'Euphrate, fut appellé *Tigre*, c'eſt-à-dire *Fléche*. L'animal qui porte ce nom ne l'a eu que de la rapidité de ſa courſe. Il ſemble réellement voler; il fait ſoixante ou quatre-vingts lieues dans une nuit, pour retrouver ſes petits, ſi on les lui a enlevés. T.

Les Gaulois trouvèrent dans les Contrées voiſines du Pô, les Etruſques, les Umbres, les Liguriens, les Orobes. Les Etruſques chaſsèrent dans les montagnes les Umbres & les Orobes; & les Gaulois en firent autant aux Etruſques. Selon Pline, *Liv. III. Ch. XVII.*, les Orobes s'établirent ſur le mont *Barra*. Les Etruſques, conduits par *Rhætus*, donnèrent à une partie des Alpes le nom de *Monts-Rhétiens*. Les Gaulois, s'arrêtant dans la plaine ou le plat pays, qui eſt entre le Téſin, l'Adda & le Pô, donnèrent à ce pays le nom de *Middland*, c'eſt-à-dire *Pays du milieu*, mot que les Romains ont rendu en Latin par *Mediolanum*.

Je crois volontiers que les *Umbres*, les *Inſubres*, les *Ambres Ambrons*, ne ſont que des Celtes qui ſe ſont rendus en Italie dans les premiers âges; de même que les *Ligures* étoient une Colonie Celtique. Mais il y avoit dans le voiſinage du Pô d'autres Peuples avant ces Celtes, qui furent chaſſés dans les montagnes par les Etruſques. Les *Orobes* en faiſoient une partie, comme l'indique leur nom, qui ſignifie *Habitans des montagnes*. En effet il y avoit dans la Béotie, l'Eubée, la Macédoine pluſieurs villes du nom d'*Orobie* & d'*Oropie*.

L'Italie communiquoit donc avec la Gréce, avant que les Celtes vinſſent dans cette première Contrée; & ce fut, ſelon Platon, lorſ-

que la Gréce, proprement dite, étoit jointe à cette partie de l'Italie : c'eſt-à-dire avant la révolution du Globe, & l'inondation qui couvrit les terreins qu'occupent actuellement la Méditerranée & la mer Adriatique.

Nous trouvons en effet *Cycnus* régnant dans les pays voiſins du Pô ; & qui, ſelon Virgile même, aimoit paſſionnément Phaéton. Il aimoit autant la Muſique, & s'y rendit fort célébre, ſelon Servius, *Enéid. Liv. X. v.* 189, & Pauſanias, *Attic. Ch. CCCI.* Il faut donc le placer à l'époque à laquelle le Globe (1) fut *embrâſé* & *ſubmergé* en même temps, ſelon Clément d'Alexandrie. *Stromat. Liv. I. pag.* 321, *Edit. Paris.*

Cette communication, qu'eurent entr'eux les Grecs & les Habitans du Pô, peut ſe prouver par l'opinion même des *Aones* & des *Béotiens*, qui ſe vantoient d'être les anciens Habitans du pays où eſt Véniſe, ſelon Servius, *Eclog. VI. v.* 64. Il y avoit, comme je l'ai dit, des Orobes en Béotie & en Italie, où les anciennes traditions conſervèrent la mémoire de Cycnus & de Phaéton, & prouvent ces faits. On a dit que les ſœurs de Phaéton furent changées en Peupliers, le long du Pô. Il y avoit,

(1) Voyez ma *Lettre ſur le Déluge de Deucalion*, pour apprécier cette époque. T

près d'*Albino* (1), une forêt qui portoit le nom de Phaéton. Le Château de Breſſe a le nom de *Cycnus*, dans Catulle. Nous voyageons, je l'avoue, dans la Mythologie : mais quel eſt l'homme inſtruit qui n'y reconnoiſſe la Vérité hiſtorique pour bâſe ? Tout ſemble donc nous porter à croire que Saturne, arrivant en Italie, trouva, au Midi & au Nord de cette Contrée, de Nations primitives : d'un côté, les *Chones*; de l'autre, les *Cycnées*, nommés Aborigènes ou *Orobes*.

---

(1) Voyez Martial, *Liv. IX*, *Epigr.* 25, & Catulle, *Carm. LXVI*, *v.* 32.



LETTRE XLVI.

Tom. II., pag. 57, de la dernière Edition de l'Auteur.

Sur les Peuples primitifs de l'Italie.

DEPUIS Caton jufqu'à nous, les Savans ont fait les plus grandes recherches fur l'*Origine des Peuples primitifs de l'Italie*; mais le voile obfcur, que le temps a répandu fur les premiers âges de cette Contrée, n'a pas permis de pénétrer jufqu'à la Vérité. Elle eft d'autant plus cachée pour nous, que nous avons perdu le Livre *des Origines* qu'avoit écrit Caton. Denys d'Halicarnaffe, après lui, s'eft occupé, pendant vingt-deux ans, fous Jules-Céfar, de toutes les Archives de Rome : il a confulté les Ecrivains les plus exacts; mais il fuffit de lire fon premier *Livre*, pour être convaincu que ce laborieux Auteur ne connoiffoit pas mieux que nous la première origine des Italiens. C'eft cependant l'Auteur le plus important que nous ayons à cet égard.

Il dit, dans un Paffage, que les *Sicules* furent les premiers *Barbares* qui vinrent en Italie : mais, parlant après cela de l'union des *Pélafges* avec les Aborigènes, il donne à entendre que

ceux-ci ſont les plus anciens. C'eſt ainſi que Pline dit, *Liv. III. Ch. XIV.*, que les *Umbres* furent les Peuples primitifs qui échappèrent à l'inondation; mais ailleurs, plaçant, ſelon l'ordre des temps, les anciens Peuples, il met en tête les Aborigènes, enſuite les Pélaſges, les Arcadiens, les Sicules, les *Arunces*, *les Rutules*. Strabon donne auſſi la qualité d'Indigènes tantôt aux Sabins, tant aux Aborigènes : mais Servius la donne aux Pélaſges.

Dire que les Aborigènes furent les premiers, c'eſt dire que *les premiers* furent *les premiers* : car *Aborigène*, Indigène, *Autochthone* ne ſignifient pas autre choſe que les premiers Habitans d'un pays, & qui ne ſont (1) pas venus d'ailleurs.

Quelle étoit donc cette Nation qu'on a connue dans l'Hiſtoire ſous le nom d'*Aborigènes?* De quel côté du Globe étoit-elle venue en Italie? C'eſt ce qu'on n'a pas encore pu déterminer, & ce qui probablement ne ſe connoîtra jamais. Il y a quarante ans, on ne voyoit que des Etruſques en Italie; enſuite on regarda les Lydiens, les Cananéens, les uns après les autres, comme les ancêtres des Tyrrhéniens. Le P. Bardetti, trouva les Celtes parmi les pre-

---

(1) Voyez *Note*, *pag*. 274, de ce Volume. T.

miers Habitans de cette Contrée, & les fit descendre de Gomer. Voyez *Origines des Ligures*, *pag.* 33. M. Tonſo préfère Magog. Bochart croyoit que l'Italie étoit indiquée par *Khittim*, dans le texte de Moyſe.

Mais laiſſons-là Gomer & Magog. Réfléchiſſons que les Juifs ont appellé *Khittim*, *Cutiim*, *Goïm* tous les Peuples qui ne tenoient pas au Corps de leur Nation, & n'en ſuivoient pas les Uſages Religieux. C'eſt dans ce même ſens que tous les autres Peuples étoient des *Barbares* pour les Grecs; comme les Turcs appellent les autres Nations *Giaurs*. D'autres, par la même raiſon, n'ont vu ſous le nom de (1) *Khittim* que les Samaritains; d'autres les Grecs; un autre la Médie; celui ci la Macédoine, celui-là les îles de l'Archipel. Si cependant on prouvoit que les Samaritains ſont venus en Italie, le nom de *Khittim* conviendroit d'autant mieux à cette Contrée, que les Samaritains ont été les premiers que les Juifs ont déſignés ſous cette dénomination injurieuſe. Donati a cru pouvoir prouver que l'écriture Etruſque reſſembloit, on ne peut davantage, aux caractères Samari-

(1) D'autres ont vu les Gétes ſous ce nom; ils ont même ſuppoſé *Makittim*, pour retrouver *Macetin*, la grande Gétie. Quant à *Magog*, il ne ſignifie que *grande Montagne*, comme *Gomer*, haute limite. T.

tains, par la comparaiſon qu'il en a faite avec un ancien Manuſcrit Samaritain du Vatican.

On a encore fait plus de recherches, ces dernières années-ci ſur l'*Origine des Peuples de l'Italie* : mais, comme nous ne voulons pas nous enfoncer dans toutes ces diſcuſſions trop minutieuſes, nous les laiſſerons de côté pour d'autres Ouvrages eſtimables, tels que ceux du P. Bardetti, de M. Guarnani, du P. Ferrari, du P. Capſoni, du Comte Filiaſi, qui s'eſt occupé des anciens Vénitiens; & nous-nous contenterons de donner une idée préciſe de l'opinion de Fréret, ce célébre Académicien François. Cette opinion qui a paru nouvelle (d'ailleurs elle avoit le mérite d'être celle d'un Etranger) a été miſe dans un plus grand jour par deux Littérateurs Piémontois, M. l'Avocat Durandi & M. Alexandre Tonſo.

En examinant cette hypothèſe, je n'ai d'autre but que d'appuyer celle que j'ai propoſée ſur les Atlantides, qui ont le droit de priorité ſur tous les Peuples qui ſont venus en Italie. Je ſais que mon opinion n'a pas plu à M. Tonſo : mais mes preuves ultérieures ſe trouveront dans les objections mêmes qu'on peut faire contre toutes les hypothèſes poſſibles. En effet, déterminer ſans réplique quel a été le premier Peuple de l'Italie, eſt je penſe, pour tous les Savans, un problême auſſi difficile à réſoudre, que de

prouver *lequel a été le premier de l'œuf ou de la poule*; problème proposé dans (1) Macrobe.

Fréret, qui s'est tant occupé de l'origine des Peuples, & avec la plus grande érudition, n'a pas voulu omettre l'Italie. Il a donc présenté, sur ce sujet, un *Mémoire* à l'Académie des Inscriptions, en 1753, *Tom. XVII. pag.* 72. *& suivantes.*

Fréret, ne voulant pas croire qu'il y ait eu des Navigateurs avant la guerre de Troye, établit, pour bâse de son systême, que les Peuples qui habitèrent l'Italie y vinrent par terre dans les premiers âges; les uns par les monts de la Carinthie, les autres par ceux des *Rhétes* ou des *Grisons*, ou par ceux de Trente. Les Grecs, selon lui, n'y passèrent que les derniers. Le Duc Maciucca verroit avec peine qu'il n'y eût pas compté les Phéniciens, que ce Seigneur fait paroître sur les plages de Naples, même avant la guerre de Troye; expliquant les lieux que nomment Homère & Hésiode par l'Hébreu, qui n'a rien à faire avec le Phénicien; tandis que ces lieux (2) n'ont eu leur nom ni de l'une ni de l'autre Langue.

---

(1) Macrobe l'a pris dans les *Sympos.* de Plutarque. T.

(2) Cela est vrai. Mais l'Hébreu & le Phénicien sont une même Langue, & de troisiéme ou quatriéme dérivation. T.

Fréret obſerve « qu'Hérodote place les *Umbres* dans l'Illyrie, qui, ſelon lui, comprenoit » la Dalmatie, la Pannonie & la Mœſie ». Ainſi, reconnoiſſant dans l'Illyrie les *Liburnes* les *Siculotes* & les *Vénédes*, il aſſûre que les Illyriens, diviſés en ces trois Peuples, deſcendirent par les monts de la Carinthie, & pénétrèrent par le Frioul en Italie. « Preuve, » dit-il, que les Liburnes furent les premiers, » c'eſt qu'ils ſe réfugièrent dans le Royaume de » Naples & dans la Pouille, où ils ſe nommèrent *Pédicules*, *Appules* & *Calabres*, après » avoir été chaſſés par ceux qui vinrent à leur » ſuite.

» Les Sicules vinrent des confins de la Dalmatie, peuplèrent l'Umbrie, la Sabine & le » Latium. De-là, diſtingués par le nom de » Sicules, ils ſe jettèrent en Sicile, 1364 ans » avant notre ère.

» Cependant les Ibères de l'Eſpagne avoient » déjà paſſé par l'Italie, pour s'emparer de cette » île, l'an 1500 avant cette même ère. Voilà » pourquoi Thucydide diſoit que les Sicaniens » étoient d'origine Eſpagnole : ce que Séné- » que aſſûroit des Corſes.

» Enſuite les *Ligures*, Celtes d'origine, & de la » Nation des *Umbres*, étoient venus en Italie par » les Alpes de Trente, pour s'emparer des en- » virons du Pô. Paſſant au-de-là de l'Appenin, ils

» fondèrent Rimini & Ravenne. Après diverses » guerres qu'ils eurent avec les Etrusques, ils » se fixèrent dans cette Province, qui en retint » le nom d'*Umbrie* ». Il cite un Passage de Plutarque, pour prouver l'origine des Umbres; & dit, d'après cet Ecrivain : « Que les Cimbres » étant arrivés, réunis à trente mille *Helvétiens*, » ceux-ci crièrent *Ambrones;* & qu'on reconnut » qu'ils étoient de même origine que les Ligures » mentionnés ». Il suffit de lire les réflexions que fait M. Guarnacci, dans ses *Origines Italiennes*, *Liv. I. Ch. IV.*, pour savoir à combien de difficultés cette opinion peut-être exposée. Quoi qu'il en soit, Fréret ajoute que « *Llygour*, » en Langue Celtique, signifie *homme de mer*, » & que les Bretons de l'Armorique appellent » encore les Anglois *Llegyr.*

» Ainsi les *Umbres* trouvèrent en Italie les » Illyriens & les Ibères : mais ils y vinrent avant » les Pélasges & *Ænotres* ». Ensuite il attaque Denys d'Halicarnasse, « selon lequel Ænotre vint » en Italie avec les Arcadiens, dix-sept géné- » rations avant la guerre de Troye : vû que les » Arcadiens n'avoient pas encore de vaisseaux. » Il ne veut pas que les Pélasges soient partis, » par mer, du Péloponnèse & de l'Epire, comme » le dit le même Historien, & qu'accueillis d'une » tempête, ils ayent été jettés aux embou- » chures du Pô, où ils bâtirent Spina : qu'ensuite

» ces Pélaſges, ayant franchi l'Apenin, ils ſe
» ſoient réunis aux Aborigènes, & ayent chaſſé
» les Sicules. Selon lui, ces Peuples ne ſont
» pas partis de-là avant l'arrivée de Cadmus en
» Gréce, parce qu'ils ont apporté (1) avec
» eux l'uſage des ſacrifices humains; uſages,
» dit-il, qui ne fût introduit en Gréce,
» que par les Phéniciens qui y vinrent avec
» Cadmus.

Paſſant enſuite aux Etruſques, il ne veut pas
« que, ſelon Hérodote, ils ſoient venus de
» Lydie. Il remarque que ce Peuple, ayant eu
» auſſi le nom de *Rasènes*, on doit les recon-
» noître pour des *Rhétes*, venus de l'autre côté
» des Alpes. Selon lui, ils chaſſèrent d'abord les
» *Umbres*, s'arrêtèrent dans les environs du Pô,
» d'où ils envoyèrent des Colonies en Toſcane,
» 992 ans avant notre ère; car il trouve cette
» époque par le calcul qu'il fait ſur les huit
» ſiécles dont parlent Varron & Cenſorinus ».

C'eſt, ſans doute, l'amour de la Nouveauté qui a porté M. Durandi à développer & ſimplifier en même temps l'opinion de Fréret, dans l'Ouvrage qu'il a publié ſous le titre d'*Eſſai ſur les anciens Peuples d'Italie.*

---

(1) Toute l'Italie, comme les autres Nations, a immolé des victimes humaines, ſans excepter les Etruſques ou Toſcans. T.

Il a auſſi vu l'Illyrie comme la ſource de tous nos Ancêtres, en excluant cependant les Ibères, que Fréret admet comme ayant pénétré par la Ligurie. Guidé par le *Liv. IV.* d'Hérodote, où cet Hiſtorien dit qu'il ſort du Pays des Umbres deux rivières qui ſe déchargent dans le Danube, ſavoir le *Carpis*, &, plus au Nord, l'*Alpis*, il fixe les *Umbres* dans l'Illyrie. Cenſurant enſuite les Géographes qui n'ont pu reconnoître ces deux rivières, il aſſûre que le *Carpis* eſt celui que nous appellons *Kulpa*, & l'*Alpis* la *Save*. C'eſt dans ces limites qu'il détermine le berceau des Peuples qui vinrent, par l'*Ocra* & les monts de la Carinthie, ſe propager dans l'Italie, c'eſt-à-dire les Scythes, ſous les noms de Celtes, Illyriens, *Umbres*, *Sicules;* voilà, ſelon lui, nos Habitans primitifs, Autochthones ou Aborigènes.

Je ne ſuivrai pas M. Durandi dans ſes laborieuſes recherches concernant les Tribus Illyriennes ou Celtiques, qui vinrent plus tôt ou plus tard, ou relativement au pays dont elles s'emparèrent. Mais je ferai obſerver que, ſelon lui, les *Iapides* étoient auſſi Illyriens, parce qu'ils étaient de ces *Iapides* qui s'étoient répandus au tour de l'Iſtrie juſqu'au golfe Flanatique ou *Quarnaro*. Il reconnoît encore pour Illyriens les *Liburnes*, qui paſſèrent de la Liburnie en Italie, les Sicules, que Pline

trouve dans la Dalmatie, ſous le nom de *Siculotes*.

On ne peut lui refuſer d'avoir détaillé, avec beaucoup de ſagacité, les différentes branches de ces Umbres ou Celtes-Illyriens. Savoir les Ligures, les *Sabins*, les *Opiques*, les *Picéniens*, les *Veſtins*, les *Marſes*, les *Frentans*, les *Samnites*, les *Brutiens*, & pluſieurs autres anciens Peuples. Il compte auſſi parmi ce grand nombre d'Illyriens les *Euganées*, parce qu'ils étoient de la Tribu de Ligures, de même que les Habitans de *Stonos* (1), où ſe réfugièrent les *Euganées*, chaſſés par les Vénétes. Mais les Vénétes ſont encore Illyriens pour M. Durandi, ſans compter les (2) Sarmates. Ainſi les anciens

(1) Aujourd'hui *Stenega*, dans le Padouan. T.

(2) Il auroit parlé plus exactement, en faiſant deſcendre les Hénétes & les Illyriens des Sarmates, dont une partie s'étoit jettée par l'Ibérie, l'Albanie, juſques dans la Paphlagonie, ſous le nom d'Hénétes, d'où ſont venus les mots *Wenétes*, *Veneti*, nom des Slaves ou *Wendes*. Les *Hénétes* n'étoient pas ſeulement en Paphlagonie : les autres Sarmates Européens conſervèrent toujours ce nom, & prirent en outre celui de *Slaw*, qui ſignifie *Noble*. Une partie de cette grande Nation s'étoit donc jettée du côté du golfe de Veniſe, ſous le nom d'*Hénétes*, dans les Lagunes qui, avant la révolution du Globe, avoient été les *Marais*, occupés par les *Aones*, comme l'indique leur nom. D'autres Slaves ou Hénétes ou Wénétes, *Wendes*, s'y

Vénétes pouvoient ſe dire *Illyrico-Celto-Sclavons*, *&c.* *&c.*

Il s'occupe des Etruſques dans ſa ſeconde *Partie*, & s'accorde, à cet égard, avec Fréret, excepté ſeulement à l'égard de l'arrivée des *Sicules* en Sicile, qu'il fixe à trois ſiécles, avant que les Etruſques vinſſent en Toſcane.

---

réunirent vers la fin du ſixiéme ſiécle, & s'y fixèrent en payant un tribut aux Ducs de Frioul. Peu après ils eurent leurs propres Ducs : tandis que *Samo*, devenu Chef des Slaves-Moraves, battoit les Huns, & enſuite les Francs, en bataille rangée, du temps de Dagobert. Ce Samo étoit auparavant Marchand. Ce fut lui qui fixa une partie des Wénétes, où Hénétes Européens, en Bohême. J'en parle, parce que ce grand Capitaine eſt preſque oublié par les Hiſtoriens modernes. Voyez la *Diſſertation Allemande* de M. Pelzel, dans le *Journal de Bohême* de M. de Born, Hubner, *Dict. Gèogr. Allemand.* aux mots WENDEN & SORABEN, & *Diſſert. Latine* ſur les Slaves, à la fin des *Diſcours* de *Lanciſius.* On eſt étonné de l'immenſe étendue de cette Nation des Slaves, qui, ſous le nom de *Macédoniens*, renversèrent le Trône des Perſes. Bochart a cru trouver les *Sarmates* dans *Schar-Madai*, *reſte des Médes* ; mais *Sarmate* ou mieux *Sauromate*, ne déſigne qu'une Nation ou diſtinguée par la couleur de ſes cheveux *xaur* ou *ſaur*, *de couleur blonde foncée par le bas* & *mate*, homme aſſocié : ou par ſes armes, *ſaur-mate*, gens-de-lance. Ce ſont les Ancêtres des premiers Peuples de la Germanie. Léibnitz retrouvoit toutes les racines des mots Allemands dans l'Eſclavon. T.

Il

Il prétend assez singulièrement que (1) les Etrusques étoient differens des *Tyrrhéniens*, regardant ceux-ci comme Pélasges, lesquels se nommoient *Tyrrhéniens*. Or ces Pélasges sont pour lui Celtes ou Scythes, comme les autres.

Si jamais l'Histoire peut être réduite en systême, assûrément M. Durandi a la gloire de l'avoir fait avec beaucoup d'esprit. Il a même jetté un grand jour sur les traditions obscures, dans lesquelles on reconnoissoit à peine la position & l'état des anciens Peuples

---

(1) C'est ce que je crois aussi sans singularité. Le mot *Tyrrhénien* n'a d'abord désigné que les Peuples de l'Italie, pace qu'ils étoient fixés dans les montagnes. L'Italie n'a même été connue des premiers Peuples que par des noms qui signifient montagne, *Tyr*, *Ital*, *Apen* ou *Pen* : *Saturn*, montagne, selon Diodore. *Stor* signifie *escarpé*, *roide*, dans le Nord. Le Chef des Atlantides qui y passèrent, en prit le nom de *Saturne*. On l'a fait fils de l'Océan & de *Téthys* : cela devoit être, puisqu'il venoit d'une île. *Pelasge* signifie aussi *Montagnard*. Hérodote a confondu deux Peuples, en disant *Tyrrhéniens-Pélasges*. Les premiers étoient en Italie, les seconds dans les monts qui se trouvoient entre le Danube & l'extrémité Méridionale de la Morée. Mais, dans l'origine, ils n'eurent rien de commun. C'est faute de connoître le vrai sens des mots, que les Grecs & les Modernes ont si fort embrouillé les émigrations des Tyrrhéniens & des Pélasges. L'Italie fut appellée *Tyrrhénie*, comme la Gréce *Pélasgie*. c'est-à-dire *Pays des Montagnes*. T.

de l'Italie, des Ultramontains & particulièrement des Gaules.

Je ne m'arrêterai pas à ce que M. Alexandre Tonſo répéte concernant l'Illyrie; l'arrivée des Scythes ou Celtes & Illyriens, par les Alpes de la Carinthie; *de l'origine des Ligures*, 1784: je rappellerai ſeulement que, ſelon lui, les trois grandes Contrées Occidentales de l'Europe, ſavoir l'Italie, la Gaule & l'Eſpagne ont été peuplées par les Ligures. Ainſi, pour réſumer, voici à quoi ſe réduiſent les opinions de MM. Fréret, Durandi & Tonſo:

1° L'Illyrie, trois ſiécles avant Troie, comprenoit la Liburnie, la Iapidie, la Dalmatie, la Croatie, la Pannonie, la Mœſie, &c.

2° Selon Hérodote, les *Umbres* ou *Scythes* ſe confondirent en corps de Nation avec les Illyriens, & ſont venus en Italie, diviſés en pluſieurs Tribus, par les Alpes de la Carinthie.

3° Les Liburnes étoient Illyriens, & formèrent la Nation des Ligures, en venant de la Liburnie.

4° Les *Iapiges* étoient les mêmes que les *Iapides* de l'Illyrie, comme le *Sicules* n'étoient autres que les *Siculotes* de la Dalmatie.

5° Les *Vénétes* n'étoient qu'un mêlange de Sarmates, de Sclavons & d'*Umbres*.

6° Les Etrusques n'étoient pas de la même origine que les Tyrrhéniens, puisque ceux-ci étoient une branche des Umbres ou Scythes ou Illyriens ; & ceux-ci venoient des Pelasges. Enfin ils pénetrèrent en Toscane, 992 ans avant notre ère

Après ce résumé, je ferai quelques observations sur chaque article. 1° Il est vrai que les Anciens comprenoient certain nombre de Provinces, sous la dénomination générale d'Illyrie : cependant il n'est pas croyable que l'Illyrie fût si étendue avant les Romains. « Les Romains, » dit Appien, entendent par le nom des Illy-» riens, les Pannoniens, les Rhétes, les Nori-» ques, les Misiens, qui sont à la droite du » Danube : de sorte qu'ils voulurent que, de-» puis la source du Danube, jusqu'au Pont-» Euxin, ce fussent les confins de l'Illyrie ». Voilà pourquoi Strabon commence la description de l'Illyrie aux Rhétes & aux Vindeliciens.

Il est facile de voir que les Romains pouvoient bien réunir plusieurs Provinces sous un même nom, pour l'ordre de l'Administrarion : mais jamais il n'a été en leur pouvoir de changer l'origine des Peuples, & de faire devenir Illyriens ceux qui ne l'étoient pas. Ils appellèrent *Illyrie* toute la Partie Orientale de l'Europe, située entre la mer Adriatique, la Gréce, le Danube jusqu'à la mer noire. Après Constantin,

on ladivisa en Orientale & Occidentale: la première appartenoit à l'Empire de Constantinople, la seconde à l'Italie.

Sextus Rufus & la Notice de l'Empire, font voir qu'on y comprenoit dix-sept grandes Provinces, parmi lesquelles on comptoit l'île de Créte, aujourd'hui Candie. Voilà pourquoi les Ecrivains les désignent tantôt par leurs noms particuliers, tantôt comme Illyriennes. C'est ainsi que Dion & V. Patercule appellent *guerre Pannonique* & *Dalmatienne*, celle que Tibère fit dans ces deux parties; tandis que Suétone la désigne comme *Guerre d'Illyrie*.

Mais l'Illyrie n'étoit pas telle dans les premiers âges; & l'on ne peut pas absolument prétendre, avec fondement, que les Illyriens existassent comme tels avant la guerre de Troye, parce qu'on ignore l'époque à laquelle ils se révoltèrent, & se détachèrent des Macédoniens.

L'Illyrie n'étoit, pour ainsi dire, qu'un petit territoire enclavé entre la Macédoine & la Dalmatie, sous le régne de Plaurate. Jean Lucius en fixe ainsi les premières limites dans son Ouvrage, intitulé *de Regno Dalmat.*, *Liv. I.*, *Ch. II.* « Il est certain que ce Royaume com-
» mença aux monts Cérauniens, ayant à l'O-
» rient la Macédoine, à l'Occident les Liburnes,
» au Nord la Pannonie ». Il confinoit à la Dal-

matie, & non aux Liburnes, du côté de l'Occident, à moins qu'on ne l'entende des îles.

Agron, dit Polybe, fut plus puiſſant que les Rois ſes prédéceſſeurs; cependant il mourut laiſſant ſon Royaume borné à l'eſpace qui s'étend entre Raguſe & le fleuve Drino, où commençoit préciſément la Macédoine. Voilà pourquoi les Romains, faiſant la paix avec Teuta, voulurent que les Illyriens ne paſſaſſent pas au-de-là de (1) Liſſus, avec plus de deux petites barques, chaque fois. La Capitale étoit *Rizone*, ſituée dans le golphe de Cattaro, & au milieu même du Royaume d'Illyrie.

On voit, bien clairement, le peu d'étendue de ce Royaume dans la *Deſcription* que Polybe nous a laiſſée de la guerre que les Romains firent à Teuta, femme d'Agron, & tutrice de Pinne, ſon fils. Strabon ſéparoit de l'Illyrie la Macédoine, la Dalmatie & l'Epire.

2° Quant à l'autorité d'Hérodote, il eſt évident, par ſes détails, qu'il ne connoiſſoit pas l'Europe: car il n'auroit pas dit que l'Iſter ou le Danube commençoit à (2) *Pirène*, chez

(1) *Liſſus*, ancienne ville de Macédoine, entre Epidaure & Aulone. T.

(2) L'erreur d'Hérodote a pour bâſe une vérité obſcurcie chez les Grecs. On y avoit ſu que le Da-

les Celtes, au-de-là des Colonnes d'Hercule, & partageoit l'Europe par le milieu. Ainsi ce qu'il dit du cours des rivières, dont parle M. Durandi, ne peut servir à rien établir de certain.

Si nous considérons l'état dans lequel devoit être l'Italie avant l'arrivée de ces Scythes que nos Littérateurs appellent *Umbres*, nous ne pouvons la voir que comme une scène d'horreurs, plus capable de détourner ceux qui vouloient y entrer, que de les attirer par sa fertilité. En effet tous ces Emigrans ne cherchoient que du pain, ou les moyens quelconques de vivre. Mais un pays couverts de monts énormes, & prolongés dans son étendue, submergé de tous côtés par des fleuves qui n'avoient pas encore de lit fixe, des Lagunes sans nombre, hérissé de bois dans les lieux par où l'on pouvoit se frayer un chemin, repaire de loups, de sangliers, d'ours; secoué dans presque toutes ses parties par des tremblemens de

---

nube sortoit d'un mont que B. Rhenanus appelle *Brénner*, en Grec *Pyren*, & que Pline nomme *Pyrenëus*, le plaçant en Germanie. Aristote suivoit la même tradion. Quant aux Colonnes d'Hercule, on voit qu'Hérodote, plaçant les sources du Danube dans les Pyrénées, devoit tomber dans une seconde erreur : mais il avoue ne pas connoître l'extrémité de l'Europe. T.

terre, déchiré par des volcans, dont les cendres, les laves, les baſaltes, les cratères atteſtent l'exiſtence depuis Padoue juſque dans les Provinces les plus reculées du Royaume de Naples; un tel pays, dis-je, pouvoit-il faire eſpérer des aliments à des Peuples affamés qui demandoient ſur-le-champ du pain, ou des vivres quelconques. D'ailleurs quelle raiſon ces Peuples auroient-ils eue de quitter leur pays pour aller ſe jetter dans une partie déſerte de l'Europe, & qu'ils ne connoiſſoient pas, à cette ancienne époque? Cette réflexion préſente une objection encore plus forte, ſi nous remontons au temps de Japhet, fils de Noé, avec ces Hiſtoriens. En effet il ne s'agit plus d'une Nation qui auroit entrepris ce voyage, mais d'une famille à qui jamais il ne pouvoit venir l'idée de paſſer du centre de l'Aſie en Italie; pays dont l'exiſtence ne fut ſans doute connu des Aſiatiques qu'à des temps très-poſtérieurs. Il eſt bien aiſé de dire: « *Les » Scyhtes, Celtes, Hébreux, &c. furent les premiers » qui peuplèrent l'Italie* ». C'eſt un voyage fait en deux lignes. Mais comment auroient pu y vivre deux grandes Nations avant que la culture y eût été fort avancée, & que le terrein eût payé la peine de l'Agricole?

Ils vinrent, dit-on, par les Alpes de la Carinthie: mais pourquoi ne ſe ſont-ils pas arrêtés dans le Frioul? Or ils ne s'y ſont pas arrêtés,

comme le prouve l'excuſe que les Gaulois firent au Sénat Romain. Ces Gaulois étoient deſcendus de ces mêmes Alpes, & y avoient élevé une Forrereſſe ſur un territoire, qui fut enſuite celui d'Aquilée. Or, ſelon Tite-Live, *Liv. XV. Ch. II.*, ils n'élevèrent là ce Fort que parce qu'ils virent cette Contrée déſerte, & qu'ainſi ils avoient cru ne faire tort à perſonne.

Il n'eſt pas concevable que, dans l'ordre des choſes, des Peuples abandonnant la Pannonie, ayent pris leur route à travers des monts incultes, (au lieu de tourner du côté de la Gréce) pour entrer enſuite dans un pays encore plus inculte & inconnu. On ne peut donc ſe perſuader que les Scythes ayent préféré l'Italie à la Hongrie, ſi auparavant on ne leur accorde la connoiſſance des paſſages preſque impraticables, par leſquels ils devoient tranſporter en même temps avec eux tous les vivres néceſſaires, puiſqu'il étoit impoſſible qu'ils en trouvaſſent dans les monts qu'ils avoient à traverſer: mais portoient-ils avec eux des vivres? Où les auroient-ils pris? Il eſt vrai que des Peuples chaſſeurs n'ont beſoin que de leurs armes pour vivre ſans attendre de récolte; ſur-tout les Scythes qui tranſportoient leurs familles ſur des chariots: ils n'avoient même pas d'autre habitation. Mais où chaſſer en Italie, puiſqu'à ces premières époques les tremblemens de

terre continuels, les volcans brûlants presque de toutes parts, les torrens qui balayoient le plat pays, sans suivre encore de cours, les lacs, les lagunes, les marais impraticables les auroient arrêtés. D'ailleurs les Liburnes qu'on dit être venus les premiers en Italie, habitoient les îles fertiles de la mer Adriatique, où ils pouvoient vivre de la pêche, mais non être chasseurs.

3° Cependant ces Liburnes, qu'on croit être de la Nation des Umbres, & les premiers qui ont mis le pied en Italie, étoient-ils d'abord dans la Liburnie, entre l'Istrie & la Dalmatie, où ils se trouvèrent du temps des Romains? S'ils étoient dans ces îles fertiles, baignées d'une mer très-poissonneuse, pouvoient-ils se résoudre à les quitter, pour aller chercher une vie plus heureuse en Italie, contrée absolument déserte, & telle que nous venons de le voir. Mais leurs îles leur auroient fourni tous les produits qu'ils auroient espérés ailleurs. En supposant qu'ils ayent fait ce voyage, ils n'avoient qu'une mer étroite à traverser, sans faire un détour de deux-cents milles pour déboucher par les Alpes du Frioul, à travers des monts stériles & escarpés, qui leur auroient opposé tant de précipices. Pour moi, j'avoue que je ne comprends pas ce voyage. Strabon observe très-bien que les Peuples ne deviennent émigrans que dans le cas où des voisins les refoulent plus loin. Or

quel Peuple auroit alors chaſſé les Liburnes de leur demeure, & les auroit obligé de prendre leur route par le long détour des montagnes? Rien ne nous l'apprend.

On ſait cependant que les *Umbres* les chaſſèrent des plages de l'Italie, qui regardent la mer Adriatique, d'où l'on peut conclure, avec Lucius, qu'ils paſſèrent de l'Italie aux îles opposées. En effet Théopompe, cité par Scimnus de Chio, dit que les îles *Liburnides* & *Abſyrtides* commencent où la mer Adriatique ſe joint avec la mer Ioniène.

Les Liburniens, dit Strabon (1), furent à Corfou, juſqu'au temps de Cherſicrate, qui les en chaſſa, & s'empara de cette île. Forcés de quitter cette demeure, ils paſſèrent plus loin. C'eſt pourquoi Appien, parlant d'Epidamne, aujourd'hui Durazzo, dit « Les Phrygiens y demeurèrent les premiers, enſuite les *Taulantes* &, après eux, les Liburnes. Ceux-ci s'emparèrent des îles qui ſont au-deſſus. Les Illyriens, devenant plus puiſſants, les inquiétèrent; & ce fut alors que ces Liburnes firent une ligue avant Denys de Syracuſe, à qui ils cédèrent deux îles, celles d'Iſſus & de Phare, où la flotte de Syracuſe ſe tint en ſtation.

Enfin on peut dire, pour réſumer, que les

(1) Strabon, *Liv. VI.*, à l'article de la Sicile. T.

Liburniens passèrent des bords de l'Italie dans les îles de la mer Adriatique ; & qu'ayant été chassés par des Peuples plus puissans, ils se retirèrent dans le golfe de *Quarnaro*. C'est dans cette opinion que Virgile a dit :

. . . . *Intima tutus*
Regna Liburnorum. . . . . .

Enid. Liv. I.

Guarnacci a soutenu, avec beaucoup de vraisemblance, cette opinion que j'avois proposée dans le quatriéme *Livre* de mon Ouvrage sur les *Argonautes* ; & il fait voir que les Liburnes étoient Tyrrhéniens, c'est-à-dire des premiers Peuples originaires de l'Italie, qui passèrent dans les îles de la mer Adriatique.

4° Les *Iapides* ou *Iapodes* confinoient aux Liburnes. Plusieurs Savans ont cru devoir en conclure que les Iapiges d'Italie leur devoient leur origine. Mais Hérodote pensoit differément. Il dit que les Crétois, ayant fait d'inutiles tentatives en Sicile pour s'emparer de la ville de *Céramique*, se rembarquèrent ; qu'accueillis d'une tempête, ils abordèrent en Italie, où ils bâtirent la ville d'Iria, & furent ensuite nommés *Iapiges-Messapes*. Athénée, *Liv. XII, Ch. V.*, qui les fait originaires de Créte, ajoute qu'ils dégénérèrent tellement, qu'à la fin ils *portèrent perruque*. Si donc les Iapiges sont originaires de Créte, ce dont Pline semble aussi

convenir, *Liv. III. Ch. XI.*, qu'avoient-ils de commun avec les Iapides, qui ne ſont pas venus de Créte, & qui n'ont jamais porté perruque.

Quant aux *Siculotes*, dont Pline ſeul a parlé, les plaçant ſur les limites méridionales de la Dalmatie, tout ce que nous en ſavons c'eſt qu'ils étoient diviſés en vingt-quatre Décuries. Les Sicules qui ſe trouvent actuellement en Tranſylvanie, peuvent être regardés comme les Deſcendans des Colonies que Trajan plaça dans l'une & l'autre Dacie ; & l'on doit en dire autant des Peuplades Latines ou Romaines qui y ſont encore.

5° Mais arrêtons-nous un inſtant ſur l'article des *Vénétes*. Nos Littérateurs en ont fait un mêlange de Sarmates ou d'Eſclavons & d'*Umbres*. On pourroit dire, avec Paul Diacre, *Liv. II. Ch. VI.* & *XXVI.*, qu'Alboin fut le premier qui amena les Sarmates & autres Barbares dans ces Provinces-ci. S. Grégoire parle de l'irruption que les Slaves firent en Iſtrie, *Liv. VIII. Epiſt. XXXVI.* Ils s'y fixèrent enſuite par le moyen du Duc *Jean*, au commencement (1) du IX[e] ſiécle, comme on le voit par les *Aſſiſes*,

(1) On a vu, par ce que j'ai dit ci-devant, que les Slaves étoient fixés où le dit M. Carli, avant le IX[e] ſiécle. Les mots *Carinthie* & *Croatie* ſont de leur Langue, & ſigni-

que les *Miſſi* ou Légats de Charlemagne tinrent dans cette Province. La Dalmatie fut enſuite envahie par les Avares & les Slaves, du temps de l'Empereur Héraclius, comme nous l'apprenons de Porphyrogénéte. Il nous montre auſſi que les Sarmates & les Croates étoient la même Nation.

Les Sarmates, que les Grecs appellèrent *Sauromates*, demeuroient au pied du Caucaſe, au-deſſus de la Colchide. Ces Peuples paſſèrent en Europe, & s'arrêtèrent d'abord au Danube, au-deſſous des *Gétes*, *Arrées* & autres Barbares. Enfin ils ſe portèrent juſque dans la Pologne, la Croatie, la Dalmatie, &c: Il ſeroit donc difficile de prouver qu'ils fuſſent venus en Italie avant la guerre de Troye, & que, s'étant réunis avec les Umbres, ils ayent été les Ancêtres des Vénétes.

Ainſi c'eſt l'eſprit de nouveauté qui ſeul a déterminé les Ecrivains que j'ai cités, à renoncer à un Peuple Aſiatique, ſavoir les Paphlagoniens, parmi leſquels on trouve les *Hénétes*, pour admettre un autre Peuple Aſiatique, ſavoir les Scythes & les Sarmates, qui n'ont aucun rapport, pour le

fient *pays de montagnes*. Ceux de Bohême ont auſſi appellé leurs montagnes *Carinthie* : voilà pourquoi on les trouve nommés, en Latin, *Quarantani* dans quelques Ecrivains des âges obſcurs. Voyez M. Pelzel, cité. T.

nom avec les Vénétes, & dont les émigrations n'ont eu lieu que plusieurs siécles après.

La Paphlagonie, qui commençoit au fleuve Bilis, étoit une Province qui confinoit au Pont-Euxin. La Sarmatie étoit à la partie Orientale : de sorte qu'en mettant dans une juste balance l'hypothèse des Modernes, avec l'opinion de Caton, de Nepos, de Pline, de Tite-Live, enfin de toute l'Antiquité, je me range du parti des Anciens, & je dis que j'aime mieux être (1) Paphlagonien que Scythe.

6° Mais que dirons-nous des Etrusques arrivés en Italie par les Alpes Grisonnes, & passant en Toscane, 992 ans avant J. C. ? On les fait différens des Tyrrhéniens & Pélasges.

Les Pélasges, arrivés en Italie, bâtirent Spina, aux embouchures du Pô. Etant passés en *Umbrie*, ils se réunirent aux Aborigènes, & chassèrent les Sicules. Commerçant ensuite avec les Tyrrhéniens, ils devinrent de grands marins : étant retournés en Gréce, ils furent appellés Tyrrhéniens du nom du pays qu'ils quittoient : ce que je dis, ajoute Denys d'Halicarnasse, afin que personne ne s'étonne de voir les Poëtes & les Historiens nommer quelquefois Tyrrhéniens les Pélasges.

---

(1) Les Paphlagoniens étoient Sarmates. Voyez ce que j'ai dit ci-devant. T.

Ces Tyrrhéniens n'étoient donc pas Pélasges; ainsi nos Ecrivains modernes sont tombés dans la méprise que cet Historien vouloit faire éviter à ses Contemporains. Mais si l'on veut absolument nier l'arrivée des Pélasges en Italie, à une époque si reculée, avant la guerre de Troye, il faudra dire, avec M. Guarnacci, que les Tyrrhéniens, ayant passé d'Italie en Gréce, ont eu le nom de *Pélasges* ou *Pélarges*, de leurs courses vagabondes: ce sera pour lors une Colonie de plus qui aura passé d'Italie en Gréce & en Créte, où Homère les rappelle sous le nom de *Divins Pélasges*. M. Guarnacci les fait ensuite retourner en Italie, sous la conduite d'Evandre. Il faut lire l'Ouvrage même de notre docte Ecrivain, *Liv. II.*, pour voir les preuves qu'il donne du passage des Etrusques ou Tyrrhéniens en Gréce, où ils habitèrent Lesbos, Imbros, Lemnos, Athènes, Sparte, &c., & où ils prirent le nom de *Pélasges*, avec lequel ils revinrent en Italie. Or ces Tyrrhéniens (1) étoient précisément les Etrusques; & jamais aucun Auteur, ni ancien ni moderne, n'en a douté. Les Tyrrhéniens, dit Strabon, sont appellés *Tusques* & *Etrusques* par les Romains. D'un autre côté, jamais on n'a regardé les Etrusques comme une Horde de Tartares, c'est-à-dire comme *Celtes*, *Scythes*, *Illyriens*.

(1) Oui, dans un âge déjà éloigné de la révolution. T.

On a tant écrit ſur les Etruſques, qu'il feroit abſurde de vouloir répéter ici ce qu'on en a dit. Il eſt certain qu'ils différoient de tous les autres Peuples Barbares, Celtes, Scythes, &c. par les Uſages, les Loix, les Rits Religieux, la Langue, l'Ecriture. Les Etruſques, dit Denys d'Halicarnaſſe, ne reſſemblent à aucune Nation par la Langue, les Uſages : c'eſt peut-être pour cette raiſon qu'Hérodote dit que les *Pélaſges-Tyrrhéniens* parloient la Langue de Cortone, qu'on appelloit *Barbare* ou Etrangère, lorſqu'ils étoient diſperſés dans la Gréce.

On ſait que les Romains appellèrent des Prêtres Etruſques pour l'inauguration de leur ville, du Temple de Jupiter Capitolin, de leurs Egoûts publics & d'autres grands Ouvrages; qu'il apprirent d'eux à régler l'appareil & l'étiquette des habits relatifs aux diverſes dignités, &c. &c. (1) La jeuneſſe étoit envoyée aux Ecoles des Etruſques, comme, par la ſuite, on l'envoya à Marſeille & en Gréce.

La Peinture & la Sculpture y étoient déjà arrivées à un haut dégré de perfection, à des époques très-anciennes. Pline parle de Peintures d'Ardée, beaucoup plus anciennes que Rome.

---

(1) Il eſt utile de lire ici ce que Bianchini a dit à ce ſujet. *Hiſt. Univ.* T.

Le

Le Labyrinthe de Cluſium (1) fut regardé comme une merveille de l'Art. Mais, ce qui fait honneur à cette Nation eſt l'ordre d'Architecture qu'on a nommé *Toſcan*. Maffée ſoupçonne, dans ſes *Obſervat. Littér. Tom. IV. pag.* 79, que ce furent eux qui introduiſirent, entre les triglyphes, les *têtes de taureau* & les *patères*, d'après leurs Rits Religieux. Je crois cette conjecture bien fondée, parce que les Grecs laiſſoient l'eſpace vide entre l'un & l'autre triglyphes pour éclairer peut-être le Temple; ce qui ſuppléoit à autant de fenêtres. Nous en avons une preuve dans l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide. Pilade, montrant le Temple à Oreſte dit : « *Vois, par* » *l'eſpace qui eſt entre les triglyphes, comme on* » *apperçoit ce qui eſt là-dedans* ». D'autres ont traduit ce Paſſage, comme s'il s'agiſſoit d'entrer par ces vides, avec une échelle : d'autres l'ont entendu de colonnes au lieu de triglyphes. Il eſt vrai que ce Paſſage eſt obſcur, *vers* 113. Mais il me ſuffit de remarquer qu'il y avoit un vuide entre les triglyphes, pour conclure, avec Maffée, que les Etruſques faiſoient la friſe maſſive, & ſculptoient les patères & les têtes de bœufs au milieu.

Ces réflexions nous mènent naturellement à

(1) Voyez Gori, à ce ſujet, & ce que j'ai dit du tombeau de Porſéna, dans le *Vol. I.* T.

d'autres ; & l'on peut dire que ce ſont les Italiens (1) qui ont montré aux autres Peuples & même aux Grecs l'Architecture ornée. En effet Hygin dit que ce fut Pélaſge (2) qui, le premier, bâtit un Temple à Jupiter Olympien. Or Pélaſge étoit Tyrrhénien ou Toſcan.

On peut dire la même choſe de la Mythologie ; car c'eſt en Italie & non ailleurs qu'on trouve Phlégra (3) & la bataille des Géans contre Jupiter, le Marais du Styx, les Champs-Elyſées, les Cimmériens, le Royaume de Pluton, le Rapt de Proſerpine, les Eaux du Cocyte, du Phlégéton, &c. de même que Saturne, Jupiter, Pallas, Phaéton, Mars, &c. Je vis, en 1757, à Piſe, une urne antique ſur laquelle étoit repréſentée la fable de Polyphème, ayant deux yeux : ce qui indique une époque (4) antérieure à Homére, ainſi mille ans au moins avant notre ère.

---

(1) M. Carli a ſans doute oublié ici ce qu'il avoit lu dans Athénée, *Liv. V.* T.

(2) Selon Pauſanias, ce ſeroit Deucalion. T.

(3) D'autres traditions rappellent ici la Theſſalie, pays totalement volcaniſé. Quant aux autres fables ou perſonnages, ſans excepter Proſerpine, on les retrouve originaires d'Egypte : ce que je pourrois prouver. T.

(4) Une variété pourroit bien ne pas marquer une époque. On en a d'autres exemples. T.

Si c'étoit des Phéniciens que les Tyrrhéniens eussent eu la connoissance des Arts, & reçu leurs Usages, comme le supposent nos Littérateurs, les premiers qui auroient du tirer cet avantage de ces Asiatiques, auroient sans doute été les Peuples de l'Italie, avec qui ils pouvoient entretenir quelque communication, comme les habitans des bords de Formie, Gaëte, &c. Or ces bords étoient occupés par les *Lestrigons*, Peuple grossier & même antropophage, selon Homère. Il est vrai que Thucydide les place en Sicile, *Liv. VI*, dans le voisinage (1) des Cyclopes, & dit qu'il ne sçait pas d'où ils sont venus; mais il se trompe.

Quoi qu'il en soit des Phéniciens & des Lestrigons, si les Etrusques étoient parvenus à un si haut dégré dans les Arts & dans la civilisation, avant l'existence de Rome, c'est-à-dire plus de mille ans avant notre ère, comment peut-on présumer que, deux siécles auparavant, ils ne fussent que des Barbares, sans culture, comme le furent toujours (2) les Celtes, les

(1) Les Cyclopes & les Lestrigons, fils terribles de Neptune, étoient des Pirates, comme tous les Peuples Maritimes. T.

(2) *Toujours* est un peu trop, ou il faut remonter à une époque bien obscure. Or peut-on dire quelque chose de certain de l'inconnu ? Un Peuple auquel César, ce

Scytes & les Illyriens? Quel rapport y a-t-il donc entre les Etrusques & ces Barbares? On voit sur les Médailles des Etrusques que les noms de leurs villes ont des finales différentes des noms Celtiques. Voici des désinences Etrusques : *Velatri*, *Juter*, *Capu*, *Icuvin*, *Pyrgi*, *Cere*, *&c.* quelle analogie y trouve-t-on avec les finales de noms suivans : *Taurischon*, *Scordischon*, *Bermischon*, *Arcobrigh*, *Burg*, *Pergh*, *&c.*? Quelles sciences, quels ornemens de dignité, quels spectacles, quelles marques extérieures

---

grandissime Brigand, enléve quatorze ou quinze millions d'or, devoit avoir des Arts, & depuis long-temps. Nous voyons encore chez les Celtes des Cités qui datent de plus de deux mille ans, ou pourroit dire trois mille sans erreur. Les murs de mon ancienne Cité sont de cette date : à peine peut on en arracher une pierre. Elle étoit assez spacieuse pour une grande Peuplade. D'ailleurs Cesar a trouvé des Etats bien policés & bien gouvernés chez les Celtes. Quant aux mots que M. Carli produit comme Toscans ou Etrusques, jamais il n'y en eut de plus purs Celtiques pour signifier *ville* ou *habitation*. Cære, Capitale de l'Etrurie, est le Celtique *Caër*, *ville*; j'avoue qu'il m'étonne ici. Il a trouvé des Théâtres ou des Spectacles chez les Peuples les plus barbares, le plus bel ordre civil chez les Peuples du Pérou, d'où le luxe étoit banni. On ne peut donc en tirer aucune induction ni pour ni contre les Celtes. Mais les Celtes étoient riches : or on n'est pas riche sans Arts. M. Carli voudra bien ne pas prendre mal ces courtes remarques d'un vrai Celte. Il doit connoître les *Ulbanectes*. T.

de luxe avoient les Celtes, qui vivoient épars dans de petites chaumières, ſans forme de Cité, ſans ſyſtême de Gouvernement ?

Dempſter a penſé que les *Umbres* n'étoient pas un Peuple différent des Etruſques; & il y a de bonnes raiſons pour le croire. En ce cas, les *Umbres* ne ſeroient pas d'origine Celtique ou Scythe, mais *Aborigènes*, comme le dit Pline, échappés à l'inondation de leur pays. La différence qu'il y a entre mon opinion & celle de Dempſter, de Guarnacci & autres, c'eſt que je me borne dans mes époques au Déluge d'Ogygès, ou à l'irruption de l'Océan, & qu'eux remontent juſqu'au Déluge univerſel. J'en ai déja parlé ſuffiſamment.

C'eſt au génie ſupérieur des Etruſques qu'eſt du le rafinement & la politeſſe de leurs Uſages. Les Phéniciens n'avoient ni leurs Arts (1), ni

(1) Les Phéniciens qui ont bâti le temple de Salomon devoient avoir porté les Arts à un dégré que n'ont jamais atteint les Etruſques. Ceux-ci ont eu de la délicateſſe dans les deſſins, du goût dans les formes, mais on n'y voit pas l'expreſſion de la Nature. Ce ſont des figures bizares, qui tiennent beaucoup des idées Arabes, & ſemblent rappeller les Etruſques dans l'Orient. Si par *Superſtition* M. Carli entend les *Rits Religieux* ſous leſquels les Etruſques cachoient leurs connoiſſances phyſiques, je crois que les Phéniciens, qui avoient été inſtruits par l'Egypte, ne leur cédoient en rien à cet égard. T.

leur Superstition. Les Etrusques ou Tyrrhéniens ont été nommés par Hésiode, comme *célèbres*, *illustres*. On croyoit, dans les temps les plus reculés, que les Etrusques s'étoient étendus par toute l'Italie : on leur a même attribué l'empire de la mer. Diodore rapporte qu'ils furent en guerre contre les Carthaginois au sujet de la possession d'une île de l'Océan. Apollonius feint qu'ils eurent aussi à combattre avec les Argonautes ; mais uniquement à cause de leur célébrité. Ils furent grands (1) pêcheurs de thon, ce qui leur fit donner le nom de *Thonnoscope*.

Cette expérience dans la Marine, est encore une preuve qui démontre que les Etrusques n'étoient pas Scythes ou Celtes d'origine, c'est-à-dire issus de Peuples qui ne fréquentoient pas la mer, & conséquemment ne pouvoient acquérir tant de célébrité à cet égard. Ainsi je ne saurois m'imaginer que les Etrusques n'ayent fixé leur habitation en Toscane que quatre-vingts-dix ans environ avant Hésiode, & qu'ils ne fussent que des Barbares. Au contraire, je vois qu'Hésiode, les faisant gouverner par le courageux Latinus, fils d'Ulysse & de Circé, les rapporte à 1150 ans avant notre ère.

Enfin il faut observer que tous les Anciens

(1) C'est aux aux Phéniciens qu'Aristote attribue l'invention de cette pêche. T.

s'accordent à dire que les Etruſques de Toſcane ont envoyé des (1) Colonies dans le Royaume de Naples, en de-çà de l'Appennin, & fondé douze Villes, chaſſant les Peuples qui s'étoient établis dans ces endroits. Voilà pourquoi l'on trouve différens monumens Etruſques dans les territoires de Padoue & de Véronne. M. Guarnacci produit une monnoie ſur laquelle on lit *Patu*, qu'il croit indiquer *Padoue*. On pourroit en inférer que les *Euganées* étoient de la Nation Etruſque, comme Mantoue & Adria.

Le même Ecrivain prétend prouver, par un grand appareil d'érudition, que les Etruſques, Tyrrhéniens, Umbres, Pélaſges, Ænotres, Aborigènes, Auſones étoient de la même origine & un même Peuple. Il remonte à Noë & à Japhet, auquel il fait peupler tout l'Occident; trouvant l'Italie dans *Khétim*, nom du fils de Javan, fils de Japhet. Bacchus (2) n'eſt

(1) Les Celtes ont fondé des Royaumes chez l'Etranger. T.

(2) Ce Bacchus qu'on voulut auſſi trouver dans Moyſe n'étoit que le *P-ach* Egyptien, qui ſignifie *Roi & Soleil*. Macrobe avoit bien raiſon de ſoutenir cette opinion. Laiſſons donc là *Nemrod* & ſon *Bar-chus* à Bochart & à nos Karaïtes. Moyſe eût ſans doute été bien irrité de ces Métamorphoſes, lui qui ne connoiſſoit que l'Auteur de la Nature pour objet de ſes hommages. T.

pour lui que Nemrod. Il lui donne une flotte avec laquelle il va combattre les Tyrrhéniens: d'où il conclut que l'Italie étoit très-peuplée, quatorze ans après le Déluge, & puiſſante ſur mer.

Cependant il met en problême: « Si cette » étonnante population s'eſt faite naturelle- » ment ou par miracle; ou ſi le monde eſt » plus ancien qu'il ne nous paroît ». Or il ne ſauroit répondre à cette queſtion qu'avec un miracle, ou en faiſant remonter la Chronologie plus haut.

Obſervons que l'Ecriture ne nous préſente, à cet égard, aucun effet miraculeux; mais elle nous fait voir que tout s'eſt paſſé dans l'ordre de la Nature. Ainſi, en admettant cet ordre, c'eſt-à-dire qu'il naiſſe trois ou quatre individus pour cent, & qu'il en meure à-peu-près autant, admettant néanmoins l'avantage d'un de reſte ſur les morts, par cent, il eſt certain qu'en cent-cinquante ans il ne pouvoit ſe trouver de deux perſonnes qu'environ trois-cents individus d'engendrés. Combien donc faudroit-il de ſiécles pour produire ces millions qu'on ſuppoſe?

Quoi qu'il en ſoit, M. Guarnacci prend Noé pour la ſouche des Italiens, ſous le nom de *Ianus*, qui, ſelon lui, étoit celui qu'on doit entendre par Saturne. S'il eſt vrai que Noé,

Japhet, Javan vinrent, par une inclination particulière, peupler l'Italie, il s'en ſuit que c'eſt l'Italie qui a répandu ſes Colonies dans tout l'Occident pour le peupler; & même en Gréce. Mais ce ne ſeroit alors qu'à des époques très-poſtérieurs; &, quand nous parlons des Peuples qui ont envahi l'Italie, nous remontons à deux mille ans environ avant l'ère Chrétienne. Or c'eſt à ces époques que nos Littérateurs, ſuppoſant l'Italie déſerte, la font peupler par des Scythes, des Celtes, des Umbres, des Illyriens, &c.

Nous voulons devoir tout, en Italie, à des Peuples étrangers, ſur-tout à des Barbares que nous réclamons pour nos Ancêtres: mais il y a une grande différence entre dire que les Celtes & autres Nations ont pénétré peu-à-peu en Italie, & prétendre qu'il n'y avoit aucun habitant à leur arrivée, ſur-tout depuis le Déluge d'Ogygès; c'eſt-à-dire depuis la révolution du Globe, & la rupture du Détroit de Gibraltar, cauſée par l'Océan, qui ſubmergea tant de terreins découverts auparavant.

Il eſt certain que les Peuples primitifs ont tous été vagabonds; mais, ſi les Etrangers ſont venus chez nous, on peut auſſi aſſûrer qu'il eſt ſorti de chez nous des Colonies qui ſont allées ſe fixer dans d'autres Contrées. Je ne

parlerai pas ici des Liburnes qui ont peuplé les îles de la mer Adriatique, parce que cette époque eſt trop récente, en comparaiſon des temps ſuppoſés primitifs.

Nous avons déjà vu que les Béotiens ſe diſoient deſcendus des Peuples qui habitoient autour du Pô, comme le montre Servius : en effet il y avoit des Orobes, tant au-de-là du Pô, que dans la Béotie. Il ſemble auſſi qu'il eſt démontré, par l'accord de tous les Hiſtoriens les plus anciens, que les Etruſques ou les Tyrrhéniens ont en partie paſſé en Gréce, en Arcadie, dans pluſieurs îles où ils ont fondé des Colonies. C'eſt ce qui arriva pluſieurs ſiécles avant la guerre de Troye, avant Inachus, père de Phoronée, ſous lequel arriva le Déluge d'Ogygès. Cet Inachus, ſelon Sophocle, cité par Denys d'Halicarnaſſe, régnoit à Argos parmi les *Pélaſges Tyrrhéniens* : de ſorte que la colonie des Tyrrhéniens eſt de la même époque que les Orobes en Béotie. Cependant les Arcadiens (1) qui ſe diſoient antérieurs à la Lune, donneroient à entendre qu'ils remontoient à une époque plus éloignée que ce Déluge.

Denys d'Halicarnaſſe favoriſe mon aſſertion, lorſqu'il dit que les Aborigènes envoyèrent

(1) Voyez ce *Tom. II. pag.* 274. Note. T.

des Colonies dans plusieurs Contrées. Les Phrygiens, selon Servius, *Virgil. Æneid. Liv. VII.* savoient, par ancienne tradition, que Dardanus, sorti de *Corique*, ville de Toscane, s'étoit rétiré en Phrygie, où il avoit bâti celle de Troye. C'est pourquoi Silius Italicus écrivoit, en parlant des Troyens :

. . . . *Tellure antiquitus orti*
Euganeâ. . . . . Liv. VIII.

Plus avant, dans l'Asie, vers la mer Caspienne, les Albaniens, au rapport de Trogue Pompée, se disoient originaires du Latium & du mont Albain. Voilà pourquoi ils appelèrent les Romains *Fréres*, lorsque Pompée se présenta à eux.

Mais tous ces rapports sont des fables, me dira-t-on. De quelle opinion ne peut-on pas en dire autant? Plutarque est le seul qui prétende que les Ligures (1) se croyoient de même

---

(1) Plutarque avoit la Vérité pour lui. Le mot *Ligur* désignoit les Celtes fixés le long des côtes maritimes qui en ont eu le nom de *Ligurie*, c'est-à-dire *Pays* des hommes de mer. M. Carli, qui refuse aux Celtes d'avoir été marins, ne s'est pas rappellé les Vénétes, (aujourd'hui *Vannes*) ou Celtes de l'Armorique, qui avoient un si grand nombre de vaisseaux, & qui furent les plus puissans de ceux qui habitoient les côtes. T.

origine que les Celtes, parce que les armées Romaines & Cimbriques, étant en face des Helvétiens & des Ligures, avoient crié *Ambrones.* C'eſt ſur ce fondement qu'on établit l'origine de ces Ligures. Mais Trogue Pompée dit la même choſe des Albaniens, lorſque les Romains entrèrent dans leur pays. Son autorité vaut bien celle de Plutarque, au moins. En conſéquence il faut admettre ce qu'ils diſent l'un & l'autre (1), ou les rejetter tous les deux.

M. Guarnacci a donc raiſon de ſoutenir que la Gréce, loin de fournir des Peuples à l'Italie, doit reconnoître les Italiens pour ſes Peuples primitifs, ... &c.

Mais, avant toutes ces époques, c'eſt-à-dire avant la cataſtrophe qui changea la face du Globe, la Gréce étoit elle-même un Continent qui s'uniſſoit à l'Italie; & les îles ne furent que les cimes qui s'élevèrent au-deſſus des eaux qui ſubmergèrent les terres.

Il faut donc établir deux époques, l'une antérieure, l'autre poſtérieure à l'inondation. Ainſi l'on peut dire que les Italiens, tant avant qu'après la révolution, paſſèrent en partie en Gréce, comme d'autres Peuples de l'Aſie & de l'Afrique; & que l'écriture fut la même parmi ces Peuples, juſqu'à ce que

(1) Ce que dit l'un n'infirme pas l'aſſertion de l'autre. T.

les Grecs en perfectionnèrent la forme, polirent le langage, & se différencièrent ainsi de tous les autres. Il est évident que les monumens les plus anciens de l'Italie présentent une uniformité sensible dans les caractères ou les lettres de l'Alphabet : c'est pourquoi l'on est souvent incertain à quel Peuple on doit rapporter ces Antiquités, comme je l'ai fait observer ailleurs.

Ainsi, quelqu'éloigné que M. Tonso paroisse de l'hypothèse des Atlantides & de l'idée d'une cométe dont les approches auroient causé la révolution que j'ai décrite, & fixée au temps d'Ogygès, cela n'empêche pas que je rende à ses travaux littéraires la justice qu'ils méritent ; car rien ne doit être plus libre que la pensée. Toutes les fois qu'on traite de points historiques, assez éloignés pour se délayer dans la Mythologie, chacun est libre de penser comme il le juge à propos.

Mais je dirai, en réponse à la digression amère qu'il a faite sur l'Eridan & sur l'Ambre, que cette question étoit étrangère à l'origine des Ligures. Ainsi qu'il me permette quelques mots.

Il observe, comme moi, qu'Hérodote a écrit que l'Ambre (1) venoit d'un fleuve appellé

(1) L'Ambre est une production minérale. Un morceau ou bloc d'Ambre, pesant trois mille livres, peut détromper

Eridan, qui coule dans le Nord de l'Europe. Ce qu'il dit eſt conforme au rapport de Diodore de Sicile, *Liv. VI. Ch. VIII.* Ainſi, tournant en ridicule la fable de Phaéton, il donne ſon opinion. « Comme, dit-il, le Rhône (*Rhoda-*
» *nus*) qu'on appelloit auſſi *Eridan*, a ſes ſources
» voiſines de celles du Rhin, qui ſe décharge
» dans le pays des *Vénétes Belges*, de même
» on peut croire que le Rhin avoit proprement
» le nom d'*Eridan;* que, l'Ambre venant du pays
» de ces Vénétes, on a pris un pays l'un pour
» l'autre, & qu'on a dit des Vénétes Adriati-
» ques ce qui ne convenoit qu'aux Vénétes
» Belges; raiſon pour laquelle on a donné au
» *Po* le nom d'*Eridan*, qui n'a jamais été connu
» dans ces parties, comme cela eſt atteſté par
» les plus graves Auteurs, entr'autres par
» Strabon, cet Ecrivain qui eſt d'un ſi grand
» poids ».

---

ceux qui le regardoient comme le produit d'une eſpéce de baleine, ou ceux qui le croyoient végétal. Voyez, pour de plus grands détails, l'Abrégé qu'on publie des *Tranſactions Philoſoph.* en François, *Tom. II. pag. 95 & ſuiv.*, chez Buiſſon, Libraire. Le fleuve dont il s'agit dans Hérodote, ſe trouve marqué ſur la *Carte* que M. Bailly a jointe à ſon *Atlantide*: mais on trouve de l'Ambre dans preſque toutes les parties du Globe, & ſouvent au milieu des terres. Voyez auſſi Bergmann, *Manuel Minéralog. pag.* 171, §. 140. T.

Voyons donc ſi le Pô n'a pas eu le nom d'*Eridan.* Il eſt vrai que Strabon écrit, *Liv. V. pag.* 215, que l'*Eridan n'exiſte nulle part ſur terre.* Ainſi l'on pourroit, avec lui, ne reconnoître aucun fleuve de ce nom, ni en Italie, ni chez les Belges, ni ailleurs : mais Diodore, plus ancien que Strabon, ſavoit, *Liv. III. Chap. XVI.* que le Pô avoit été *anciennement appellé Eridan* ; nom, dit Pline, *Liv. II.* que les Grecs donnèrent au Pô. Virgile, antérieur à Strabon, dit du Pô :

> *Et gemina auratus taurino cornua vultu*
> *Eridanus.* Georg. *Liv. II.*

Polybe, plus ancien que tous ces Auteurs, dit que ce fleuve étoit particulièrement appellé *Eridan* chez les Poëtes. Mais Platon l'avoit ainſi nommé, long-temps auparavant, dans ſon *Critias.* Scimnus de Chio dit que c'étoit ſon nom, & ajoute qu'on y trouve de l'ambre excellent. Selon Silax, l'*Eridan* coule chez les *Hénétes.* Je ne ſais, en vérité, comment, après tant de preuves, on peut nier que le Pô ait eu le nom d'*Eridan.*

Je n'ignore pas que M. Tonſo eſt peu conſéquent dans ſes aſſertions. Il dit, par exemple, que les Déluges d'Ogygès & de Deucalion rappellent le Déluge de Noë ; & enſuite il tourne en ridicule ceux qui voyent le Déluge de Noë dans ceux d'Ogygès, de Deucalion, de Xiſuthrus,

de Fo-hi, de Saturne. Il ne veut pas que l'analogie des Langues ferve à découvrir l'origine des Peuples, tandis qu'il s'en fert pour prouver que les Ligures font Illyriens d'origine.

Je dirai donc que, chacun penfant, avec droit, pouvoir adopter l'hypothèfe qui lui plaît, je me fuis cru affez autorifé pour en produire une de plus, en remontant à des époques plus éloignées, auxquelles je puffe trouver les Aborigènes ou les Autochthones, qu'on reconnoît comme Peuples primitifs. J'ai donc dit que Saturne étoit venu à la tête de Peuples fortis de l'Atlantide, comme Platon l'affûre d'après les *Mémoires* qu'il avoit de Solon; époque à laquelle le Latium avoit des habitans encore plus ancien; puifqu'on y fuppofe Janus, qui reçut ce même Saturne avec les Atlántides qu'il y conduifit. Voyez Macrobe, *Saturn. Liv. I. Ch. VII.* Enfuite j'ai montré que, depuis Saturne, il étoit arrivé fur le Globe une révolution qui fut connue fous le nom de *Déluge d'Ogygès :* ce fut alors que l'Océan, pouffé au-de-là de fes limites, abforba l'Atlantide, pénétra entre l'Europe, l'Afrique & l'Amérique, formant auffi les mers Méditerranée, Adriatique, Ioniene, &c.

En conféquence, il me fembla pouvoir en inférer que ces Peuples Atlantides ou Saturniens, réfugiés en partie fur les hauteurs, defcendirent peu-à-peu dans les plaines, lorfque les

les eaux eurent repris le niveau dans lequel il étoit possible qu'elles se fixassent. Ce furent là les Aborigènes qui donnèrent à cette partie de l'Italie le nom de *Saturnie*, & que tous les Peuples arrivés dans cette Contrée, par la suite des temps, reconnurent pour tels.

Si c'étoit une erreur, elle me seroit commune avec toute l'Antiquité. C'est ici sur-tout qu'on peut appliquer la maxime de *Tertullien : Quod antiquum, verum ;* l'Antiquité est vraie. Ainsi je dis, avec *Trogue* ou son abréviateur *Justin :* « Les premiers Habitans de l'Italie furent » les *Aborigènes*, qui eurent pour Roi Saturne, » le plus juste des Souverains ; & voilà pour- » quoi l'Italie fut appellée *Saturnie* ». Isidore dit aussi que les Romains eurent même le nom de *Saturni.* Ennius, dans *Varron*, appelle *Saturnie* les environs du Capitole, où étoit le Temple de Saturne. Festus observe un très-ancien usage, en parlant du nom de *Saturnie* donné à l'Italie : c'est que, dans les plus anciens temps, les Prêtres ne se couvroient point la tête en faisant les Sacrifices : usage, dit-il, qui remonte à une époque antérieure à la guerre de Troye. En effet Macrobe dit que les Fêtes des Saturnales précédèrent de plusieurs siécles la fondation de Rome. Pline, *Liv. III. Ch. V.*, rappelle l'ancienne ville de *Saturnie*, dans le Latium ; Tite-Live nomme aussi un château

de ce nom comme exiſtant en Toſcane; *Liv. XXXIX.* Il n'eſt donc pas étonnant que Virgile ait nommé l'Italie *Champs de Saturne*, *Saturnia arva.*

Il eſt bien ſingulier qu'on ait voulu reprocher une erreur à Denys d'Halicarnaſſe, parce qu'il dit, en Grec, que les Anciens appelloient l'Italie *Satornia*, en ſuppoſant que le nom de *Saturne*, en Grec, n'étoit pas *Saturne*, mais *Krones.* Je réponds d'abord que Dion ſe ſert du terme de *Saturne*, en écrivant en Grec: enſuite, qu'on peut apprendre de Denys, que le Roi Saturne n'eſt pas le Dieu connu ſous le nom de *Kronos*, quoique les Grecs ayent indiſtinctement employé ce nom pour l'un & pour l'autre. C'eſt pourquoi Tertullien s'étonnoit que les Anciens euſſent fait un Dieu de Saturne, qui, dit-il, n'étoit vraiment qu'un homme. Voyez ſon *Apologie, Ch. X.*

Je ne ſais pourquoi Saturne eut le nom de *Kronos* (1); mais on n'ignore pas que ce nom

(1) *Saturne*, nom pris d'un mot qui ſignifie *Montagne*, ſelon Diodore, & en même temps celui du plus ancien *Roi*, rapporté dans l'Hiſtoire, fut *Kronos*, chez les Grecs, qui eurent preſque tous leurs mots radicaux des Macédoniens ou Slaves. Or, chez ces Slaves *Kronos*, *Karanos*, ſignifioit *éminence*, ſupériorité, pointe de montagne; en Allemand *Horn.* De cette ſignification de ſupériorité eſt venu le nom

fut commun à plusieurs Héros de l'Antiquité. Les Grecs, joignant l'aspiration à la lettre *K*, ont écrit *Khronos*, & ont ainsi pris *Saturne* pour le *Temps*, comme l'observe Macrobe. Mais il reconnoît Saturne ou *Kronos* pour un Roi, sous lequel les Peuples furent ramenés de l'état de barbarie à celui de la culture & des Sciences. Il ajoute que, si les Mythologistes ont totalement défiguré Saturne par leurs fictions, les Physiciens l'ont réduit à une simple vraisemblance. Ainsi l'Histoire de Saturne fut altérée par les uns & les autres, au point qu'on n'en connut plus la vérité. *Kronos* est le père de Jupiter, dans Homère & Hésiode. Quoi qu'il en soit, il s'appelloit *Saturne* en Italie; on en fit un Dieu après sa mort, & l'on institua les Saturnales en son honneur; jamais homme ne fit tant de bien à ses semblables, selon le témoi-

---

Kronos, donné à Saturne, le plus ancien Roi. *Caranus*, premier Roi de Macédoine, est connu. Son nom signifioit de lui-même *Roi*, comme *Pharaon* en Egypte. Aussi les Egyptiens distinguoient les *Pharaons* ou *Rois* par des épithétes. Ce mot fut aussi celui d'un Chef d'Egyptiens qui passèrent en Gréce; *Phoron*, d'où l'on a fait *Phoronée*. Il fut *Peiroun* en Asie pour désigner un *Chef* & le *Soleil*, comme en Egypte Pharaon *Ophra* ou *Soleil*. Voilà donc pourquoi *Saturne*, ou *Kronos*, fut le nom d'un même Roi. T.

gnage de toute l'Antiquité. Pouvoit-on ne pas le placer au Ciel après qu'il eut fait régner l'âge d'or ſur la terre ? Qui l'a plus mérité que lui ? Du reſte les Egyptiens n'ont pas connu les Saturnales avant la mort d'Alexandre. Quoique Saturne ait pu avoir d'autres noms, cela ne fait rien à la vérité de ſon Hiſtoire. S'il a eu le nom de *Kronos*, il a eu auſſi celui de *Gadir*, ſans changer de perſonnage : car Platon nous apprend que le frère d'Atlas, lequel vint en Tyrrhénie, avoit le nom de *Gadir*, connu, en Italie, ſous celui de *Saturne*. L'Italie fut donc d'abord nommée *Saturnie*, enſuite *Tyrrhénie* : mais jamais elle n'eut comme dénominations générales celles de *Celtique*, *Illyrique*, *Umbrie*, *Ligurie*, *&c.* Il eſt fort douteux que les Celtes y ſoient venus anciennement : mais cela eſt vrai des temps poſtérieurs. Il n'eſt pas moins vrai que le Caucaſe & la Scythie ont, preſque de tous temps, vomi des Peuples barbares, affamés, qui inondoient l'Europe. Mais il s'agit ici des Peuples primitifs de l'Italie, & de décider ſi cette Contrée étoit déſerte & inhabitée, lorſque les premiers de ces Barbares y fondirent, & ſi l'on doit les en regarder comme les Aborigènes.

J'obſerverai encore que parmi ces reſtes de Nations qui ſe ſont réfugiées ſur les montagnes, on trouve encore les *Chones* ou *Cones*, iſſus

de Chona, ou connus ſous ſon nom. Or l'Hercule Egyptien, ſous lequel arriva la révolution, ſe nommoit auſſi *Chon*. Nous avons encore dans les environs du Pô les *Cycnées*, ainſi appellés de *Cycnus*, regardé comme Roi des Ligures. M. Guarnacci a cru que *Chone* étoit pour *Krone*. Mais Saturne ne fut jamais nommé *Krone*, en Italie, que lorſque les Grecs y eurent répandu leur Mythologie : cependant il eſt d'accord avec moi ſur l'époque des Chones & des Saturniens, qu'on peut regarder comme les deſcendans des Atlantides.

Tel eſt le Supplément que j'ai cru devoir faire à ce que j'avois dit ſur les *Peuples primitifs de l'Italie*. J'ai ſeulement voulu prouver que les hypothèſes n'étoient que des hypothèſes, toutes ſujettes aux mêmes difficultés, quoique les unes ſoient quelquefois plus probables que les autres, ſur-tout lorſqu'un homme ne conclut que d'après des faits préſentés par la Nature, & confirmés par des traditions qui ne ſont démenties par aucune autre. Je reſpecte infiniment les lumières de ceux qui penſeroient autrement que moi. J'ai tâché d'éclaircir un fait obſcur que d'autres ont ſoupçonné avant moi, en conſidérant l'état actuel du Globe. Ils ont imaginé des ſyſtêmes, pour tout expliquer. Ma marche eſt bien différente : c'eſt la

Nature que je conſidère : c'eſt l'Hiſtoire, la Géographie qui me ſervent de guides, en me marquant des points qui fixent ma courſe, & dont je ne me permets pas de m'écarter. Il en eſt des Sciences comme de ces repas des Anciens, où chacun apportoit ſon écot : l'un donne plus, l'autre moins : jouiſſons toujours avec reconnoiſſance.



LETTRE XLVII.

Déluge de Deucalion. Prométhée. Ce Déluge n'eſt que l'Inondation annuelle de l'Egypte. Origine de la Fête des Eaux : elle n'eſt pas la Commémoration d'aucun Déluge. La joie en faiſoit le caractère, &c., &c.

Deucalioneos fudiſſet Aquarius imbres. Lucain.

PARMI les abſurdités ſans nombre qu'a débitées ſur le *Déluge de Deucalion* l'Auteur du *Dictionnaire Etymologique*, Grec & François, dans ſon *Diſcours Préliminaire pag.* cl. *& ſuiv.* j'y trouve une ſeule réflexion ſenſée, dont il faut lui faire honneur. « Une foule de traits » indiquent un très grand (1) rapport entre » la Mythologie Grecque & l'Egyptienne, nié » cependant par des perſonnes que leur habi- » leté auroit du mieux guider », *pag.* clxv.

C'eſt particulièrement contre lui que je cite ſa propre réflexion. Cet homme, qui ne doutoit

(1) On verra cette vérité prouvée dans le *Séthos* ſurtout, 3 vol. *in*-12. chez Guérin, 1731 ; Ouvrage très-intéreſſant, & qui eſt à peine recherché.

de rien, à la faveur des Dictionnaires (car, pour les Langues, il n'en entendoit aucune) nous dit tout ingénuement, *pag.* 149 : « Que la » ſolution des difficultés relatives à la tradition » de ce Déluge (*inconnu aux anciens Grecs*) ne » doit être qu'un jeu pour nous, qui avons de » plus grands ſecours, des ſecours inconnus » aux Grecs ».

J'avoue que, toutes les fois que j'ai voulu concilier le Déluge de Deucalion avec la Chronologie & l'Hiſtoire, je n'y ai plus trouvé ni Deucalion, ni ſon Déluge ; & la lecture de ce qu'en a écrit ce Littérateur, n'a ſervi qu'à me convaincre davantage qu'il n'y avoit aucun rapport entre le Déluge de Deucalion & celui de Noé, bien loin de m'en prouver la reſſemblance, comme l'Auteur s'étoit propoſé de le faire. J'ai examiné ce que diſent les autres Peuples des deux Hémiſphères, puiſque la Fête des Eaux ſemble avoir été généralement connue & pratiquée : mais un tradition dément l'autre : les époques ſont contraires les unes aux autres : ainſi je n'ai pu y voir que des idées vagues de ce que je cherchois. J'en ai donc conclu, avec M. Schenneberg, qu'*outre toutes les autres circonſtances, qui ſe refuſent aux idées de* Gébelin *& d'autres, la Chronologie ne pouvant s'accorder avec les époques, pour prouver l'identité du Déluge de Deucalion & de celui de Noé*, il falloit regarder

ce premier Déluge comme une fable renouvellée des Grecs, & convenir que Fréret a très-bien vu, quoi qu'en dise Gébelin, que les anciens Grecs n'avoient pas connu le Déluge de Deucalion. Aristote en dit deux mots : mais l'idée de l'inondation de l'Egypte & de ses circonstances s'étant peu-à-peu obscurcie en Gréce, parmi les descendans des Egyptiens qui y étoient passés sous la conduite de Phoronée & de Danaüs, ou ayant été confondue avec ce qu'on avoit pu y apprendre d'une traduction Grecque de la *Genèse*, qui y circuloit déjà du temps de (1) Platon, on aura dès-lors adapté à Deucalion ce qui ne convenoit qu'à l'Egypte, comme nous le verrons.

Mais que cette version ait existé ou non, je crois qu'il faut remonter au-de-là des dates connues chez les Grecs, pour trouver l'origine de la tradition de ce prétendu *Déluge* : « *Il fut,* » *dit-on universel. Il n'échappa que ce Scythe, sa* » *femme : & ce fut avec des pierres qu'ils répa-* » *rèrent le Genre-Humain, après avoir été con-* » *sulter l'Oracle de Thémis* » :

. . . . Indè genus durum. . . . . .
Et documenta domus quâ simus origine nati,

dit Ovide.

---

(1) Voyez *Beyerling*, Préface de sa *Bible*, à Anvers, 3 vol. *in-folio*.

Je laiſſe de côté les autres expoſés de ce Déluge, parce qu'ils ont été certainement diverſifiés plus tard ſur la *Bible* des Septantes. Plutarque, Lucien, ou l'Auteur de l'Ecrit qui paſſe ſous ſon nom, Apollodore, ont chacun brodé le fait à leur manière, en puiſant à cette ſource. Ainſi je ſuis la tradition la plus générale. En vain m'oppoſeroit-on, avec Gébelin, les conſtellations méridionales, où les circonſtances de l'Arche de Deucalion, ou de Noé, ſelon lui, l'Autel de Thémis, la Colombe, le Corbeau, &c. *ſont tracés*, dit-il, *en caractère de feu :* je répondrois qu'on a calqué cet événement ſur le rapport de ces aſtériſmes, & l'on auroit rien à me dire.

Je vous prie de faire bien attention à cette manière de reproduire des hommes. Pourquoi ne ſont-ce pas *Deucalion* & *Pirra* qui repeuplent le Monde du fruit de leurs amours légitimes ? Et pourquoi, après cette reproduction *lythophyte*, ont-ils des enfans ? car Gébelin nous donne très-exactement la généalogie de leurs enfans *ſarcophytes*.. Voilà des demandes qu'aucun Ecrivain ne s'eſt encore faites, afin d'en tirer une conſéquence quelconque. Il eſt vrai que d'autres Nations, ſoit en Aſie, ſoit en Amérique, conſervent d'autres individus : d'autres conſervent même des Peuples entiers ſur des montagnes. Mais ce n'eſt plus le Déluge

de Deucalion. Ne nous écartons pas de la vraie tradition, telle que je l'ai préſentée.

La Fête des Eaux ou des Hydrophories ſe trouve réunie à l'idée du Déluge de Deucalion, comme inſtituée en mémoire de ce Déluge. C'en eſt, dit Boulanger, après pluſieurs autres, la vraie Commémoration. Ils citent le gouffre où l'on jettoit, en Syrie, l'eau qu'on puiſoit à un lac; celle qu'on jettoit de même en Gréce, près d'un Temple de Jupiter; celle qu'on puiſoit à Jéruſalem, à la fontaine de Siloë, & que les Prêtres verſoient dans un trou analogue, près de l'Autel. Perſonne n'a plus appuyé ſur ces circonſtances que Boulanger &, après lui, Gébelin, pour en conclure la vérité d'un Déluge de Deucalion, qui ſeroit celui de Noé même. Ils n'ont pas réfléchi que, ſi ces deux Déluges étoient le même, on prouvoit la nullité des deux, en démontrant que l'un étoit abſolument imaginaire. Or nous verrons bientôt que celui de Deucalion eſt une ſingulière mépriſe.

Vous êtes convenu avec moi des connoiſſances ſuperficieles de Boulanger, & qu'il n'étoit pas aſſez inſtruit pour nous donner un Ouvrage ſous le titre d'*Antiquité dévoilée.* Il a tout vu en noir, ſelon ſes diſpoſitions phyſiques. Entièrement ſubjugué par une première idée, à laquelle il a voulu ſubordonner tous les

acceffoires, il a bâti un fyftême tel qu'il le vouloit avoir, mais non tel qu'il devoit être; & tout fon appareil d'Hébreu n'eft qu'un verbiage mal appliqué, qu'il ne comprenoit même pas.

Voyons d'abord qui eft Deucalion dans la Fable; car la Fable, toujours vraie, quand elle eft bien entendue, devient pour nous la feule Hiftoire que nous puiffions confulter. Ainfi cherchons le dans cette Hiftoire. Deucalion a pour père *Minos*, le même que *Ménès*, en Egypte, *Manès*, chez les Phrygiens, *Man*, chez les Theutons, &c. c'eft-à-dire le *Soleil*. L'identité du fens de ces mots a été trop bien prouvée par M. Gufmann (1), que j'ai cité plufieurs fois, pour que je m'y arrête. Selon Apollodore, Deucalion a pour père *Prométhée*; c'eft encore le *Soleil*, mais à un point particulier de fa courfe, comme nous le verrons.

Il faut donc favoir qui eft auffi Prométhée. Vous favez qu'on a pu dire *Promèthès* & *Prometheus*, chez les Grecs, comme on a dit *Achillès*, *Achilleus* pour *Achille*. Le père de Prométhée, felon Héfiode, eft *Ia-petos*, ou *Iapetus*, dans Horace. Les Hébraïfans voyent

(1) *Mémoires pour fervir à l'Hiftoire du Globe & de fes Habitans*, 2 vol. Allemands, *in*-8°, à Lemberg.

aussi-tôt ici *Japhet*, fils de Noé : ainsi voilà, selon eux, une généalogie puisée dans Moyse, mais falsifiée par l'ignorance. Doucement ; ne traitons pas d'ignorans des hommes qui en savoient plus que nous.

Gébelin nous a dit que les théories Grecques & Egyptiennes ont un très-grand rapport entr'elles. Il avoit raison : mais ce sont les Théories anciennes. Or celle-ci en est une portée en Gréce par les Colons Egyptiens qui y ont passé à la plus ancienne époque.

Les Egyptiens reconnoissoient une âme universelle qui disposoit à son gré de la Nature, l'animoit, la vivifioit. Ils l'appelloient *Ia Phtas*. Voilà ce *Ia-Pétos* d'Hésiode, & père de *Prome-thes*, que j'expliquerai plus bas. Mais, dans les Théories secondaires de l'Egypte, cette âme fut représentée par le Soleil, qu'on se figura comme *son emblême* & *son énergie* : cette énergie fut *Prométhée*. Dans les *Théories* du troisiéme Ordre, le Soleil, au lieu d'être subordonné à cette âme universelle, désignée aussi par *Theut* ou *K-n-eph*, qui signifient *souffle*, *spiritus* ou *esprit*, dans le sens du latin *spirare*, le Soleil, dis-je, eut un génie particulier, comme tous les autres astres, pour diriger son cours & ses influences ; & l'on attribua au génie tout ce que les premières théories faisoient dépendre de l'âme de la Nature. Ainsi Prométhée fut,

comme Hercule, tantôt le Soleil, tantôt ſon génie. Ce qu'il eſt eſſentiel d'obſerver ici.

Cette confuſion eut lieu particulièrement chez les Grecs, dans des âges éloignés des premières Colonies Egyptiennes, qui s'étoient établies dans pluſieurs parties du Péloponnèſe. Ce ſeroit, de nos jours, une abſurdité que de déduire les théories Grecques de celles des Hébreux, avec qui jamais les Grecs n'ont eu la moindre liaiſon, qu'à Alexandrie, mais très-tard. Les plus célébres Philoſophes Grecs vécurent long-temps en Egypte, & puisèrent à la même ſource que Moyſe: il ne ſeroit donc pas étonnant qu'il y eût quelque analogie dans quelques dogmes. Si les Grecs ont connu *Japhet*, comme père de Prométhée, ce n'a pas été par la généalogie de Noé, mais par les théories de l'Egypte.

Le Soleil étant pris pour l'âme du Monde, on voit pourquoi les Chefs des anciennes Nations tant de l'Amérique, que de notre Hémiſphère, ſe qualifioient de *fils du Soleil*. Ce fut le premier abus des théories de (1) l'Egypte. Mais ce titre paroiſſoit le plus noble: on ne pouvoit remonter plus haut, à aucune origine

(1) Un des Rois Egyptiens ſe nomma *Apriès* ou, en Egyptien, *Apri-ech*, *Soleil-Roi*, comme un autre *Pharaon-Ophra* ou *Roi-Soleil.*

ſenſible. Nous voyons même que les enfans de Noé prirent leur nom dans les théories primitives. Le premier fut nommé *Ja-phtas* ou *Japhet*, en Hébreu, nom de l'âme de la Nature, & ſecondairement du Soleil, qui, comme cette âme, fut cenſé voyager dans une barque (1) avec les autres planétes, pour animer la Nature. Le ſecond fut appellé *Sem*, nom du Soleil, conſidéré comme l'aſtre qui indique & régle les temps & les ſaiſons. C'eſt dans cette ſignification que les Grecs ont fait du mot Hébreu leur *Sema*, qui ſignifie (2) *ſigne*, *indication.* Le troiſiéme fut appellé *Cham*, nom pris de la chaleur vivifiante du Soleil. De-là le mot *Chamanin*, pour déſigner les colonnes ou les obéliſques ſolaires. Voilà donc les noms des trois Patriarches des Juifs, pris du Soleil même, comme les plus glorieux titres.

Mais vous n'ignorez pas une autre circonſtance bien importante pour mon ſujet : c'eſt que, ſelon la Fable, Phaéton vient brûler la

(1) Hercule, ou le Soleil, voyage dans ſon thérichlée, qui lui ſert de barque : ce que je n'obſerve pas inutilement ici.

(2) Le Soleil ſe nomme en Hébreu *Sem-eſch*, c'eſt-à-dire *feu indicateur* : ce à quoi perſonne n'a fait attention. Je laiſſe de côté l'inepte étymologie des Rabbiniſtes.

terre, lorſque Deucalion la voit ſubmergée? C'eſt, ſans doute une théorie bien ſingulière. Qui étoit donc Phaéton ? Selon Cicéron, il étoit *fils du Soleil* & de *Clymène*, qui ſignifie *inondation*. Une pareille généalogie a bien du ridicule en apparence. Mais, ſi l'on réfléchit que Phaéton eſt ici l'influence du Soleil, perſonnifiée dans une circonſtance intéreſſante pour l'Egypte, on ne ſera plus ſurpris que le *Soleil*, *mari de l'inondation*, ait eut d'elle *Phaéton* pour fils. On verra que le Soleil, connu en Egypte ſous le nom de *grand Luminaire* ou de *Phaéton*, a été confondu par les Grecs avec ſon génie ou ſon influence ; de ſorte qu'on lui a fait brûler la terre en même temps qu'elle étoit couverte d'eau.

Avant de paſſer au développement de ces généalogies, pour en déduire celle du Déluge de Deucalion & l'origine de la Fête des Eaux, rappellons encore quelques théories.

Ceux qui ont un peu lu, conviendront ſans peine que M. le Profeſſeur Dupuis a ſaiſi, ſur l'origine des conſtellations, un ſyſtême auſſi beau que vrai ; & qu'il a eu raiſon de faire naître l'Aſtronomie en Egypte : ce qui eſt bien contraire aux idées de M. Bailly, Savant eſtimable à tous égards, mais qui a ſaiſi une fumée, à la ſuite de laquelle il s'eſt continuellement trompé. Avec un peu de réflexion, il auroit ſenti

ſenti que le Roman ſublime de M. de Buffon ne pouvoit ſervir de bâſe à aucun ſyſtême; & que déduire l'origine des Sciences des Contrées glaciales du Nord, parce que ce grand Phyſicien y a placé le feu de Phaéton, c'étoit tomber dans l'erreur la plus étrange; mais,

Quiſquis amat ranam, ranam dicit eſſe Dianam.

M. Dupuis a bien ſenti qu'il n'y avoit pas à balancer entre la Haute-Egypte & le Nord, où le Ciel eſt caché pendant plus des deux tiers de l'année. Il eſt vrai que M. Bailly regarde les connoiſſances qu'il déduit du Nord comme des reſtes de ce qu'avoit ſu un Peuple perdu. Mais ce Peuple ſeroit alors l'enſemble de tous les Habitans du Globe, conſidérés avant la denière révolution. Il faudroit donc le chercher par toute la terre, & non particulièrement au Nord. Nous pouvons donc nous arrêter chez celui où nous retrouvons des traces plus marquées de ſes anciens travaux & de ſes connoiſſances: ſur-tout s'il a eu des théories qui ne convenoient qu'à lui ſeul; & qui, liant le Ciel & la Terre par les rapports les plus directs, nous font appercevoir l'origine des théories de tous les autres Peuples: or ce Peuple eſt celui de l'Egypte: ainſi reſtons chez lui; & laiſſons les glaces aux Pays du Nord, pour puiſer en Egypte, à la ſource de la vie.

Le Zodiaque Egyptien qu'a fait graver Bianchini dans ſon *Hiſtoire Univerſelle*, devient une preuve évidente du ſyſtême de M. Dupuis; & je voudrois qu'il eût dit l'avoir connu: car je vous avoue que ce Zodiaque m'avoit frappé long-temps avant que je luſſe l'Ouvrage de notre ingénieux Profeſſeur; & j'ai eu de la peine à me perſuader qu'il eût ſi bien ſaiſi le ſyſtême aſtronomique de l'Egypte, avant d'avoir vu aucun monument. Mais il ſeroit malhonnête de douter de ſa bonne-foi. Vous-vous rappellez qu'en parlant un jour chez vous de ſon Ouvrage ſur l'*Origine des Conſtellations*, je vous répondis que je n'y voyois rien de neuf; & qu'enſuite je vous montrai, chez moi, l'ordre inverſe des ſignes du Zodiaque, tel que M. Dupuis l'avoit ingénieuſement conçu dans l'*ordre du Calendrier Egyptien.* Le Capricorne à queue de poiſſon, le Verſeau & les Poiſſons occupent les caſes des ſignes de notre belle ſaiſon. Le Lion eſt au bas du cercle, en regard avec le Taureau, & diamétralement oppoſé au Verſeau qui ſe trouve au plus haut point. Il eſt vrai que, dans le ſyſtême de M. Dupuis, ce devroit-être le Cancer au bas, en oppoſition avec le Capricorne en haut. Mais cet habile homme a auſſi préſumé que les Egyptiens avoient peut-être compté les trente dégrés de chaque ſigne du 15 au 15 de chaque mois; ainſi quelques

ſignes ſe partageoient d'une ſaiſon à l'autre. C'eſt ce que ſemble indiquer ce Zodiaque de Bianchini, plus curieux qu'il ne paroît au premier aſpect. D'ailleurs les Théories des Hébreux, qui n'ont rien ſu que de l'Egypte, autoriſent cette conjecture, quelque foible connoiſſance qu'ils ayent eues des théories Egyptiennes. Ainſi laiſſons le Verſeau comme ſigne aquatique, dans la plus belle ſaiſon, & au point de la plus forte inondation de l'Egypte, ſur le haut du cercle, avec les Poiſſons.

Nous voilà donc au ſigne du Verſeau. Les anciens Zodiaques marquent ce ſigne par une Urne, ſymbole de l'effuſion des eaux. Les Phéniciens nommoient ce ſigne l'*Urne pleurante*; d'autres Peuples l'ont appellé le *Pleureur*. Mais *Urne pleurante*, dans la Langue Phénicienne (1), ſe diſoit *Dékal-ioneh.* Ce mot, que les Grecs connurent, comme d'autres termes Orientaux, par les Colonies Phéniciennes qui paſsèrent chez eux, ou dans les îles de l'Archipel, fut pour eux *Deucalion*, ſous lequel les eaux ſe répandoient : ce fut un Scythe ; parce que tout Etranger étoit Scythe pour les Grecs. Mais, dans la Fable aſtronomique, Deucalion étoit fils de Minos, le même que le Soleil, ſelon

(1) Gebelin, qui aime voir les Phéniciens maîtres des Grecs, ne ſe refuſeroit pas à ce que je dis.

Apollodore : rien de plus vrai ; car le Verſeau couvre l'Egypte de ſes eaux, lorſque le Soleil eſt à ſon plus haut point. Ainſi voilà un Déluge en Egypte, en même temps que la Terre eſt cenſée brûlée par les ardeurs du Soleil, ou par les feux de Phaéton ; ou le Soleil engendre alors Phaéton avec Clymène ou l'*Inondation :* il eſt facile d'appercevoir que les Grecs, des âges poſtérieurs aux Egyptiens, de qui ils deſcendoient, avoient perdu le fil des théories primitives de leurs Ancêtres, lorſqu'ils forgèrent ces Fables bizarres. Mais ils ne s'en tinrent pas à cette confuſion : nous allons les voir tomber d'erreur en erreur. Suivons Deucalion, avant de revenir à Prométhée.

Deucalion ſe ſauve dans une barque avec ſa femme. Peut-on méconnoître ici l'Egyptien qui, ne pouvant plus ſortir de chez lui pendant cette inondation, vole en troupes innombrables ſur les eaux, dans ſes barques de papyrus ou de jonc, dont le Prophète Iſaïe a fait mention. Deucalion, échappé au Déluge, va conſulter l'Oracle, pour ſavoir comment il reproduira le Genre-Humain. Mais Deucalion avoit ſa femme. Falloit-il d'autre moyen pour ces vues ? L'Oracle étoit donc inutile. La Fable a ſingulièrement déguiſé ici la Vérité. Voici l'énigme. Cet Oracle eſt le Prêtre Egyptien que le Peuple va conſulter après l'inondation,

demandant quel point l'eau a marqué ſur le Nilométre, & ſi l'Egypte aura une récolte ſuffiſante, enfin ſi la Nation va recevoir une nouvelle vie. Dès que le Peuple étoit raſſûré ſur ſon ſort, on reportoit en pompe le Nilométre dans le Temple de *Sérapis* (ou mieux *Ser-Api*, c'eſt-à-dire *Colonne* ou *Verge meſurante*) & l'on rendoit à l'Auteur de la Nature l'hommage de reconnoiſſance que Deucalion rend à l'Oracle de Thémis. Mais nous ne voyons pas encore *Pirra*, ni les *Pierres* de Deucalion. Les voici: car il faut tout réunir ; & la Fable fournit tout.

Outre le Nilométre, qui étoit originairement une verge de fer, & dont je parlerai à l'article des *Phalléphories*, il y avoit auſſi dans un baſſin du Temple de Memphis & ailleurs, des Nilométres, formés par des colonnes de granit, où le Peuple n'avoit aucun accès. C'étoit ſur ces colonnes qu'on obſervoit quel alloit être le ſort de l'Egypte, quoique tous les ans on tranſportât la coudée primitive du Temple de *Serapis* dans celui d'Apis, avec la plus grande pompe. C'étoit une Fête qu'il ne falloit pas ôter au Peuple, puiſqu'elle préludoit à ſon bonheur ou à ſon malheur prochain. Ces colonnes de pierre, devenus l'indice du ſalut de la Nation, qui alloit retrouver une nouvelle vie dans la récolte future, furent, dans les ſiécles poſ-

térieurs, les pierres dont Deucalion créa une nouvelle race pour réparer le Genre-Humain.

C'eſt avec *Pirra* que Deucalion devint créateur ; rien de plus vrai. Le Verſeau a répandu, avec ſes eaux, ſur le ſol de l'Égypte, un limon qui devient un engrais des plus fertiles ; mais il faut la chaleur du Soleil pour animer ce limon : or *Pi-ra*, en Egyptien, ſignifie, à la lettre, le *Soleil*. On voit que *Pirra* ne fut pas d'abord une femme dans les premières traditions. Mais les Grecs, qui donnèrent une femme à Jupiter & à leurs autres Divinités, ne voulurent pas que le Verſeau ou Deucalion s'en paſſât, quoiqu'elle fut inutile pour reproduire le Genre-Humain. Ils firent donc du mot Egyptien *Pi-ra*, qui paroiſſoit féminin, une femme, qui ne pouvoit être que celle de Deucalion, puiſqu'ils ſubmergeoient tout. Il n'eſt pas étonnant que l'influence du Soleil ſoit devenu *Pirra*, femme de Deucalion, lorſqu'on ſait que cette même influence fut auſſi perſonnifiée ſous le nom d'*Iſis*, femme d'Oſiris ou du Soleil. Voilà donc, Monſieur, à quoi ſe réduit ce prétendu Déluge de Deucalion, & la reproduction du Genre-Humain, après cette cataſtrophe : nous y voyons les théories primitives confondues de la manière la plus bizarre. Cela prouve en même temps combien on a tort de prendre ce Déluge ſuppoſé, pour celui dont parle

Moyſe, parce que quelques circonſtances, ajoutées par Plutarque & Lucien, d'après les Septante, ont paru les (1) identifier. Plutarque eſt ſouvent un bon-homme, c'eſt-à-dire très-crédule. Quant à Lucien, toute fable lui convient. Ne cherchant qu'à repaître ſon eſprit enjoué, il a pris de toutes parts ce qui convenoit à ſes vues, bien perſuadé qu'on ne croiroït pas plus que lui ce qu'il écrivoit pour s'amuſer.

Voyons la cauſe de ces mépriſes. Les premières Colonies Egyptiennes qui paſsèrent en Gréce avec Inachus, Phoronée ou Danaüs y ont ſans doute porté avec elles leurs Uſages Civils & Religieux : mais les rapports du local n'étoient plus les mêmes. Malgré cela, elles voulurent ſuivre l'ordre de leur *Calendrier primitif*. On ſait combien le Peuple tient à ſes Uſages, & qu'il aime mieux s'expatrier que d'y renoncer. C'eſt ce qui a tranſplanté des Peuplades Huſſites & Calviniſtes Françoiſes en Dannemarck, & des Quakers en Penſylvanie. Voilà donc des Egyptiens en Gréce, Contrée

(1) C'eſt ce qu'a très-bien dit M. Schenneberg, dans ſon *Dictionn. Mythologique Suédois*, *in*-4°, *pag.* 216 : « Wid hwilket tilfælle likwell ett otroligt miſtag motte » forelopa uti tid rækningen ; at fortiga andra omſten- » digheter ſom icka minder ſtæta emot, faſt nogra » kunna intreſſa ». J'ai traduit ce paſſage ci-devant.

où les combinaiſons de leur *Calendrier* ne s'accordoient plus avec l'état des différentes ſaiſons. N'importe : ils ont obſervé les mêmes Rits, les mêmes Fêtes, aux mêmes époques de l'année, quoiqu'ils n'en euſſent plus aucune raiſon légitime.

La Fête des Eaux ſe célébroit en Egypte à l'équinoxe de Mars, époque de la retraite totale des eaux du Nil : ils la célébrèrent auſſi en Gréce, à cette époque: mais, au lieu de puiſer l'eau néceſſaire dans le Nil, ils la prirent au lac ou à la ſource qui ſe trouvoit la plus convenable à leurs vues. L'eau qu'on puiſoit au Nil ſe conſervoit, d'une année à l'autre, dans des vaſes de terre rouge (ou *Ca-nob*) : on pouvoit même la garder quatre ans ſans qu'elle s'altérât, comme l'a très-bien remarqué Caſaubon ſur le *Liv. XVII.* de Strabon. En prenant de nouvelle eau, l'Egyptien jettoit l'ancienne ſoit dans le Nil, ſoit dans l'un ou l'autre des canaux innombrables dont le pays étoit coupé. On renouvelloit même alors les vaſes, comme cela ſe pratiquoit au Mexique, à la fin de chaque cycle.

Mais l'Egyptien tranſplanté en Gréce n'avoit plus l'avantage de conſerver auſſi long-temps l'eau dont il avoit beſoin. Deux raiſons l'obligèrent donc à la jetter; la première pour ſatiſfaire à l'uſage; la ſeconde, parce qu'elle ſe feroit

altérée. Mais où la jetter? Enſuite pour quelles vues? L'Egyptien jettoit la ſienne pour figurer la retraite totale des eaux du Nil, qui s'étoient rendues dans le gouffre, ou le grand baſſin de la Méditerranée. On imagina donc en Gréce, comme en Syrie, de jetter ces eaux dans un gouffre que le hazard fit trouver, & où ces eaux ſe perdoient totalement. Voilà tout le myſtère de la retraite des eaux du Déluge de Deucalion. Cette cérémonie étoit, en Egypte, accompagnée de la plus grande joie. Elle le fut de même en Gréce & en Syrie. Il ne faut que lire Lucien pour en avoir la preuve. Ce n'étoit donc pas une Fête lugubre. Cela eſt ſi vrai que les Hébrenx, qui avoient pris cette Fête de l'Egypte, diſoient que quiconque n'avoit pas vu la Fête des Eaux, ne connoiſſoit pas ce que c'étoit que le plaiſir. Ils verſoient l'eau qu'ils puiſoient dans un égoût pratiqué au pied de l'autel même; & je ne doute pas que ce ne ſoient eux qui ayent porté la Fête des Eaux en Syrie. Je ne rappellerai pas la joie, les plaiſirs, les excès mêmes auxquels on s'abandonne, à la Chine, les jours de la Fête des Eaux. Je parlerai encore de cette Fête à l'article des *Phalléphories.*

Reprenons Prométhée. *Prometheüs*, Grec, ou *Promethes*, Egyptien, comme nous allons le voir, ſont donc un même mot. Mais n'oublions

pas que *Prométhée*, ſelon la Fable, eſt père de Deucalion : ce qui devoit être dans l'abus des théories de l'Egypte. Il eſt vrai que celle-ci eſt ſingulièrement déguiſée. Cherchons en le vrai ſens. Nous venons de voir que Deucalion n'eſt autre que l'*Urne pleurante* ou le *Verſeau*, & qu'il arrivoit, ſelon la Fable, un incendie en même temps qu'une inondation, en Egypte. Il ſemble même que Lucain ait parlé ſelon la tradition que je rappelle, lorſqu'il dit :

Et Deucalioneos fudiſſet Aquarius imbres.

Cette inondation imminente étoit figurée dans le Zodiaque Egyptien, par le ſigne que nous appellons le *Sagittaire* ou l'*Homme qui décoche une flèche.* Ce n'étoit pas un homme dans les ſymboles de l'Egypte, mais une figure moitié cheval, moitié figure humaine, tenant une fléche ſur un arc tendu. C'eſt ſur-tout ce ſigne qui caractériſe le profond génie de l'Egypte. On y nommoit cette figure *Ken-Thor*, c'eſt-à-dire *Vénus prolifique* chez les Grecs, ou la force, l'énergie qui féconde la Nature, comme l'indique le mot *Ken*, d'où les Grecs ont fait *Genoo*, latin *Gigno.* Voilà le vrai ſens du mot *Centaure*, que perſonne n'a compris. J'obſerve, en outre, que la partie humaine de ce ſymbole étoit le corps d'une femme, voilà pourquoi d'anciens Monumens nous préſentent les

Centaures comme *femelles*, allaitant des petits; ſymbole de la Nature qui ſe reproduit chez les Egyptiens.

Mais ce ſymbole étoit armé d'une fléche. Deux raiſons autoriſent cette idée : 1° Les Prêtres ou Sages de l'Egypte, ont voulu repréſenter par-là l'énergie puiſſante qui alloit pénétrer la terre pour la feconder : voilà pourquoi l'Amour a eu des fléches, chez les Grecs. 2° Ils ont voulu figurer la rapidité avec laquelle tomboient de l'Ethiopie les torrens qui alloient groſſir les eaux du Nil. C'eſt, conformément à cette idée, que le *Tigre* (1), qui ſe joint à l'Euphrate, eut ce nom, qui ſignifie *fléche*. Le Rhône, le *Rodun*, l'*Eridan* ont eu leur nom du mot Celtique *Rod*, qui ſignifie *une fléche faite de roſeau*, ſelon l'ancien uſage. Voilà ce que M. Dupuis cherchoit dans le ſymbole du Sagittaire. Mais il y a une autre obſervation importante à faire. Je rappelle donc ici une tradition mythologique, qui a pour bâſe ce ſymbole Egyptien. Les Grecs nous diſent que Neptune, ayant voulu jouir de ſa (2) ſœur Cérès, ſe transforma en cheval, s'accoupla

---

(1) Je ſuis obligé de répéter ce que j'ai dit dans une Note ſur une *Lettre* précédente.

(2) C'eſt *Iſis* qui accorde ſes faveurs à Typhon.

avec elle : que Cérès, honteuſe, ſe cacha pendant pluſieurs mois, & ne reparut qu'avec timidité,

Et te flava comas frugum mitiſſima mater
Senſit equum, ... , ...

dit Ovide, en parlant de cette circonſtance. Ce fut *Pan* ou le *Soleil* qui découvrit Cérès dans la grotte où elle s'étoit cachée, & alla en avertir Jupiter. Ce Dieu envoya les Parques pour la conſoler & l'en faire ſortir.

Qui n'apperçoit ici le ſens de cette Fable ? Neptune s'accouple avec Cérès, c'eſt-à-dire que l'eau féconde le ſol de l'Egypte où Cérès, c'eſt-à-dire le grain, va bientôt être enſemencé & caché pendant un *temps déterminé ;* ce qu'indiquent *les Parques* (1) : mais c'eſt à cette même époque que l'Egyptien alloit faire la guerre à ſes ennemis, s'il en avoit. C'eſt ce que déſigne auſſi la partie du cheval du Centaure.

On me paſſera cette digreſſion ſur ce ſigne du Zodiaque : je ne pouvois l'omettre, puiſqu'on ne l'avoit pas encore bien expliqué.

Le Soleil, conſidéré dans le ſigne du Sagittaire qui annonçoit les pluies de l'Ethiopie,

(1) On voit que la fable de Cérès & de Proſerpine eſt originaire d'Egypte.

se nommoient, chez les Egyptiens, *Osiris pluvieux* ou *qui alloit produire l'inondation*. Or c'est, à la lettre, le nom de *Promethès* ou (1) *Pro-me-thès*, *Soleil producteur de l'eau :* ou mieux en latin, *Sol-aquæ-genitor*.

Les autres circonstances de la Fable de Prométhée ne sont pas moins intelligibles: « Il prend » du limon, en forme une statue qu'il anime » avec le feu du Soleil. Jupiter ou *Ja-phtas*, » l'âme, le *Recteur du Monde*, le punit de cette » action, en l'attachant sur le Caucase, où un » vautour, *gryps*, vient lui dévorer le côté droit. » Jupiter vouloit alors épouser Téthys; mais » Prométhée l'avertit que, s'il l'épouse, il naîtra » un fils qui le détrônera. Ce Dieu reconnois- » sant envoye Hercule pour le délivrer ».

On est réellement étonné, lorsqu'on sait ce que tout cela signifie, comment les phénoménes les plus simples ont pu être déguisés à ce (2) point. Rappellons-nous que les astres & les génies que les théories secondaires leur ont donnés, ont souvent été pris les uns pour les autres. Or c'est particuliérement ici.

---

(1) Les Egyptiens écrivoient *Pro-me-n-thes* comme *K-n-eph*, *Kneph*, pour *Ke-eph*, ajoutant *n* dans les mots composés pour lier les mots simples.

(1) Mais il y a une sagesse étonnante dans ces symboles. T.

Prométhée fait une ſtatue qu'il anime avec le feu du Soleil : c'eſt le génie de cet aſtre qui dirige ſes feux ſur le ſol de l'Egypte, dont il deſſéche le limon, le met en état de recevoir les grains qui vont faire revivre la Nation. Jupiter l'attache ſur le *Cau-caſe* ou *Montagne de la Barque ;* voilà encore le génie pris pour l'aſtre. C'eſt le Soleil qui ſe rend au ſolſtice d'été, paroiſſant alors planer ſur cette chaîne de monts. Un vautour dévore Prométhée, du côté droit : c'eſt le Gryphon qui part de l'Orient, & auquel les Egyptiens faiſoient (1) porter notre Globe au tour du Soleil. Prométhée eſt ſur la *Montagne de la Barque*, parce que les Egyptiens ſuppoſoient que l'âme du Monde, ou ſecondairement le Soleil, voyageant dans une barque avec les planétes, ne paſſoit pas les cimes de cette chaîne de montagnes ; & j'obſerve, en paſſant, que c'eſt à la même latitude que s'arrêta la *Barque* ou *Arche de Noé :* ce qui eſt vraiment fort ſingulier. Ce fait tiendroit-il aux théories de l'Egypte ?

Ne ſoyons donc plus choqués de voir, chez les Grecs, Hercule voyager dans ſa coupe, qui lui ſert de barque, & ſur laquelle Winkelmann a produit pluſieurs médailles. J'ai dit que *Caucaſe* ſignifioit *Mont-de-la-Barque*, c'eſt ce qu'on

(1) Il tenoit le ſyſtême de Copernic.

verra dans la Langue Perſe (1) & dans d'autres anciennes Langues.

Prométhée avertit Jupiter de ne pas épouſer Thétis. Jupiter eſt ici le Soleil. Les Anciens ſuppoſoient au-de-là du Caucaſe une mer qu'ils appelloient *Cron* ou (2) *Glacée*. Le Soleil paroiſſant s'arrêter au ſolſtice, les Poëtes ont feint qu'il vouloit s'y fixer avec Thétys, Déeſſe de la mer. Jupiter, reconnoiſſant, envoie Hercule délivrer Prométhée : c'eſt le génie de ce aſtre qui va le prendre au ſolſtice & le raméne vers l'autre Hémiſphère. On entendroit peut-être encore mieux Téthys de l'inondation de l'Egypte.

Dès qu'on eſt prévenu que les théories primitives ont été confondues avec les ſecondaires, dans des âges poſtérieurs, il eſt facile de ſe tirer de cette confuſion des Fables Grecques. Je ne crois pas qu'on puiſſe les expliquer d'une manière plus ſimple. Je n'ai rien dérangé : je ſuis les Fables telles que le temps nous les a

(1) *Cau*, montagne, pyramide, pointe; *Cas*, tâſſe oblongue, en forme de barque. *Cos*, en Hébreu, &c. Voyez Caſtell.

(2) Sans admettre que cette mer étoit *glacée*, je crois que les Anciens étoient bien fondés dans cette aſſertion : mais ce n'eſt pas ici l'occaſion de diſcuter ce fait, dont j'ai dit deux mots dans mes *Additions aux Mémoires de D. Ulloa.*

tranfmifes. Deucalion, Prométhée, Jupiter; Ofiris, le Nil, le Verfeau, &c. tout eft refté dans l'état où je l'ai trouvé : cependant tout devient une théorie très-claire, & forme l'enfemble le plus cohérent.

C'eft donc bien à tort que la plupart des anciens Ecrivains du Chriftianifme ont voulu trouver chez les Grecs des vols faits à Moyfe & aux autres Livres Hébreux. Je ne vois rien de fi oppofé ; ou il faut convenir forcément que Moyfe ne nous a donné que des théories Egyptiennes, fous l'apparence de faits pofitifs : mais quel Chrétien ofera le dire ? Les Pères de l'Eglife, conduits par un zéle trop ardent pour la bonne caufe de leurs fiécles, n'ont pas affez fenti qu'ils faifoient le plus grand tort à la Religion qu'ils avoient intention de défendre ; & que vouloir que le Déluge de Deucalion ou d'Ogygès fût celui de Moyfe, c'étoit bouleverfer toute l'Hiftoire.

D'autres ont fait de Prométhée un *Forgeron.* On appelloit à Athènes les Potiers de terre *Promèthées.* On en faifoit auffi un *Statuaire.* Je trouverois ce fens dans la Langue Phénicienne. *Bro-meth*, faifeur d'hommes. Mais nous n'y voyons pas toutes les circonftances de fon hiftoire. Ainfi fon nom ne peut être ni Grec, ni Phénicien. Je fais qu'on montroit fon tombeau à Argos. Mais Paufanias, qui rapporte ce

fait,

ſait, dit que Prométhée avoit toujours vécu à Opunte, où on lui avoit même bâti un Temple. Il n'étoit pas plus mortel que Jupiter, dont on voyoit le tombeau en Créte, au profit des Prêtres de ſon Culte.

On a auſſi attribué à Prométhée l'invention du feu, & d'avoir appris à le conſerver dans une *férule*. Soit. Il étoit fort naturel de lui attribuer ces inventions, puiſque, comme Vulcain, c'étoit le Soleil même. Mais l'invention du feu mérite quelque attention; puiſque tous les Peuples ont ſu & ſavent s'en procurer par le ſeul frottement de deux bois. Ce ne peut donc être du feu vulgaire dont il s'agit dans cette tradition, obſcurcie par la ſuite des ſiécles, & par la réſerve des Prêtres qui étoient dépoſitaires du ſecret : car on ſait que les Prêtres étoient très-actifs à ſe faire révérer, & même craindre de la multitude.

Un monument Egyptien ſemble nous indiquer ce qu'on doit entendre par cette invention. Nous y voyons un bûcher arrangé ſur une eſpéce d'Autel; devant eſt un Prêtre qui porte le bout du doigt à un rayon du Soleil, comme pour en tirer une étincelle, & allumer le bois de ce bûcher. Ce monument eſt, ſans doute, bien ſingulier. Mais ce n'eſt que l'emblême d'une Science qu'on avoit grand

ſoin de cacher au Peuple, & moyennant laquelle on faiſoit deſcendre le feu du Ciel, avec les éclairs & le (1) tonnerre, pour allumer les victimes, ſans y porter aucun feu. Les Ouvrages des Poëtes, Silius, &c. Pauſanias atteſtent poſitivement ces faits, que nous pouvons expliquer aujourd'hui.

Les Anciens n'ont pas connu l'électricité, me dira-t-on : au moins n'en avons nous aucune preuve. Quoique le témoignage de Tite-Live ſoit bien poſitif, je le laiſſe de côté; ainſi que Tullus Hoſtilius ait été tué en faiſant tomber la foudre, comme le dit cet Hiſtorien, je ne m'y arrête pas. « Les Annales, dit Pline, » nous apprennent que, moyennant certaines » cérémonies ſacrées & des prières, on pou» voit forcer la foudre de tomber ; au moins » obtenir qu'elle tombât, *Pline Liv II. Chap.* » *LIII.* Il confirme enſuite le récit de Tite» Live, & montre, par ſes détails, combien » ces opérations étoient cachées ſous le voile » du myſtère ». Sénéque parle de même.

Mais l'art des paratonnerres, deſtinés à ſoutirer la foudre, étoit connu dès la plus haute

---

(1) Voilà ce qui faiſoit entendre le tonnerre, lorſqu'on introduiſoit les cercueils des Rois dans le Labyrinthe, & non le bruit des portes d'airain, comme le dit l'Auteur du *Séthos*, qui s'eſt trompé à cet égard.

Antiquité, dont l'Hiſtoire Grecque faſſe mention. Voici un fait rapporté par Ctéſias, & que je confirmerai par un autre plus moderne. Photius nous a conſervé de cet Hiſtorien un fragment qui ſe trouve à la fin de l'Hérodote, & dont voici un paſſage.

« Concernant le fer qui eſt au fond de cette » fontaine, & dont Ctéſias dit avoir eu deux » épées, l'une du Roi, l'autre de Paryſatis, » mère du Roi. Or il dit, concernant ce fer, » que, lorſqu'il eſt fiché en terre, il dé- » tourne les nuées, la grêle & *les* (1) *foudres*, » (*Preſtéroon*) ». Vous ſavez très-bien que ce mot déſigne la *foudre*, & non la *tempête*, comme les Traducteurs anciens l'ont mal rendu. Je ne veux que vous pour juge ſur le ſens de ce mot. Voici le fait plus moderne. Selon le célébre P. Coſte de l'Oratoire: « Au Château » de Duino, ſitué dans le Frioul, au bord » de la mer Adriatique, il y a, *de temps im-* » *mémorial*, ſur un des baſtions de la place, » *une pique plantée verticalement, la pointe en* » *haut:* quand le temps menace d'orage, la ſen- » tinelle qui monte la garde à cet endroit, *pré-* » *ſente au fer* de cette pique, *celui d'une hallebarde* » qu'on laiſſe toujours là *pour cette épreuve*; » &, ſi le fer de la pique *étincelle* beaucoup

(1) *Pag. 658, Edit. de Thom. Gale.*

» à l'approche de celui de la hallebarde, ou » qu'il *jette* par sa pointe *une petite gerbe lumineuse*, alors il sonne une (1) petite cloche, qui est auprès, pour avertir les gens » de la campagne & les pêcheurs, qu'ils sont » menacés d'orage; &, sur cet avis, tout le » monde rentre ». *Météréologie*, *pag.* 71. *Liv. I. in-4°.*

A qui pourroit-on persuader que cette pique, qui est là *de temps immémorial*, sur le rapport d'un homme digne de foi, y a été placée par hazard, & que, par un autre hazard, on a essayé d'en tirer des étincelles à l'approche d'un orage? Oui, Monsieur, soyez persuadé que c'est le reste des anciennes théories Etrusques, dont Pline fait mention: & croyez, d'après ces preuves certaines, que l'électricité étoit bien connue des Anciens. Voilà ce feu de Prométhée, dont les Egyptiens nous ont conservé le symbole dans le monument que rapporte l'*Antiquité expliquée*. Nous pouvons actuellement appercevoir tous ces phénomènes électriques que Meursius rapporte, sans avoir pu les comprendre de son temps,

(1) Une personne, qui m'avoit parlé de ce fait, disoit qu'on avertissoit au son du tambour. J'aime mieux croire le P. Coste.

lorſqu'il parloit des (1) initiations aux myſtères d'Eleuſis. Liſez ces Paſſages Grecs, & ils n'auront rien d'obſcur pour vous. N'abandonnons pas Ctéſias qu'Ariſtote a décrié par tout, afin d'établir ſes nouvelles théories phyſiques. Les Anciens connoiſſoient auſſi des phoſphores que nous ignorons de nos jours, & avec leſquels ils embrâſoient des matières combuſtibles : ainſi ne voyons plus, avec étonnement, une Veſtale rallumer, ſans le miroir dont j'ai parlé, le feu ſacré qu'elle avoit laiſſé éteindre. En voici un dont parle Ctéſias. Un poiſſon qui pouvoit tirer à l'eau, & noyer le bœuf, le chaméau même qu'il ſaiſiſſoit, fourniſſoit une graiſſe qui brûloit le bois, la chair, &c. comme le feu. Si M. Sparman, qui a connu cet animal, avoit lu Ctéſias, il n'auroit pas, ſans doute, manqué de vérifier ſi ſa graiſſe produit réellement cette combuſtion : mais c'eſt un fait perdu pour nous, juſqu'à ce que quelqu'un ſe trouve dans les mêmes Contrées, réuniſſant la lecture de l'Antiquité aux connoiſſances modernes. Ce que dit Ctéſias de la force de ce poiſſon eſt indubitable, puiſque, ſelon M. Sparman, il noye même un

(1) Le tonnerre ſe faiſoit auſſi entendre aux initiations des Egyptiens. Les Prêtres Grecs tenoient d'eux ce ſecret.

Eléphant, s'il le saisit à la trompe lorsqu'il boit. Je me suis un peu arrêté sur Prométhée : mais les faits, que j'avois à rapporter, étoient trop importans pour n'être pas présentés.

Je reviens aux Hydrophories par une autre digression sur les anciennes théories de l'Egypte. Les anciens Peuples de cette Contrée, qui ont servi d'exemple aux autres Nations, n'ont connu de Fêtes que celles des divisions de l'année rurale, dans les premiers âges. Les travaux, qui se faisoient en commun, comme nous le voyons encore chez plusieurs Nations de l'autre Hémisphère, commençoient par des Fêtes, & finissoient par des plaisirs publics. L'homme, encore enfant de la Nature, quoique sous la direction des Prêtres, ne connoissoit de Loi que celle du besoin réciproque de chaque individu qui composoit le Corps Civil, & n'avoit, dans ces temps heureux de l'Egypte, qu'un *Théisme pur* pour Religion. Si on lui présenta des symboles, ce fut moins pour le tromper que pour lui indiquer par ce langage muet, ce qu'il avoit à suivre, s'il vouloit satisfaire ses besoins ; ces premiers symboles furent aussi simples que les désirs. Mais aucune Divinité particulière n'en étoit l'objet, quoique tout se rapportât au grand Etre.

Cependant l'état du ciel paroissoit trop lié à celui de la terre, pour ne pas attirer les

regards de l'homme, qui en combinoit les influences avec ce qu'il attendoit de ses travaux champêtres. On quitta peu-à-peu les théories physiques, pour voir du merveilleux dans chacun de ces astres qui déterminoient le cours des travaux; & l'homme, oubliant que la terre lui rend toujours, années prises l'une dans l'autre, le fruit de sa peine, devint curieux, & bientôt superstitieux. Chaque astre eut son génie qui en régloit l'influence, & le *Sabéïsme* prit la place de la Divinité, connu sous le nom d'*Ame de la Nature.* Le Culte des (1) Génies devint bientôt général. Des Prêtres, moins instruits que leurs prédécesseurs des théories primitives, entretinrent cette erreur, qui fut ensuite cause de l'Idolâtrie. L'homme avoit d'abord été vraiment Physicien; mais, à cette dernière époque, il n'étoit plus que matériel: aussi-tôt il eût peur. La crainte lui forgea des Etres méchans, toujours prêts à lui nuire. Ils étoient disséminés dans l'air, cachés dans les grottes, errans dans les plaines, insidieux, jaloux du bonheur de l'homme, & causes des phénomènes extraordinaires, qui paroissoient autant de signes menaçans. Le Prêtre ignorant en fut l'interpréte. Il réussit malheureusement une fois; & l'homme

(1) C'est-à-dire *Dieu subalterne*, selon le sens de *Gian*, dans les anciennes Langues du Nord.

lui fut aſſujetti. Une réuſſite de pur hazard vaut cent années d'expérience pour tout homme qui eſt *peuple :* or c'eſt le plus grand nombre. Un Comus, chez un Peuple ignorant, en eut fait trembler toutes les Claſſes, ſur-tout ſi, comme pluſieurs anciens Légiſlateurs d'Egypte, de Rome, de l'Inde, il eût eu en ſon pouvoir la foudre & la tempête.

Il paroît cependant que la Haute-Egypte conſerva long-temps des idées exactes des connoiſſances primitives qu'elle avoit reçues des Ethiopiens. Ceux-ci avoient le dépôt des anciennes traditions dans ces Colonnes de la Sériade ou dans ces Siringes, que quelques individus des Atlantides, échappés à la dernière révolution du Globe, avoient ſu interpréter. On en avoit fait à Thébes la bâſe de l'Hiſtoire & des Obſervations Aſtronomiques des âges poſtérieurs, en les tranſportant dans les Livres que les Prêtres conſervoient, dit Terraſſon. *Séthos*, *Tom. II*, *pag.* 486 ; & il paroît que ces Obſervateurs, à qui la théorie même des Cométes n'avoit pas échappé, ſelon Diodore, avoient bien ſaiſi ces traditions primitives, que les Atlantides avoient tranſmiſes à nos Continens.

Le Génie qui s'ouvre toujours ſous un beau ciel, où l'homme ne reſpire qu'un air plein de vie, ſur-tout lorſqu'il ne gémit pas ſous la

verge des Tyrans, tels que ceux qui dévaſtèrent enſuite l'Egypte, le Génie, dis-je, devoit y faire ſaiſir, plutôt qu'en aucun autre lieu du Globe, les rapports qu'il y avoit entre les Phénoménes céleſtes & les travaux de l'Agriculture. Il ne s'agiſſoit plus que de vérifier les Obſervations antérieures à la révolution; & bientôt la Haute-Egypte eut ſon *Calendrier* réglé, lorſque toutes les autres parties du Globe n'étoient même pas encore à l'enfance des Arts.

C'eſt même dans les rapports du ciel & de la terre que les Ethiopiens, premiers maîtres des Prêtres de l'Egypte, avoient puiſé les principes de la morale qu'ils enſeignèrent aux reſtes des Peuples, conſervés ſur leurs montagnes qui s'élévent à cinq lieues au-deſſus du niveau de la mer. D'un autre côté, ils avoient bien ſenti qu'il faut au Peuple une Religion ſenſible, & des objets qui devinſſent le livre où l'homme, qui n'a que ſes bras & ſes mains pour apprendre à penſer, pût parvenir à connoître l'Auteur de la Nature dans des emblêmes palpables. Mais, trop ſévères pour des hommes neufs & à peine échappés au bouleverſement général, ils profitèrent de la crainte qui glaçoit encore les cœurs au ſeul mot de la *vengeance céleſte*, pour conduire en maîtres des hommes néceſſairement bons, & qu'ils devoient plutôt raſſûrer. Ils l'accablèrent ſous le joug de mille cérémonies, qui les ren-

dirent ſuperſtitieux, & les diſposèrent ainſi, ſans y penſer, au Culte Idolâtre, qui a été même celui des Nations les plus éclairées, parce que le Peuple ne ſait jamais diſtinguer l'objet du ſigne par lequel ont veut le lui faire concevoir, ſi l'on ſort de la ſphère de ſes beſoins.

Cette ſévérité paſſa chez les Prêtres de Thébes, dont la Morale, vraie dans ſon principe, étoit fauſſe dans l'application, parce qu'elle étoit trop dure. Le ſcrupule, en dévotion, ne fait que des eſclaves, comme *le zèle, ſans lumière*, tend néceſſairement à l'impiété. Voyez, à ce ſujet, l'Ouvrage *des Erreurs & de la Vérité.*

La Morale fut plus douce à Memphis, dans le Collége des Prêtres. Auſſi ce fut l'école où ſe forma (1) le grand Légiſlateur des Hébreux, où Pythagore, Platon, Démocrite & autres Sages de la Gréce, puisèrent les vrais principes de la Morale, & les connoiſſances phyſiques qu'ils ſe ſont toujours réſervées. Dans les beaux âges du Royaume de Memphis, jamais un Prêtre ne fut l'interpréte du Ciel qu'en prenant l'homme par ſa Raiſon, c'eſt-à-dire par ſon propre cœur, perſuadé que le Ciel ne peut parler qu'au cœur & non à l'eſprit. L'idée d'un Etre ſuprême ne pouvant que ſe ſentir & non ſe comprendre, les conſéquences qui en découlent n'étant non

(1) Voyez les *Actes des Apôtres.*

plus fondées que sur le sens intime, ces sages Prêtres ne cherchoient pas à persuader des rapports qu'il y avoit entre le grand Etre & l'homme; ils vouloient que l'homme les sentît lui-même, par le rapport de son bonheur actuel. Le sens intime ne se donne pas : c'est pourquoi toute preuve de raisonnement devient inutile pour celui qui ne l'a pas, relativement à la vérité d'une idée purement métaphysique. Ainsi l'idée d'un Etre suprême étoit sagement réduite, dans le systême de leur vertueuse Morale, au sentiment que chacun pouvoit avoir de la nécessité de ses devoirs rapportés à l'ordre général, qui ne peut subsister sans l'harmonie des rapports particuliers. Ce grand principe, que tous les autres Colléges de Prêtres ont ignoré, & qui faisoit la bâse de la Morale de Socrate, montroit à l'homme, dans les rapports de son bien-être, l'Auteur de la Nature, dont il ne peut se former la moindre idée sensible. Ses besoins contiuels le rappelloient sans cesse à ce grand Etre, parce qu'il n'étoit présenté que sous le rapport de l'ordre général. On le sentoit ainsi sans le comprendre; & c'est ce que les âges postérieurs ont appellé *Religion*, c'est-à dire *Obligation* indispensable de remplir les devoirs relatifs à chaque Classe de la Société, dont chacun devoit rendre compte tous les ans, ou il étoit banni ou vendu comme

efclave. En effet quel homme a naturellement le droit d'être oifif, & livré à la contemplation, tandis que les autres ne trouvent leur fubfiftance qu'à la fueur de leur front ? La Morale de Memphis avoit fait éviter cet abus, en conféquence duquel la moitié d'un Etat ne vit que de la fueur du malheureux, condamné à l'efclavage du travail le plus pénible.

Si les Prêtres de Memphis étoient occupés des intérêts du Ciel, ils n'en travailloient pas moins au bien de l'Etat. Le célibat, qui leur étoit interdit, ne les excluoit pas de l'ordre des autres Citoyens. Ils connoiffoient les rapports de la paternité, & tous ceux qui conftituent réellement l'homme civil, ce qui les rendoit vraiment hommes : car, fans le fentiment de ces rapports, l'homme eft hors de la fphère de l'Humanité. Leurs enfans, mariés de très-bonne heure, étoient continuellement occupés du Culte que la Nation rendoit aux Dieux de la Patrie; & le Prêtre n'étoit pas obligé, par fon état même, de lutter avec violence, & prefque fans fuccès, contre les fentimens de la Nature.

Dans ce fyftême Civil & Religieux, l'homme *pieux* étoit, felon le vrai fens du mot, celui *qui s'étoit acquitté* envers la Patrie en général, & envers chaque homme en particulier. Il n'étoit plus difficile de lui faire comprendre qu'il étoit approuvé des Dieux de la Patrie. C'eft

ainſi qu'on amenoit l'homme à l'idée d'un premier être, par l'idée de l'ordre & du bien public. Les volontés du ciel ſe ſentoient, parce que ces volontés n'étoient que le ſentiment de la droiture dont chacun eſt en état de ſe rendre compte, indépendamment de toute inſtruction religieuſe. Mais ces beaux jours de Memphis diſparurent, parce que le Prêtre, moins éclairé, s'écarta du vrai principe qui doit ſervir de bâſe à toutes les Religions. Au lieu de partir de l'ordre civil pour remonter au ciel, on voulut faire parler le ciel avant l'homme; & tout fut perdu.

Telle avoit été l'erreur des Prêtres de Thébes. Confondant en tout les intérêts du Ciel avec ceux du Citoyen, ils tinrent ſans ceſſe le bras de la Juſtice armé pour punir une faute légère ou un écart, dont l'homme le plus réfléchi peut à peine ſe garantir, parce qu'il eſt homme; &, ne diſtinguant plus une erreur du vice, qui porte néceſſairement au crime, ils ne laiſsèrent plus à l'équité que la crainte pour terme, & à l'erreur le déſeſpoir. Des milliers de citoyens ſe jettèrent dans les autres Dynaſties, à meſure qu'elles ſe formoient; y portèrent les connoiſſances, plus ou moins directes, qu'ils avoient acquiſes à Thébes; & cette Dynaſtie devint ainſi la plus foible de ces Contrées, après avoir été la plus brillante.

Tout Gouvernement Hiérarchique ſe détruit par ſon propre ſyſtême, parce que l'homme ne peut-être en même temps au ciel & ſur terre; & qu'il eſt impoſſible de conduire, comme homme, celui qu'on veut égaler aux Dieux. Le Fanatiſme, cette paſſion meurtrière, qui eſt de toutes les Sectes & de tous les états, ne ſent pas qu'en iſolant l'homme ſur terre, ſous le prétexte d'une plus grande perfection, il le rend néceſſairement un poids accablant pour la Société, dont tous les mouvemens doivent être uniformes, ſi l'on veut que cette Société ſubſiſte à l'abri de toute atteinte. Voilà comment les ſyſtêmes religieux les mieux conçus ſe ſont altérés & enfin détruits. La puiſſance illimitée des Prêtres Ethiopiens s'étoit annéantie par la même cauſe, avant la décadence de Thébes. Ils avoient oſé non-ſeulement diſpoſer du trône à leur gré, mais même ordonner aux Rois, qu'ils créoient, de ſe tuer, parce que le ciel le vouloit, diſoient ils. Pluſieurs Rois furent aſſez lâches pour ſuivre ces ordres, & mettre leur ſceptre aux pieds de ces Pontifes; mais un Prince, qui ſut que les Dieux n'étoient ni colères, ni capricieux, ni méchans, ni cruels, ni vindicatifs, vengea la cauſe des Rois & du Peuple, en faiſant égorger enſemble tous ces orgueilleux Interprétes des volontés du Ciel. Il eſt vrai que ces Rois, que les Prêtres dépo-

ſoient, n'étoient que des Prêtres, & qu'ainſi cet attentat étoit peu de choſe dans un Gouvernement Théocratique; mais ils n'en outrageoient pas moins la dignité Royale qu'ils avoient oſé repréſenter aux yeux d'un Peuple ignorant. C'eſt ainſi que l'excès de Religion produit néceſſairement les grands forfaits, parce que les extrêmes ſe touchent. Voilà auſſi pourquoi l'on vit, dans les ſiécles ténébreux de l'Occident, ſe renouveller pluſieurs fois les outrages que les Ethiopiens avoient faits à la majeſté des Rois; & la France, ſous Louis XII, le plus grand de ſes Monarques, puiſqu'il fut le meilleur, ne fut pas à l'abri de ces (1) horreurs. Mais ne faiſons pas de paralléle; il ſeroit trop affiigeant pour nous; d'autant plus qu'une Religion plus reſpectable dans ſon principe, agrave encore ces attentats, qu'elle devoit faire éviter. Je voudrois que tous ceux qui ſont à la tête des Gouvernemens de l'Europe, & les

(1) On ſait que Jules II. promit au Roi d'Angleterre de lui donner la couronne de Louis XII, lui répondant même de l'aveu du Concile de Piſe. C'eſt ce bon Roi de France qui, ſollicité de ſe croiſer contre les Vaudois, répondit, *ils ſont meilleurs Chrétiens que moi*, & rejetta cet avis ſanguinaire. Jules II. étoit, comme Alexandre VI, un de ces Pontifes dont Baronius n'a pu s'empêcher de dire *Filius perditionis ſedebat in throno Chriſti.*

citoyens des différens Etats, fussent pénétrés des leçons que le sage Amédès donnoit à Séthos, sous la plume du vertueux & savant Terrasson, *Liv. V*, *pag.* 456 — 463. Les Prêtres d'une Religion plus sainte appercevroient la limite où doit s'arrêter la Religion, le citoyen le respect qu'il lui doit pour le bon ordre, & le Prince & le Magistrat jusqu'à quel point ils doivent en prendre les intérêts. Jamais on n'a donné, à cet égard, de conseils plus sages.

Lorsqu'on envisage, avec impartialité, les premières théories de l'Egypte, & les symboles qui les tenoient sans cesse sous les yeux du Peuple, on ne peut voir, sans admiration, que tous ces emblêmes rappelloient l'homme au grand Etre, en le rappellant à ses besoins. L'Egypte n'a réellement été Idolâtre que dans e second âge de sa Législation. Les Sages qui ont précédé & suivi de quelques siécles l'ère Chrétienne, n'ont même jamais pris le bois & la pierre pour objet de leur hommage. Le témoignage seul de Martial suffit pour le prouver :

Qui fingit sacros auro, vel marmore vultus,
Non facit ille Deos; qui rogat ille facit.

Cette Divinité ou cette ame universelle fut représentée sous divers emblêmes de l'un & l'autre sexes. Elle étoit mâle, sous les noms d'*Athor*, *Athyr*, *Tyr* ou *Thor*, comme présidant aux

aux ténébres de la nuit & à la reproduction du Genre-Humain. Les Slaves & le Theutons l'ont aussi appellée *Thor* ou *Tur*. Ils tenoient cette dénomination des Scythes qui firent des excursions en Syrie & en Egypte. C'étoit la *Vénus* des Grecs, ou *Aphrodite*, mot purement Egyptien & non Grec, relatif à la chaleur productrice du Soleil. Considérée comme le principe fécondant qui donne aux germes leur développement, elle étoit encore mâle, sous le nom de *Mendès* ou *Générateur*. Comme principe aqueux, qui fait la bâse de tous les corps sans exception, elle devenoit une abstraction féminine, sous le nom d'*Io* ou de la *Lune*, ayant la tête ornée d'un croissant. C'étoit la matière première, dans laquelle les principes métaphysiques des êtres sensibles se corporifioient, & passoient de la possibilité à l'existence individuelle. Démocrite, Hippocrate, après lui, & Needham ont aussi vu, de cette manière, la cause prochaine de tous les corps. Sous le nom d'*Isis*, cette ame universelle présidoit à l'existence harmonique de toutes les parties de la Nature, & étoit adorée comme Déesse de l'abondance. Elle disoit sur sa statue : *Personne n'a encore troussé ma robe*, pour apprendre que les opérations de l'ame de la Nature sont impénétrables à l'esprit humain. Présentée sous le rapport du temps, qu'elle fixoit par le cours

du Soleil, elle étoit abstraction mâle dans *Men-oeis*, plénitude du temps, c'est-à-dire *Ménès*, ou dans *Oeis-iri*, celui qui fait le temps, c'est-à-dire *Osiris*. Elle étoit l'*Intelligence* dans *Neith* ou la *Minerve*, que les Grecs ont fait sortir du cerveau de Jupiter. *Kneph*, c'est-à-dire le *Soufle* de vie conçu comme l'ame des êtres sensibles, représentoit cet esprit subtil sous l'emblême d'une tête qui se couvroit de deux ailes, comme Moyse le figuroit sur l'Arche.

Le Nil présentoit, en Egypte, un phénomène bien étonnant dans la crue & la retraite régulière de ses eaux. Il étoit la cause prochaine de la fertilité des terres; car jamais il n'y pleut, si ce n'est dans la partie la plus basse, où cela n'arrive même que rarement. Osiris fut censé présider à ce phénomène, parce qu'il arrive à des périodes fixes, & le fleuve en porta le nom. Terrasson a très-bien expliqué la cause de crue du Nil, dans son *Séthos*, *Liv. V*, *pag.* 481. Les Autels qu'on avoit d'abord élevés à l'ame de la Nature, comme présidant à la source de ce fleuve, furent ensuite consacrés au fleuve même: &, jusqu'à nos jours, il eut, sous le nom d'*Osiris*, son Culte & ses Prêtres à sa source. Le Rhin eut un semblable Culte, à sa source, chez les anciens Germains.

Tout étoit Mesure, tout étoit Astronomie & Physique, en Egypte, dans les premiers âges

de la civilisation de ces Peuples, lorsqu'il n'y avoit pas encore d'Hébreux sur terre. L'ame du Monde, quoique diversifiée par ses symboles, y avoit le Culte le plus pur qu'on lui eût jamais rendu. Ces symboles, adaptés aux vicissitudes des saisons & des phénomènes propres à la Contrée, donnèrent aussi lieu d'imaginer des Dieux Métaphysiques, qui ne désignoient que des faits purement physiques. Ainsi Typhon (1) ou *Vent-Géant*, désigna tous les phénomènes nuisibles, l'hiver, la tempête, les vapeurs malignes qui infectoient l'air, ou un vent particulier qui soufle de l'Arabie, & pénétre les corps au point de les décharner. Ce Typhon fut l'ennemi redoutable d'Osiris & d'Isis. Le Sagittaire, outre ce que j'en ai dit, indiquoit, par sa forme demi-cheval & son trait, la guerre que Thyphon alloit déclarer au Nil ou à Osiris, dont il dispersoit bientôt les membres dans les plaines.

Au solstice d'été, Typhon jouissoit de toute sa victoire. Le Verseau avoit couvert l'Egypte des eaux. En vain auroit-on cherché Osiris ou le lit du fleuve : l'Egypte n'étoit plus qu'une mer : les villes y paroissoient autant d'îles.

(1) Hésiode le fait présider aux vents humides. Il a raison. C'est lui qui améne les nuages d'où tombent les pluies en Egypte.

Peu-à-peu les eaux baiſſoient; le Nil rentroit dans ſon lit : mais les eaux laiſſoient encore des Lagunes, & la plupart des canaux remplis; ce qui eſt figuré par un poiſſon dans un Zodiaque Egyptien. Enfin le Soleil deſſéchoit le limon : la terre ſe ranimoit; ce qui eſt figuré par deux enfans. Les beſtiaux, le cheval pouvoient enſuite parcourir les plaines, comme l'indique le même monument : enfin on répandoit les ſemences, après un léger (1) labour; ce qui eſt figuré par le taureau. Mais, en Mars, le Nil étoit deſcendu au point le plus bas, pour recroître peu-à-peu. C'étoit alors qu'on faiſoit la récolte. Cependant cette récolte étoit précédée d'une Fête générale. On alloit avec les Prêtres, & en grande cérémonie, remplir dans chaque Diſtrict, trois urnes que les Prêtres portoient dans le Temple reſpectif de chaque emblême de l'ame du Monde. Le Peuple puiſoit enſuite au fleuve l'eau dont il avoit beſoin, & jettoit l'ancienne dans le fleuve ou dans les canaux. C'étoit alors qu'Iſis faiſoit entendre ſon *ſiſtre*, en mémoire de la victoire qu'elle avoit (2) remportée ſur Typhon. Elle avoit

(1) Si le limon étoit trop gras, on y répandoit d'abord du ſable.

(2) C'eſt la fable de Bellone qui combat contre *Mars* & l'accable en lui lançant un rocher. C'eſt auſſi Typhée ſous un volcan.

recouvré les membres de ſon mari, c'eſt-à-dire que le Nil ne couloit plus que dans ſes différens bras. Elle ne tardoit pas à retrouver les teſticules; car il eſt faux, ſelon une tradition, qu'elle ne les trouvât pas. Ces teſticules étoient les grains qu'on recueilloit & qu'on engrangeoit. Voilà comment Iſis ſerroit ces teſticules dans une boîte, pour en ſemer une partie en Novembre prochain.

Telle eſt cette Fête des Hydrophories que toute la terre reçut de l'Egypte, en adoptant ſon *Calendrier*, quoiqu'il ne convînt qu'à l'Egypte ſeule. C'eſt ce qui prouve bien l'ignorance où étoient alors les autres Peuples, Perſes, Indiens, Chinois.

Les trois urnes pleines que les Prêtres gardoient dans les Temples, & dont Horus a fait mention, y reſtoient juſqu'à l'année ſuivante. Ce fut, ſans doute, une théorie phyſique qui fit conſerver cette eau, comme actuellement on examine la peſanteur ſpécifique du limon, pour juger du terme où monteront les eaux de l'inondation imminente, ſi je dois en croire le célébre la Chambre. (1)

(1) Voyez ſon *Diſcours* ſur la *Cauſe de l'accroiſſement au Nil*; accroiſſement qu'il attribue à la fermentation du nitre qui ſe trouve dans les eaux de ce fleuve, & qui,

Horus, ſelon ſon Traducteur Philippe, dit qu'on gardoit ces urnes pleines, en mémoire du Déluge : mais il eſt certain que cet ancien Traducteur Grec l'a mal compris. Horus, qui étoit Prêtre Egyptien, ne pouvoit parler que de l'inondation annuelle de l'Egypte, puiſque, ſelon la Phyſique des Prêtres, jamais cette Contrée ne fut expoſée aux différens Déluges qui dévaſtèrent les autres parties du Globe. D'ailleurs, les Slaves, qui ont eu anciennement quelques théories Egyptiennes, avoient un uſage analogue. Le Prêtre Slave (1) empliſſoit de vin un vaiſſeau fait en forme de corne, & même de métal. Il le dépoſoit, juſqu'à l'année ſuivante, dans le Temple de ſon Idole. Au bout de l'an, il l'ouvroit, examinoit dans quel état étoit le vin, & prononçoit, d'après la quantité qui s'y trouvoit de moins, ſur l'avantage ou le déſavantage de la récolte prochaine. Cet uſage des Slaves étoit-il fondé en expérience? c'eſt ce que j'ignore. Mais je me crois bien fondé à dire que le Prêtre Egyptien ne conſervoit pas l'eau du Nil, ſans en avoir quelque raiſon

---

dit-il, les fait monter par-deſſus les bords. Je le cite d'après l'extrait qu'il y a dans les *Tranſact. Philoſoph. Tom. I. pag.* 251. *Edit. Angl.*, n'ayant pas l'Ouvrage ſous la main.

(1) Voyez M. le Clerc, *Hiſtoire de Ruſſie.*

physique; & je ne dis rien de trop, en assûrant que c'est-là l'origine de l'Hydromantie.

Prévenons une objection, avant de passer à la Chronologie. Eustathe donneroit peut-être lieu de croire que l'Asie, en général, n'a pas reçu de l'Egypte la Fête des Eaux. Il nous dit, sur le vers 1130 de Denys Périégéte, que le fleuve *Acésinès*, qui se joint à l'Hydaspe, croît tous les ans, au solstice d'été, de quarante coudées, dont vingt se répandent dans les terres, en même temps que le Nil en Egypte, &c. : mais c'est tout ce qu'il nous apprend, sans rien dire de la Fête de l'Egypte; & aucun Ancien ne nous dit que cette inondation de l'Acésinès, fût accompagnée, ou suivie des mêmes cérémonies que celle du Nil. Ainsi nous ne devons rien supposer. M. Larcher remarque aussi, dans son *Hérodote*, que le Mênan, dans le Royaume de Siam, & plusieurs autres fleuves de l'Asie & de l'Afrique débordent, tous les ans, en même temps que le Nil: c'est tout ce que nous savons. Mais, en supposant que les débordemens de ces différens fleuves ayent donné lieu à une Fête des Eaux analogue à celle de l'Egypte, cela prouveroit encore que cette Fête n'est pas la commémoration lugubre d'un Déluge universel.

Il me reste à examiner la Chronologie. Fréret s'est particulièrement occupé de la date du Déluge de Deucalion. J'ai cité son *Mémoire*

dans les *Lettres* de ce Volume. Mais, de bonne-foi, pouvoit-on s'occuper ſenſément de fixer la date de l'exiſtence du Verſeau ? On a rapporté ſon Déluge à l'époque de la ſéparation des monts Olympe & Oſſa, produite par une ſecouſſe de tremblement de terre. Les Eaux, dit-on, qui s'écoulèrent par cette ouverture, ſubmergèrent ſubitement tous les pays où elles s'épanchèrent ; & la Theſſalie, qui auparavant étoit en partie couverte de ces eaux, devint totalement habitable. Rien de plus poſſible que tout cela. Mais qu'y a-t-il de commun entre le Verſeau Egyptien & ces Révolutions ?

M. Larcher, que je me fais gloire de ſuivre pour les dates, dit que cet événement arriva 1885 ans avant notre ère. Trois ans après, ou l'an 1882, on inſtitua, en mémoire de cette révolution, les *Saturnales* ou les *Pélories*, pour perpétuer le ſouvenir de la *ſéparation de ces* deux *montagnes* (*Pel-ories*). Or Deucalion, ſelon l'Hiſtoire de la Fable, eſt poſtérieur de plus de trois ſiécles à cette convulſion du ſol, qui auroit du produire ſon Déluge. Ainſi cette date n'eſt pas la ſienne, qu'il ſoit Scythe ou Grec, ſi on le veut. En outre, c'eſt la Fête des *Pélories* qu'on établit alors, non celle des *Hydrophories ;* donc ce n'eſt pas à cette ſubmerſion qu'il faut rapporter cette Fête. A quel Déluge donc ? Je ne vois que les prétendus Déluges de la Syrie,

où l'on en ſuppoſe pluſieurs. La Fête des Eaux ne ſeroit par conſéquent plus la commémoration du Déluge Grec, après lequel notre Deucalion ſe ſeroit ſauvé ſur le Parnaſſe pour créer des hommes lythophytes. Ainſi l'on ne trouve de Deucalion que de dates imaginaires, dans la Fable & l'Hiſtoire, à moins qu'on ne paſſe en Scythie. J'avoue que là nous pourrons lui donner la date que nous voudrons, les enfans que nous voudrons, & même la généalogie de Gébelin, qui le retrouve dans le mot *Nyctimus* ou *Noé l'intégre*. Malheureuſement, en trouvant le père Hébreu, il eſt obligé d'aller chercher ſa deſcendance en Gréce, pour trouver une longue ſuite d'enfans au Verſeau Egyptien: *Spectatum admiſſi riſum teneatis, &c.* Voilà comment Gébelin fagote l'hiſtoire de Moyſe. Mais c'eſt une de ſes moindres erreurs. A la faveur de quelques idées un peu plus directes, que n'a-t-il fait une fable ſuivie des aſtériſmes du corbeau, de la colombe, de l'Arche de Noé, tranſformée en navire Argo: il auroit peut-être donné matière à quelques réflexions fugitives: mais laiſſons-là les fables. Abandonnons donc auſſi la Scythie, puiſque, ſelon Prométhée, Jupiter, ou le Soleil, ne peut pas y être le mari de Téthys, de Clymène, ou de l'inondation; ni Phaéton brûler la terre quand Deucalion l'inonde; ni le ſigne du Verſeau occuper

le ſigne du Lion ; ni les Hydrophories être la cérémonie de l'eau qu'on porte en proceſſion dans les Temples. Or nous retrouvons toutes ces circonſtances réunies en Egypte, & dans l'Egypte ſeule : donc c'eſt-là qu'il faut chercher le Déluge de Deucalion ou de l'Urne pleurante, & l'origine de la Fête des Eaux, &c. &c.

Telles ſont, Monſieur, les réflexions par leſquelles j'ai cru devoir éclaircir ce point important.



LETTRE XLVIII.

Phalléphories ou *Fête des Phalls. Son Origine.*

Je vous ai promis, dans la *Lettre* précédente, de vous communiquer mes réflexions ſur l'origine de cette Fête qui, dans ſon inſtitution primitive, n'avoit rien que de reſpectable. On ſe tromperoit donc au titre de ces réflexions, ſi l'on s'imaginoit que je vais entrer ici dans tous les détails des orgies infâmes que l'Antiquité a connues ſous le nom *Phalléphories*, dans des âges poſtérieurs aux ſaines théories de l'Egypte; c'eſt en conſultant la Langue & les Uſages des Egyptiens, que je vais traiter cette matière.

La Fête des *Phalls* eſt originaire de l'Egypte. Cette Nation, qui tenoit directement aux reſtes des Peuples primitifs, que la dernière révolution du Globe avoit épargnés, & dont les Prêtres éclairés firent de chaque uſage civil, de chaque travail, un objet vraiment religieux, & chez laquelle conſéquemment tout ce qui ſervoit aux occupations journalières même étoit révéré; cette Nation, dis-je, ne pouvoit, dans les premiers ſiécles de ſa conſtitution civile, ſe livrer aux diſſolutions des âges

qui avoient perdu, en grande partie, la connoiſſance des vraies théories. Chez toutes les anciennes Nations, comme de nos jours, le Peuple a toujours reſpecté, avec raiſon, le Sacerdoce, lorſque le Prêtre a ſuivi ſtrictement les devoirs de ſon état; & il s'eſt livré au déſordre quand l'exemple du Prêtre lui a prouvé que la Doctrine qu'il prêchoit étoit fauſſe. Mais le Prêtre Egyptien fut long-temps ſage, & le Peuple, heureux, pendant ces beaux jours du Sacerdoce. J'ai déjà dit qu'une colonne du Temple de Thébes portoit une Inſcription par laquelle on maudiſſoit le Prêtre qui, au lieu de s'appliquer aux Sciences, ſe feroit livré aux plaiſirs & à l'oiſiveté. Ainſi tout *Ménès*, c'eſt-à-dire, ſelon même le langage actuel des Abyſſins, tout voluptueux, ſoit dans les plaiſirs de la table, ſoit dans ſa manière d'être, encouroit l'indignation publique. La Fête des Phalls ne pouvoit donc pas être licencieuſe à cette époque.

Les mots *Phal* & *Priape* ſont Egyptiens. En vain a-t-on voulu les déduire d'autres Langues. Les prétendues étymologies qu'on en donne ne ſe rapportent plus aux circonſtances: car voilà ſur-tout ce qu'il faut bien conſidérer dans les étymologies. Mais je m'arrête d'abord à un paſſage qu'on pourroit objecter tant ſur l'origine du mot, que ſur le caractère de la Fête.

Vous ſavez, Monſieur, qu'il y a encore de nos jours des gens pour qui l'Hébreu eſt un Pérou Littéraire. Tout eſt dans l'Hébreu ; tout vient de l'Hébreu ; tout doit retourner à l'Hébreu ; parce qu'on ne peut rien expliquer ſans l'Hébreu ! . . . Déplorable aveuglement ! Mais les Hébreux, Moyſe, d'où ont-ils eu leurs connoiſſances? De l'aveu de l'Ecriture même, c'eſt de l'Egypte : tenons-nous donc à cette ſource.

Voyons en conſéquence le Paſſage qu'on a pluſieurs fois cité au ſujet de cette Fête. S. Jérome, ce docte & vénérable interpréte de la *Bible* a cru appercevoir l'origine de cette dénomination dans le mot Hébreu *Phalz*, déſignant l'*effroi* & le *tremblement*. Il a donc vu Priape, ou le Dieu de l'Helleſpont, dans le *Miphlezet* (1) du *Liv. des Rois*, *Ch. XV*, *v.* 13, ſelon la Vulgate. D'autres ont entendu *Hécate* dans ce Paſſage ; d'autres enfin *Belphégor*, qui a été pour eux le même que *Priape*.

Le ſens de *crainte* & de *tremblement* ne ſuffit pas pour décider, puiſque Dieu même eſt appellé la *crainte* des Patriarches ou *Pahad*. Néan-

---

(1) On peut voir Selden & Bayer, ſon Commentateur, & les *Epigrammes* attribuées au chaſte Virgile, à la fin de la dernière *Edition de Pétrone*, qu'a publiée depuis peu M. Antoni, docte Profeſſeur Allemand. On me permettra de ne pas m'y arrêter.

moins, dans les théories ſecondaires, Priape ayant été la terreur des voleurs & des oiſeaux, le ſens qu'a pris S. Jérôme, ſeroit ſoutenable, quoiqu'il ne nous donnât pas l'étymologie. Le Dieu de Lampſaque étoit vraiment venu de l'Egypte, mais de l'Egypte dégénérée. Les Syriens l'avoient auſſi connu à cette époque. Si d'ailleurs on réfléchit au Paſſage, par lequel le Prophète Ezéchiel peint les diſſolutions des femmes Juives, *Ch. XXIII*, *v.* 20, Paſſage que le plus grand libertin de nos jours ſe feroit un ſcrupule de traduire dans notre Langue, ſelon la force des mots Hébreux, il eſt facile de ſe perſuader que le Culte du Dieu de l'Helleſpont pouvoit leur convenir, & que la mère du Roi Aſa s'étoit chargée, ſans héſiter, de préſider à ces orgies. Malgré cela, le mot Hébreux n'a rien de commun, pour l'origine, avec le mot Egyptien. Il ne rappelle que le Culte de Priape, tel que les Colons Egyptiens, que Séſoſtris avoit laiſſés le long du Pont, l'avoient établi en ſe fixant dans ces parrages: mais l'Egypte avoit perdu pour lors preſque juſqu'à l'idée de ſes théories primitives.

Voyons donc le ſens du mot *Phal* en Egypte. Je ſuis obligé de vous rappeller ici quelques détails de ma *Lettre* précédente. J'ai dit que, lors du débordement du Nil on meſuroit ſoigneuſement *la hauteur* à laquelle les eaux *s'éle-*

voient. Pour cet effet on alloit chercher en grande pompe, la coudée qui ſervoit à déterminer cette hauteur. On la meſura d'abord en plongeant perpendiculairement dans l'eau une verge de fer, ſur laquelle on portoit la coudée ſacrée, certain nombre de fois, ſelon la hauteur du cours du fleuve; mais enſuite on profita de l'expérience pour prendre cette meſure plus commodément. On avoit remarqué que la récolte étoit toujours abondante, lorſque l'eau montoit à telle hauteur. Cette hauteur ne pouvoit être la même pour les différentes Contrées de tout le cours du Nil. A Memphis, l'eau devoit monter à ſeize coudées. On avoit donc porté ſeize fois la coudée ſacrée ſur la verge de fer. Enſuite on marqua cette hauteur par une barre en travers, dont les croiſillons, fixés à angles droits ſur la tige, formoient une vraie croix. Or cette *élévation* des eaux ſe diſoit en Egyptien *P-al* ou *Ph-al;* & la coudée ſimple ou le Nilométre de ſeize coudées, ſe diſoit *P-eri-epi*, c'eſt-à-dire *ce qui fait la meſure*, ou ſimplement *la meſure*, comme chez nous *toiſe*, *perche*, *&c.*

La vraie meſure ou le *Priépi* de Memphis étoit de ſeize coudée à la barre, qui déterminoit *la hauteur* ou *Phal.* Mais on indiqua enſuite cette hauteur ſur un monument conſacré au Nil. L'Art le repréſenta, ſelon la copie que nous

en avons au grand baſſin des Thuileries, couché & appuyé ſur une urne, avec ſeize enfans, chacun d'une coudée de haut.

La verge eut enſuite indiſtinctement le nom de *Phal* ou de *Priépi*. On y mit un anneau, qui ſervit à la tenir en la plongeant dans l'eau; & l'on en grava la figure ſur les obéliſques, ſans cependant l'y repréſenter dans toute ſa longueur, parce qu'elle ne pouvoit être la même par tout le cours du Nil, comme je viens de le dire. Voilà donc cette croix à anſe, qui a tant embarraſſé les Antiquaires, & qui cependant eſt la choſe la plus ſimple.

Le *Diphal* & le *Triphal* n'ont rien de plus obſcur. L'eau ne montoit pas toujours dans la même Province, à la même hauteur requiſe. Tantôt elle reſtoit plus bas; tantôt elle s'élevoit plus haut. Dans le premier cas, c'étoit une année de diſette. On marqua donc au-deſſous de la meſure requiſe, celle qui étoit toujours le ſigne de la diſette, par une ſeconde barre, qui formoit alors une double croix ou un *double Phal*. Si l'eau montoit ſeulement à telle hauteur au-deſſus de la meſure requiſe, le Nil cauſoit les plus grands ravages, portoit ſur les terres un limon que le Soleil n'avoit pas le temps de deſſécher à la retraite trop lente des eaux; & l'Egypte étoit plongée dans une misère exceſſive. On marqua donc cette élévation funeſte par

par une troisiéme barre, & au-dessus de la juste mesure. Telles sont les raisons de la double & de la triple croix que Iablonski n'a pas apperçues, non plus que d'autres Savans.

Chaque Contrée, ne devant avoir respectivement qu'une juste mesure, étoit cependant exposée à des eaux plus ou moins grosses, comme Memphis. On y eut donc aussi la double & la triple croix, ou le double ou le triple *Phal* ou *Triphallum*, comme dit Tibulle, & on les grava sur tous les obélisques. Le Lingham des Perses n'est autre chose que le simple Phal de l'Egypte. Les Perses en remportèrent cet emblême, lorsqu'ils la ruinèrent sous la conduite de Cambyse. C'est aujourd'hui le signe de la planéte de Vénus. On ne pouvoit choisir un signe plus convenable à cette Divinité, qui étoit le *Thor* de l'Egypte, puisque le simple *Phal* étoit le signe de la fertilité & de la fécondité de tout le Pays.

Mais, avant de passer outre sur l'article du *Phal*, voyons un autre emblême de la fertilité ou de la stérilité de l'Egypte. Nous avons vu le Nil représenté par cette figure colossale, & la juste mesure de l'eau par seize enfans : ce qui désignoit une bonne année ; mais la Fable nous a conservé un autre emblême qui se retrouve dans l'*Histoire de Joseph*, fils de Jacob. Comme il est relatif aux eaux du Nil, il faut

en dire deux mots ; & l'on verra que j'ai eu raison de faire Prométhée *Egyptien.*

Io, fille d'Inachus se trouve métamorphosée en vache. Laissons la courir où il plaît aux Poëtes, & expliquons la chose. Ceux qui entendent les Langues anciennes savent que, chez presque toutes les Nations primitives, ou au moins des premiers âges connus, *Io* ou *Ia* fut le nom de la Lumière ou de la Divinité : mais, considérée sous un rapport féminin, en Egypte, comme je l'ai dit, en parlant d'Isis, la Divinité ou l'Ame du Monde, fut *Io*, c'est-à-dire la *Lune.* La première phase de la Lune (ou le croissant) fut peinte sur le front de cette Divinité femelle, comme on le voit au centre du Zodiaque Egyptien de Bianchini. Ensuite on mit plus grossièrement, de chaque côté de la tête, les deux pointes du croissant, & l'on eut une tête cornue. Mais cette Divinité étant femelle, il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour y adapter un corps d'animal auquel ces cornes pouvoient convenir, & l'emblême de la Divinité fut une vache. Les Egyptiens, qui n'ignoroient pas que la Lune ne brilloit que d'un éclat emprunté, firent Io fille d'*Inachus ;* & ils eurent raison. En effet *Inachus* étoit, en Egypte, un des noms du *Soleil*, qu'ils appelloient *Einach*, mot à mot, en Latin, *Anni-Rex* ou *Roi de l'année.* Vous excuserez donc, avec moi, ceux

qui ont dit tant de choses absurdes sur l'étymologie du mot *Inachus*.

La Divinité ou l'Ame universelle (*Phtas*), connue en Egypte sous le nom d'*Isis* ou mieux *Iziz*, n'y étoit représentée par cet emblême que sous le rapport de l'*abondance*, comme l'indique ce mot; mais, sous le nom d'*Io* ou l'*emblême de la vache*, on avoit voulu marquer les conséquences de l'élévation différente des eaux du Nil. Ainsi *Io*, ou la *Vache*, étoit tantôt grasse & tantôt maigre : ou plutôt une Vache maigre & une Vache grasse, désignoient le bonheur ou le malheur de l'Egypte. Or voici la Fable qui le confirme.

Il est dit que Prométhée, voulant éprouver si Jupiter étoit réellement aussi fin que lui, fit un jour cette proposition au Maître du Tonnerre : *Jupiter, voici deux vaches, choisis la meilleure.* Ces deux vaches n'étoient que deux peaux remplies l'une de viandes grasses & succulentes, l'autre d'os tout décharnés. Jupiter prit celle qui étoit remplie d'os, & fut dupe. Voilà donc l'emblême auquel Moyse fait allusion. Il étoit naturel que Pharaon pensât en songe à cet emblême, plutôt qu'à tout autre, puisqu'il appartient à l'Egypte.

On voit en même temps que l'espoir de l'Egyptien n'étoit pas toujours rempli, & qu'outre le Nil, avec ses seize enfans, & le Nilométre,

il y avoit encore divers ſymboles pour indiquer le bien ou le mal que le fleuve pouvoit faire au pays, ou ce qu'on pouvoit eſpérer ou craindre, ſelon les différens états de l'atmoſphère; mais je ſortirois de mon ſujet en m'y arrêtant.

Voyons l'origine des abus de la théorie des Phals ou des Nilométres. Ceux qui liſent ſavent que les Peuples primitifs ſe repréſentoient la Divinité comme un principe igné qui animoit la Nature. Le feu tendant toujours à s'élever, ils prirent, en conſéquence, la forme pyramidaie (1) pour l'emblême de ce qu'ils concevoient ſous le nom de *Dieu*. Mais, le feu n'ayant de vie que par l'air, ils figurèrent ces deux élémens par deux colonnes rondes pyramidales, & rarement ils les ſéparoient. Ce furent les *obéliſques*, chez les Ethiopiens & les Egyptiens; les *colonnes* d'Hercule ou du Soleil, chez les *Phéniciens*, les *Chamanim*, chez les *Syriens*, les *Pénes* ou *Pénates*, chez les *Arcadiens*, les *Romains*, & différentes Peuplades

(1) Le Soleil étoit repréſenté, en Laconie, par une pyramide, au tour de laquelle il y en avoit ſept autres. Chez les Syriens, le Dieu *Bélus* étoit une pyramide. Ils tenoient cet emblême des Egyptiens, qui avoient porté les connoiſſances aſtronomiques en Syrie & en Caldée, comme les Babyloniens le reconnoiſſoient eux-mêmes.

des îles de l'Archipel, dont les médailles les présentent aux portails des Temples. Macrobe observe qu'on en faisoit aussi de forme quarrée, comme pour indiquer les quatre points cardinaux du Globe. Les pyramides de l'Egypte ont cette forme, & sont (1) parfaitement orientées vers ces quatre points. Les Egyptiens préférèrent la forme quarrée, en pointe ou aiguille, pour figurer le Soleil par un de ses rayons; en Egyptien *Pira*. Ainsi, dit Pline, le Soleil étoit bien représenté par son emblême. Les Grecs les ont nommées *obélisques* d'*obélos*, qui signifie proprement une *broche*, ou un instrument pointu, une aiguille. Je parlerai ailleurs des colonnes d'Hercule qu'on n'a pas bien conçues. Les *Pénates* des Romains ou des Arcadiens étoient ces mêmes colonnes, comme le désigne le mot Phénicien *Pen*, pointe, sommité, cime. Les Arcadiens étoient originaires de Phénicie, & s'en étoient sauvés, comme les autres Habitans des Villes que bouleversa le tremblement de terre, à la suite duquel fut absorbée l'île qui étoit dans le lac de Sodome. Je dirai, en passant, qu'il y parut alors un volcan, qui y brûla long-temps, & en

(1) Voyez la *Dissertation* de M Paucton sur *les Pyramides*; (il y a des choses très-intéressantes à savoir) & l'*Eloge de Chazelle*, par Fontenelle.

infecta les eaux (1). C'eſt le léviathan de Job.

Lorſqu'on ſortoit la coudée ſacrée du Temple de Sérapis, elle étoit fichée, par le bas, dans une petite pyramide portative, ornée à ſa pointe d'une couronne rayonnée, pour repréſenter le Soleil, emblême de la Divinité à laquelle on l'avoit conſacrée. Une joie extrême accompagnoit cette cérémonie, à la ſuite de laquelle on déterminoit la meſure des bienfaits d'Oſiris ou du Nil. Le Peuple voyoit, dans cet emblême, ce que les Romains, ou plutôt l'Arcadien fixé en Italie, voyoit dans ſon Dieu, *Atzur* ou *Jupiter Lapis*, (2) *Jupiter Anxur*, par abus de mots, & qui n'étoit autre choſe qu'une ſemblable pyramide.

J'ai dit, dans la *Lettre* précedente, que cette coudée fut indiſtinctement nommée *Priépi*

---

(1) L'Hiſtoire, qui a conſervé la tradition de cet événement, ne permet pas de douter que Sodome & pluſieurs autres villes périrent de cette manière. Moyſe profita de cette cataſtrophe, la propoſant comme un exemple terrible de la vengeance Divine, afin de détourner ſon Peuple du vice horrible dont il lui parloit, peut-être avec beaucoup de raiſon.

(2) Les Arabes avoient auſſi leurs *Vénus Lapis* ou *Pierre quarrée*, pour emblême de l'Ame du Monde : elle a été, pour cette raiſon, l'emblême de l'Eternité.

ou *Phal*, parce que l'on confondit l'inſtrument avec la hauteur de l'eau qu'il détermi-noit. Mais, par la ſuite, cet inſtrument, révéré, depuis long-temps, comme le ſymbole de la *fertilité*, & de la *fécondité*, devint, de même que Typhon & autres, un Dieu méta-phyſique que les Grecs connurent ſous le nom de *Priape*, muni d'un *Phal*, qui étoit l'inſtrument de la génération. Ce fut l'Egypte même qui donna lieu à cette mépriſe. D'autres Peuples de l'Aſie, & la plupart des Contrées de l'ancien Hémiſphère, admirent ce Dieu, qu'on retrouva même en Amérique, à Panuco, à Culvaca (1), déſigné par les mêmes attributs que dans nos Continens. J'ai obſervé qu'on en célébroit encore les orgies en France, il y a cent cinquante ans : il y étoit paſſé d'Eſpagne. La ville de Nébriſſa fut ſur-tout renommée par le Culte de ſon Dieu *Orthane*, qui eſt le même que Priape, déſigné par ſon *Phal*, *tentigine tumens*, ſelon le ſens du mot Grec *Orthos*.

J'ai dit, dans la *Lettre* précédente, que la Divinité où l'Ame univerſelle, conſidérée ſous le rapport de la génération, avoit été nommée *Mendès* ou *Producteur*, Dieu mâle méthaphy-

(1) Voyez Beyer ſur Selden *de Diis Syris*.

fique. On lui confacra (1) le Bouc, dans un Temple particulier, comme fymbole vivant du rapport fous lequel on l'adoroit ; parce que cet animal eft le plus falace des quadrupédes, & le plus porté à la reproduction. En effet le Bouc s'accouple avec les femmelles de tous les quadrupédes, fi on le laiffe faire, & même avec les volatils, comme je l'ai vu faire à un petit Bouc du Cap. La Dinde qu'il vouloit faillir ne fe refufoit pas à fes carreffes.

La falacité d'un pareil animal n'infpiroit pas des fentimens vertueux à un Peuple qui ne voyoit plus que des libertins dans fes Prêtres, corrompus par l'excès de leur bonheur; & le fymbole vivant de la Divinité productrice fut confondu avec le rapport fous lequel on la confidéroit.

Au lieu de la petite pyramide dans laquelle on fichoit la coudée facrée qui fervoit à mefurer la fécondité que le Nil alloit répandre par fes eaux, on fe fit des figures arbitraires, auxquelles on mit un *Phal* de forme naturelle, confidéré comme l'inftrument de la fécondité. On en mit jufqu'à trois, pour s'accorder avec la triple croix, & l'on y ajouta le *fcrotum*, où

(1) Quelques Savans ont cru que le mot *Mendès* fignifie *Bouc*; mais c'eft une étrange erreur.

la Nature prépare le principe de la reproduction. Des femmes, qui portoient ces figures obſcènes, furent aſſez licencieuſes pour les promener de village en village, en remuer & (1) faire lever les *Phals* de forme naturelle, moyennant des fils tels qu'on en voit à ces petites figures que nous appellions *Pantins*.

Le Soleil fut repréſenté par un homme traveſti en Bouc, armé d'une torche allumée, telle qu'on en voit aux figures de Pan, ſur les belles médailles que Spanheim a fait graver dans ſes *Céſars* de Julien, ou dans Bianchini & autres Antiquaires. Ainſi commencèrent les Priapes. A leur origine, ce n'étoit qu'une pompe très-décente & même religieuſe, dans laquelle on tranſportoit la coudée ſacrée d'un Temple à un autre.

Les hommes, traveſtis de cette manière, avoient pris leur dénomination du mot qui déſignoit auſſi la Divinité ou l'Ame univerſelle, ſous le rapport du penchant qui porte tout animal à l'accouplement. Ce nom étoit *Thor*, *Thyr* ou *Tyr*, *&c.* Ainſi ces gens furent nommés *Sa-Tyr*, c'eſt-à-dire *Adorateurs de Tyr* ou autrement *de Vénus*. Cette théorie, que les Scythes connurent dans les excurſions qu'ils

---

(1) Hérodote, *Liv. II*, dit que cette agitation des *Phals* étoit un myſtère qu'on ne vouloit pas expliquer.

firent en Aſie & jusques dans l'Egypte, eſt rappellée chez les *Slaves*, où *Tur* étoit proprement l'analogue de la *Vénus* ou du *Mendès* de l'Egyte, comme je l'ai dit.

Mais *Tyr*, *Thor* ou *Athyr*, étoit auſſi le rapport ſous lequel on conſidéroit la Divinité comme préſidante à la nuit. Ce fut en effet pendant la nuit que ſe célébrèrent, dans le ſecond âge de l'Egypte, ces orgies ſcandaleuſes. Les *Satyrs*, les *Pans*, armés de torches ardentes, conduiſoient les troupes qui les ſuivoient, ſur les montagnes où l'on célébroit les plus honteux Myſtères. Cette diſcipline (1) ſévère, cette morale pure, cette aſſiduité au travail & à la méditation, qui avoient fait le bonheur de l'Egypte, n'étoient plus connues ni du Prêtre, ni du Peuple. C'étoit à lui ſeul que le Prêtre rapportoit tout depuis long-temps. Le nom de ſon Dieu étoit même le moyen qu'il employoit

(1) Cette diſcipline étoit ſi ſévère, que de jeunes Prêtreſſes de ſeize ans, uniquement couvertes du voile de la décence publique, portoient les corbeilles ſacrées, dans les pompes Iſiaques, ſans faire plus d'impreſſion ſur les Prêtres que les jeunes Lacédémoniennes, qui luttoient nues, aux aſſemblées, devant le nombreux concours de la jeuneſſe de l'autre Sexe. Mais nos mœurs ne nous laiſſent pas même l'idée de cette auſtère vertu : ainſi nous devons la mépriſer.

pour séduire la femme qui se seroit refusée à sa lubricité. L'honneur de coucher avec un Dieu peut au moins flatter une femme crédule, autant que celui d'être la maîtresse d'un Roi. On sait que ce fut une pareille séduction qui fit chasser de Rome Isis & ses suppôts. Combien d'autres n'auroit-on pas du en chasser, pour cette même raison. D'un autre côté, l'extérieur singulier des Prêtres d'Isis avoit quelque chose de bien choquant pour ces fiers Romains qui voyoient la terre assujettie à leurs Loix. Couverts d'une méchante houpelande, ils avoient la tête rasée, une barbe pointue & marchoient pieds nuds, faisant entendre une sonnette pour demander les charités dont ils avoient besoin, & mettoient ces bonnes œuvres dans une besace qu'ils ne quittoient pas. Cet extérieur bizarre aura sans doute été une seconde raison pour les chasser de la ville.

Ce fut dans cet état de corruption que ces Fêtes passèrent en Syrie, en Gréce, dans l'Inde, en Amérique même : elles furent sur-tout célébres dans l'Hellespont. Priape fut cependant chassé de Lampsaque. Mais les femmes chagrines, trouvèrent le moyen de rendre leurs maris malades ; & attribuèrent cet événement à l'expulsion du Dieu. On consulta l'Oracle ; & le Dieu fut rappellé. Si l'on en croyoit une tradition greque, la Fête des *Phals* ne fut intro-

duite que difficilement à Athénes, qui avoit encore des mœurs, & les perdit à cette époque. Pégaſe y ayant apporté d'Eleuthère, ville de Béotie, des figures de Bacchus (le même que Priape, ſelon le Scholiaſte de Théocrite), fut un objet de riſée pour tous les Athéniens. Bacchus, irrité de cette réception envoya aux Athéniens un mal, qu'on ne connut pas, aux parties viriles. L'Oracle fut conſulté. On reçut Bacchus, qu'on introduiſit en pompe avec des Thyrſes, au haut deſquels on avoit attaché la figure des parties qui avoient été malades. Une autre tradition attribue à Mélampus d'avoir introduit ces Fêtes chez les Grecs, laiſſant les ſtatues ou figures que portoient les Egyptiens dans leurs cérémonies, & n'en prenant que les *Phals.* Au reſte ces Fêtes y étoient de très-ancienne date. Les Dionyſiaques le prouvent.

La Comédie d'Athènes, née de ces orgies, aux Fêtes qui ſe célébroient avant & après les divers travaux de la campagne, admit ſur ſon Théâtre les Phals monſtreux avec leſquels les *Satyrs* de l'Eypte paroiſſoient dans les cérémonies licencieuſes de leurs Fêtes. On repréſenta même ſur le Théâtre d'Athènes des Piéces où les Acteurs, transformés en *Satyrs*, jouoient les rôles les plus indécens. Le temps nous a envié ces Piéces, auxquelles nous n'avons pas beaucoup perdu. On voit un Acteur avec ſon appareil

phallique dans le *Traité des Masques Anciens* de Ficoroni. Les Pères de l'Eglise ont beaucoup déclamé contre ces Fêtes du Paganisme, & avec raison. Ils en ont rapporté toutes les indécences & le scandale ; mais aucun n'a eu assez de justice pour les voir à leur origine. Peut-être qu'ils l'ignoroient. Je ne vois même, parmi les Savans modernes, aucun Ecrivain qui ait remonté à l'époque primitive. Nous avons dans Hérodote, Athénée, Plutarque, &c. quelques descriptions, plus ou moins étendues, de ces Processions des Phals. On y voit encore des restes de la première institution, comme le vase plein d'eau, & les prémices portées, dans des corbeilles, par de jeunes filles : mais, en général, ce n'est que l'Egypte dégradée par l'excès de la licence. En effet quel plus affreux débordement que de voir une femme se livrer publiquement au symbole vivant de Mendès. Les femmes Romaines, qui s'arrangeoient aussi bien de ces orgies que les femmes Juives, chez qui une Reine en étoit la Présidente, avoient au moins certaine réserve quand elles se marioient. Voyez, sur le *Postoon* ou *Mutunus*, ce que rapporte Béyer, dans ses Additions au *Traité de Selden* de *Diis Syris*, *pag.* 235.

Les *Satyrs*, dont on avoit en vain cherché l'étymologie jusqu'au moment où j'écris ceci, ayant été confondus avec les Faunes par des

circonſtances analogues, il n'eſt pas inutile de ſavoir ſi l'on peut les diſtinguer par des caractères particuliers. La *Diſſertation* que M. Heyne a écrite ſur les *Faunes & les Satyrs* me faiſoit eſpérer quelque lumière ſur cet article; mais je n'y ai rien vu qui méritât la moindre (1) attention. Il propoſe aux Savans de les diſtinguer à l'avenir dans leurs Ouvrages, ſans leur en diſtinguer les attributs. Il ſe plaint d'ailleurs de l'extrême confuſion qu'il trouve dans les Poëtes & les Proſateurs anciens; rapporte ce qu'on a dit, mais ſans rien déterminer : ce n'étoit pas la peine d'écrire.

La Fête des Phals, & celle de *Fatua*, femme de Faune, paroiſſent d'abord bien différentes : cependant les Acteurs n'auroient-ils pas été les mêmes ? Remontons à l'origine du mot *Faune.* La Gréce, l'Italie, le Nord l'ont eu de l'Egypte : c'eſt déjà une préſomption favorable à l'identité des rapports. Nous trouvons le Soleil déſigné, en Egypte, par *P-on* ou *Ph-on*, dont les Grecs ont fait *Pan*, les Latins *Phon*, écrit *Fon*, dans l'ancien Idiôme, enſuite *Faun*, & dans le Nord *Fan.* Or *Ph-on*, *Phon*, *Fon*, *Faun*, *Pan* ont déſigné le Soleil & un Dieu qui ren-

---

(1) On la trouvera dans un *Recueil* imprimé chez Barrois l'aîné, à Paris.

doit des oracles. C'étoit *Fan* que les (1) *Saga* du Nord alloient consulter pour leurs procédés magiques. Apollon, le même que Pan (l'un & l'autre Dieux *Fatidiques*) est trop connu par ses oracles, pour que je m'y arrête. Horace confond aussi *Faun* avec *Pan*, lorsqu'il les fait passer l'un & l'autre du mont Lycée au mont Ménale : ainsi les médailles où Pan paroît avec des pieds de Bouc, des cornes, une torche à la main, courant vers la cime d'une montagne, conviennent également à Faune. Le Soleil, considéré comme l'organe ou le principe par lequel l'âme universelle donnoit la vie à notre systême planétaire, fut pris pour cette âme même. Ainsi *Pan*, *Faun* ou *Fan* fut représenté par l'emblême vivant qu'on crut convenir le mieux à son énergie productrice. *Faune* fut fils de Saturne, en Italie, c'est à dire cette énergie vivifiante du Soleil, connue sous le nom de Saturne, ou d'astre par excellence. Les Satyrs étoient ses compagnons en Italie, comme ils étoient celui de Pan Egypte. Mais *Pan*, ou *Bacchus*, selon Macrobe, & avec raison, ne sont que des noms différens du Soleil. Ne soyons donc plus surpris de trouver des *Satyrs* avec *Faune* & *Bacchus*, c'est-à-dire primitivement des Prêtres du Soleil ou adorateurs de l'âme du Monde. Les *Silènes*

(1) Voyez Sturleson.

étoient d'autres compagnons de Faune, comme ils l'étoient de Bacchus. Les Silènes passoient même pour Fils de Faune. On voit donc que toutes ces Familles se confondent. Mais Bacchus avoit son vieux Silène pour père-nourricier : en voici la raison :

Quoiqu'il n'y eût de vin en Egypte que dans deux Contrées, la vendange étoit sur-tout la Fête qui animoit le plaisir. Les Vendangeurs, vraiment déguisés en *Bouc*, avoient à leur tête un homme expérimenté dans l'art de faire le vin : ce qui n'est pas une connoissance si commune qu'on le croit. C'étoit lui qui dirigeoit les opérations du pressoir. Il fut donc appellé, chez les Grecs, *Seilene* de *Seioo*, j'agite, & *Lenos*, pressoir. Mais, en faisant le vin, il falloit le préparer de manière qu'il se conservât longtemps avec les qualités requises. Cet homme devenoit donc le *père-nourricier* de Bacchus ou du vin. On verra dans le seul *Traité* de Baccius, quel soin les Anciens prenoient pour la *confection du vin.* Voilà donc le vieux Silène au milieu des Satyrs, représenté quelquefois vidant son broc, ou le *Carchesium*, quelquefois l'ayant à ses pieds.

Il y avoit des *Satyrs* mâles & femelles : cela devoit être ; puisqu'il y avoit nécessairement des femmes à ces orgies licencieuses, ou aux Fêtes de la vendange. Les Grecs, qui font Pan

Pan amoureux de la Nimphe *Syrinx*, indiquent assez les Cavernes ou les Siringes de l'Egypte, dans lesquels on célébroit les mystères les plus cachés de ces Fêtes. C'étoit aussi la nuit qu'on célébroit les orgies de Bacchus, en Espagne, où les Ménades, armées de leur Thyrse, portoient le Phal ou l'Orthane, aux Fêtes de la vendange. Il est d'autant moins singulier de retrouver ces orgies dans un pays de vignoble, que quelques Colonies Egyptiennes s'étoient fixées dans la Bétique, où l'on adoroit la Divinité sous le nom de *Néthos*. Or *Néthos* est certainement le mot *Neith* de l'Egypte, qui désignoit, sous ce nom, la *Minerve* des Grecs, ou l'esprit qui présidoit à l'Univers, au moins l'âme universelle.

Mais *Faune*, le même que le Soleil ou Bacchus, paroît aussi avoir été connu dans l'ancienne Italie, sous le rapport du Dieu des vendanges. Sa femme *Fatua*, un peu trop éprise de la liqueur du pressoir, en fut sévèrement punie. Cette bonne Déesse s'avisa de mettre le nez dans un broc, & ne le quitta que quand il fut vide. Faune revient au logis, trouve sa femme ivre, prend une poignée de myrthe, & la (1) fouette si bien qu'elle expire dans ses

(1) La vérité est que les Anciens mettoient infuser des baies de myrthe dans leur vin, pour en modérer les fumées.

bras. Le châtiment étoit févère. Au défefpoir d'avoir tué fa femme, la feule femme qui paffoit pour avoir été fidelle à fon mari, Faune lui bâtit un Temple, & veut qu'on l'adore.

Mais fes Fêtes ne fe célébrèrent que dans l'obfcurité; ce qui leur fit donner le nom d'*Opertanées;* & tous les Dieux de fa claffe, c'eft-à-dire les Satyrs (1), furent les *Operti.* Qui ne reconnoîtroit, à ce Culte fecret, les myftères des *Siringes*, ou autres de l'Egypte? L'Italie les appella les Myftères de la Bonne-Déeffe (2). Il étoit défendu de boire du vin dans ces Fêtes myftérieufes. Mais on appella *lait* le vin qu'on y buvoit. Ainfi tout s'y paffoit comme en Egypte.

D'après ces détails, quelle différence mettre entre les Faunes & les Satyrs? Les uns font également cornipédes & cornifronts; ou ils ne le font ni les uns ni les autres. On en voit avec toute la partie inférieure du corps, telle que celle de l'homme, ayant feulement une queue, de courtes oreilles, un nez épaté & une grande bouche: d'autres ont tout le corps d'un Bouc,

(1) Les Silvains, les Silènes.

(2) Cette Divinité étoit l'*âme de la Nature*, connue fous les noms d'*Ops*, *Cybèle*, *Melitta*, *Aftarte*, *Io*, *Vénus*, *Lilith*, enfin *Ifis myrionyme* ou *de dix mille Noms.* Voyez *Selden.*

avec de petites cornes ou ſans cornes. Les premiers me paroiſſent avoir été la repréſentation pure & ſimple des campagnards qui n'avoient pour habit qu'une peau de Bouc. Les autres ſont plus analogues à l'emblême vivant du Dieu Mendès ou à ſes Suppôts. Mais l'imagination des Peintres ou des Sculpteurs eſt, je crois, ce qui en faiſoit plus la différence, que les attributs particuliers; & les *Satyrs* ou les *Faunes* ont été pris indiſtinctement les uns pour les autres. Cependant il eſt certain que toutes les fois qu'on a voulu repréſenter le Dieu Pan, ſa figure étoit analogue à celle du Bouc, autant que l'Artiſte pouvoit le faire. Ainſi ce Dieu étoit par-tout *Cornipéde* & *Cornifront*.

Les Critiques ont donc perdu bien du temps lorſqu'ils ont voulu nous donner la généalogie de Faune en Italie. La famille de ce Dieu cornu réclame contre toutes les dates. Que Mercure produiſe les Faunes avec la Nymphe *Iphthime* ou vigoureuſe; ou que Bacchus en ſoit le père avec la Nymphe *Nicé* ou victorieuſe; que l'armée de Bacchus ne ſoit même compoſée que de ces hommes cornus dans l'Inde, ce ne doit pas être l'objet de nos recherches. Nous en conclurons ſeulement que ce devoit être une *famille de la plus haute Nobleſſe*, & *la plus nombreuſe*. Bartholin, ce célébre Anatomiſte, rapporte, dans ſes *Centuries*, l'exemple de quelques

hommes *cornus*, comme des accidens très-rares; il a auſſi vu des femmes de cette famille; entr'autres la nommée *Meiner :* & dit qu'*il n'a jamais pu les guérir :* il en a même fait graver les formes. Mais cette famille ne fut chez les Anciens qu'un écart de l'imagination : chez nous c'eſt un jeu de la Nature : c'eſt au moins Bacchus qui a réuni le plus grand nombre de ces Individus; & j'en conclus qu'il étoit impoſſible que le célébre Huet crût que *Bacchus* fût *Moyſe*, lorſqu'il réunit tant d'érudition pour le prouver.

Mais n'a-t-il jamais exiſté de Satyrs? Il eſt certain que quelques Hermites de la Thébaïde l'ont cru. Les Suppôts de *Mendès*, dont le Culte ſubſiſta long-temps en Egypte, après la publication de l'Evangile, apparurent, ſous cette forme, à ces bons Solitaires, leur parlèrent, leur aſſûrèrent qu'ils étoient des créatures mortelles que les hommes adoroient ſous cette forme : & S. Jérome l'a rapporté, comme un Ecrivain qui en eſt réellement perſuadé. L'hiſtoire du *Satyr* apporté à Conſtantinople, du temps de Conſtantin, eſt connue : mais M. Schenneberg aſſûre, avec raiſon, que c'eſt un conte imaginé ſur un Paſſage de Plutarque.

Les Naturaliſtes ont cru reconnoître ces perſonnages imaginaires dans la première eſpéce du Singe ou l'Homme des bois. Il eſt très-poſſible

que les Anciens ayent vu l'un ou l'autre de ces animaux, dont la forme externe & interne eſt ſi analogue à celle de l'homme. Mais pourquoi aller chercher au hazard des faits qui ne ſont plus liés avec les circonſtances qui doivent les accompagner? Aſſûrément lorſque l'Antiquité a mis Pan ſur le mont Lycée ou ſur le Ménale, ou ſur les montagnes de l'Egypte, avec une torche à la main, & ſous la forme du ſymbole vivant de *Mendès*, elle n'avoit en vue aucune eſpéce de Singe. Un *Sa-tyr* étoit un *Adorateur* ou un *Prêtre de l'Etre Générateur* : il ne falloit donc pas ſortir de la Théologie Phyſique de l'Egypte; ou plutôt il falloit l'avoir étudiée avant de parler de ces êtres dont le nom étoit une énigme. On eût alors trouvé ces Satyrs à la proceſſion des *Phals*, aux orgies de Bacchus, comme le ſavant Médecin Arétée les y avoit bien vus, *arrecto veretro*. Les hommes velus, qu'avoit pris Hannon ſur les côtes de la *Serraliona*, ceux que Ptolémée plaçoit dans une île du Gange, ceux que Méla connoiſſoit dans la Mauritanie étoient, ſans doute, de vrais Singes : mais il ſuffiſoit de comparer le pied fourchu de Satyrs imaginaires des Poëtes avec ceux des Singes, pour ne pas les confondre : c'eſt auſſi ce qu'ont oublié les Voyageurs qui ont voulu les identifier.

Il me reſte à parler de la différence & de

la forme des *Phals*. Cet inſtrument, qui faiſoit, à ſon origine, la partie ſupérieure du Nilométre, ou une croix, avec un anneau, devint, par la ſuite, l'inſtrument obſcène dont j'ai parlé. C'eſt tout ce que je puis en dire ici, renvoyant le Lecteur au Tom. II. du *Voyage de Naples & de Sicile* de M. de S. N. Il a fait graver une ſuperbe planche où l'on verra les différentes formes de ces *Phals* d'un âge poſtérieur, avec tous les acceſſoires qui les accompagnoient. On faiſoit ſous cette forme des vaſes de pluſieurs eſpéces, des lampes, des verres à boire ; (1) *vitreo bibit ille Priapo*, dit Juvénal ; des amulettes qu'on pendoit au cou des enfans, pour les empêcher d'être enſorcelés : car il n'y a pas de gens ſi ſuperſtitieux que les ignorans ; & ce n'eſt pas pour eux que j'ai écrit. La décence ne me permet pas d'en dire davantage.

---

(1) Voyez Pignorius *de Servis*. *Edit.* 1764, *p.* 144.



LETTRE XLIX.

EXTRAIT d'une Lettre *que m'a écrite M. d'Ansse de Villoison, de l'Académie des Inscriptions.*

VOICI l'extrait que j'ai promis concernant la connoissance qu'on avoit eue des Antilles avant Colomb.

« M. — Le Manuscrit Italien, nº LXXVI de » la Bibliothéque S.-Marc, à Venise, contient » une *Carte Marine*, dessinée avec beaucoup » d'exactitude. Elle est composée de dix feuilles. » On lit sur la première page le nom de son » Auteur, & la date de l'année où elle a été » faite, avec ces mots : *Andreas Biancho de* » *Venetiis me fecit, M. CCCC. XXXVI.* On » trouve sur cette *Carte* les Antilles tracées » de la même main, & l'on y voit écrit du même » caractère : *Isola Antillia.* Ceci est d'autant plus » remarquable, qu'on attribue la découverte » des Antilles à Christophe Colomb, & qu'on » la fixe à l'an 1492. Frappé de cette singula- » rité, j'ai fait calquer très-exactement sous mes » yeux cette précieuse *Carte*, & je l'envoyai, » en 1781, à M. le Comte de Vergennes, qui » la présenta au Roi. Un de mes amis à qui » j'avois envoyé cette notice en Allemagne,

» la fit imprimer dans la *Gazette de Gotha*, *pag.* » 39, *de l'année* 1782. — Conférez ensuite la » curieuse *Dissertation* de M. Sigismond Hade- » lich, dans le second Tome des *Mémoires de* » *l'Académie d'Erfort*. Ce Savant y cite des » Passages incontestables de David Kimchi & » d'autres Rabbins contemporains qui, quatre- » cents ans avant Colomb, ont parlé de *la* » *terre & du bois du Brésil*. Voyez aussi les » deux belles *Dissertations* de Jean-Philippe » Cassel, Professeur à Brême. Elles sont inti- » tulées, l'une, *de Frisonum navigatione fortuitâ* » *in Americam, sæculo XI factâ*, *Magdeburgi*, » 1741; l'autre, *de Navigationibus fortuitis in* » *Americam, ante Columbum factis*: *ibid.* 1742. »

» Il ne faut pas confondre la *Carte* dont je » viens de parler, avec celle qui se trouve chez » les Camaldules de S.-Michel de Murano (1), » près de Vénise. Cette dernière *Carte* est l'Ou- » vrage de *Fra-Mauro*, Religieux de ce Cou- » vent. On y voit l'Ethiopie Orientale beau- » coup mieux représentée que dans les *Tables* » *de Ptolémée*, & des Pays qui n'avoient pas » encore été découverts par les Portugais. » Alphonse IV, Roi de Portugal, connoissant » l'habileté de ce Moine, lui fit faire, à ses » dépens, une *Carte* pareille à celle de Mu-

(1) Celle dont parle M. Carli.

» rano. Etienne Trévisan l'envoya à Lisbonne » en 1459; & elle se trouvoit encore en Por- » tugal en 1528, dans l'Abbaye des Bénédic- » tins d'Alcobara. On conserve dans la Biblio- » théque des Camaldules de Murano, un état » des revenus & des dépenses de ce Couvent. » Cet état est de la main de Maffée Girard, » qui en fut Abbé en 1448. Il devint Patriarche » de Venise en 1466, & Cardinal en 1489. On y » voit la note des frais qu'a coûtés cette *Carte*. » C'étoit Etienne Trévisan qui étoit chargé de » faire les avances, & de payer au nom d'Al- » phonse IV. Ce grand Roi fit faire des copies » de cette *Mappemonde* de Mauro, & les distri- » bua à tous ses Capitaines de Vaisseaux & à » tous ses Pilotes. Quant à l'origine de cette » *Carte* curieuse, que j'ai vue à S.-Michel de » Murano, voyez ce qu'en disent Rannusio » dans ses *Eclaircissemens sur Marco Polo, Voyages,* » *Tom. II. pag.* 17, Augustin Fortunio dans » son *Histoire Italienne des Camaldules*, Renaudot » dans ses Notes sur les *Anciennes Relations des* » *Indes & de la Chine*, & sur-tout le *Procurateur* » Marco Foscarini, depuis Doge, *pag.* 419, & » *suiv.* de son bel Ouvrage, intitulé *della Lit-* » *teratura Veneziana*, & le Traité intéressant du P. » Abondio Collina, *Considerazioni Istoriche sopra* » *l'Origine della Bussola Nautica, nell' Europa,* » *e nell' Asia*, p. 76 & suiv. à Faënza, 1748 ».

La même converſation qui me procura ces détails, me fit examiner ce qui concernoit les aſſertions des Rabbins mentionnés, & le texte Hébreu où pluſieurs Savans ont cru trouver le nom du haut & bas Pérou, dans le mot *Parvaïm :* les Flottes de Salomon y faiſoient un voyage de trois ans. Je ferai imprimer mes détails ſéparément. Je dirai, en attendant, que ce n'étoit pas au Pérou, mais au Bréſil ou à *Parava-iam* ou à la mer de *Parava* qu'elles alloient. Parlant auſſi à M. de Villoiſon des Maladies Vénériennes, que je ſoutenois être originaires de notre Hémiſphère, non d'Amérique, il me communiqua deux Paſſages de Pallade, qui entra dans la ſolitude de Nitrie en 388. Ces Paſſages concernent, 1° un Anachoréte, nommé *Héron*, qui, ayant vécu dans la débauche des femmes & du vin, fut attaqué d'un chancre qui lui fit tomber la verge; 2° un autre Anachoréte, nommé Etienne, diſciple du fameux S. Antoine. Cet Etienne fut attaqué aux parties d'un ulcère rongeant, qui lui entreprit le gland & les teſticules. Les autres Moines étant étonnés, & ne pouvant concevoir qu'un homme ſi ſaint fut attaqué d'une maladie ſi honteuſe, il leur dit : *Peut-être ces membres qu'on coupe ſe ſont-ils rendus coupables.* M. de Villoiſon cite l'*Hiſtoire Lauſiaque, pag.* 82 — 83, *Edition* de Meurſius. *Leyde* 1616, *in*-4°.

Comme j'ai promis, dès les premières de ces *Lettres*, de prouver que ces Maladies étoient connues en Europe long-temps avant Colomb, j'ajouterai ces citations générales. Pline le jeune, dans une de ses *Lettres*, nous apprend que la femme d'un Fermier, voyant les parties de son mari pourries d'ulcères, lui dit qu'il ne leur restoit d'autre ressource que de se jetter à l'eau. Sans doute qu'elle lui avoit donné ce mal : & ils se noyèrent. J'aurois pu citer Celse auparavant. Une Dame, dans Martial, a la partie sexuelle si ulcérée qu'elle ne peut plus s'asseoir qu'en faisant une espéce de coussin de sa robe. Les Soldats d'Attila, selon une très-ancienne chronique de Misnie, citée dans les *Commentaires de Léipsic*, infectèrent (en Allemagne) de maux vénériens toutes les femmes dont ils jouirent ; de sorte qu'elles en moururent toutes. Gérard de Carmone (dont j'ai tenu quatre Manuscrits, deux du Roi, deux de Saint-Victor) dans son *Commentaire sur le Viatique* du savant Moine Constantin, nous parle des bubons, des chancres, d'écoulement purulent, d'ulcères rongeant aux parties génitales. Il vivoit du XIe au XIIe siécle. Constantin étoit plus ancien. Guy de Chauliac, Brunnus, Bertapalia, Hugo parlent des mêmes ulcères. Henri d'Hermondaville, sous Philippe Auguste, Arnaud de Villeneuve, comme je l'ai vu dans leurs Ouvrages manuscrits, à la Bibliothéque

du Roi, ont traité ces maux. Si la mémoire ne me trompe (car il y a long-temps que j'ai lu ce que je vais citer) : Guillaume, Evêque de Paris, dit, dans son second *Supplément* à son *Traité de la Pénitence*, à un jeune Confesseur : « Voici ce que vous demanderez au Confes-» sional sur l'*article de l'incontinence :* Avez-vous » eu communication avec une femme ? Outre » la perte de votre âme, vous risquez encore » d'attrapper des maladies terribles ; & il les lui » nomme en décrivant la partie de la femme ». Théodoric, Evêque de Servie, habile Médecin, nous donne dans le XIIe siécle cinq recettes d'onguent mercuriel, pour traiter ces maladies par la salivation, & les moyens d'arrêter cette salivation, si elle est trop abondante. Il appelle cet onguent *Saracenicum :* en effet les Arabes s'en servoient déjà au IXe siécle. C'est ce même onguent qu'employa le célébre Médecin Pintor, pour guérir le Cardinal de Ségorbe. Il a connu en Espagne un Vérolé avant 1493. Delphini en a connu un autre en 1491. Le Roi Ladislas mourut de mal vénérien que lui donna sa maîtresse en 1414. Pacificus Maximus, parlant au Dieu Priape, lui demande (vers 1430) de lui guérir son Priape qui tomboit en pourriture. Il eut le bonheur de guérir, & vécut un siécle. Un Seigneur François, accompagnant Louis XII en Italie, en revint avec des maux

vénériens, dont il mourut. *Manuſcrit de Rochouart*, Bibliothéque des Bénédictins. Mais Turner nous apprend, dans ſon excellent Ouvrage, que ceux qui tenoient les lieux publics de débauche en Angleterre, dans les domaines de l'Evêque (qu'il nomme), & à qui ces lieux payoient tant par an, étoient tenus, ſous peine d'amende conſidérable, de faire viſiter les femmes, & que, s'il y en avoit une attaquée de la *maladie de brûlure* (chaudepiſſe), il falloit la faire ſortir; & on la traitoit (1). J'ai en main un extrait d'un Poëme Latin, imprimé en 1489, & dont le texte exiſte entier dans la Bibliothéque Mazarine. Le Poëte y dit : « Pourquoi » donc cette maladie (*hoc genus morbi commune Gallis & Iberis*) commune en France & » en Eſpagne, fait-elle actuellement de ſi grands » ravages, tandis qu'on ne l'avoit jamais trouvée ſi cruelle »? Baſile Valentin, fameux Chimiſte, avoit trouvé, long-temps avant Colomb, le remède des maux vénériens, & formellement *de la vérole*. Je ſais qu'on a regardé cet homme comme un perſonnage imaginaire : mais ceux qui ont eu ce ſentiment n'avoient pas conſulté la *Chronique d'Erfort*, qui en conſtate l'exiſtence de la manière la plus formelle. Le Docteur Sanchès, mort ces dernières années, a écrit un petit Ouvrage

(1) Cela eſt bien antérieur à Colomb.

très-intéressant, pour prouver que ces maux étoient venus comme reliquats d'une épidémie terrible. Étant assez lié avec lui, je lui fis voir mes recherches, & il eut assez de candeur pour convenir qu'il s'étoit trompé, ou qu'il falloit rapporter la vraie vérole à l'an 555, époque de cette gale jaune, dont les reliquats se jettèrent aux parties génitales, où parurent des bubons d'un écoulement purulent. Je la trouve, à cette date, en Lombardie, en Basse-Bretagne, & sur le Danube. On verra, dans un des *Journaux de Médecine* Suédois, qu'Astruc ou étoit mal instruit, ou de mauvaise-foi dans ses assertions. J'ose même avancer qu'il a tronqué des *Mémoires* certains, qui contredisoient l'opinion d'Oviédo, qu'il avoit entrepris de soutenir.

Je pourrois dire que Moyse parle de deux flux de semence, l'un involontaire, l'autre vraiment virulent, & qui se communiquoit par l'accouplement. Le mot *rir*, dont il se sert pour caractériser ce dernier, signifie, en Hébreu & en Arabe, une *moëlle qui coule par putréfaction.* Or toute l'Antiquité a cru que la semence venoit de la moelle épinière. La plus grande imprécation que David put faire contre Joab, fut qu'il y eût toujours dans sa famille une personne dévorée par la gonorrhée & la lépre. Il ne s'agit certainement pas là d'éjaculations nocturnes involontaires.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce second Volume.

LETTRE XXIX.

LETTRE XXX.

LETTRE XXXI.

LETTRE

LETTRE XXXII.

LETTRE XXXIII.

LETTRE XXXIV.

LETTRE XXXV.

LETTRE XXXVI.

LETTRE XXXVII.

LETTRE XXXVIII.

LETTRE XLIII.

LETTRE XLIV.

LETTRE XLV.

LETTRE XLVI.

LETTRE XLVII.

LETTRE XLVIII.

LETTRE XLIX.

Fin de la Table des Matières.

ERRATA.

Pages 88, Note, lig. 6, *lisez*, à Hipparque & à Ptolémée; non à d'aures, &c.

272, Il n'étoit pas besoin de recourir ici à un Théologien de Hollande. Plusieurs Ecrivains très-Catholiques avoient aussi été du même avis sur le mot *tout*, en quelques endroits de l'Ecriture, & sur la *non Universalité du Déluge*. On citeroit entr'autres Bellarmin *de gratiâ primi Hominis*. Mais on peut consulter, pour le seul objet de curiosité, *Dissertatio Prolusoria de Diluvii Universalitate*, 1667. L'Auteur, très-Catholique, y cite plus de vingt passages de Théologiens, non suspects, pour prouver la même opinion, qui, sans avoir été condamnée, n'est cependant pas généralement admise. Au reste je ne cite ceci que comme un objet de curiosité pour les Lecteurs érudits, sans embrasser aucune opinion, conformément à mes principes.

297, *ajoutez* à la Note (1), cet Hermippus étoit un fourbe, sur-tout à l'égard de ce qui concerne Zoroastre & Pythagore. *Voyez* M. Meiner, Professeur de Gothique, que j'ai cité dans le premier volume.

358, lig. 17, *lisez*, les fonds; & lig. 18, *ôtez* une l avant qui; & suppléez aux autres légères erreurs typographiques.

497, lig. 11, *lisez*, ne fut d'abord autre chose que le simple phal de l'Egypte, sur lequel on figuroit, en relief, la partie virile, dans l'état de relâchement. L'anneau qui surmonte la croix se voit sur plusieurs monumens, figuré en

ovale, & ſe terminant même en pointe à ſa partie inférieure. Quelquefois cet anneau eſt remplacé ſur les médailles par une tête d'homme, qui ſembleroit être mis en croix. Outre la faucille de Saturne, du Mercure & du Dieu du Mexique, qui répondoit au *lingam* ou au *phal Egyptien*, on voit encore la génération figurée dans une belle médaille de Lesbos, par une femme aſſiſe, jambe de-çà, jambe de-là, ſur un homme. Voyez l'Archipel de Dapper & les Médailles qui l'accompagnent. On figuroit ainſi la puiſſance active & paſſive de la Nature en général. Le Peuple ignoroit le ſens de ces ſymboles gravés ſur les médailles: les Initiés ſeuls les entendoient. Mais cet article exigeroit de trop longs détails que je ne puis donner ici. Les Perſes emportèrent de l'Egypte l'emblême ou phal, lorſqu'ils, &c.

